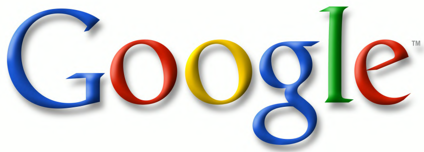





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


E. DROZ
D'ÉRUDITION
LITTÉRAIRE
SERPENTE. PARIS



ANALYSE

DE

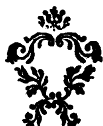
BAYLE.

TOME VIII.

ANALYSE RAISONNÉE DE BAYLE,

OU ABRÉGÉ MÉTHODIQUE de ſes Ouvrages, particulierement de ſon DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE, *dont les Remarques ont été fondues dans le Texte, pour former un corps inſtructif & agréable de lectures ſuivies.*

TOME VIII.



A LONDRES.

M. D CC. LXX.

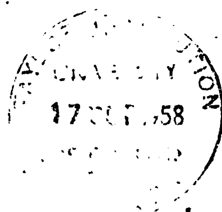




TABLE ET SOMMAIRES DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECTION

MELANGES PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES.

SENTIMENTS

DES ANCIENS ET DES MODERNES SUR L'AME DES BETES.

§. I. PEreira, *Médecin Espagnol, est le premier qui ait soutenu que les bêtes sont de pures machines. L'on ne*

ANALYSE
DE
BAYLE.
TOME VIII.

PARALLELE

DE L'ATHEISME ET DE L'IDOLATRIE.

Fin de la Table.

ANALYSE

ANALYSE DE BAYLE.

SECTION

Mêlanges Philosophiques & Politiques.

SENTIMENTS DES ANCIENS ET DES MODERNES SUR L'AME DES BETES.

§. I.

Pereira, Médecin Espagnol, est le premier qui ait soutenu que les bêtes sont de pures machines. L'on ne trouve aucun vestige du dogme des Automates, chez les Anciens. Descartes a tellement développé & éclairci ce systême, qu'il en passe pour l'inventeur.

GOMEZ PEREIRA vivoit au seizieme siecle. Il affectoit de combattre les

opinions les plus généralement reçues & de soutenir des paradoxes. Le plus étrange qu'il soutint fut celui des Automates, enseignant que les bêtes étoient de pures machines. Qui auroit jamais deviné que l'Espagne, où la liberté des opinions est moins souf-ferte que celle du corps ne l'est en Turquie, produiroit un Philosophe assez téméraire pour soutenir, que les animaux ne sentent pas? Ce Gomez Pereira fut vivement attaqué par un Théologien de Salamanque nommé Michel de Palacios: notre Médecin lui répondit fort vivement sans démordre de ce qu'il avoit avancé, *que les bêtes sont des machines.* Mais il ne fit point de secte. Son sentiment tomba aussi-tôt dans l'oubli ; de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence que Descartes, qui lisoit peu, n'en avoit jamais oui parler. On veut néanmoins qu'il ait puisé dans le livre (*a*) de cet Espagnol l'opinion qu'il a eu touchant les bêtes. Quelques-uns même ont avancé que ce sentiment étoit antérieur au temps de saint Augustin, qu'on doutoit de l'ame des bêtes du temps

(*a*) Il est intitulé, *Antoniana Margarita*, & fut publié en 1554 à Medina-del-campo.

des Césars ; que les Stoïciens ne parloient d'autre chose ; jusqu'à soutenir dans leurs Ecoles, que dans les bêtes & dans les hommes il y avoit une nature absolument différente ; que le cynique Diogene disoit qu'à cause de l'épaisseur & de la trop grande abondance de leurs humeurs, les bêtes ne pouvoient avoir de connoissance ni de sentiment. Mais tout cela est hazardé & avancé sans preuves.

Vossius ne connoissoit point d'Auteur qui, avant Pereira, eût soutenu que les animaux ne sentent point. Il observe qu'il y a des Philosophes qui n'ont reconnu nulle distinction entre la pensée & le sentiment. Il falloit conclurre de-là, ou que les bêtes raisonnoient, ou qu'elles ne sentoient point. La derniere partie de l'alternative, ajoûte-t-il, n'a plu à personne que je sache, dans l'antiquité ; mais elle a été soutenue dans le XVI siecle par Gomesius Pereira. Considérez bien deux choses ; l'une, que Pereira n'expliquoit pas par les principes de la méchanique les mouvements des animaux, mais par les qualités occultes de l'antipathie ; l'autre, qu'il rejettoit l'ame sensitive, parce qu'il ne

croyoit pas qu'une chose materielle, divisible, & mortelle, fût capable de sentir ; d'où il concluoit que si les bêtes avoient une ame douée de sentiment, elle n'étoit pas corporelle. Quand on lui représentoit les actions des bêtes, celles d'un chien par exemple, il répondoit qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elles procédassent d'une faculté sensitive, puisqu'autrement les Péripatéticiens auroient tort de ne point expliquer par une ame raisonnable, tant d'actions que fait un chien semblables à celles de l'homme. Il avoit l'adresse de se prévaloir des endroits foibles de la cause de ses adversaires. C'est ce qui sauve presque toujours ceux qui s'engagent à soutenir des absurdités.

C'est en vain que l'on voudroit faire remonter le dogme des Automates jusques aux Stoïciens & aux Cyniques. Ce n'est qu'une conjecture tirée de loin, d'une maniere entortillée & peu satisfaisante, comme on le va voir dans le passage qui suit.

„ Il est certain, dit-on, que Dio-
„ gene a dû ne point croire d'ame
„ dans les bêtes par les principes de
„ sa physique, & par la fin de sa

„ morale. Selon lui, il y a des êtres „ & des demi-êtres. C'est par leur „ propre essence, que les premiers „ sont ce qu'ils sont, & c'est par „ participation ou par imitation, com„ me on parle chez les Cyniques, que „ les seconds peuvent passer avec les „ premiers. Ces seconds sont de deux „ sortes. Les uns imitent l'esprit & „ affectent les mouvements circulai„ res, & les autres imitent l'ame, „ & se meuvent en ligne droite. Au „ mot de mouvement circulaire vous „ devinez bien vîte qu'il faut que ce „ soit les orbes des cieux. C'est cela „ même; mais sur-tout c'est le cer„ cle Lactée, auquel les Cyniques aussi „ bien que d'autres Philosophes, as„ signoient l'origine des passions. Mais „ de la maniere que les anciens dé„ crivoient la descente des ames au „ travers de ces cercles, il est im„ possible que les bêtes ayent pu avoir „ de véritables passions. Car en pas„ sant par la sphere de Jupiter, une „ ame se revêtoit d'ambition; com„ me de non-chalance dans celle de „ Saturne, de fierté dans celle de „ Mars, de l'envie de gagner dans „ celle de Mercure, &c. - - - - De

„ forte que comme on ne remarque
„ point semblables passions dans les
„ bêtes, du moins de la maniere
„ qu'elles se remarquent dans les hom-
„ mes, il falloit qu'elles n'eussent
„ point d'ame, séjour ordinaire des
„ passions, ou qu'elles n'eussent seu-
„ lement que des passions approchan-
„ tes & contrefaites, & par quelque
„ hazard d'imitation. C'est pour cela
„ que les Cyniques rangeoient les bê-
„ tes parmi les corps qui se meuvent
„ en ligne droite, c'est-à-dire, parmi
„ les corps pesants qui tendent vers la
„ terre. Effectivement la nature des
„ bêtes est toujours la même, & tou-
„ jours dans sa détermination ordinai-
„ re. Il n'y a ni différence ni variété
„ dans leurs occupations. Elles sont tou-
„ tes condamnées à la même regle, &
„ leur capacité ne s'étend guere plus
„ loin qu'à se loger & à se nourrir. C'est
„ pourquoi on a dit d'elles, qu'elles
„ n'avoient que des basses, pesantes &
„ déprimées inclinations, & que la na-
„ ture les avoit faites exprès pour
„ pencher vers la terre. Voilà, me
„ direz-vous, des pensées Platoni-
„ ques, & qui ne reviennent guere
„ à ce que l'on s'imagine du Cynis-

„ me. Je n'y saurois que faire. C'est
„ le Cynique Salluste qui le dit ; &
„ puis Diogene n'étoit pas si éloigné
„ du Platonisme qu'on se le figure
„ ordinairement. Un certain Tiberia-
„ nus nous apprend dans son Socra-
„ te, que Diogene s'étoit saisi de
„ tout le patrimoine philosophique
„ de Platon.

„ Mais ce que je vous dis de Dio-
„ gene paroîtra encore plus dans la
„ fin de sa morale. Selon lui, pour
„ vivre comme il falloit en ce mon-
„ de, il falloit être insensible ; &
„ bien que cela paroisse étrange &
„ même impossible, il faut pourtant
„ que ce Philosophe soit parvenu à
„ cet état de philosophie, car l'anti-
„ quité est trop formelle là-dessus,
„ pour y avoir été trompée. Je ne
„ sai s'il se servit pour cela des leçons
„ de Chiron, desquelles parle Maxi-
„ me de Tyr. Je ne sai pas non plus,
„ si ce fut sur les règles d'Antisthene
„ qui est l'Auteur de l'Apathie : mais
„ *comme il étoit un Ange de Jupiter*,
„ *envoyé aux hommes pour leur appren-*
„ *dre ce que c'est du bien & du mal*,
„ à ce que prétend Epictete, je croi-
„ rois bien qu'il ne s'en rapporta qu'à

„ soi-même, & qu'il n'écouta que
„ son cœur. Comme il avoit coutu-
„ me de dire qu'*il falloit opposer la*
„ *raison aux passions, le courage à la*
„ *fortune, & la nature aux coutumes*,
„ il entra enfin dans les desseins de
„ la nature, & s'imagina que pour
„ être un véritable enfant de cette
„ bonne mere, il falloit ressembler
„ aux bêtes, qui en sont une image
„ si naïve & si fidelle dans les lieux
„ de leur naissance. Diogene donna
„ donc dans cette opinion, & s'y
„ maintint par la pauvreté, par
„ le jeûne, & par les ascetiques,
„ qu'il a eu l'honneur d'inventer. On
„ dit qu'Alexandre le Grand, à la
„ veille de conquérir les Indes, &
„ sûr déjà de ces destinées, eut le
„ courage de souhaiter être Diogene.
„ Tant la sécurité lui parut digne
„ d'envie! Tant l'état des Cyniques
„ lui sembla surpasser la nature! A
„ dire vrai, c'est un état assez étran-
„ ge que cette insensibilité, & il a
„ toujours couté bien cher à quicon-
„ que y est arrivé; mais c'est un
„ état bien commode pour les mal-
„ heurs de cette vie.

On m'avouera, sans qu'il soit be-

ſoin d'entrer dans une plus longue diſcuſſion, qu'une conjecture auſſi foiblement appuyée que celle-là, ne paſſera jamais pour une déciſion.

C'eſt envain auſſi que l'on s'efforce de trouver dans Ariſtote les ſemences de la doctrine de Mr. Deſcartes. Le Pere Pardies a tâché de les y trouver. *Il ne ſera pas peut-être inutile*, dit-il, *d'examiner un peu quelques endroits d'Ariſtote, pour voir ſi dans un ſi grand philoſophe on ne trouveroit point quelque choſe qui pût autoriſer une opinion qui paroît maintenant ſi nouvelle & ſi extraordinaire.* Après cela il cite ceci, tiré du Chap. IX. du Livre *de Spiritu*. „ Que „ la chaleur ſoit un effet de la na- „ ture, cela ne peut pas ſouffrir gran- „ de difficulté : mais il eſt difficile de „ comprendre, comment la nature „ des corps ſait emploier ſi à propos „ la chaleur, & s'en ſervir comme „ d'un inſtrument pour donner à cha- „ que choſe qu'elle doit naturellement „ avoir, & imprimer ſur chacune ſon „ caractere, avec autant de juſteſſe „ que ſi ces corps avoient de la con- „ noiſſance & de la raiſon. Et cer- „ tainement il n'eſt pas poſſible que „ toutes ces choſes ſe faſſent ain-

„ si sans connoissance & sans la
„ conduite du raisonnement : mais
„ d'ailleurs on ne voit pas comment
„ on peut attribuer à des natures ma-
„ térielles la faculté de connoître.
„ D'attribuer tout cet artifice à la
„ force du feu, des esprits ou des
„ corps les plus subtils, c'est ce qui
„ ne se peut nullement : mais de dire
„ aussi qu'au dedans de ces corps il
„ se trouve quelque principe qui ait
„ cette faculté de connoître, c'est ce
„ qui passe toute admiration. Et nous
„ avons le même sujet d'étonnement
„ à l'égard de l'ame même des ani-
„ maux, puisqu'elle est de même na-
„ ture que les esprits & le feu." *On voit par ce passage*, c'est le Pere Pardies qui parle, *qu'Aristote avoit très-bien connu la difficulté qu'il y a, d'attribuer aux corps & aux bêtes des connoissances. Mais ce qu'il n'a fait que proposer ici par voye d'admiration, il semble qu'il l'ait assûré nettement en un autre endroit, où en parlant des animaux il dit ces paroles expresses* : de tous les animaux il n'y a que l'homme seul qui ait la faculté de penser. Et quoique les autres animaux soient pourvus de mémoires, & capables de discipline,

il n'y a pourtant que l'homme qui puisse se ressouvenir. *Par ces paroles qu'Aristote a repetées mot à mot dans un autre endroit, il semble qu'il ait accordé aux bêtes la connoissance, puisqu'il les reconnoît pourvûes de mémoire; & que s'il les prive de connoissance, ce n'est que de cette sorte de connoissance, qui se fait avec une réflexion particuliere dans les délibérations, & dans la recherche que nous faisons pour nous ressouvenir. Mais il est certain qu'Aristote a distingué autrement la mémoire & la réminiscence; car selon lui la mémoire ne consiste que dans une* image, & une représentation imprimée sur la substance de l'endroit du corps où est le sens commun, à peu-près de même que les figures sont représentées sur de la cire par l'impression des cachets: *de sorte qu'avoir la mémoire de quelques choses*, c'est avoir les figures des choses ainsi représentées. *Au lieu que la réminiscence emporte outre cela une certaine perception de l'esprit, qui fait qu'en* se ressouvenant, on sait cela même qu'on se ressouvient; *qui est commun à toutes sortes de pensées, puisqu'il est impossible de penser sans savoir qu'on pense. Ainsi Aristote disant que les bêtes ne se ressouvien-*

nent nullement, & qu'il n'y a que l'homme qui ait la faculté de se ressouvenir, il ne faut point trouver étrange s'il a dit aussi, que l'homme seul entre tous les animaux étoit capable de penser : ce philosophe a donc cru que les bêtes n'avoient point de véritables pensées. Il ne reste après cela, sinon qu'Aristote ait reconnu que les bêtes étoient des Automates, & qu'elles ne se mouvoient que par machine & par des efforts préparés. Et c'est aussi ce qu'il a dit bien clairement ; car voici comme il parle, expliquant comment se fait le mouvement des animaux. Comme ces machines qu'on appelle automates *dit-il*, dès lors qu'on les remue tant soit peu d'une certaine maniere, font incontinent leurs mouvements par la force des ressorts débandés..... aussi les animaux se meuvent de même, ayant des os & des nerfs comme autant d'instruments disposés par l'industrie de la nature, qui font en eux ce que font dans les machines les pieces de bois & de fer avec leurs ressorts. *Il dit la même chose ailleurs.* Il peut se faire, dit-il, que dans les animaux une chose en meuve une autre, & que leurs corps soient comme ces merveilleux automates ; car en effet,

A

ils sont composés de membres qui ont cette faculté, même lorsqu'ils sont en repos, *de pouvoir faire certains mouvements aussi-tôt qu'on les y détermine. Et comme dans ces machines* il n'est nullement besoin que quelqu'un y touche actuellement, quand elles font leurs mouvements, pourvu qu'on les ait auparavant touchées : *aussi on en peut dire autant des animaux.*

Ces passages font beaucoup d'honneur à Aristote. Ils témoignent, 1, qu'il a connu la méchanique que la nature a pratiquée dans le corps des animaux, & qu'elle y exerce journellement. 2, qu'il a connu la difficulté inconcevable de la pensée de la matiere; mais enfin il n'a jamais avancé, ni comme une chose constante, ni comme une supposition, que les bêtes ne sentent pas : il ne les a point dépouillées de la pensée, en prenant ce mot comme le prennent les Cartésiens : mais en le prenant dans un sens particulier, pour ce que l'on nomme méditation. Il n'y a nulle apparence qu'il ait défini la mémoire comme le Pere Pardies l'assûre; car cette définition ne met point de différence entre l'imagination & la mémoire. Et en tout cas

les bêtes ne seront jamais des machines, pendant qu'elles se pourront former l'image d'un objet absent : c'est ce qu'emporte la mémoire, selon l'explication même du Pere Pardies. Enfin ce Jésuite n'a eu aucun droit de se pourvoir contre la critique qui a été faite du Traducteur d'Aristote. Βουλεύεσθαι est une espece de pensée, & non pas en général la pensée, de sorte qu'encore que l'homme fût seul capable du βουλεύεσθαι comme le veut Aristote, il ne s'ensuivroit pas qu'il fût le seul qui pensât.

L'on n'est pas mieux fondé quand on nous renvoye au IV Livre des Tusculanes de Cicéron & au témoignage de Porphyre, de Proclus, &c. Il n'y a nulle conformité entre le dogme des automates, & ce que disent ces anciens Auteurs. Un savant prélat qui a écrit contre Descartes, l'accuse de n'avancer aucune doctrine que l'on ne voye dans les Auteurs qui l'ont précédé. On voit là quatre autorités, celle de Cicéron, celle de Plutarque, celle de Porphyre & celle de Proclus: Examinons-les un peu l'une après l'autre, & laissons Pereira qui fait la cloture des paroles du savant prélat ;

laiſſons-le, dis-je, puiſque nous en avons aſſez parlé dans les remarques qui précédent celle-ci.

I. Le paſſage de Cicéron n'eſt point une bonne preuve, il ne contient autre choſe que la diſtinction que les Stoïciens mettoient en avant, en prétendant que les paſſions & la raiſon étoient deux choſes contraires, & qu'ainſi elles ne pouvoient avoir qu'un même ſujet; elles ne pouvoient donc convenir qu'aux animaux raiſonnables; elles ne convenoient donc point aux bêtes. C'eſt ainſi que Cicéron repréſente une partie des ſubtilités Stoïciennes ſur la doctrine des paſſions. Ce qu'il dit ne ſignifie en nulle maniere que les Stoïciens ôtaſſent aux animaux les ſentiments que nous appellons amour, haine, colere &c. Ils reconnoiſſoient que les animaux ſont quelque choſe de ſemblable à ce que font les hommes qui ſe mettent en colere, qui s'abandonnent au plaiſir, ou à la peur ou à quelque autre paſſion; mais ils prétendoient que cet état-là n'étoit point réellement ou amour, ou haine, ou colere, ou en général une paſſion dans les animaux; car pour être tel, diſoient-ils, il au-

roit fallu que les bêtes y fussent tombées par le mépris de la raison. Or elles sont irraisonnables, & par conséquent la raison n'est point leur regle, elles ne font rien qui tende, ou à s'écarter de cette regle, ou à s'y conformer; puis donc que les passions naissent dans l'homme parce qu'il s'écarte de la raison qui est sa regle, & puisque leur nature consiste à être contraires à la raison qu'il doit suivre, il faut conclure que ce qui se passe dans les bêtes qui ressemble aux passions, n'est pas néanmoins une passion. C'est à quoi aboutissoient les subtilités des Stoïciens. C'étoit proprement une dispute de mots, & pour le moins est-il fort certain qu'ils ne nioient pas que ce que les autres philosophes nommoient colere, ou amour, ou crainte dans les animaux, ne fût un sentiment affectif. Ils ne nioient pas qu'un chien ne connût son maître, & qu'une brebis ne connût un loup comme une chose dont il falloit s'éloigner. Je ne m'arrêterai pas au recueil des preuves qui pourroient mettre ce fait-là dans la derniere évidence. Il suffit de dire que ceux qui ont le plus affecté de réfuter ce qu'il y avoit de paradoxe

dans le systême des Stoïciens; ne leur ont jamais reproché qu'ils réduisissent les bêtes à la condition des automates. Les auroit-on épargnés sur un tel dogme?

II. Le passage de Plutarque; on verra, ci-dessous, qu'il est obscur & composé de parties discordantes. Je dis ici de plus que l'on y voit manifestement une extrême opposition entre la doctrine de Diogene & celle de M. Descartes. Celle-là établissoit que les bêtes sont composées de corps & d'ame, & que si leur ame ne sent pas & ne raisonne pas actuellement, c'est à cause que l'épaisseur des organes & l'abondance des humeurs, la réduisent à la condition des fous. M. Descartes ne reconnoît dans les bêtes aucun principe sensitif, il ne les compose que de matiere, il les fait un corps sans ame. Notez que si la doctrine de ce Diogene avoit quelque probabilité, ce ne seroit que touchant les bœufs & les pourceaux, mais elle paroît ridicule quand on l'applique aux hirondelles, aux mouches, aux abeilles & aux fourmis, dont les organes sont incomparablement plus minces & moins humides que ceux de l'homme.

III. Le passage de Porphyre nous arrêtera un peu plus. Le savant Prélat assure que ce Philosophe a réfuté ce que Diogène disoit des bêtes, qu'elles n'avoient ni intelligence, ni sentiment : mais il est certain que Porphyre ne réfute qui que ce soit qui eût dit qu'elles étoient insensibles. Son silence à cet égard-là est une preuve formelle que jamais personne n'avoit débité encore ce paradoxe ; car comme rien n'est plus contraire au but que Porphyre se proposoit dans tout cet ouvrage, il n'eût eu garde d'oublier la réfutation de cette hypothese. Il travailloit à prouver qu'il ne faut point se nourrir de la chair des animaux ; il trouvoit plusieurs inconvéniens dans cet usage, & nommément l'introduction à la barbarie. Il ramassoit toutes sortes de réponses aux objections de ses adversaires. Or quelle objection y avoit-il aussi forte que de dire que les bêtes ne sentent point ? N'est-il pas sûr que cela posé l'on ne seroit pas plus cruel en tuant un bœuf, qu'en arrachant des naveaux ? Voici une autre considération qui me persuade que Porphyre n'avoit point oüi parler du paradoxe que l'on prétend

qu'il a réfuté: Il pose comme un principe avoué de tout le monde que les bêtes ont du sentiment, & il en tire cette conséquence, *elles sont donc raisonnables*, & il trouve dans cette conséquence les arguments les plus spécieux qu'il puisse alléguer en faveur de son entreprise. Il se propose cette objection, *puisque la nature animale renferme des sujets raisonnables, il faut aussi qu'elle en renferme d'irraisonnables*, & il répond comme Plutarque ou plutôt il copie presque mot à mot trois ou quatre pages de Plutarque sans le nommer. Ce qu'il lui dérobe contient nommément ce que l'on a vu ci-dessus. Ce sont deux passages qui témoignent démonstrativement qu'en ce temps-là tous les Philosophes s'accordoient à dire qu'il n'y a point d'animal insensitif. Amyot a si mal traduit le premier qu'il est impossible d'y rien comprendre; il a mieux réussi dans le second. Je rapporte ses paroles & je dirai ci-dessous pourquoi je les mets ici. „ Et quant à ceux qui parlent de „ cela si lourdement & si imperti- „ nemment, que de dire que les ani- „ maux ne se réjouissent ni ne se cour- „ roucent, ni ne craignent point,

„ que l'arondelle ne fait point de pro-
„ viſion, & que l'abeille n'a point
„ de mémoire, mais qu'il ſemble ſeu-
„ lement que l'arondelle uſe de pré-
„ voyance, que le lion ſemble ſe
„ courroucer, & la biche trembler
„ de peur, je ne ſai pas ce qu'ils
„ reſpondroyent à ceux qui leur met-
„ troyent en avant, qu'il faudroit
„ donc auſſi dire, qu'ils ne voyent,
„ & qu'ils n'oyent point, & qu'ils
„ n'ont point de voix, mais ſeule-
„ ment qu'il ſemble qu'ils voyent &
„ qu'ils oyent, & qu'ils ont voix, &
„ brief qu'ils ne vivent pas, mais
„ qu'il ſemble qu'ils vivent : car dire
„ l'un ne feroit pas plus, contre tou-
„ te manifeſte évidence, que l'autre."
J'ai copié ce paſſage, afin de fortifier la conſéquence que j'en ai tirée, qui eſt que le dogme des automates étoit conſidéré alors, non pas comme un dogme que les Stoïques ne pourroient pas réfuter, ſi quelqu'un ſe mettoit en tête de ſe ſervir de cette objection pour les battre de leurs propres armes. Plutarque, me dira-t-on, & Porphyre, ſe ſervent du mot λέγοντι, qui eſt le participe du temps préſent. Il y avoit donc des

personnes qui faisoient actuellement cette objection aux Stoïciens. Je réponds que le Traducteur François de Plutarque, comme l'on vient de le voir, s'accorde en cela avec Xylander approuvé par le docte Hastenius, que le mot *legousi* se doit prendre au temps futur conditionnel. La Grammaire le souffre, & l'histoire le demande en cet endroit-ci; car ces deux grands défenseurs de la raison des animaux, Plutarque & Porphyre, auroient sans doute disputé contre le dogme des automates, s'ils eussent su qu'il avoit ou qu'il avoit eu des partisans. Or ils n'en disent quoi que ce soit.

IV. Quant à Proclus, il est bien vrai qu'il assûre que selon Platon l'ame raisonnable est proprement ame, & que les autres ames ne sont que des images ou des simulacres d'ame; mais il dit en même temps qu'elles participent à la connoissance & à la vie, & que les animaux raisonnables ne sont pas les seuls qui participent à l'entendement, que tous les autres animaux doués d'imagination & de mémoire & de sentiment, y participent aussi; n'est-ce pas enseigner fort clairement

que l'âme des bêtes est sensitive, & telle en un mot que les Sectateurs d'Aristote nous la dépeignent? J'observerai que dans la doctrine Platonique il y avoit entre l'ame & l'entendement une différence qui ne ressemble pas mal à la différence que les Péripatéticiens mettent entre l'espece & le genre. Les Platoniciens disoient que quatre choses antérieures les unes aux autres, savoir l'essence, la vie, l'entendement, & l'ame avoient précédé les corps, que la vie participoit à l'essence, que l'entendement participoit à la vie & à l'essence, & que l'ame participoit à l'entendement, à la vie & à l'essence, & avoit outre cela la raison comme sa nature particuliere. C'est ce qu'on appelleroit dans l'école la différence spécifique de l'ame. Ainsi l'ame pouvoit concourir en quatre manieres à l'arrangement de tous les êtres postérieurs. Elle étendoit jusqu'aux corps ses influences, entant qu'elle existoit; elle les étendoit jusqu'aux plantes entant qu'elle vivoit, & jusqu'aux bêtes entant qu'elle participoit à l'entendement: & jusqu'aux premieres natures suf-

ceptibles de la raiſon avec les autres attributs, entant qu'elle étoit raiſonnable. Pour ce qui eſt de l'entendement, qui avoit précédé l'ame, & qui étoit la plénitude de la vie & même de l'être, il influoit en trois manieres dans l'œconomie de l'Univers. *Il illuminoit* par ſa vertu ſpécifique tout ce qui eſt doué de la faculté de connoître : & il concourroit à communiquer la vie à un plus grand nombre de choſes, & l'eſſence à tout ce que l'Etre avoit formé. Les bêtes étoient compriſes dans la claſſe des créatures qui recevoient l'irradiation de ſa vertu. Celà eſt manifeſte par les paroles dont Proclus ſe ſert en parlant de ce que fait l'ame entant qu'elle participe à l'entendement. Rien ne ſeroit plus facile que d'entaſſer des autorités qui prouveroient clairement, que lorſque Platon dit que l'ame des bêtes eſt un ſimulacre d'ame, il n'a point prétendu leur ôter ce ſentiment. J'ai donné ailleurs l'analyſe de quelques endroits de la XXV Diſſertation d'un Philoſophe Platonicien; qui marque très clairement ce qui diſtingue l'ame des bêtes d'avec l'ame humaine : mais il ſe contente d'ôter la raiſon aux bêtes, & leur laiſſe le ſentiment.

§. II.

L'Ame des Bêtes crue raisonnable par presque tous les anciens Philosophes. Anaxagore. Pythagore. Platon. Porphyre. Aristote. Gallien. Séneque. Diogene. Straton. & Enesidême. Parménide. Empédocle. Démocrite. Philon. Lactance. Arnobe. Maimonides, &c.

Presque tous les anciens philosophes ont enseigné que cette ame étoit raisonnable. Il falloit donc qu'ils crussent qu'elle ne différoit de celle de l'homme que selon le plus & le moins. Anaxagores établissoit cette différence là en ce que l'homme peut expliquer ses raisonnements, & que les bêtes ne peuvent pas expliquer les leurs. Pythagore & Platon ne s'éloignoient pas de cette pensée ; puisqu'ils disoient que l'ame des bêtes raisonnables effectivement n'agit pas néanmoins selon la raison, à cause que la parole lui manque, & que ses organes ne sont pas bien proportionnés. Il seroit à souhaiter que Plutarque qui savoit donner aux matières une si noble étendue quand il vouloit, n'eut pas été si laconique

nique en cette rencontre : mais quelque serré que soit son langage, il ne sauroit nous mettre en suspens à l'égard du dogme de Pythagore ; on connoît assez clairement que selon ce philosophe, l'ame des bêtes ne differe point substantiellement de l'ame de l'homme ; car il enseignoit la transmigration des ames, c'est-à-dire qu'elles passoient indifféremment du corps d'un homme dans celui d'un animal, & du corps d'un animal dans celui d'un homme. Il n'y a guere de dogmes qui aient eu plus de sectateurs que celui-là. Je ne pense pas qu'il y ait des philosophes qui aient parlé plus avantageusement de l'ame des bêtes que Porphyre. Il leur a donné non-seulement la raison, mais aussi la faculté de faire entendre leurs raisonnements, il a cru que leur langage a été intelligible à quelques personnes, & que l'homme ne les surpasse qu'en ce qu'il possede un raisonnement plus raffiné. Il prouve cela par des raisons, & par des autorités : il cite Empedocle, Platon, & Aristote. Quelques savants ne conviennent pas qu'Aristote soit cité bien à propos : ils prétendent qu'il n'accorde aux bêtes qu'une image ou

qu'une copie de raison ; ils se moquent de ce prétendu langage intelligible à Tiresias, & à Melampus, &, sur quoi ils remarquent qu'un Rabbin a suivi l'erreur de Porphyre, & qu'il a cru que Salomon entendoit le même langage. Peut-être ne leur seroit-il pas bien facile de faire voir, que leur Aristote ait établi une différence substantielle entre l'ame des brutes & celle de l'homme : car de dire qu'il n'a point cru que les bêtes se conduisent par raison, ne seroit pas une bonne preuve ; puisqu'il est certain que les enfants & les frénétiques ont une ame de la même espece que les personnes les plus raisonnables, & qu'il paroît plus de raison dans la plupart des animaux, que dans les enfants d'un an, & que dans les frénétiques. On pourroit donc croire qu'Aristote ne reconnoissoit qu'une différence du plus au moins entre l'ame de la bête & celle de l'homme, c'est-à-dire que la différence des organes faisoit, selon lui, que l'ame de l'homme raisonnoit subtilement & facilement, & que celle de la bête ne raisonnoit que d'une façon confuse : on confirmoit cela par la prétention de ceux qui disent

qu'il n'a point cru l'immortalité de l'ame.

Il faut prendre garde à une chose; c'est qu'on ne trouve pas que les anciens, lorsqu'ils ont quitté ou le style poëtique ou le style d'orateur, ayent reconnu une véritable différence entre l'ame humaine & la matiere. Je ne parle pas de la matiere crasse, pesante, palpable; mais de celle que les chymistes nomment esprit, & qui est aussi essentiellement corps & matiere, que la boue & la chair le peuvent être. Selon cela on ne devoit point penser que l'ame des bêtes & celle de l'homme différassent autrement que du plus au moins & selon divers dégrés de subtilité, & par conséquent on a dû croire que la seule disposition des organes est cause que la raison ne se développe pas dans les animaux comme dans l'homme. Galien sans doute à été dans ce sentiment: car il n'a point cru que notre ame fût incorporelle; il ne la distinguoit point de la chaleur naturelle, & de l'harmonie du tempérament; je sais bien que plusieurs ont dit que l'ame de l'homme descendoit du ciel: mais cela ne prouve pas qu'ils l'ayent cru immatériel-

le. Outre que les Stoïciens ont enseigné que toutes les ames sans exception découloient de la même source, pouvoient-ils donc croire que l'ame des bêtes fût destituée du sentiment? Je ne pense pas qu'ils l'ayent cru, & si Séneque l'a dit quelque part, il s'est réfuté lui-même visiblement dans plusieurs autres endroits. Lisez sa derniere lettre, vous y trouverez qu'il ne refuse aux animaux que la raison, la sagesse, le vrai bien, la félicité; mais non pas le sentiment. Séneque pose un principe qui nous fera voir en quel sens il dit ailleurs, que les animaux ne se mettent point en colere, & qu'ils ne sont pas capables de conférer un bienfait. Il suppose qu'une nature qui n'est pas susceptible de deux contraires, ne l'est ni de l'un ni de l'autre : d'où il conclut que les bêtes n'étant pas capables d'agir selon l'ordre & selon les regles de la raison, & ne pouvant pas avoir la vertu, ne font rien qu'on puisse nommer déréglé, déraisonnable, action vicieuse. Voilà pourquoi il ne nomme point colere la violence au la fureur des lions; car selon les Stoïciens les passions étoient un vice, & par conséquent elles ne pouvoient tomber

que dans un ſeul ſujet qui poſſede la vertu & la raiſon, & qui eſt capable de parvenir à la perfection du ſage. Dans une autre lettre il établit fortement que les bêtes ſentent; il n'eut pas pu s'exprimer plus clairement, s'il eût été de l'opinion de nos ſcholaſtiques. Il va même plus loin qu'eux; car il ſoutient qu'elles ſentent leur ſentiment. En cela il ne fait que ſuivre les principes de ſa ſecte. C'eſt le propre des animaux à ce que diſoient les Stoïciens, de ſouhaiter leur converſation, & de ſavoir que la nature les recommande à eux-mêmes.

Quant aux Cyniques, le paſſage de Plutarque que M. de Rondel rapporte, contient nettement qu'au dire de Diogene les bêtes ne ſentoient pas. Je voudrois voir un peu plus au long la doctrine de ce philoſophe, car ce que Plutarque nous en dit eſt fort obſcur; le commencement & la concluſion y détruiſent le milieu. Elles participent à l'intelligence; voilà le commencement. Elles ſont affectées à-peu-près comme les fous; voilà la fin. Les fous & les maniaques ne ſentent-ils pas? Si on les eût comparées aux malades de léthargie, ou d'apoplexie, il y eût eu

quelque liaison dans les discours. Quel que puisse être le dogme de Diogene sur ce point là, il est sûr que l'antiquité fournit beaucoup plus de gens qui le combattent, que de gens qui s'en approchent. Plutarque a fait un Traité exprès pour montrer que les animaux raisonnent. L'ouvrage où il examine si les animaux terrestres ont plus d'industrie que les animaux aquatiques, tend au même but. J'en tirerai une observation qui me paroît importante. L'auteur voulant réfuter ceux qui disent que comme il y a des animaux raisonnables, il faut aussi qu'il y en ait d'irraisonnables, soûtient que par la même raison on pourroit dire qu'il doit y avoir des animaux qui ne sentent pas, comme il y en a qui sentent. Notez qu'il suppose que jamais personne n'avoit avancé cette derniere division de l'animal; il la donne comme l'exemple d'un dogme que l'on ne seroit jamais reçu à produire. Son argument est ce que l'on appelle réduction à l'absurde. Peu après il réfute les Stoïques, par une remarque de la même force: les bêtes, disoient-ils, n'ont point de passions; leurs desirs ne sont point desirs, mais quasi-desirs,

&c. que répondriez-vous donc, leur *dit-il*, si quelques-uns s'avisoient de dogmatiser qu'elles ne voyent & qu'elles n'entendent pas; mais que leur vue est quasi-vue. Cela montre que Plutarque étoit persuadé que jamais aucun philosophe n'avoit rejetté l'ame sensitive des bêtes. Il falloit donc qu'il entendît l'opinion de Diogene autrement que nous n'entendons le sentiment de Pereira.

Nous pouvons compter Straton & Enesidême parmi ceux qui ont soutenu que l'ame des bêtes est raisonnable; car ils enseignoient que le sentiment ne peut subsister sans l'intelligence, & ils n'avoient garde de refuser le sentiment aux bêtes.

On prétend que Parménide, Empédocle, Démocrite & Anaxagore enseignoient que toutes les bêtes sont douées d'intelligence. Je laisse là l'opinion qui a été si commune dans l'antiquité, que les corps vivants contenoient une ame qui étoit une portion de l'ame du monde. Je conviens que la suite naturelle de ce dogme est de dire que l'ame des bêtes est de la même nature que celle de l'homme : mais cela ne prouve pas que les bêtes

ſoient raiſonnables actuellement : car on pourroit ſoutenir que les portions de l'ame du monde qui ſont unies à certains corps perdent la force de raiſonner ; & puiſque les partiſans de l'ame du monde, n'enſeignoient pas que l'ame de plantes fût raiſonnable, il falloit qu'ils cruſſent que leur doctrine n'étoit point un engagement à ſoutenir que les bêtes raiſonnaſſent. Ne parlons donc point de cette opinion quoique Virgile l'ait alleguée comme le moyen le plus capable d'expliquer tout ce qu'il venoit de dire des qualités des Abeilles. Il vaut mieux parler de Philon, qui fit un Livre où il ſoûtenoit que les bêtes ſont raiſonnables. J'ai parlé ailleurs du ſentiment de Galien.

Quoique Lactance déclare en quelques endroits que Dieu n'a point accordé aux bêtes la faculté raiſonnable, il ne laiſſe pas de ſoutenir dans le Traité *de ira Dei*, qu'excepté la religion il n'y a rien en quoi les bêtes n'imitent les hommes, & ne participent aux avantages de l'eſpece humaine. La différence n'eſt que du plus au moins. Il ne faut pas croire pour cela qu'il ait prétendu que l'ame des bêtes

eſt ſpirituelle & immortelle ; car en ce temps-là on ne voyoit pas clairement la liaiſon qui ſe trouve entre la penſée & la ſpiritualité.

Arnobe n'enſeigne-t-il pas clairement que l'ame humaine eſt mortelle de ſa nature, qu'elle périra totalement dans les enfers par l'activité des tourments, & qu'elle ne durera toujours dans le Paradis que par une pure grace de Dieu ? Ne ſoutient-il pas qu'une nature immortelle & non compoſée eſt incapable de ſentir de la douleur ? Il en ſentoit, il ne croyoit donc pas que ſon ame fût un être ſpirituel, immatériel, immortel. Il réfute les Platoniciens ſur ce qu'ils diſoient que l'ame de l'homme eſt une origine céleſte, qu'elle eſt immortelle & incorporelle ; il les réfute, dis-je, entre autres raiſons par celle-ci, c'eſt qu'il n'y a preſque point de différence entre notre ame & celle des bêtes. Il examine les prééminences de l'homme ſur les animaux, & il prétend faire voir que c'eſt peu de choſe ; il aſſûre nommément que les hommes ne ſurpaſſent pas les bêtes en raiſon. Nous pouvons donc mettre Arnobe entre ceux qui ont enſei-

gné que l'ame des bêtes eſt raiſonnable. C'eſt de lui ſans doute que Lactance avoit appris à n'établir d'autre différence entre elles & l'homme, que celle du culte de Dieu. Il s'eſt trouvé des Philoſophes qui ont envié à l'homme ce privilege ; car ils ont dit que les animaux avoient une religion. Xenocrate le Carthaginois ne nioit pas que Dieu ne leur fût connu : Démocrite a dû croire la même choſe, s'il a raiſonné conſéquemment : c'eſt du moins la prétention de Clément d'Alexandrie. Pline met la religion entre les vertus morales des Eléphants. Pourroit-on croire que les diſciples de Platon ôtaſſent aux bêtes le raiſonnement, eux qui trouvoient ſi probable qu'elles étoient immortelles à l'égard de l'ame, comme l'obſerve Paganinus Gaudentius ? Je ne dis rien de Salomon qui ſemble dire formellement que l'ame de l'homme & celle des bêtes ſont d'une même nature : car il ne faut point prendre ſes paroles au pied de la lettre, il faut leur donner un meilleur ſens : mais il nous ſera fort permis de croire que pluſieurs Rabbins ont donné aux bêtes l'ame raiſonnable.

Le fameux Maimonides a cru sans doute qu'elles raisonnent ; car il leur attribue une espece de franc-arbitre. Mr. Arnauld a raison de lui objecter qu'il s'ensuit de là qu'elles peuvent être punies, ou récompensées après la mort. Si je rapporte un peu au long ce qui précede cette réflexion de Mr. Arnauld, c'est à cause de certains faits qui nous apprennent l'opinion de quelques Juifs sur les animaux. Ce grand Rabbin *explique cinq opinions touchant la providence, qui sont toutes, à ce qu'il croit, aussi anciennes que les Prophetes.* La quatrieme de ces opinions étendoit à tout la providence de Dieu, & ne nioit pas le libre arbitre de l'homme. Maimonides objecte plusieurs inconvénients aux Sectateurs de cette opinion : *Ils disoient que c'étoit un ouvrage de la sagesse de Dieu, de ce qu'il y avoit des hommes qui sans avoir péché naissoient avec beaucoup de défauts, & qu'il étoit meilleur d'être ainsi, que de n'être point.* Nous ne comprenons pas, dit ce Docteur Juif, *quelle bonté il peut y avoir en cela.* „ Quand on „ leur demandoit quelle justice il y „ avoit dans la mort des bêtes, quel „ péché elles avoient commis, &

„ pourquoi Dieu vouloit, puisque sa
„ providence s'étendoit à tout, qu'un
„ rat innocent fût déchiré par un
„ chat ; ils répondoient, que Dieu
„ l'avoit ainsi ordonné, mais qu'il
„ récompenseroit ce rat dans le siecle
„ à venir. Cela étoit fort ridicule de
„ vouloir qu'il y eut un paradis pour
„ les bêtes. Mais ce Rabbin donne
„ lui-même un peu de lieu à cette
„ rêverie, quand il attribue une vo-
„ lonté aux animaux irraisonnables,
„ aussi-bien qu'aux hommes. Car s'ils
„ avoient une volonté, on auroit
„ peine à dire pourquoi ils ne seroient
„ pas capables de bien & de mal,
„ de punition & de récompense.

Les Sociniens ne vont pas si loin que Maimonides ; ils ne donnent point aux bêtes une volonté proprement dite, ni un franc-arbitre proprement dit ; ils ne les font pas susceptibles de la vertu & du vice, ni des peines & des récompenses proprement parlant : ils disent néanmoins que la raison, la liberté & la vertu se trouvent en elles imparfaitement & analogiquement, & qu'elles se rendent dignes de peine & de récompense, en quelque façon. Je ne sai si

Guilleaume de Paris, l'un des grands génies de son siecle, a pû se défendre d'aller un peu au delà de ce sentiment; car on veut qu'il ait enseigné que l'ame des bêtes est spirituelle, & l'on ne demeure pas d'accord qu'il ait jamais rétracté ce dogme.

Le Philosophe Celse a eu des sentiments outrés sur l'intelligence des bêtes & la dignité de leur nature. Car voulant combattre ce que disent les Chrétiens, que toutes choses ont été faites pour l'homme, il s'efforce de montrer que les bêtes ne sont pas moins excellentes que l'homme, & que même elles le surpassent. Il leur attribue une forme de gouvernement, l'observation de la justice & celle de la charité. Il prétend que les fourmis entrent en conversation les unes avec les autres. „ *Lorsqu'elles se rencontrent*, „ dit-il, *elles s'entretiennent ensemble*; „ *ce qui fait qu'elles ne s'égarent point* „ *dans leur chemin. Elles ont donc la* „ *raison dans tous ses degrés; elles ont* „ *naturellement les idées de certaines vé-* „ *rités universelles, elles ont l'usage de* „ *la voix, elles ont la connoissance des* „ *choses fortuites; & elles le savent ex-*

„ *primer.* ". Il assûre qu'il y a dès bêtes „ qui savent les secrets de la ma-
„ gie : de sorte que les hommes ne
„ s'en sauroient prévaloir , comme
„ d'un avantage qu'ils aient sur les bê-
„ tes. Voici de quelle maniere il en
„ parle. *Si l'homme fait vanité de sa-*
„ *voir les secrets de la magie , les ser-*
„ *pents & les aigles en savent encore*
„ *plus que lui. Car ils ont plusieurs pré-*
„ *servatifs contre les poisons & contre*
„ *les maladies : & ils connoissent la ver-*
„ *tu de certaines pierres , pour la gué-*
„ *rison de leurs petits ; desquelles les*
„ *hommes font tant d'estime , que*
„ *quand ils en trouvent , ils s'imagi-*
„ *nent avoir trouvé un thrésor......*
„ Après cela , voulant montrer , bien
„ au long , que les hommes sous om-
„ bre qu'ils connoissent la Divinité ,
„ ne doivent point prétendre l'em-
„ porter , par-là , sur tous les Etres
„ mortels , puisqu'il y a des animaux
„ sans raison , qui en ont une idée
„ pure & distincte , pendant que les
„ plus subtils , soit d'entre les Grecs,
„ soit d'entre les Barbares , ont par-
„ tout tant de disputes à son oc-
„ casion : il ajoûte : *si l'on pré-*
„ *tend élever l'homme au-dessus des au-*

„ *tres animaux, parce qu'il est capable de connoître la Divinité, & d'en recevoir l'idée & l'impression; qu'on sache qu'il y en a plusieurs, parmi eux, qui se peuvent attribuer le même avantage: & non sans fondement. Car qu'y a-t-il de plus divin que de prévoir & de prédire l'avenir? Or les autres animaux, & les oiseaux sur-tout, sont, en cela, les maîtres des hommes; & l'art de nos dévins ne consiste qu'à entendre ce que les animaux leur enseignent. Les oiseaux donc, & les autres animaux propres à la dévination auxquels Dieu découvre l'avenir, nous le montrent par des signes & par des symboles; ce qui est une preuve, qu'ils ont naturellement plus de commerce & un commerce plus étroit avec la Divinité, que nous n'avons; qu'ils nous passent en savoir, & qu'ils sont plus chers à Dieu que nous. Les hommes les plus éclairés disent aussi, que ces animaux communiquent ensemble, d'une maniere bien plus sainte & plus noble, que nous ne faisons: & que, pour eux, ils entendent leur langage, comme ils le justifient, lorsqu'après nous avoir avertis, que les oiseaux disent*

„ *qu'ils iront en tel lieu, & qu'ils y fe-*
„ *ront telle chose, ils nous les montrent,*
„ *qui y vont, & qui la font en effet. A*
„ *l'égard des éléphants, encore, il n'y a*
„ *rien qui paroisse plus religieux pour les*
„ *serments, ni qui garde à Dieu une fi-*
„ *délité plus inviolable: ce qui ne sauroit*
„ *venir d'ailleurs, sans doute, que de ce*
„ *qu'ils le connoissent* ". Je ne rapporte point ce qu'Origene répond à toutes ces choses: il suffit que j'avertisse qu'il les réfute dans l'Ouvrage qu'il a composé contre Celsus.

§. III.

Sentiments des Modernes sur l'ame des Bêtes. Valla. Antoine Cittadin. Etienne Pasquier. Montagne. Raimond Sebon. Charron. De la Chambre. Isaac Vossius. Saumaise, &c.

Pour venir aux modernes, j'observerai que Valla & Antoine Cittadin ont reconnu de la raison dans les animaux. Etienne Pasquier a composé une belle lettre sur cette opinion. Cette lettre est la I. du dixieme Livre. Montagne s'est déclaré pour ce sentiment, & l'a soutenu avec tant de

soin, qu'il semble qu'il ait voulu que l'Apologie de Raimond Sebon fût en partie celle des bêtes. Charron l'a suivi en cela, comme en plusieurs autres choses. Un médecin de la Rochelle ayant écrit contre Charron, fut réfuté à son tour par l'une des meilleurs plumes qui ayent écrit en François sur des matieres de philosophie. Je parle de Mr. de la Chambre, Médecin de Mr. de Seguier Chancelier de France. Le Médecin de la Rochelle répliqua; son Antagoniste en fit autant, & intitula son ouvrage, *Traité de la connoissance des Animaux, où tout ce qui a été dit pour & contre le raisonnement des Bêtes est examiné.* J'observe en passant qu'Isaac Vossius estime qu'à l'égard du langage, la condition des animaux est beaucoup meilleure que la nôtre, vû qu'ils se communiquent plus promptement, & peut-être plus heureusement leurs pensées que nous ne faisons. Un Allemand le critique là-dessus. Cet Allemand, auteur d'une continuation de l'Histoire des Animaux, s'est déguisé sous le nom de Johannes Cyprianus. C'est à la page 20 de cette continuation qu'il combat la supposition de Vossius.

Saumaise doit être compté entre les modernes qui ont cru que les animaux étoient doués de raison. Il a écrit que les exemples qui peuvent prouver cela rempliroient un Livre. Osiander a désapprouvé ce sentiment. Voyez ses notes sur l'ouvrage de Grotius *de jure belli & pacis*, dans le chapitre où il rejette la définition du droit naturel adopté par Justinien au I. Livre des Instituts. Cette définition établit que les hommes & les bêtes participent au droit naturel. La plupart de ceux qui la suivent se fondent sur l'hypothese, qu'elles ne sont point privées de l'usage de la raison: mais la plupart de ceux qui rejettent cette idée du droit naturel, se fondent sur l'hypothese contraire. Osiandre est de ceux-là, & il trouve bon que Grotius n'ait pas approuvé la définition de Justinien, en quoi, dit-il, Laurent Valla, François Conan, Dominicus Sotus, & bien d'autres lui avoient servi de guide. Nous verrons ci-dessous une doctrine de Grotius qu'il a condamnée, touchant le principe de ce qui paroît raisonnable dans quelques actions des bêtes. Jean-Antoine Capella, Médecin Napolitain, publia

en 1641, un Livre intitulé *Opuscule paradoxal où l'on prouve que les brutes ont l'usage de la raison*, je n'ai point lu ce Livre-là, & ainsi je ne saurois dire quel est le tour que l'Auteur a pris. Je connois mieux la doctrine de Mr. Willis. Il prétend que l'ame des bêtes est composée d'organes, & qu'elle est de la figure & de la grandeur du corps qu'elle informe; mais qu'elle n'est pas si épaisse & que ses parties sont si déliées qu'on ne les peut voir, & qu'elles se dissiperoient aisément si le corps de l'animal ne les tenoit en état. Il donne à cette ame une espece de raisonnement dont il fait même l'analyse. Il veut qu'il y ait dans l'homme une ame toute pareille à celle-là, & de plus une ame spirituelle, & il prétend expliquer par ces deux ames le combat que nous sentons en nous-mêmes, & que les autres philosophes expliquent par la faculté supérieure & la faculté inférieure d'une simple & unique substance spirituelle qu'ils nomment l'ame raisonnable: ne lui en déplaise, cette méthode d'expliquer le combat de la raison & de l'ame sensitive n'est point capable de contenter; car chacun

éprouve en soi-même que le principe qui souhaite les plaisirs charnels, est le même en nombre que le principe qui s'oppose à ce desir, & qui le surmonte quelquefois, & qui en est surmonté le plus souvent. Nous ne remarquerions pas cette unité de principe, si nous avions deux sortes d'ames réellement distinctes l'une de l'autre. S'il répondoit que l'une produit dans l'autre ses sentiments & ses passions, je répliquerois qu'il y auroit donc dans chaque comme deux substances qui voudroient la même chose. Or jamais personne ne s'est apperçu de ces deux principes distincts. Outre que si une ame corporelle pouvoit communiquer un desir charnel à l'ame spirituelle de l'homme, le corps le seroit aussi, & par conséquent on multiplie les êtres sans nécessité, en donnant à l'homme un corps, une ame sensitive, & une ame raisonnable. Mais laissons-là les disputes, rapportons un autre fait. Mr. Willis observe que le Chevalier Digbi a été du sentiment de Pereira, & de Descartes, à l'égard de l'ame des bêtes. Peu après on explique la différence qu'il y a entre Descartes & le Chevalier Digbi,

& l'on montre que ce dernier n'ôte aux bêtes ni le sentiment ni la mémoire. Il n'est donc pas vrai qu'il suive & Pereira & Descartes, pourquoi le disoit-on donc ? Concluons que le Chevalier Digbi ne doit point être placé dans le Catalogue de ceux qui prennent les bêtes pour des automates. Mr. Locke s'est déclaré contre ceux qui ne donnent point aux bêtes le raisonnement. Vous allez voir en quoi consiste, selon lui, la différence entre les hommes & les bêtes. „ La „ faculté de former des idèes générales est ce qui met une parfaite „ distinction entre l'homme & les „ brutes, excellente qualité qu'elles „ ne sauroient acquérir en aucune „ maniere par le secours de leurs facultés. Car il est évident que nous „ n'observons dans les bêtes aucunes „ preuves qui nous puissent faire connoître qu'elles se servent de signes „ généraux pour désigner des idées „ universelles ; & puisqu'elles n'ont „ point l'usage des mots ni d'aucuns „ autres signes généraux, nous avons „ raison de penser qu'elles n'ont point „ la faculté de faire des abstractions „ ou de former des idées générales.„

„ Nous pouvons donc ſuppoſer, à „ mon avis, que c'eſt en cela que „ les bêtes différent de l'homme. C'eſt- „ là, dis-je, la propre différence, „ à l'égard de laquelle ces deux ſor- „ tes de créatures ſont entierement „ diſtinctes, & qui met enfin une ſi „ vaſte diſtance entre elles. Car ſi les „ bêtes ont quelques idées, & ne ſont „ pas de pures machines, comme „ quelques-uns le prétendent, nous „ ne ſaurions nier qu'elles n'ayent de „ la raiſon dans un certain degré. Et „ pour moi, il me paroît auſſi évi- „ dent qu'elles raiſonnent, qu'il me „ paroît qu'elles ont du ſentiment; „ mais c'eſt ſeulement ſur des idées „ particulieres qu'elles raiſonnent, ſe- „ lon que leurs ſens les leur préſen- „ tent. Les plus parfaites d'entre el- „ les ſont renfermées dans ces étroi- „ tes bornes, n'ayant point, à ce „ que je crois, la faculté de les éten- „ dre par aucune ſorte d'abſtraction.

L'Auteur des *nouveaux Eſſais de morale*, niant d'un côté que les bêtes aient une ame capable de raiſonnement, avoue de l'autre que leurs actions ſont dirigées par une „ raiſon „ extérieure, & que cette raiſon &

„ cette ſageſſe, qui les conduit, eſt
„ une ſageſſe & une raiſon plus ex-
„ cellente & plus ſûre que celle de
„ l'homme.... la raiſon, continue-
„ t-il, qui opere dans les bêtes,
„ n'eſt pas en elles, ... C'eſt, com-
„ me dit S. Thomas après tous les
„ anciens Peres, la ſouveraine & éter-
„ nelle raiſon de l'ouvrier ſuprême,
„ qui conſerve ſes ouvrages, & qui
„ les conduit aux fins pour leſquelles
„ il les a créés, par des reſſorts ſe-
„ crets qu'il a mis en eux, qui ſont
„ diverſement déterminés ſelon les
„ rencontres, pour faire mille ſor-
„ tes de mouvements divers, ſelon
„ leurs différents beſoins. " Joignez
à cela ces paroles de Mr. Bernard :
„ Les Philoſophes les plus détermi-
„ nés à croire, que les bêtes ne ſont
„ que de pures machines, doivent
„ avouer de bonne foi, qu'elles font
„ diverſes actions, dont il leur eſt
„ impoſſible d'expliquer le méchaniſ-
„ me. Il ſeroit beaucoup plus court
„ de ſe contenter de dire en général,
„ que Dieu qui vouloit, que leur ma-
„ chine ſubſiſtât pendant quelque
„ temps, a par ſa ſageſſe infinie diſ-
„ poſé leurs parties convenablement

„ à cette intention. Il me ſemble d'a-
„ voir lu quelque part cette théſe,
„ Dieu eſt l'ame des brutes : l'expreſ-
„ ſion eſt un peu dure : mais elle
„ peut recevoir un fort bon ſens “.
Grotius a débité que certains actes,
où les bêtes abandonnent en faveur
d'autrui leurs intérêts, procédent
d'une intelligence externe. Gaſpar
Ziegler dans ſa note ſur ce paſſage ſe
plaint que Grotius n'ait pas expliqué
plus clairement ſa penſée touchant la
nature de ce principe extérieur : ſi
c'eſt la Providence divine, continue-
t-il, Grotius s'expoſe aux traits pi-
quants du Docteur Huarte, qui a
montré qu'un Philoſophe ne doit point
expliquer les phénomenes par l'opéra-
tion immédiate de Dieu. Il cite deux
Ecrivains qui ont rapporté à l'inſtinct
de la nature toute l'adreſſe des ani-
maux, & il approuve leur opinion.
Oſiandre s'eſt fort étendu à réfuter
Grotius, & il a dit entre autres cho-
ſes, que ce principe extérieur devoit
être ou Dieu, ou un Ange, ou la
forme univerſelle d'Averroes, & qu'au-
cune de ces trois ſuppoſitions ne doit
être admiſe. A propos d'Averroes, je
dois dire ici qu'il admettoit un prin-
cipe

cipe extérieur de l'intelligence humaine commun à tous les entendements particuliers, & qui influoit aussi sur les bêtes, & sur les pierres; mais puisqu'il reconnoissoit que cette influence demeuroit infructueuse à l'égard des bêtes & des créatures insensibles, parcequ'elle tomboit sur une matiere mal disposée, on ne peut pas inférer qu'il donna aux bêtes plus de perfection que les scholastiques ne leur en donnent. Mr. de Vigneul Marville raconte qu'il y eut un philosophe qui pour expliquer dans les conférences de M. Rohault comment les bêtes, n'étant que des Automates, *agissent néanmoins comme si elles avoient une ame*, recourut à l'hypothese du comte de Gabalis, & par voie d'extension la fit servir à son but, c'est-à-dire, qu'il supposa que certains esprits élémentaires s'appliquent *à faire jouer, selon les régles des méchaniques, toutes les machines des animaux.* Le discours qu'il fit est tourné d'une maniere très-ingénieuse, & mérita que M. Pequet dît à l'Auteur, que „ si „ cet agréable systême n'étoit pas vrai, „ au moins il étoit *ben trovato.* „ Je ne doute point qu'il ne puisse plaire à quelques personnes: mais s'il s'agissoit

ici de disputer, on montreroit aisément qu'il est incapable de donner raison des phénomenes,& qu'à certains égards il est plus embarrassé que celui de M. Descartes. Ce qui incommode le plus les Cartésiens, n'est pas de dire que les bêtes se meuvent promptement en mille & mille façons, c'est de dire qu'elles donnent plusieurs marques d'amitié, ou de haine, ou de joie, ou de jalousie, ou de crainte, ou de douleur &c. Le systême de ces esprits élémentaires ne sert de rien pour l'explication de cela, puisqu'on prétend qu'ils ne s'appliquent à faire jouer les ressorts des bêtes que pour se donner un amusement agréable. Ils ne seroient donc pas assez fous pour s'assujettir au sentiment de la faim, ou au sentiment du froid ou à la douleur que causent les coups de bâton, &c. Il faudroit donc supposer qu'aucune de ces passions ne se trouve dans les bêtes, & voilà tout l'embarras revenu; ou bien il faudroit dire que ces esprits sont condamnés à diriger les automates des animaux, afin d'expier leurs péchés en souffrant toutes les passions que les Péripatéticiens donnent aux bêtes, ce qui est contre la supposition du Philo-

sophe Gabaliste. Je laisse plusieurs autres difficultés aussi grandes que celles-là, qu'on peut opposer à ce systême prétendu *ben trovato*.

On peut voir dans les nouvelles de la République des lettres, que Mr. Vallade, Auteur d'un Discours philosophique sur la création & l'arrangement du monde, a expliqué par le méchanisme les actions les plus surprenantes des Animaux. Les mêmes nouvelles nous font savoir, qu'on a critiqué Mr. de la Bruyere d'avoir soûtenu *que les bêtes ne sont que de la matiere*. Vous trouverez dans le bel ouvrage de Dom François Lami, sur la connoissance de soi-même, un Eclaircissement, „ où l'on fait voir qu'on n'a „ nulle raison solide d'attribuer ni la „ connoissance ni l'immortalité à l'a„ me des bêtes : au lieu qu'on ne peut „ raisonnablement se dispenser de don„ ner l'une & l'autre à l'ame de l'hom„ me". Cet éclaircissement mérite bien d'être là, & sur-tout parce qu'on y trouve la solution de la plus embarrassante difficulté du systême des automates ; car l'Auteur montre que chacun se peut convaincre par de très-fortes raisons, que les autres hommes

ne sont pas de simples machines, & c'est néanmoins ce qu'on tâche d'inférer de ce que les bêtes seroient composées d'organes si bien arrangés qu'elles pourroient faire sans connoissance tout ce que nous leur voyons faire. Si Dieu pouvoit fabriquer une semblable machine, réplique-t-on, il pourroit aussi en composer d'autres qui feroient toutes les actions de l'homme, & par conséquent nous ne pourrions être assurés que de notre propre pensée, & nous devrions douter que les autres hommes pensassent. Le Pere Gisbert Professeur Royal dans l'Université de Toulouse, est un de ceux qui ont publié des Livres contre le sentiment des Cartésiens sur l'ame des bêtes. Notez qu'on a soutenu ce sentiment dans un Cours de Philosophie dicté à Paris au college des quatre nations, & puis imprimé en la même ville l'an 1695 sous le titre d'Institution philosophique pour l'intelligence des ouvrages des philosophes anciens & modernes. Il contient quatre volumes in-12. On voit dans le troisieme, depuis la page 271 jusqu'à la page 292, ce qui concerne l'ame sensitive. Je ne doute point que Bayle, docteur en Médecine &

Professeur aux Arts libéraux à Toulouse, n'ait embrassé sur ce point-là le systême Cartésien, dans la physique qu'il a publiée depuis peu en trois Volume in-4°.

§. IV.

Sentiment particulier de Sennert sur l'ame des Bêtes qu'il disoit immatérielle.

Daniel Sennert, célebre Médecin de Wittemberg, vers le commencement du siecle dernier, qui s'acquit autant de réputation par ses ouvrages que par sa pratique, se fit beaucoup d'ennemis par la liberté qu'il osa prendre de contredire les anciens; mais rien ne fut plus mal reçu que le sentiment qu'il avança sur l'origine des ames. On en tiroit des conséquences fatales qu'il désavouoit à la verité, mais qu'on ne laissa pas néanmoins de lui imputer.

On l'accusa de blasphême & d'impiété sous prétexte qu'il enseignoit que l'ame des bêtes étoit immatérielle. Il rejette l'opinion de ceux qui soutiennent qu'elle n'est pas d'une nature plus noble que les éléments, & il veut

que de sa nature elle soit aussi immortelle que l'ame de l'homme : de sorte que si celle-ci ne périt pas avec le corps comme l'autre, c'est par une grace particuliere du Créateur. Il ne pouvoit pas nier qu'il n'attribuât aux ames des bêtes une nature incorporelle; car il avouoit qu'elles ne sont pas produites de la matiere, & il se moquoit de l'induction des Scholastiques : mais il s'abstenoit de dire qu'elles fussent immortelles. Freitag, qui écrivit contre lui avec beaucoup de fureur, ne manqua pas de lui objecter qu'il enseignoit des impiétés, & qu'il blasphémoit : de là vint que pour se justifier on fit voir le jour à un ouvrage qui a pour titre, *De origine & natura animarum in brutis sententiæ clariss. Theologorum in aliquot Germaniæ Academiis, quibus simul Daniel Sennertus à crimine blasphemiæ & hereseos à Joh. Freitagio ipsi intentato absolvitur.* Freitag sonnant le tocsin s'adressa à toutes les Académies de la Chrétienté, & à tous les amateurs de l'Orthodoxie, & les anima puissamment à ne point souffrir ces pernicieuses innovations. Il demanda aux Théologiens s'ils souffriroient l'opinion impie qui

attribue l'immortalité à l'ame des bêtes qui ramenoit la métempſycoſe, &c. Il ſuppoſe que la plupart des profeſſeurs de Wittemberg voudroient étouffer ces monſtres ; mais que le crédit de leur collegue les empêche de ſe remuer. Sennert ſe plaignit qu'on lui imputât des conſéquences qu'il n'enſeignoit point. Il ne ſeroit pas impoſſible que Sennert, quoiqu'habile homme, ne ſe ſoit pas apperçu, que les conſéquences qu'on lui attribua couloient naturellement de ſon principe ; mais il eſt encore plus vraiſemblable qu'il s'en appercevoit bien, & qu'il n'oſoit en faire ſemblant, *propter metum Judæorum*. Il aima donc mieux par la rejection de ces conſéquences s'expoſer à l'accuſation de mal raiſonner, & de brouiller un ſyſtême, que d'encourir toutes les ſuites qu'auroit pu avoir le dogme de l'immortalité des bêtes. Quoi qu'il en ſoit, tout philoſophe, qui ſe pique de raiſonner conſéquemment, aimera toujours mieux dire qu'il ne connoît point ce que c'eſt que l'ame des bêtes, que de ſoutenir d'un côté qu'elles eſt produite de rien, indépendamment de la matiere, & de ſoutenir de l'autre qu'elle n'eſt pas un

être créé, & qu'elle retourne dans le néant dès que l'animal cesse de vivre. Voilà les embarras de Sennert : son Apologiste déclare positivement que l'ame des bêtes est faite de rien, & que cependant elle n'est point faite par création. Il cite Dannhawer qui a montré par l'exemple des especes intellectuelles, que tout ce qui est fait de rien n'est pas un être créé. Il cite Thummius qui a montré la même chose, par l'exemple des habitudes de l'ame. C'est ainsi que les Peripatéticiens éludent tout par des arguments *ad hominem*. Freitag ne cesse de reprocher à Daniel Sennert l'immortalité de l'ame des bêtes : il se laisse aller à l'enthousiasme poétique, pour exhorter les animaux à pousser des cris de joie & de triomphe ; il prétend que l'on renouvelle les rêveries de Paracelse, qui enseignoit que toutes les ames revenoient au monde de temps en temps. Sperlingen répond en deux mots, que ce n'est pas sa doctrine ni celle de Sennert : il avoue donc tacitement qu'ils ne savent guere tirer d'un principe les conséquences qui en naissent, & qu'ils attribuent à Dieu une conduite fort étrange ; c'est d'ordonner la création d'une multitu-

de presqu'infinie de substances incorporelles, qu'il doit abolir & anéantir peu de temps après. La chaleur produit tous les ans une infinité de petites bêtes, qui ne vivent que jusqu'au premier froid. Quel désordre que tant d'ames spirituelles soient anéanties, parce qu'il arrive quelque changement dans les organes des animaux ! Notez que les philosophes de l'Ecole ont emploié contre les Cartésiens la même ruse, dont Dannhawer & Thummius se servirent. Ils ont fait voir par des exemples qu'il y a des choses produites de rien, qui ne sont pas proprement créées. Les accidents de la matiere leur ont fourni ces exemples, mais les Cartésiens leur ont répondu que ces accidents ne sont pas des êtres distincts du sujet qu'ils modifient : ainsi les raisons qui prouvent que les formes substantielles seroient des êtres créés, sont à couvert de la retorsion. Les Cartésiens réduisent au seul mouvement local tous les changements de la matiere, & ils prétendent que ce mouvement n'est autre chose que le corps même, entant qu'il reçoit l'existence avec de nouvelles rélations. Il faut donc qu'ils reconnoissent que la matiere entant que

mue eſt créée, & qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe produire le mouvement, car il n'y a que Dieu qui puiſſe créer. Cela iroit bien, ſi les ſcholaſtiques ne recouroient à d'autres exemples; mais ils demandent ſi les actes libres de l'ame de l'homme ſont diſtincts de l'ame. S'ils en ſont diſtincts, voilà des êtres produits de rien qui néanmoins ne ſont pas créés : rien n'empêche donc qu'on ne puiſſe dire que les formes ſubſtantielles ne ſont pas créées. S'ils n'en ſont pas diſtincts, l'ame de l'homme en tant qu'elle veut le crime eſt créée : ce n'eſt donc point elle qui forme cet acte de volonté; car puiſqu'il n'eſt pas diſtinct de la ſubſtance de l'ame, & qu'elle ne ſauroit ſe donner à elle-même ſon exiſtence, il s'enſuit manifeſtement qu'elle ne ſe peut donner aucune penſée. Elle n'eſt donc pas plus reſponſable de ce qu'elle veut le crime *hic & nunc*, que de ce qu'elle exiſte *hic & nunc*. Les Carteſiens ne ſavent de quel côté ſe tourner, pour ſe défendre de cette objection : leur embarras remet ſur pied le dogme des formes ſubſtancielles, & toutes les chimeres de l'Ecole, parce qu'il ſe trouve que les argumens qui les

avoient renversées prouvent trop. Voilà le sort de la dispute ; elle renaît de ses cendres ; le parti qui étoit prêt à rendre les armes trouve enfin quelque retorsion qui lui redonne des forces, & le terrein qu'il avoit perdu : il le chicane comme auparavant.

Sennert n'osa pas dire comme font d'autres, que l'ame des bêtes subsiste après la mort du sujet qu'elle avoit rendu vivant. Jean Schot Erigene a soutenu, non-seulement qu'elle n'est pas matérielle, mais aussi qu'elle continue de vivre après la mort de la bête. Jean Lippius Professeur en Théologie à Strasbourg a enseigné la même chose. Henri More Théologien de Cambridge avoue qu'elle subsiste hors du corps, & il trouve assez probable qu'en cet état elle continue de vivre, mais il n'ose l'affirmer : il allegue seulement les raisons du pour & du contre. J'ai vérifié ce qu'un Professeur de Leipsic lui attribue. Ce Professeur dit une chose assez curieuse, c'est qu'un certain personnage avoit enseigné depuis peu d'années, que si l'homme n'eut point péché, les bêtes eussent toujours vêcu, & qu'elles ressusciteront avec les hommes pour être

transſportées au ciel : c'eſt le ſentiment des Turcs. Il obſerve que Taurellus a enſeigné que l'ame des bêtes eſt ſpirituelle, & que néanmoins elle meurt avec le corps. Taurellus donna peut-être dans la diſparate, pour ne ſe commettre pas : il aima mieux faire tort à ſa raiſon qu'à ſa fortune. Peut-être auſſi que lui & Sennert, par principe de religion, ſe perſuaderent que Dieu détruiſoit l'ame des bêtes, afin qu'il n'y eut que l'ame de l'homme qui ſubſiſtât éternellement. C'étoit peut-être l'opinion du plus habile Rabbin qui ait fleuri au XVII ſiecle ; car voulant prouver que l'ame des bêtes ne ſubſiſte point après cette vie, comme fait l'ame de l'homme, il ne ſe ſert point de raiſons qui ſoient empruntées de la condition intérieure, ou de l'eſſence de ces ames. La plaiſante raiſon que celle-ci : nous ſongeons ſouvent, dit-il, que nous voyons des perſonnes décédées ; mais jamais l'on ne voit en ſonge aucun animal après ſa mort, quoi qu'on l'ait nourri chez ſoi familierement. Spizelius a raiſon de rejetter cette Logique, il devoit auſſi rejetter le fait. Une infinité de gens peuvent démentir le

Rabbin; ils font mille ſonges où leurs chiens & leurs chevaux morts ſe trouvent mêlés. Notez que les prétendus blaſphêmes, dont Sennert fut accuſé par un Médecin & Profeſſeur en Philoſophie de Groningue, ne parurent pas une mauvaiſe doctrine aux Théologiens d'Allemagne.

Ne finiſſons pas ſans faire une Réflexion. Sennert avoit beau dire que l'ame des bêtes ne ſubſiſtoit point, comme fait l'ame de l'homme, après cette vie, il ne laiſſoit pas d'établir un dogme ſelon lequel il eſt ſûr que l'ame des bêtes eſt de même eſpece que celle de l'homme. La différence de leur ſort quant à la durée ne coule pas de la différence de leurs perfections, mais du bon plaiſir du ſouverain maître, qui eſt une cauſe tout-à-fait externe. Les médailles & la monnoie, que les ſouverains font faire, ſont l'image de la conduite que ce médecin attribue à Dieu. On fait frapper les médailles pour durer éternellement, on fait faire de la monnoie pour durer juſqu'à nouvel ordre: car au bout d'un certain temps on la décrie, elle eſt au billon, on la convertit en d'autres eſpeces. Cependant les

médailles & la monnoie sont faites de métal. Selon Sennert, l'ame de l'homme répond aux médailles, & celle des bêtes à la monnoie. Cette opinion est dangereuse; elle nous réduit à ne savoir que par la Révélation l'immortalité de nos ames. Le Jésuite Honoré Fabri, qui traite Sennert de haut en bas, & qui l'accuse de se fonder sur des objections & sur des réponses frivoles, soutient qu'il y a quelque impiété dans cette opinion. Mais quelque mépris qu'il fasse de la Philosophie de ce médecin, il trouve invincibles les difficultés contre l'opinion commune des Scholastiques, à l'égard de l'ame des bêtes. Il abandonne ces gens-là, & toutes les hypotheses que Sennert a combattues, & il se réduit à dire que cette ame n'est point produite de nouveau, qu'elle n'est pas un être absolu, qu'elle n'est qu'une *résultance* d'une certaine mixtion des quatre élements. Cette pensée est absurde & nous conduiroit à dire la même chose de l'ame humaine.

§. V.

Sentiment de Leibnitz. Harmonie préétablie. Nouveaux développements.

Leibnitz approuve le ſentiment de quelques modernes, que les animaux ſont organiſés dans la ſemence; & il croit d'ailleurs que la matiere toute ſeule ne peut pas conſtituer de véritable unité, & qu'ainſi tout animal eſt uni à une forme qui eſt un être ſimple, indiviſible, véritablement unique. Outre cela il ſuppoſe que cette forme ne quitte jamais ſon ſujet, d'où il réſulte qu'à proprement parler il n'y a ni mort ni génération dans la nature. Il excepte de tout ceci l'ame de l'homme; il la met à part, &c. Cette hypotheſe nous délivre d'une partie de l'embarras. Il n'eſt plus queſtion de répondre aux objections accablantes que l'on fait aux ſcholaſtiques. L'ame des bêtes, leur dit-on, eſt une ſubſtance diſtincte du corps; il faut donc qu'elle ſoit produite par création, & détruite par *annihilation*; il faudroit donc que la chaleur eût la force de créer des ames, & de les anéantir, &

que peut-on dire de plus absurde ? Les réponses des Péripatéticiens à cette objection ne méritent pas d'être rapportées, ni de sortir de l'obscurité des classes où on les débite à de jeunes Ecoliers ; elles ne sont propres qu'à nous convaincre que l'objection est invincible à leur égard. Ils ne se tirent pas mieux du précipice où on les jette, quand on les engage à trouver du sens & quelque ombre de raison, dans la production continuelle d'un nombre presque infini de substances, qui sont détruites totalement peu de jours après, quoi qu'elles soient beaucoup plus nobles, & beaucoup plus excellentes que la matiere, qui ne perd jamais son existence. L'hypothese de Mr. Leibnitz pare tous ces coups, car elle nous porte à croire, 1°, que Dieu au commencement du monde a créé les formes de tous les corps & par conséquent toutes les ames des bêtes : 2°, que ces ames subsistent toujours depuis ce temps-là, unies inséparablement au premier corps organisé dans lequel Dieu les a logées. Cela nous épargne la métempsycose, qui sans cela feroit un asyle où il faudroit se sauver nécessairement.

Afin qu'on voie si j'ai bien compris sa pensée, je mets ici une partie de son discours. „ C'est ici où les *trans-*
„ *formations* de Mrs. Swammerdam,
„ Malpighi, & Leeuwenhoek, qui
„ sont des plus excellents observateurs
„ de notre temps, sont venues à mon
„ secours, & m'ont fait admettre
„ plus aisément que l'animal, & tou-
„ te autre substance organisée, ne
„ commence point lorsque nous le
„ croyons, & que sa génération appa-
„ rente n'est qu'un développement, &
„ une espece d'augmentation. Aussi ai-
„ je remarqué que l'Auteur de la re-
„ cherche de la verité, Mr. Regis, Mr.
„ Hartsocher & d'autres habiles hom-
„ mes n'ont pas été fort éloignés de
„ ce sentiment. Mais il restoit en-
„ core la grande question, de ce que
„ les ames ou les formes deviennent
„ par la mort de l'animal, ou par
„ la destruction de l'individu de la
„ substance organisée. Et c'est ce qui
„ embarrasse le plus; d'autant qu'il
„ paroît peu raisonnable que les ames
„ restent inutilement dans un chaos
„ de matiere confuse. Cela m'a fait
„ juger enfin qu'il n'y avoit qu'un
„ seul parti raisonnable à prendre;

„ & c'eſt celui de la conſervation
„ non-ſeulement de l'ame, mais en-
„ core de l'animal même, & de ſa
„ machine organique ; quoique la de-
„ ſtruction des parties groſſieres l'ait
„ reduit à une petiteſſe qui n'échappe
„ pas moins à nos ſens que celle où
„ il étoit auparavant que de naître.
„ Auſſi n'y a-t-il perſonne qui puiſſe
„ bien marquer le véritable temps de
„ la mort laquelle peut paſſer long-
„ temps pour une ſimple ſuſpenſion
„ des actions notables, & dans le
„ fond n'eſt jamais autre choſe dans
„ les ſimples animaux : témoin les
„ reſſuſcitations des mouches noyées
„ & puis enſevelies ſous de la craye pul-
„ veriſée, & pluſieurs exemples ſem-
„ blables, qui font aſſez connoître qu'il
„ y auroit bien d'autres reſſuſcitations
„ & de bien plus loin, ſi les hommes
„ étoient en état de remettre la ma-
„ chine..... Il eſt donc naturel que
„ l'animal ayant toujours été vivant
„ & organiſé, (comme des perſonnes
„ de grande pénetration commencent
„ à le reconnoître) il le demeure auſſi
„ toujours. Et puis qu'ainſi il n'y a
„ point de premiere naiſſance ni de
„ génération entierement nouvelle de

„ l'animal, il s'ensuit qu'il n'y en aura point d'extinction finale, ni de „ mort entiere prise à la rigueur „ métaphysique, & que par conséquent au lieu de la transmigration des ames, il n'y a qu'une „ transformation d'un même animal, „ selon que les organes sont pliés „ différemment, & plus ou moins „ développés.

Je dirai par occasion qu'il y a des gens qui croyent que le sujet primitif auquel notre ame est unie, sort avec elle de notre corps quand nous mourons. M. Poiret ne s'éloigne pas de ce sentiment, & il croit même que Moyse apparut le jour de la transfigurration, avec le vrai corps qui accompagna son ame au sortir de cette vie; c'est-à-dire, selon lui, lorsque cette ame bienheureuse ne fit que quitter l'écorce, ou l'enveloppe qui couvroit le corps subtil auquel elle étoit unie. Il donne au cadavre le nom d'écorce ou de rouille, par rapport au vrai sujet qui est uni avec l'ame. Il a publié quelques objections qui lui furent envoyées de Sedan. On lui objecta entr'autres choses, que l'exemple de Moyse ne prouve rien, parce qu'afin

que ce grand prophete fût vu des Apôtres, il auroit fallu ajouter beaucoup de matiere à celle qui feroit sortie de son cadavre avec son ame. Or s'il eût fallu lui donner plus de la moitié d'un corps étranger, il n'y a nul inconvénient à dire que toute la matiere qui fut vue en lui ce jour-là étoit étrangere. Mr. Poiret répondit que la matiere subtile, qui sort du corps avec l'ame, est à la vérité trop déliée pour frapper nos sens grossiers; mais que quand Dieu nous assiste extraordinairement, nous pouvons la voir. On l'avertit qu'il y a des Scholastiques qui admettent une quintessence, pour être le lien de l'ame humaine avec les organes formés des quatre éléments, & pour être son véhicule quand la mort la fait déloger. Ils disent aussi que ce véhicule est le sujet des peines que les réprouvés endurent avant la résurrection. Mr. Poiret répondit qu'il n'avoit que faire de ce que les Scholastiques avoient pu dire.

Il y a dans l'hypothese de M. Leibnitz certaines choses qui font de la peine, quoiqu'elles marquent l'étendue & la force de son génie. Il veut

par exemple, que l'ame d'un Chien agisse indépendamment des corps ; „ que tout lui naisse de son propre „ fonds, par une parfaite *Spontanéité* „ à l'égard d'elle-même, & pourtant „ avec une parfaite *conformité* aux „ choses de dehors.... Que ses per- „ ceptions internes lui arrivent par „ sa propre constitution originale, „ c'est-à-dire représentative (capa- „ ble d'exprimer les êtres hors d'elle „ par raport à ses organes) qui lui a „ été donnée dès sa création, & qui „ fait son caractère individuel ".D'où il résulte qu'elle sentiroit la faim & la soif à telle & telle heure, quand même il n'y auroit aucun corps dans l'univers, quand même il n'existeroit rien que Dieu & elle. Il a expliqué sa pensée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement : c'est-à-dire qu'il suppose que selon les loix particulieres qui font agir l'ame, elle doit sentir la faim à une telle heure; & que selon les loix particulieres qui reglent le mouvement de la matiere, ce corps qui est uni à cette ame doit être modifié à la même heure, comme il est modifié quand l'ame a faim. J'attendrai à

préférer ce ſyſtême à celui des cauſes occaſionnelles, que ſon habile Auteur l'ait perfectionné : je ne ſaurois comprendre l'enchaînement d'actions internes & ſpontanées, qui feroit que l'ame d'un chien ſentiroit de la douleur immédiatement après avoir ſenti de la joie, quand même elle ſeroit ſeule dans l'Univers. Je comprends pourquoi un chien paſſe immédiatement du plaiſir à la douleur, lorſqu'étant bien affamé, & mangeant du pain on lui donne ſubitement un coup de bâton; mais que ſon ame ſoit conſtruite de telle ſorte, qu'au moment qu'il eſt frappé il ſentiroit de la douleur, quand même on ne le frapperoit pas, quand même il continueroit de manger du pain ſans trouble ni empêchement, c'eſt ce que je ne ſaurois comprendre. Je trouve auſſi fort incompatible la *Spontanéité* de cette ame avec les ſentiments de douleur, & en général avec toutes les perceptions qui lui déplaiſent, d'ailleurs la raiſon pourquoi cet habile homme ne goute point le ſyſtême Cartéſien, me paroit être une fauſſe ſuppoſition; car on ne peut pas dire que le ſyſtême des

causes occasionnelles fasse intervenir l'action de Dieu par miracle, *Deum ex machina*, dans la dépendance réciproque du corps & de l'ame : car comme Dieu n'y intervient que suivant les loix générales, il n'agit point là extraordinairement. La vertu interne & active communiquée aux formes des corps, selon Mr. Leibnitz, connoît-elle la suite d'actions qu'elle doit produire ? Nullement ; car nous savons par expérience, que nous ignorons, si dans une heure nous aurons telles ou telles perceptions : il faudroit donc que les formes fussent dirigées par quelque principe externe dans la production de leurs actes. Cela ne seroit-il pas le *Deus ex machina*, tout de même que dans le systême des causes occasionnelles ? Enfin, comme il suppose avec beaucoup de raison, que toutes les ames sont simples & indivisibles, on ne sauroit comprendre qu'elles puissent être comparées à une pendule ; c'est-à-dire que par leur constitution originale elles puissent diversifier leurs opérations, en se servant de l'activité spontanée qu'elles recevroient de leur Créateur.

On conçoit clairement qu'un être ſimple agira toujours uniformement, ſi aucune cauſe étrangere ne le détourne. S'il étoit compoſé de pluſieurs pieces comme une machine, il agiroit diverſement ; parce que l'activité particuliere de chaque piece pourroit changer à tout moment le cours de celle des autres ; mais dans une ſubſtance unique, où trouverez-vous la cauſe du changement d'opération ?

J'ai lieu de me féliciter de ces petites difficultés que j'ai propoſées contre le ſyſtême de ce grand philoſophe, puiſqu'elles ont donné lieu à des Réponſes qui m'ont mieux développé ce ſujet-là, & qui m'en ont fait connoître plus diſtinctement le merveilleux. Je conſidére préſentement ce nouveau ſyſtême comme une conquête d'importance qui recule les bornes de la Philoſophie. Nous n'avions que deux hypotheſes, celle de l'Ecole & celle des Cartéſiens : l'une étoit une *voie d'influence* du corps ſur l'ame, & de l'ame ſur le corps, l'autre étoit une *voie d'aſſiſtance*, ou de cauſalité occaſionelle. Mais voici une nouvelle acquiſition, c'eſt

c'eſt celle qu'on peut appeller avec le Pere Lami *voie d'harmonie préétablie.* Nous en ſommes redevables à M. Leibnitz, & il ne ſe peut rien imaginer qui donne une ſi haute idée de l'intelligence & de la puiſſance de l'Auteur de toutes choſes. Cela joint à l'avantage d'éloigner toute notion de conduite miraculeuſe, m'engageroit à préférer ce nouveau ſyſtême à celui des Cartéſiens, ſi je pouvois concevoir quelque poſſibilité dans la voie d'*harmonie préétablie.* Je ſouhaite qu'on prenne garde qu'en avouant que cette voie éloigne toute notion de conduite miraculeuſe, je ne me rétracte point de ce que j'ai dit autrefois, que le ſyſtême des cauſes occaſionnelles ne fait point intervenir l'action de Dieu par miracle. Je ſuis perſuadé autant que jamais, qu'afin qu'une action ſoit miraculeuſe il faut que Dieu la produiſe comme une exception aux loix générales, & que toutes les choſes, dont il eſt immédiatement l'auteur ſelon ces loix-là, ſont diſtinctes d'un miracle proprement dit : mais comme je veux retrancher de cette diſpute le plus de points que je pourrai, je conſens qu'on diſe que le moyen le plus ſûr

d'écarter toutes les idées de miracle, est de supposer que les substances créées sont activement les causes immédiates des effets de la nature. Je supprime donc ce que je pourrois répliquer à cette partie de la Réponse de M. Leibnitz. Je m'abstiens aussi de toutes les objections qui ne sont pas plus contraires à son sentiment qu'à celui de quelques autres Philosophes. Je n'alléguerai donc pas les difficultés qui combattent la supposition, que la créature puisse recevoir de Dieu la force de se mouvoir. Elles sont grandes, & presque invincibles; mais le systême de Mr. Leibnitz n'y est pas plus exposé que celui des Péripatéticiens, & je ne sais même si les Cartésiens oseroient dire que Dieu ne peut point communiquer à notre ame la force d'agir. S'ils le disent, comment pourront-ils avouer qu'Adam pécha? & s'ils ne l'osent point dire, ils énervent les raisons par lesquelles ils veulent prouver que la matiere n'est susceptible d'aucune sorte d'activité. Je ne crois pas non plus qu'il soit moins facile à Mr. Leibnitz qu'aux Cartésiens, ou aux autres philosophes, de se garantir de l'objection du méchanisme

fatal, le renversement de la liberté humaine. Laissons donc cela, parlons seulement de ce qui est propre au systême de l'*harmonie préétablie.*

I. Ma premiere Remarque sera, qu'il éleve au dessus de tout ce que l'on peut concevoir la puissance & l'intelligence de l'art divin. Figurez-vous un vaisseau qui, sans avoir aucun sentiment ni aucune connoissance, & sans être dirigé par aucun être ou créé ou increé, ait la vertu de se mouvoir de lui-même si à propos qu'il ait toujours le vent favorable, qu'il évite les courants & les écueils, qu'il jette l'ancre où il le faut, qu'il se retire dans un havre précisément lorsque cela est nécessaire; supposé qu'un tel vaisseau vogue de cette façon plusieurs années de suite, toujours tourné & situé comme il le faut être eu égard aux changements de l'air & aux différentes situations des mers & des terres, vous conviendrez que l'infinité de Dieu n'est pas trop grande pour communiquer à un vaisseau une telle faculté, & vous direz même que la nature de ce vaisseau n'est pas capable de recevoir de Dieu cette vertu-là. Cependant ce que Mr. Leibnitz sup-

pose de la machine du corps humain est plus admirable, & plus surprenant que tout ceci. Appliquons à la personne de César son systême de l'union de l'ame & du corps.

II. Il faut dire selon ce systême, que le corps de Jules César exerça de telle sorte sa vertu motrice, que depuis sa naissance jusques à sa mort il suivit un progrès continuel de changements, qui répondoit dans la derniere exactitude aux changements perpétuels d'une certaine ame qu'il ne connoissoit pas, & qui ne faisoit aucune impression sur lui. Il faut dire que la regle, selon laquelle cette faculté du corps de César devoit produire ses actes, étoit telle qu'il seroit allé au Sénat un tel jour, à une telle heure, qu'il y auroit prononcé telles & telles paroles, &c. quand même il auroit plû à Dieu d'anéantir l'ame de César le lendemain qu'elle fut créée. Il faut dire que cette vertu motrice se changeoit & se modifiòit ponctuellement selon la volubilité des pensées de cet esprit ambitieux, & qu'elle se donnoit précisément un tel état plutôt que tout autre, parce l'ame de César passoit d'une telle pensée à une

telle autre. Une force aveugle se peut-elle modifier si à propos en conséquence d'une impression communiquée trente ou quarante ans auparavant, & qui n'a jamais été renouvellée depuis, & qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais connoissance de sa leçon? Cela n'est-il pas beaucoup plus incompréhensible que la navigation dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent ?

III. Ce qui augmente la difficulté, est qu'une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes, & qu'elle est continuellement exposée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diversité innombrable d'ébranlement excitent en elles mille sortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette *harmonie préétablie*, & qu'elle aille toujours son train pendant la plus longue vie des hommes, nonobstant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres, environnés de toute part d'une infinité de corpuscules, tantôt froids, tantôt chauds, tantôt secs, tantôt humides, toujours actifs, toujours picotant

les nerfs, ou de cette maniere-ci, ou de celle-là ? Je veux que la multiplicité des organes, & la multiplicité des agents externes soient un instrument nécessaire de la variété presqu'infinie des changements du corps humain : mais cette variété pourra-t-elle avoir la justesse dont on a besoin ici ? ne troublera-t-elle jamais la correspondance de ces changements & de ceux de l'ame ? C'est ce qui paroît du tout impossible.

IV. On a beau faire bouclier de la puissance de Dieu pour soutenir que les bêtes ne sont que des automates; on a beau représenter que Dieu a pu faire des machines si artistement travaillées que la voix d'un homme, la lumiere réfléchie d'un objet, &c. les frappent précisément où il faut afin qu'elles se remuent de telle ou de telle maniere: tout le monde, hormis une partie des Cartésiens, rejette cette supposition ; & il n'y a point de Cartésien qui la voulût recevoir, si on la vouloit étendre jusques à l'homme, c'est-à-dire si l'on vouloit soutenir que Dieu a pu faire des corps qui feroient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. En niant cela on

ne prétend pas donner des bornes à la puissance & à la science de Dieu ; on veut seulement signifier que la nature des choses ne souffre point que les facultés communiquées à la créature n'aient pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état essentiel, & qu'elle s'exécute selon le caractere qui convient à chaque machine, car selon l'axiome des philosophes tout ce qui est reçu se proportionne à la capacité du sujet. On peut donc rejetter comme impossible l'hypothese de Mr. Leibnitz, puisqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celles des automates : elle met une harmonie continuelle entre deux substances qui n'agissent point l'une sur l'autre. Mais si les Valets étoient des machines, & qu'ils fissent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit, ce ne seroit pas sans qu'il y eût une action réelle du maître sur eux : il prononceroit des paroles, il feroit des signes, qui ébranleroient réellement les organes des Valets.

V. Considérons à cette heure l'ame

de César : nous trouverons encore plus d'impossibilité. Cette ame étoit dans le monde sans être exposée à l'influence d'aucun esprit. La force qu'elle avoit reçue de Dieu étoit l'unique principe des actions particulieres qu'elle produisoit à chaque moment ; & si ces actions étoient différentes les unes des autres, cela ne procédoit point de ce que les unes étoient produites par le concours de quelques ressorts, qui ne contribuoient pas à la production des autres, car l'ame de l'homme est simple, indivisible, immatérielle : M. Leibnitz en convient ; & s'il n'en convenoit pas, mais si au contraire il supposoit avec le commun des philosophes, & avec quelques-uns des plus excellents métaphysiciens de notre siecle, qu'un composé de plusieurs parties matérielles arrangées d'une certaine façon est capable de penser, je regarderois dès-là son hypothese comme absolument impossible, & il se présenteroit bien d'autres moyens de la réfuter, dont je n'ai que faire ici, puisqu'il reconnoît l'immatérialité de notre ame, & qu'il bâtit là-dessus. Revenons à l'ame de Jules César, & appellons-la un automate immaté-

riel, & comparons-la avec un atome d'Epicure, j'entens un atome entouré de vuide de toutes parts, & qui ne rencontreroit jamais aucun autre atome. La comparaison est très-juste; car d'un côté cet atome a une vertu naturelle de se mouvoir, & il l'exécute sans être aidé de quoi que ce soit, & sans être retardé, ou traversé par par aucune chose; & de l'autre côté l'ame de César est un esprit qui a reçu une faculté de se donner des pensées, & qui l'exécute sans l'influence d'aucun autre esprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'assiste, rien ne la traverse. Si vous consultez les notions communes, & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que s'étant mû dans le moment précédent, il doit se mouvoir dans ce moment-ci, & dans tous ceux qui suivront, & que la maniere de son mouvement doit être toujours la même. C'est la suite d'un axiome approuvé par Mr. Leibnitz: „ de ce qu'une chose de„ meure toujours dans l'état où elle „ est une fois, si rien ne survient qui „ l'oblige de changer, nous concluons „ dit-il, non-seulement qu'un corps „ qui est en repos, sera toujours en

„ repos, mais auſſi qu'un corps qui „ eſt en mouvement, gardera tou- „ jours ce mouvement ou ce change- „ ment; c'eſt-à-dire la même viteſſe „ & la même direction, ſi rien ne „ ſurvient qui l'empêche ". Tout le monde connoît clairement, que cet atome, ſoit qu'il ſe meuve par une vertu innée, comme Democrite & Epicure l'aſſuroient, ſoit qu'il ſe meuve par une vertu reçue du Créateur, avancera toujours uniformément & également dans la même ligne, ſans qu'il lui arrive quelquefois de ſe détourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On ſe mocqua d'Epicure lorſqu'il inventa le mouvement de déclinaiſon; il le ſuppoſa gratuitement pour tâcher de ſe tirer du labyrinthe de la fatale néceſſité de toutes choſes, & il ne pouvoit donner aucune raiſon de cette nouvelle partie de ſon hypotheſe. Elle choquoit les notions les plus évidentes de notre eſprit; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome qui aura décrit une ligne droite pendant deux jours, ſe détournera de ſon chemin au commencement du troiſieme jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obſtacle, ou qu'il lui prenne quelque en-

vie de s'écarter de ſa route; ou qu'il renferme quelque reſſort qui commence de jouer en ce moment-là. La premiere de ces raiſons n'a point de lieu dans l'eſpace vuide. La ſeconde eſt impoſſible, puiſqu'un atome n'a point la vertu de penſer. La troiſieme eſt pareillement impoſſible dans un corpuſcule abſolument un. Faiſons quelque uſage de tout ceci.

VI. L'ame de Céſar eſt un être à qui l'unité convient au ſens de rigueur. La faculté de ſe donner des penſées eſt une propriété de ſa nature : elle l'a reçue de Dieu quant à la poſſeſſion, & quant à l'exécution. Si la premiere penſée qu'elle ſe donne eſt un ſentiment de plaiſir, on ne voit pas pourquoi la ſeconde ne ſera pas auſſi un ſentiment de plaiſir ; car lorſque la cauſe totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au ſecond moment de ſon exiſtence ne reçoit pas une nouvelle faculté de penſer, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle eſt auſſi indépendante du concours de toute autre cauſe au ſecond moment qu'au premier, elle doit donc reproduire au

second moment la même pensée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, & qu'elle n'y seroit point dans le cas que j'ai supposé, je vous répons que son changement sera semblable au changement de l'atome; car un atome qui se meut continuellement sur la même ligne acquiert dans chaque moment une nouvelle situation, mais qui est semblable à la situation précédente. Afin donc qu'une ame persiste dans son état de changement, il suffit qu'elle se donne une nouvelle pensée semblable à la précédente. Ne la tenons pas si à l'étroit, accordons-lui la métamorphose des pensées; mais pour le moins faudra-t-il que le passage d'une pensée à une autre renferme quelque raison d'affinité. Si je suppose que dans un certain instant l'ame de César voit un arbre qui a des fleurs & des feuilles, je puis concevoir que tout aussi-tôt elle souhaite d'en voir un qui n'ait que des feuilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainsi elle se fera successivement plusieurs images qui naîtront les unes des autres; mais on ne sauroit se représenter comme possi-

bles les changements bisarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces sauts tumultueux de la terre au Ciel, qui sont ordinaires à la pensée de l'homme. On ne sauroit comprendre que Dieu ait pû mettre dans l'ame de Jules César le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva sans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle pendant qu'il tétoit. Il fallut donc, suivant l'hypothese que l'on examine ici, que son ame se modifiât elle-même d'un sentiment de douleur immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait qu'elle avoit eue deux ou trois minutes de suite. Par quel ressort fut-elle déterminée à interrompre ses plaisirs, & à se donner tout d'un coup un sentiment de douleur, sans que rien l'eût avertie de se préparer au changement ni qu'il se fût rien passé de nouveau dans sa substance? si vous parcourez la vie de ce premier Empereur Romain, vous trouverez à chaque pas la matiere d'une objection encore plus forte que celle-ci.

VII. On comprendroit quelque chose là dedans, si l'on supposoit que l'ame de l'homme n'est pas un esprit;

mais plutôt une légion d'esprits dont chacun a ses fonctions, qui commencent & finissent précisément comme le demandent les changements qui se font au corps humain. En conséquence de cela il faudroit dire, que quelque chose d'analogue à un grand attirail de roues & de ressorts, ou de matieres qui se fermentent, disposé selon les vicissitudes de notre machine, réveille ou endort pour un tel & pour un tel temps l'action de chacun de ces esprits; mais alors l'ame de l'homme ne seroit plus une substance, ce seroit un *ens per aggregationem*, un amas & un monceau de substances tout comme les êtres matériels. Nous cherchons ici un être unique qui forme tantôt la joie, tantôt la douleur, &c. nous ne cherchons pas plusieurs êtres dont l'un produise l'espérance, l'autre le désespoir, &c.

Les observations que l'on vient de lire ne sont que le dévéloppement de celles que Mr. Leibnitz m'a fait l'honneur d'examiner. Je vais faire quelques Réflexions sur les Réponses.

VIII. Il dit que „ la loi du chan-„ gement de la substance de l'animal „ le porte de la joie à la douleur,

„ dans le moment qu'il se fait une so-
„ lution de continu dans son corps,
„ parce que la loi de la substance in-
„ divisible de cet animal, est de re-
„ présenter ce qui se fait dans son
„ corps de la maniere que nous l'ex-
„ périmentons, & même de repré-
„ senter en quelque façon, & par
„ rapport à ce corps, tout ce qui se
„ fait dans le monde." Ces paroles sont une très-bonne explication des fondements de ce systême : elles en sont pour ainsi dire le dénouement & la clé : mais en même-temps elles sont le point de vue des objections de ceux qui trouvent impossible cette nouvelle hypothese. La loi dont on nous parle suppose un décret de Dieu, & montre en quoi ce systême convient avec celui des causes occasionnelles. Ces deux systêmes se réunissent en ce point-ci, qu'il y a des loix selon lesquelles l'ame de l'homme doit
„ représenter ce qui se fait dans le
„ corps de l'homme de la maniere
„ que nous l'expérimentons." Ils se désunissent dans la maniere de l'exécution de ces loix. Les Cartésiens prétendent que Dieu en est l'exécuteur: Mr. Leibnitz veut que l'ame les exécute

elle-même. C'eſt ce qui me paroît impoſſible, l'ame n'ayant pas les inſtruments qu'il faudroit qu'elle eût pour une ſemblable exécution. Or quelque infinie que ſoit la ſcience & la puiſſance de Dieu, il ne ſauroit faire par une machine deſtituée d'une certaine piece, ce qui demande le concours de cette piece. Il faudroit qu'il ſuppléât ce défaut; & en ce cas-là ce ſeroit lui, & non la machine, qui produiroit cet effet. Montrons que l'ame n'a point les inſtruments néceſſaires pour l'exécution de la loi divine dont on nous parle, & ſervons-nous de comparaiſon.

Figurons-nous à plaiſir un animal créé de Dieu, & deſtiné à chanter inceſſamment. Il chantera toujours, cela eſt indubitable : mais ſi Dieu lui deſtine une certaine tablature, il faut de toute néceſſité, ou qu'il la lui mette devant les yeux, ou qu'il la lui imprime dans la mémoire, ou qu'il lui donne un arrangement de muſcles qui faſſe ſelon les loix de la méchanique, qu'un tel ton ſuive toujours celui-là précisément ſelon l'ordre de la tablature. On ne conçoit pas que ſans cela cet animal ſoit jamais capable de ſe

conformer à toute la ſuite de notes que Dieu a marquées. Appliquons à l'ame de l'homme un pareil plan. Mr. Leibnitz veut qu'elle ait reçu non-ſeulement la faculté de ſe donner inceſſamment des penſées ; mais auſſi la faculté de ſuivre toujours un certain ordre de penſées qui correſpond aux changements continuels de la machine du corps. Cet ordre de penſées eſt comme la tablature preſcrite à l'animal muſicien dont nous parlions ci-deſſus. Ne faudroit-il pas que l'ame pour changer à chaque moment ſes perceptions, ou ces modifications, ſelon cette tablature de penſées, connût la ſuite des notes, & y ſongeât actuellement ? Or l'expérience nous montre qu'elle n'en fait rien. Ne faudroit-il pas pour le moins qu'au défaut de cette ſcience, il y eût en elle une ſuite d'inſtruments particuliers qui fuſſent chacun une cauſe néceſſaire d'une telle penſée ? Ne faudroit-il pas les ſituer de telle façon que préciſément l'un opérât après l'autre, ſelon la correſpondance *préétablie* entre les changements de la machine du corps, & les penſées de l'ame ? Or il eſt bien certain qu'une ſubſtance immatériel-

le, simple, & indivisible, ne peut point être composée de cette multitude innomblable d'instruments particuliers placés l'un devant l'autre selon l'ordre de la tablature en question. Il n'est donc pas possible que l'ame humaine exécute cette loi.

Mr. Leibnitz suppose qu'elle ne connoît pas distinctement ses perceptions à venir, „ mais qu'elle les sent „ confusément, & qu'il y a en cha-„ que substance des traces de tout ce „ qui lui est arrivé, & de tout ce qui „ lui arrivera : mais cette multitude „ infinie de perceptions nous empê-„ che de les distinguer..... L'état pré-„ sent de chaque substance est une „ suite naturelle de son état précé-„ dent..... L'ame, toute simple qu'elle „ est, a toujours un sentiment com-„ posé de plusieurs perceptions à la „ fois ; ce qui opere autant pour no-„ tre but, que si elle étoit composée „ de pieces, comme une machine. „ Car chaque perception précédente „ a de l'influence sur les suivantes, „ conformément à une loi d'ordre „ qui est dans les perceptions com-„ me dans les mouvements... Les „ perceptions qui se trouvent ensem-

„ ble dans une même ame en même-
„ temps, envéloppant une multitude
„ véritablement infinie de petits sen-
„ timents indiſtinguables, que la ſuite
„ doit développer, il ne faut point
„ s'étonner de la variété infinie de
„ ce qui en doit résulter avec le
„ temps. Tout cela n'eſt qu'une con-
„ ſéquence repréſentative de l'ame,
„ qui doit exprimer ce qui ſe paſſe
„ & même ce qui ſe paſſera dans
„ ſon corps, & en quelque façon
„ dans tous les autres, par la conne-
„ xion ou correſpondance de toutes
„ les parties du monde." Je n'ai pas beaucoup de choſes à repliquer à cela : je dis ſeulement que cette ſuppoſition, quand elle ſera bien développée, eſt le vrai moyen de réſoudre toutes les difficultés. Mr. Leibnitz par la pénétration de ſon grand génie a très-bien compris toute l'étendue & toute la force de l'objection, & où doit être la ſource du remede du principal inconvénient. Je ſuis perſuadé qu'il applanira tout ce qui pourroit être de plus ſcabreux dans ſon ſyſtême, & qu'il nous apprendra d'excellentes choſes ſur la nature des eſprits. Perſonne ne peut voyager plus utile-

ment ni plus sûrement que lui dans le monde intelligible. J'espere que ses beaux éclaircissements feront disparoître toutes les impossibilités qui se montrent jusqu'ici à mon imagination, & qu'il résoudra solidement mes difficultés, & même celles de Dom François Lami; & c'est dans cette espérance que j'ai pu dire, sans compliment, que son systême doit être consideré comme une conquête d'importance.

Il ne se fera pas une affaire de ce qu'au lieu que dans la supposition des Cartésiens il n'y a qu'une seule loi générale pour l'union de tous les esprits aux corps, il veut que Dieu donne à chaque esprit une loi particuliere, d'où il semble résulter que la constitution primitive de chaque esprit est différente de toute autre spécifiquement. Les Thomistes ne disent-ils pas que dans la nature Angélique il y autant d'especes que d'individus?

§. VI.

Combien les exemples multipliés de l'industrie des bêtes embarrassent les Sectateurs de Descartes & ceux d'Aristote.

Cela ne demande point de preuve à l'égard des Cartésiens : il n'y a personne qui ne connoisse qu'il est difficile d'expliquer, comment de pures machines peuvent faire ce que font les animaux. Prouvons donc seulement que le Péripatétisme se trouve dans un embarras extrême, quand il faut donner raison de leur conduite. Tout Péripatétisme, qui entend dire que les bêtes ne sont que des automates, objecte d'abord qu'un chien battu, pour s'être jetté sur un plat de viande, n'y touche plus quand il voit son maître le menaçant d'un bâton. Mais pour faire voir que ce phénomene ne sauroit être expliqué par celui qui le propose, il suffit de dire que si l'action de ce chien est accompagnée de connoissance, il faut nécessairement qu'il compare le présent avec le passé,

& qu'il en tire une conclusion : il faut qu'il se souvienne & des coups qu'on lui a donnés, & pourquoi il les a reçus : il faut qu'il connoisse que s'il se ruoit sur le plat de viande qui frappe les sens, il feroit la même action pour laquelle on l'a battu ; & qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de bâton, il doit s'abstenir de cette viande. N'est-ce pas un véritable raisonnement ? Pouvez-vous expliquer ce fait par la simple supposition d'une ame qui sent, mais sans réfléchir sur ces actes, mais sans réminiscence, mais sans tirer nulle conclusion ? Examinez bien les exemples que l'on compile, & que l'on objecte aux Cartésiens, vous trouverez qu'ils prouvent que les bêtes comparent la fin avec les moyens, & qu'elles préférent en quelques rencontres l'honnête à l'utile, en un mot qu'elles se conduisent par les regles de l'équité, & de la reconnoissance. Rorarius dit qu'il y a eu des chevaux qui ont refusé de couvrir leur mere, ou qui l'ayant fait sans le savoir, trompés par les artifices d'un valet, se sont jettés dans un précipice, après avoir eu connoissance de ce qui s'étoit passé.

Ce qu'il dit, & ce que d'autres rapportent, de l'ardeur avec laquelle quelques chiens ont travaillé à procurer un bon ſecours à leur maître, à venger ſa mort, &c. ſont des choſes abſolument inexplicables ſelon l'hypotheſe des Ariſtotéliciens. Ainſi toute leur diſpute contre les Diſciples de Mr. Deſcartes eſt une peine perdue ; on n'a beſoin que de l'adreſſe dont Pereira ſe ſervit, vous reconnoiſſez, diſoit-il à ſes Adverſaires, que les animaux font pluſieurs choſes qui reſſemblent à ce que fait l'ame raiſonnable, & que néanmoins leur ame n'eſt point raiſonnable. Pourquoi donc me défendez-vous de ſoutenir qu'ils font pluſieurs choſes qui reſſemblent à ce que fait l'ame ſenſitive, ſans que leur ame ſoit ſenſitive ? Je ne m'étonne pas que Mr. Deſcartes ni ſes Sectateurs ne ſe ſoient pas prévalus de l'endroit du code de Juſtinien, où il eſt dit que les bêtes ſont incapables de faire une injure, vu qu'elles ne ſentent point. Il eſt manifeſte que le mot *ſenſus* dans cette loi ſe doit prendre pour deſſein & intelligence.

§. VII.

Combien le ſentiment de Deſcartes eſt favorable à la foi.

Ce qui porte les Cartéſiens à dire que les bêtes ſont des automates, & que ſelon eux toute matiere eſt incapable de penſer. Ils ne ſe contentent pas de dire qu'il n'y a que les ſubſtances ſpirituelles qui puiſſent faire des réflexions, & enchaîner une longue ſuite de raiſonnements, ils ſoutiennent que toute penſée, ſoit qu'on la nomme réflexion, méditation, progrès du principe à la conſéquence; ſoit qu'on la nomme ſenſation, imagination, inſtinct, eſt d'une telle nature, que la matiere la plus ſubtile & la plus parfaite en eſt incapable, & qu'elle ne peut ſe trouver que dans les ſubſtances incorporelles. Par ce principe il n'y a point d'homme qui ne ſe puiſſe convaincre de l'immortalité de ſon ame : chacun ſait qu'il penſe & par conſéquent s'il raiſonne à la Cartéſienne, il ne peut douter qu'entant qu'il penſe il ne ſoit diſtinct du corps : d'où il s'enſuit qu'à

cet

cet égard il est immortel; car la mortalité des créatures ne consiste qu'en ce qu'elles sont composées de plusieurs parties de matiere, qui se séparent les unes des autres. Voilà un grand avantage pour la religion; mais il sera presque impossible de le garder par des raisons philosophiques, si l'on accorde que les bêtes ont une ame matérielle qui périt avec le corps; une ame, dis-je, dont les sensations sont la cause des actions qu'on leur voit faire. Voyez la remarque (iv). Les utilités théologiques du dogme de M. Descartes touchant les bêtes automates ne se bornent pas à cela: elles se répandent sur plusieurs principes importants que l'on ne sauroit soutenir avec quelque force, dès qu'on admet dans les bêtes l'ame sensitive. Si saint Augustin a soutenu ces principes, quoiqu'il reconnût cette espèce d'ame dans les bêtes; & s'il ne s'est pas mal trouvé de la liaison de ces deux choses, il a été plus heureux que sage. *Des principes qu'il a soigneusement examinés & fortement établis, il s'ensuit manifestement* que les bêtes n'ont point d'ame, *ainsi que le fait voir*

Ambroise Victor (a) *dans son sixieme volume de la Philosophie Chrétienne* (b). L'Auteur, qui me fournit ces paroles, suppose que *ce saint Docteur* sachant *trop bien distinguer l'ame du corps, pour penser qu'il y avoit des ames corporelles*, admettoit une ame spirituelle dans les bêtes (c). Or voici l'échantillon qu'il nous donne des principes que saint Augustin soutenoit, & qui sont incompatibles avec cette ame des bêtes. *Quelques-uns de ces principes de St. Augustin sont, que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal; or selon lui-même la douleur est le plus grand des maux, & les bêtes en souffrent. Que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble; or selon lui l'ame des bêtes est spirituelle & plus noble que les corps, & néanmoins elles*

(a) *C'est un faux nom que s'est donné un pere de l'Oratoire.*

(b) Mallebranche, Eclaircissements sur le VI. Livre de la recherche de la Vérité *pag. m.* 380, 381.

(c) *Il est certain, quoi qu'en dise le* P. Mallebranche, que St. Augustin *a cru que l'ame des bêtes étoit sensitive & corporelle.* Vita brutorum, *dit-il, dans le IV. Chap. de la connoissance de la véritable vie,* est spiritus vitalis constans de aëre & sanguine animalis, sed sensibilis memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëra evanescens. *Voyez aussi le Chap. XXIII.* de spiritu & animâ.

n'ont point d'autre fin que les corps.. Que ce qui est spirituel est immortel, & l'ame des bêtes quoique spirituelle est sujette à la mort. Il y a bien d'autres semblables principes dans les ouvrages de St. Augustin, dont on peut conclure que les bêtes n'ont point d'ame spirituelle telle qu'il l'admet en elles (*a*). Je ne suis pas trop persuadé que St. Augustin ait cru que l'ame des bêtes est une substance incorporelle ; mais quoiqu'il en soit, le second principe qu'on nous donne ici en exemple, est incompatible avec l'opinion de ce grand Docteur ; car ce qui connoît est plus noble que ce qui ne connoît pas : or pour le moins St. Augustin attribuoit du sentiment à l'ame des bêtes, il la croioit donc beaucoup plus noble que le corps ; il soutenoit donc d'un côté que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble : & de l'autre, que l'ame des bêtes plus noble que leur corps, n'avoit d'autre fin que leur corps. Cela, direz-vous, importe peu à la Religion. Vous vous trompez, répondra-t-on ; car toutes les preuves du péché originel empruntées des ma-

(*a*) Mallebranche Eclaircissemens, &c. *pag.* 381. *à la marge.*

ladiés & de la mort ; à quoi les petits enfants sont assujettis, tombent par terre dès que vous supposerez que les bêtes sentent : elles sont sujettes & à la douleur & à la mort ; elles n'ont pourtant jamais péché. Ainsi vous raisonnez mal quand vous dites, *les petits enfants endurènt du mal, & meurent : ils sont donc criminels* ; car vous supposez un faux principe, & démenti par la condition des bêtes, savoir *que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal.* C'est néanmoins un principe de la derniere évidence : il coule nécessairement des idées que nous avons de la justice & de la bonté de Dieu ; il est conforme à l'ordre immuable, à cet ordre dont nous concevons clairement que Dieu ne s'écarte pas. L'ame des bêtes confond cet ordre, & renverse ces idées si distinctes : il faut donc demeurer d'accord que les automates de Mr. Descartes favorisent extrêmement les principes selon lesquels nous jugeons de l'être infini, & par lesquels nous soutenons l'orthodoxie. Lisez ce qui suit.

„ On intéressa d'abord la religion „ dans cette cause (*a*), par l'espéran-

(*a*) *C'est-à-dire, dans la dispute contre Descartes touchant l'ame des bêtes.*

„ ce que les Anti-Cartésiens conçu-
„ rent de ruiner par là les machines
„ de Mr. Descartes; mais on ne sau-
„ roit assez dire le bien qui en est
„ venu aux sectateurs de ce philoso-
„ phe. Car ils croyent avoir montré
„ qu'en donnant aux bétes une ame
„ capable de connoissance, on ruine
„ toutes les preuves naturelles de l'im-
„ mortalité de notre ame. Ils ont fait
„ voir que leur sentiment n'avoit
„ point de plus opiniâtres ennemis
„ que les impies & que les Epicu-
„ riens, & qu'on ne sauroit faire plus
„ de dépit à ces méchants philosophes
„ qu'en les désarmant de toutes les
„ fausses raisons, qu'ils empruntent
„ de l'ame des bêtes, pour conclure
„ qu'il n'y a entre elles & nous, que
„ la différence du plus au moins.
„ C'est une chose assurée, qu'il n'y a
„ point de gens qui affectent plus que
„ les impies d'approcher les bêtes de
„ la perfection de l'homme. Voilà
„ comment la secte de Mr. Descartes
„ a mis la religion dans ses intérêts.
„ Mais elle ne s'est pas contentée de
„ cette raison. Elle s'est élevée jus-
„ qu'à la nature de Dieu pour y cher-
„ cher des arguments invincibles con-

„ tre la connoiſſance des bêtes, & „ on peut dire qu'elle y en a trouvé „ d'aſſez bons. L'Auteur de la re- „ cherche de la vérité en a répandu „ le plan dans quelques endroits de „ ſes ouvrages. Le Pere Poiſſon de „ l'Oratoire a traité à fond de ce- „ lui qui eſt fondé ſur le principe de „ St. Auguſtin. *Que Dieu étant juſte,* „ *la miſere eſt une preuve néceſſaire du* „ *péché*, d'où il s'enſuit que les bêtes „ n'ayant point péché, ne ſont pas „ ſujettes à la miſere; or elles y ſe- „ roient ſujettes, ſi elles avoient du „ ſentiment, donc elles n'ont point de „ ſentiment (*a*)." Vous trouverez à la ſuite de ces paroles l'extrait d'un Livre (*b*) où l'on montre que ſi les bêtes ont une ame connoiſſante, *il s'enſuit* 1°. *que Dieu ne s'aime point lui-même*; 2°. *qu'il n'eſt point conſtant*; 3°, *qu'il eſt cruel & injuſte* (*c*). Il ne s'aimeroit point lui-même; car il eût créé *des ames capables de connoiſſance & d'amour, ſans les obliger à l'aimer & à le connoitre* : il

(*a*) Nouvelles de la République des Lettres, *Mars* 1684 *pag.* 26. 27.

(*b*) *Intitulé*, La Bête transformée en machine. *L'Auteur s'appelle* Darmanſou.

(*c*) Nouv. de la Républ. des Lettres, *Mars* 1684, *pag.* 28.

les eût créées pour être dans l'état du péché ; & par conséquent il les auroit dispensé de la loi de l'ordre, qui est pourtant la loi souveraine & indispensable. L'état du péché est de s'arrêter aux créatures comme à sa derniere fin : c'est ce que font les ames des bêtes selon l'opinion commune. Selon la même opinion les ames retournent dans le néant dès que les bêtes cessent de vivre ; où est donc la constance de Dieu ? Il crée les ames, & il les anéantit bientôt. Il n'en use pas de même à l'égard de la matiere, il ne la détruit jamais ; il conserve donc les substances moins parfaites, & détruit les plus parfaites. Cela est-il d'un agent sage ? L'ame des bêtes n'a point péché, & cependant elle est sujette à la douleur & à la misere ; elle est soumise à tous les desirs déréglés de la créature qui a péché. De quelle maniere traitons-nous les bêtes ? nous les faisons s'entre-déchirer pour notre plaisir ; nous les égorgons pour nous nourrir ; nous fouillons dans leurs entrailles pendant leur vie afin de satisfaire notre curiosité, & nous faisons tout cela en conséquence de l'empire que Dieu nous

donne sur les bêtes. Quel désordre que la créature innocente soit assujettie à tous les caprices de la créature criminelle ! Il n'y a point de Casuiste qui croie qu'on péche en faisant combattre des taureaux contre des dogues, &c. & en se servant de mille ruses & de mille violences à la chasse & à la pêche, pour détruire les animaux, ou en se divertissant à tuer des mouches comme faisoit Domitien. N'y a-t-il pas de la cruauté & de l'injustice à soumettre l'ame innocente à tant de malheurs ? On se délivre de toutes ces difficultés par le dogme de Mr. Descartes. Je m'en vais donner la liste de quelques ouvrages qui ont été publiés en faveur de ce sentiment.

Une préface de Mr. Schuyl : elle est à la tête de sa Traduction Latine de l'homme de Mr. Descartes. Un Traité d'Antoine le Grand (*a*), *De Carentia sensus & cognitionis in brutis*. Une Lettre de Mr. de Cordemoi *à un savant Religieux de la compagnie de Jesus*, imprimée l'an

(*a*) *Voyez touchant cet auteur le Livre* de Scriptis Adespotis *de* Deckherus, *pag.* 321. 387, Edit. 1686. *Dans l'une des Lettres* de Mr. Arnauld au Pere Mallebranche, *il y a qu'Antoine le Grand est un Religieux de S. François.*

1668 (*a*). Le Traité de l'ame des bêtes qui fut imprimé à Lion l'an 1676, & dont un Prêtre d'Ambrun nommé Dilly est l'auteur. Les Entretiens sur la Philosophie par M. Rohault. Les notes du Pere Poisson sur la Méthode de M. Descartes. Le *Brutum Cartesianum* d'Arnoldus Geulincx. C'est un ouvrage posthume qui fut publié l'an 1688, par Mr. Langenbert, bon Cartésien, mais non pas sur ce qui concerne l'ame des bêtes (*b*), quoi qu'il ait mis en forme géométrique les raisons qui prouvent que les bêtes ne sentent point. Plusieurs sectateurs de Mr. Descartes en sont logés-là ; ils l'abandonnent quant au dogme des Automates. Mr. Craanen Professeur en Philosophie, & puis en Medecine à Leide, a été un grand zélateur de ce Philosophe, jusques à souffrir pour lui, & ce qui est peut-être plus admirable, jusques à ne vouloir pas l'abandonner à l'égard du dogme de la glande pinéale ; mais

(*a*) *Cette Lettre parut anonyme : mais j'apprends de Mr.* Baillet, vie de Descartes, Tom. II, *pag.* 544., *que Mr.* de Cordemoi en est l'Auteur.

(*b*) *Voyez le* Journal de Leipsic, *Novembre* 1688 pag. 624.

il se moquoit de ceux qui disent que les bêtes ne sentent pas. Mr. Regis l'un des plus célébres Cartésiens qui soient aujourd'hui n'est pas allé si avant; il s'est contenté de dire que *quelque penchant qu'il puisse avoir à donner aux bêtes une ame distincte du corps, il aime mieux suspendre son jugement à cet égard* (*a*). On pourroit mettre le livre du Pere Pardies sur la connoissance des bêtes parmi ceux qui ont été faits pour l'opinion de Mr. Descartes; car on y trouve les raisons des Cartésiens proposées très-fortement, & réfutées très-foiblement. Je crois néanmoins qu'il ne se négligea point dans la II. Partie de son ouvrage, & qu'il y fit tout ce qu'il put pour soutenir l'ancienne opinion; mais ayant fait aussi tout ce qu'il pouvoit pour réprésenter fidelement le beau côté de la nouvelle, il a donné lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il n'avoit pas eu un véritable dessein de combattre Mr. Descartes. Rapportons le jugement d'un de ses confreres : *Il n'y a rien de plus séduisant que*

(*a*) Pierre Sylvain Regis, systême de Philosophie, *liv. VII, Part. II, pag.* 126 *du V. Tome Edition de Lion*, 1691. *in*-12.

les expositions que fait le Pere Pardies dans son livre intitulé, de la connoissance des Bêtes, *où mettant le Cartésianisme dans toute sa force sur ce point, il va presque jusqu'à convaincre ses lecteurs que non-seulement il n'est point besoin d'ame pour marcher, pour boire, pour manger, pour se plaindre; mais encore pour parler, & pour parler aussi long-temps que le fait un prédicateur dans un Sermon d'une heure, ou un avocat dans un long plaidoyer. Ce livre a fait passer son auteur parmi les Péripatéticiens pour un Prévaricateur, qui étoit Cartésien dans l'ame, quelque application qu'il ait apportée à refuter le Cartésianisme dans la seconde partie de son livre, & à deffendre l'ancienne philosophie sur le Chapitre de l'ame des bêtes* (a).

(a) Suite du voyage du monde de Descartes pag. 9 & 10. *Edition d'Amsterdam* 1696.

§. VIII.

Objections contre les machines de Descartes. Inconséquences de l'hypothese du Jésuite Daniel.

On a fait beaucoup de cas, & avec beaucoup de raison, d'un livre qui a pour titre le Voyage du Monde de Descartes (*a*). On y trouve de très-grandes difficultés proposées agréablement & vivement aux Cartésiens, & fort-bien poussées. Celles qui concernent l'ame machinale des bêtes sont, ce me semble, les meilleures qui se pussent proposer. L'auteur avoue de bonne foi le peu d'adresse qu'eurent d'abord les Péripatéticiens, contre ce grand paradoxe de Mr. Descartes, & l'avantage que les sectateurs de celui-ci en tirerent. Il se sert habilement des conséquences fâcheuses qu'on peut inférer de ce paradoxe ; car il montre que les arguments des Cartésiens nous conduisent à juger que les autres hommes sont des machines. C'est peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une pensée

(*a*) Le Pere Daniel, Jésuite est l'auteur de cet ouvrage.

très-judicieuse que l'on peut avoir de la nature des connoissances humaines, il semble que Dieu qui en est le distributeur agisse en pere commun de toutes les sectes, c'est-à-dire qu'il ne veuille point souffrir qu'une secte puisse pleinement triompher des autres, & les abymer sans ressource. Une secte terrassée, mise en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de se relever, dès qu'elle abandonne le parti de la défensive, pour agir offensivement par diversion, & par rétorsion. Le combat des sectes est toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troye fut prise (*b*) : tour à tour elles se vainquent l'une l'autre, selon qu'elles changent les parades en rispostes. Le Cartésien n'a pas plutôt renversé, ruiné, anéanti l'opinion des Scholastiques sur l'ame des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ses propres armes, & lui montrer qu'il prouve trop; & que s'il raisonne consé-

(*b*) *Nec soli pœnas dant sanguine Teucri:*
Quondam etiam victis redit in præcordia virtus,
Victoresque cadunt Danai.
Virgil. Æneid. lib. II. vers. 366.

quemment il renoncera à des opinions, qu'il ne pourroit abandonner ſans s'expoſer au ridicule, & ſans admettre des abſurdités qui ſautent aux yeux; car où eſt l'homme qui oſeroit dire qu'il n'y a que lui qui penſe, & que tous les autres ſont des machines? Ne le regarderoit-on pas comme un perſonnage plus extravagant, que ceux qu'on enferme dans les petites maiſons, ou que l'on ſéqueſtre de toute ſociété humaine? Cette conſéquence du Dogme Cartéſien eſt un fâcheux rabat-joie: elle eſt ſemblable aux pieds du pan, c'eſt une laideur qui mortifie la vanité que le brillant du plumage avoit inſpiré. Quoiqu'il en ſoit, il faut convenir que tout l'avantage du Pere Daniel contre l'opinion de Mr. Deſcartes conſiſte dans les objections qu'il a propoſées, & nullement dans les réponſes qu'il a faites aux objections des Cartéſiens. Il ne nie pas qu'ils n'embarraſſent étrangement par leurs queſtions: mais il ſoutient qu'à leur tour ils ſont queſtionnés d'une maniere qui n'eſt pas moins embarraſſante, & que l'on peut faire *de bonnes repreſailles*. Vous chercheriez inutilement dans ſon écrit la ſo-

lution des difficultés physiques, morales, & théologiques que l'on propose aux Péripatéticiens sur l'ame des bêtes ; il se contente de vous répondre, que s'il y a là des choses qu'on ne comprend pas, il y en a aussi de semblables dans l'hypothese de Mr. Descartes. La définition de l'ame de la bête, *une substance capable de sensation*, c'est-à-dire, de voir, d'entendre, &c. est aussi claire que la définition Cartésienne de l'esprit, *une substance qui pense & qui raisonne.* Ce sont les paroles du P. Daniel : il les prouve ensuite aussi bien qu'on puisse. Un peu auparavant il avoit dit que l'ame des bêtes n'est ni matiere ni esprit, mais *un être mitoyen entre les deux*, qui n'est pas *capable de raisonnement ni de pensée, mais seulement de perception & de sensation.* S'il ne dit rien de meilleur il s'en faut prendre, non pas à ses lumieres, mais à la nature du sujet.

Il me permettra de dire que son hypothese est insoutenable, & qu'elle ne peut résoudre aucune difficulté. Ces deux termes, *matiere*, *esprit*, semblent d'abord opposés d'une maniere à souffrir quelque milieu : mais

quand on y regarde de près, on comprend qu'on peut les réduire à l'opposition contradictoire. Pour cela il suffit de demander si la substance qui n'est ni corps ni esprit, est étendue ou non-étendue. Si elle est étendue, on a grand tort de la distinguer de la matiere : si elle n'est pas étendue, je demande en vertu de quoi on la distingue de l'esprit ; car elle convient avec l'esprit dans la notion de substance non étendue, & nous ne saurions comprendre que cette notion soit divisible en deux especes ; vû que l'attribut spécifique qu'on voudroit donner à l'une, ne nous paroîtra jamais incompatible avec l'autre. Si Dieu peut joindre la pensée avec un être non étendu ; il la pourra joindre aussi avec un autre être non étendu, n'y ayant rien que l'étendue qui nous paroisse rendre la matiere incapable de pensée. Pour le moins nous concevons clairement qu'une substance non étendue qui peut sentir, est capable de raisonner ; & par conséquent si l'ame des bêtes est une substance non étendue capable de sensation, elle est capable de raisonnement : elle est donc de la même

espece que l'ame de l'homme ; elle n'est donc pas une substance mitoyenne entre le corps & l'esprit. Voici une demande du P. Daniel, *Les Cartésiens nieront-ils la possibilité de cette espece d'être ; capable uniquement de sensation ? Et où est ce respect que leur maître a tâché de leur inspirer pour la toute-puissance d'un Dieu, qui peut faire, selon lui, qu'un triangle n'ait pas trois angles, & que deux & deux ne fassent pas quatre ; & qui cependant n'auroit pû faire un être qui n'eut que des sensations ?* Cette question embarrasseroit un homme qui auroit fait vœu de ne s'écarter jamais de ce que Descartes a dit ; mais on ne voit pas de Cartésiens qui s'imposent cet esclavage ; & l'on est bien sûr que Mr. Descartes n'auroit osé assurer sérieusement, que Dieu peut faire deux pieds de cire susceptibles de trois ou quatre figures, & incapables de toutes les autres, qu'il ait cru là-dessus ceci ou cela, ses disciples ne croiront jamais manquer au respect qui est dû à Dieu, s'ils disent qu'un *être capable uniquement de sensation*, n'est pas plus possible qu'un morceau de cire, capable uniquement de la figure quarrée. Pour

ce qui concerne *un être qui n'eût que des sensations*, ils le croiront très-possible, tout-de même qu'il seroit possible qu'un certain morceau de matiere fût toujours rond, si Dieu vouloit y empêcher éternellement la transposition des particules. N'en déplaise au P. Daniel, il ne s'est pas apperçu qu'on donne le change quand on dit d'abord, *un être capable uniquement de sensation*, & puis *un être qui n'eût que des sensations*. La possibilité du premier est inconcevable : celle du second est manifeste. Mais comme un morceau de cire, où Dieu empêcheroit incessamment la transposition des particules, seroit de la même espece qu'un morceau de cire, où le changement des extrêmités produiroit incessamment une nouvelle figure, disons aussi qu'une substance que Dieu borneroit toujours aux sensations, seroit de la même espece qu'une substance qui s'éleveroit jusques au raisonnement.

Il me reste à faire voir l'inutilité de l'hypothese de ce Jésuite. I. On a besoin d'un systême qui établisse la moralité de l'ame des bêtes : or c'est ce qu'on ne trouve point dans un être

mitoyen entre le corps & l'eſprit, car un tel être n'eſt point étendu : il eſt donc indiviſible, il ne peut périr que par *annihilation* ; les maladies, le feu, le fer, ne ſauroient l'atteindre ; il eſt donc à cet égard de même nature, & de même condition que les eſprits, que l'ame de l'homme. II. Nous avons beſoin d'un ſyſtême qui établiſſe une différence ſpécifique entre l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes : or c'eſt ce que nous ne trouverons point par cet être mitoyen ; car ſi l'ame des bêtes n'étant ni corps ni eſprit, a néanmoins des ſenſations, l'ame de l'homme pourra fort bien raiſonner, encore qu'elle ne ſoit ni corps ni eſprit, mais un être mitoyen entre les deux. Le paſſage de la privation du ſentiment à la perception d'un arbre, & au diſcernement de cet arbre, eſt une action plus difficile que le paſſage de la ſenſation au raiſonnement. III. Nous avons beſoin d'un ſyſtême qui donne raiſon de l'induſtrie ſurprenante des abeilles, des chiens, des ſinges, des éléphants ; & vous nous venez donner une ame de bêtes qui n'a que des ſenſations, qui ne penſe point, qui ne raiſonne point. Songez-y bien,

vous comprendrez qu'une telle ame ne suffit point à l'explication des phénomenes. Le Pere Daniel l'avoue dans un autre endroit de son ouvrage, où il paroît ne donner aux Péripatéticiens que l'avantage de la possession: car après avoir touché les difficultés du Cartésianisme par rapport aux bêtes, il ajoute: „ Les Péripatéticiens „ ont aussi leurs difficultés à résou- „ dre, on n'en peut pas douter: „ mais fussent-elles encore plus gran- „ des de beaucoup qu'elles ne sont, „ tandis que les Cartésiens n'auront „ rien de meilleur ni de plus intelli- „ gible à nous dire, il faut s'en tenir „ là & raisonner sur ce point parti- „ culier, comme fit sur toute la phi- „ losophie un grand Ministre d'État „ il y a vingt-cinq ans. On lui con- „ seilloit de ne point faire apprendre „ à son fils aîné l'ancienne philoso- „ phie, parce que, lui disoit-on, il „ n'y a dans cette philosophie que des „ niaiseries & des folies. On m'a dit „ aussi, répondit-il, qu'il y a bien des „ fadaises & des chimeres dans la nou- „ velle; ainsi, continua-t-il, folie „ ancienne, folie nouvelle; je crois „ qu'ayant à choisir il faut préferer

„ l'ancienne à la nouvelle ”. C'eſt ainſi peut-être, que Nihuſius raiſonnoit.

§. IX.

Inconſéquences du ſentiment des Scholaſtiques qui donnent aux Bêtes une ame purement ſenſitive, & ſpécifiquement différente de celle des hommes.

Rien n'eſt plus divertiſſant que de voir avec quelle autorité les Scholaſtiques s'ingerent de donner des bornes à la connoiſſance des bêtes. Ils veulent qu'elles ne connoiſſent que les objets ſinguliers & matériels, & qu'elles n'aiment que l'utile & l'agréable; qu'elles ne puiſſent réfléchir ſur leurs ſentiments & ſur leurs deſirs, ni conclure une choſe d'une autre. On diroit qu'ils ont fouillé plus heureuſement dans les facultés & dans les actes de l'ame des bêtes, que les plus experts Anatomiſtes dans les entrailles des Chiens. Leur témérité eſt ſi grande, que quand même le hazard auroit voulu qu'ils trouvaſſent la vérité, ils ſeroient indignes de louanges, & même d'excuſe. Mais donnons quartier là-deſſus; accordons-leur tout ce qu'ils

ſuppoſent ; qu'en eſperent-ils ? s'imaginent-ils que par ce moien ils obtiendront d'une perſonne qui ſait raiſonner, qu'on doit convenir que l'ame de l'homme n'eſt pas de la même eſpece que celle des bêtes ? Cette prétention eſt chimérique. Il eſt évident à quiconque ſait juger des choſes, que toute ſubſtance qui a quelque ſentiment, ſait qu'elle ſent ; & il ne ſeroit pas plus abſurde de ſoutenir que l'ame de l'homme connoît actuellement une objet ſans connoître qu'elle le connoît, qu'il eſt abſurde de dire que l'ame d'un chien voit un oiſeau, ſans voir qu'elle le voit. Cela montre que tous les actes des facultés ſenſitives ſont de leur nature & par leur eſſence réflexifs ſur eux-mêmes. Le Pere Maignan, qui malgré toutes ſes lumieres a croupi dans les erreurs & dans la craſſe de l'école à l'égard de l'ame des bêtes, avoue pourtant que pour ſentir une choſe, il faut connoître le ſentiment que l'on en a, *Id quod vocamus ſentire*, dit-il, *non eſt ſine cognitione ejus rei quæ dicitur ſenſibilis : cum autem nihil externum ſit per ſe ſenſibile ; ſed tantum per ſuam actionem ; adeoque actio ejus ſit primario ſenſibilis :*

& cùm insuper nos non dicamur alicujus agentis actionem sentire, si ea dum in nobis fit, omnino lateat nos; consequenter id quod vocamus sentire, non est sine cognitione actionis, quæ fit in nobis sentientibus; imo quia sentire nihil aliud ex parte sentientis dicit, præter eam cognitionem; consequens est ipsum sentire, quatenus se tenet ex parte sentientis, consistere in eo quod est agnoscere se pati, quod coincidit cum eo quod est agnoscere actionem in se receptam, seu passionem suam (*a*). Il faut donc dire que la mémoire des bêtes est un acte qui les fait ressouvenir du passé, & qui leur apprend qu'elles s'en souviennent. Comment donc ose-t-on dire qu'elles n'ont pas le pouvoir de réfléchir sur leurs pensées, ni de tirer une conséquence? Mais encore un coup ne disputons point sur cela; permettons à ces Philosophes de bâtir très-mal leurs suppositions : servons-nous uniquement de ce qu'ils enseignent. Ils disent que l'ame des bêtes apperçoit

(1) Emanuel Maignan, *Philosophia natura, cap. XXIV, numer. 2, pag. m. 527.* Voyez aussi Casimire de Toulouse, *Atomi Peripatetica, Tom. IV. pag. 70*, où il rapporte en abregé la définition du Pere Maignan, & celle-ci de Casserius, *sensus est objecti in organo formaliter suscepti dignotio*, & les approuve.

tous les objets des cinq sens externes; qu'elle juge qu'entre ces objets il y en a qui lui conviennent, & abhorre les autres : & que pour jouir de l'objet qu'elle souhaite elle transporte ses organes au lieu où il est, & qu'afin de fuir l'objet qu'elle abhorre, elle éloigne ses organes du lieu où il est. Je conclus de tout cela que si elle ne produit point d'autres actes aussi nobles que ceux de notre ame, ce n'est point sa faute, ou qu'elle soit d'une nature moins parfaite que l'ame de l'homme; c'est seulement que les organes qu'elle anime ne ressemblent point aux nôtres. Je demande à ces Messieurs s'ils trouveroient bon qu'on dît que l'ame d'un homme est d'une autre espece à l'âge de trente-cinq ans, qu'à l'âge d'un mois; ou que l'ame d'un phrénétique, d'un hébeté, d'un vieillard qui tombe en enfance, n'est pas substantiellement aussi parfaite que l'ame d'un habile homme. Ils rejetteroient sans doute cette pensée comme une erreur très-grossiere, & ils feroient bien; car il est sûr que la même ame, qui dans les enfants ne fait que sentir, médite & raisonne d'une maniere solide dans un homme fait; & que la

même

même ame, qui fait admirer sa raison & son esprit dans un grand homme, ne feroit que radoter dans un vieillard, qu'extravaguer dans un fou, que sentir dans un enfant. On seroit dans une erreur crasse, si l'on prétendoit que l'ame de l'homme n'est susceptible que des pensées qui nous sont connues. Il y a une infinité de sensations, & de passions, & d'idées dont cette ame est très-capable, quoiqu'elle n'en soit jamais affectée pendant cette vie : si on l'unissoit à des organes différents des nôtres, elle penseroit autrement qu'elle ne fait aujourd'hui; & ses modifications pourroient être beaucoup plus nobles que celles que nous éprouvons. S'il y avoit des substances qui dans des corps organisés eussent une suite de sensations, & d'autres pensées beaucoup plus sublimes que les nôtres, pourroit-on dire qu'elles sont d'une nature plus parfaite que notre ame ? Non sans doute ; car si notre ame étoit transportée dans ces corps-là, elle y auroit cette même suite de sensations, & d'autres pensées beaucoup plus sublimes que les nôtres. Il est aisé d'appliquer ceci à l'ame des bêtes. On

nous avoue qu'elle ſent les corps, qu'elle les diſcerne, qu'elle en ſouhaite quelques-uns, qu'elle en abhorre quelques autres. C'eſt aſſez ; elle eſt donc une ſubſtance qui penſe, elle eſt donc capable de la penſée en général : elle peut donc recevoir toutes ſortes de penſées, elle peut donc raiſonner, elle peut connoître le bien honnête, les Univerſaux, les Axiomes de Métaphyſique, les regles de la morale, &c ; car comme de ce que la cire peut recevoir la figure d'un cachet, il s'enſuit manifeſtement qu'elle eſt ſuſceptible de la figure de tout cachet ; il faut dire auſſi que dès qu'une ame eſt capable d'une penſée, elle eſt capable de toute penſée. Il ſeroit abſurde de faire ce raiſonnement, *ce morceau de cire n'a reçu l'empreinte que de trois ou quatre cachets, donc il ne peut pas recevoir l'empreinte de mille cachets. Ce morceau d'étain n'a jamais été une aſſiete, donc il ne peut jamais être une aſſiete, & il eſt d'une autre nature que cette aſſiete d'étain que je vois là.* On ne raiſonne pas mieux quand on aſſûre, *l'ame du chien n'a jamais eu que des ſenſations, &c. donc elle n'eſt pas capable des idées de morale*

ni des notions de métaphysique. D'où vient qu'un morceau de cire porte l'image du Prince, & qu'un autre ne la porte pas? C'est à cause du cachet qui a été appliqué sur l'un, & non pas sur l'autre. Ce morceau d'étain qui ne fut jamais une assiete, le sera dès que vous le jetterez dans le moule d'une assiete. Jettez de même cette ame de bête dans le moule des idées universelles, & des notions des Arts & des Sciences; je veux dire unissez-la à un corps humain bien choisi, ce sera l'ame d'un habile homme, & non plus celle d'une bête.

On voit donc que les Philosophes de l'école sont hors d'état de prouver que l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes soient de différente nature. Qu'ils disent & qu'ils répetent mille & mille fois, celle de l'homme raisonne, & connoît les universaux & le bien honnête; celle des animaux ne connoît rien de tout cela : nous leur répondrons, ces différences ne sont que des accidents, & ne sont point une marque d'une distinction spécifique entre des sujets. Aristote & Cicéron à l'âge d'un an n'avoient point eu de pensées plus sublimes que celles

d'un Chien, & s'ils eussent vécu dans l'enfance 30 ou 40 ans, les pensées de leur ame n'eussent été que des sensations, & de petites passions de jeu & de gourmandise; c'est donc par accident qu'ils ont surpassé les bêtes, c'est à cause que les organes dont leurs pensées dépendoient ont acquis telles & telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien dans les organes d'Aristote, ou de Cicéron, n'eût pas manqué d'acquérir toutes les lumiéres de ces deux grands hommes.

Cette conséquence-ci est très-fausse, une telle ame ne raisonne pas; & ne connoît pas les universaux, donc elle est d'une nature différente de l'ame d'un grand Philosophe; car si cette conséquence étoit bonne, il faudroit dire que l'ame des petits enfants n'est pas de la même espece que celle des hommes faits. A quoi songez-vous donc, Philosophes Péripatéticiens, lorsque vous osez prétendre que si l'ame des bêtes ne raisonne pas, elle est substantiellement moins parfaite que les ames qui raisonnent? Il faudroit premiérement que vous prouvassiez que le défaut de raisonnement

dans les bêtes procede d'une imperfection réelle & intérieure de leur ame, & non pas des dispositions organiques dont elle dépend. Car il est clair qu'un sujet qui est capable des pensées que vous donnez à l'âme des animaux, est capable de raisonnement, & de toute autre pensée : d'où il résulte que s'il ne raisonne pas actuellement, c'est à cause de certains obstacles accidentels & externes, je veux dire à cause que le Créateur de toutes choses a fixé chaque ame à une certaine suite de pensées, en la faisant dépendre des mouvements de certains corps. C'est ce qui fait aussi que les enfants à la mamelle, les fous & les phrénétiques ne raisonnent pas.

On ne peut songer sans erreur aux suites de cette doctrine, l'ame de l'homme & l'ame des bêtes ne different point substantiellement, elles sont de même espece, l'une acquiert plus de lumieres que l'autre, mais ce ne sont que des avantages accidentels, & dépendants d'une institution arbitraire. Cette doctrine coule nécessairement & inévitablement de ce qui s'enseigne dans les Ecoles sur la con-

noissance des bêtes. Il s'ensuit de là que si leurs ames sont matérielles & mortelles, les ames des hommes le sont aussi, & que si l'ame de l'homme est une substance spirituelle & immortelle, l'ame des bêtes l'est aussi. Conséquences horribles de quelque côté que l'on se tourne, car si pour éviter l'immortalité de l'ame des bêtes, on suppose que l'ame de l'homme meurt avec le corps, on renverse la doctrine d'une autre vie, & l'on sappe les fondements de la religion. Si pour conserver à notre ame le privilege de l'immortalité, on l'étend sur celle des bêtes, dans quels abymes se trouvera-t-on ? que ferons-nous de tant d'ames immortelles ? y aura-t-il aussi pour elles un paradis & un enfer ? passeront-elles d'un corps à un autre ? seront-elles anéanties à mesure que les bêtes meurent ? Dieu créera-t-il incessamment une infinité d'esprits, pour les replonger citôt après dans le néant ? Combien y a-t-il d'insectes qui ne vivent que peu de jours ? Ne nous imaginons pas qu'il suffise de créer des ames pour les bêtes que nous connoissons. Celles que nous ne connoissons pas sont encore en plus grand nombre.

Le microſcope nous en fait découvrir par milliers dans une goûte de liqueur. On en découvriroit bien d'autres, ſi l'on avoit des microſcopes plus parfaits. Et qu'on ne diſe pas que les inſectes ſont des machines, car on expliqueroit plutôt par cette hypotheſe les actions des chiens, que les actions des fourmis & des abeilles. Il y a peut-être plus d'eſprit, & plus de raiſon dans les animaux inviſibles, que dans les plus gros. Nous allons voir les vains efforts que fait l'Ecole pour établir une différence ſpécifique entre l'ame de la bête & celle de l'homme.

Les Scholaſtiques diſent que l'ame des bêtes eſt une forme matérielle, mais que l'ame de l'homme eſt un eſprit que Dieu crée immédiatement. Mais comment prouvent-ils cela ? Je ſuppoſe qu'ils ne raiſonnent que ſur les principes de la lumiere naturelle, ſans recourir à l'Ecriture ni aux dogmes de la religion, & je leur demande une bonne preuve que l'ame des bêtes ſoit corporelle, & que la nôtre ne le ſoit pas. Ils m'allegueront la beauté & l'étendue des connoiſſances humaines, & la petiteſſe, la groſſiére-

té, & l'obscurité des connoissances animales; & ils concluront qu'un principe corporel sera capable de produire les connoissances des bêtes, mais non pas les réflexions, les raisonnements, les idées universelles, les idées de l'honnête, qui se trouvent dans l'ame de l'homme; & par conséquent que cette ame doit être d'un ordre supérieur à la matiere, elle doit être un esprit. Ne leur disons plus qu'ils assurent témérairement que l'ame des bêtes ne raisonne pas, & qu'elle n'a point d'idée du bien honnête: renonçons à cette objection, disons seulement qu'il est mille fois plus difficile de voir un arbre, que de connoître l'acte par lequel nous le voyons; de sorte que si un principe matériel est capable de connoître une infinité de choses qui se passent au dehors, il sera beaucoup plus capable de connoître ses propres pensées, de les comparer ensemble, & de les multiplier: ainsi les réflexions & les conclusions, & les abstractions de l'homme ne demandent pas un principe plus noble que la matiere. Un fort habile péripatéticien en tombe d'accord: laissons-le parler: son aveu sera plus persua-

ſif que mes objections. „ Si une fois
„ vous admettez que tout ce qui ſe
„ paſſe de plus admirable dans les
„ bêtes, peut ſe faire par le moyen
„ d'un ame matérielle; ne viendrez-
„ vous pás bientôt à faire le pas, &
„ à dire, que tout ce qui ſe paſſe en
„ l'homme, peut ſe faire auſſi par le
„ moyen d'une ame matérielle ?.......
„ Si vous mettez une fois que les bê-
„ tes ſans aucune ame ſpirituelle ſont
„ capables de penſer, d'agir pour une
„ fin, de prévoir le futur, de ſe reſ-
„ ſouvenir du paſſé, de profiter de
„ l'expérience par la réflexion parti-
„ culiere qu'elles y font; pourquoi
„ ne direz-vous pas que les hommes
„ ſont capables d'exercer leurs fon-
„ ctions ſans aucune ame ſpirituelle ?
„ Après tout, les opérations des hom-
„ mes ne ſont point autres que celles-là
„ que vous attribuez aux bêtes : s'il
„ y a de la différence, ce n'eſt que
„ du plus & du moins, & ainſi tout
„ ce que vous pourrez dire, ce ſera
„ que l'ame de l'homme eſt plus par-
„ faite que celle des bêtes, parce
„ qu'il ſe reſſouvient mieux qu'elles,
„ qu'il penſe avec plus de réflexion,
„ & qu'il prévoit avec plus d'aſſuran-

„ ce : mais enfin vous ne pourrez pas
„ dire que leur ame soit toujours ma-
„ térielle. Vous direz peut-être que
„ dans l'homme il se trouve des opé-
„ rations qui ne sauroient convenir
„ aux bêtes, ni procéder d'autre prin-
„ cipe que d'une ame spirituelle : &
„ ces opérations sont les connoissan-
„ ces universelles ; le raisonnement
„ par lequel nous tirons une connois-
„ sance de l'autre ; les idées que nous
„ avons de l'infini & des choses spi-
„ rituelles, qui ne tombent point sous
„ les sens : mais ceux qui nient qu'il
„ y ait une connoissance dans les bê-
„ tes, ne nient pas pour cela que ces
„ pensées & ces raisonnements ne
„ soient en nous, puisque nous les ex-
„ périmentons nous-mêmes : ainsi ils
„ ont toujours le même droit que
„ vous, de prouver l'existence de
„ l'ame raisonnable. Mais d'ailleurs
„ ils ajoûtent que toutes ces opéra-
„ tions, que vous trouvez si extraor-
„ dinaires, ne différent que comme
„ le plus & le moins des opérations que
„ vous attribuez aux bêtes : & certaine-
„ ment il semble qu'agir pour une fin,
„ profiter de l'expérience, prévoir, (ce
„ qui selon vous convient aux bêtes) ne

„ doit pas moins procéder d'un prin-
„ cipe ſpirituel, que ce qui ſe trou-
„ ve dans les hommes. Car enfin
„ qu'eſt-ce qu'une connoiſſance uni-
„ verſelle, ſinon une connoiſſance qui
„ convient à pluſieurs choſes ſembla-
„ bles, comme le portrait d'un hom-
„ me conviendroit à tous les viſages
„ qui lui reſſembleroient ? Qu'eſt-ce
„ qu'un raiſonnement, ſinon une con-
„ noiſſance produite par une autre
„ connoiſſance, comme nous voyons
„ qu'un mouvement eſt produit ſou-
„ vent par un autre mouvement ?
„ Certes ſi l'on met une fois que la
„ penſée, l'intention, & la réflexion,
„ peuvent provenir d'un corps ani-
„ mé par une forme matérielle, il ſe-
„ ra bien difficile de prouver que le
„ raiſonnement & les idées de l'hom-
„ me ne ſauroient provenir que d'un
„ corps animé auſſi par une forme
„ matérielle (*a*)."

Je prie tous mes lecteurs de prendre garde à la malheureuſe ſituation où ſe trouvent les Scholaſtiques, par rapport au dogme de l'ame ſenſitive. Ils alleguent contre Deſcartes les

(*a*) Pardies, de la connoiſſance des bêtes, num. 49, pag. 100 & ſuiv.

actions les plus surprenantes des animaux, ils le choisissent exprès pour le confondre plus à coup sûr; mais après cela ils éprouvent qu'ils se sont trop avancés, & qu'ils ont fourni des armes à leur adversaire, pour ruiner la différence spécifique qu'ils souhaitent d'établir entre notre ame & celle des animaux. Ils voudroient bien que l'on oubliât tous ces exemples de ruse, de précaution, de docilité, de connoissance de l'avenir, qu'ils ont étalés avec tant de pompe, afin de montrer que les bêtes ne sont pas des automates: ils voudroient que l'on ne songeât qu'aux actions grossieres d'un bœuf qui ne fait que paître; mais il n'est plus temps d'exiger cela: on emploie ces mêmes exemples à les confondre, & à leur prouver que si une ame matérielle est capable de toutes ces choses, elle pourra faire tout ce que l'ame de l'homme produit; il faudra seulement donner à l'ame des bêtes plus de degrés de rafinement; ne faut-il pas qu'on suppose que l'ame d'un chien ou d'un singe est moins grossiere que l'ame d'un bœuf? En un mot, s'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un

gros lourdaut de payſan, je vous ſoutiendrai qu'il n'y a qu'une ame ſpirituelle qui puiſſe produire les actions d'un ſinge: & ſi vous dites qu'un principe corporel pourra être cauſe de tout ce que font les gens ſtupides, & que pourvu que l'on ſubtiliſe la matiere, & qu'on la dégage de ce qui s'appelle terreſtréités, phlegmes, &c. elle ſera cauſe de tout ce que font les habiles gens.

Il ſe trouve des Auteurs qui inſinuent que puiſque l'ame de l'homme eſt douée de franc arbitre, & que celle des bêtes eſt deſtituée de liberté, il faut qu'il y ait entre elles une difference ſpécifique, que l'une ſoit un eſprit, & que l'autre ſoit corporelle. Le Jéſuite Theophile Raynaud publia en 1630 un petit livre qu'il intitula *Calviniſmus Beſtiarum Religio* (a). Son principal but étoit de prouver que la doctrine des Dominicains réduit l'homme à la condition des bêtes, en le dépouillant du libre arbitre (b). *Præci-*

(a) Voyez Mr. Baillet Vie de Deſcartes, Tome I, pag. 224.

(b) Il diſpute la vérité contre Calvin, mais c'eſt afin de conclure contre les Dominicains, qu'il prétend être ſemblables à Calvin ſur ce dogme, ce qu'il conclud contre Calvin.

què ex eo capite pronuntiavit Catholicus, censendum esse, calvinismum esse religionem bestiarum, quod juxtà placita Calviniana, homo prædicatur in ordinem bestiarum, & hominis gradu ac dignitate excidat. Ad quod solidè probandum, duæ propositiones visæ illi sunt stabiliendæ. Una est, hominem in ratione hominis, constitui per libertatem. Altera est, libertatem everti per Calvinismum (a). Il suppose que le caractere de l'homme, je dis le caractere qui le distingue de la bête, est la liberté d'indifférence; car pour ce qui est de la liberté qui ne consiste que dans l'exemption de contrainte, ou dans la spontanéïté, aucun scholastique ne peut nier qu'elle ne se trouve dans les animaux. Faisons voir qu'il est très-faux qu'une ame douée du libre arbitre soit d'une autre espece qu'une ame qui ne le possède point. L'ame des enfants & celle des fous est destituée du libre arbitre, & cependant elles sont de la même espece que l'ame la plus amplement pourvue de liberté. Joignez à cela que les partisans de la liberté d'indifférence conviennent qu'elle cessera après cette vie, & néanmoins ils reconnoiss-

(a) *Calvinismus Bestiarum Religio, Diatriba II. pag. m. 25.*

sent que l'ame de l'homme est sur la terre la même substance que dans le ciel ou dans les enfers. Il est donc visible que la liberté d'indifférence n'est point un attribut essentiel de la créature, mais une concession ou une faveur accidentelle dont le créateur la gratifie : & par conséquent les ames qui n'obtiennent pas cette concession, ne sont pas pour cela d'une autre espece que celles qui la reçoivent. C'est donc très-mal raisonner que de se servir de cet argument : l'ame des bêtes est destituée du franc arbitre, & l'ame de l'homme n'en est point destituée, donc l'ame des bêtes est matérielle, & l'ame de l'homme est spirituelle. Passons plus avant, & disons que ceux qui admettent l'ame sensitive, n'ont aucune bonne raison d'ôter aux bêtes la liberté. Ne disent-ils pas qu'elles font cent choses avec un plaisir extrême, & qu'elles s'y portent en conséquence du jugement qu'elles ont fait de l'utilité des objets, jugement qui a excité en elles l'envie de l'unir à ces objets ? Si la liberté ne consiste que dans l'exemption de contrainte & dans une spontanéité qui soit précédée du discernement des objets, n'est-

il pas absurde de nier que les animaux soient libres? un chien affamé n'a-t-il pas la force de s'abstenir d'un morceau de viande, lorsqu'il craint d'être battu s'il ne s'en abstient? n'est-ce pas avoir la force d'agir & de n'agir pas? Son abstinence vient sans doute de ce qu'il compare sa faim avec des coups de bâton, & qu'il les juge plus insupportables que ne l'est sa faim. Prenez garde à tous les actes humains que l'on attribue à la liberté d'indifférence, vous trouverez que jamais l'homme ne les suspend, ou ne choisit l'un des deux contraires, que parce qu'ayant comparé le pour & le contre, il a trouvé ou plus de motifs de suspension que d'action, ou plus de motifs de cette action, que de celle-là. Faisons encore parler le Jésuite qui a écrit contre les Cartésiens. „ Il „ est mal-aisé de séparer ainsi le rai„ sonnement d'avec la pensée : & il „ est ce semble bien facile de prou„ ver, que dès lors qu'une substance „ est capable de penser, elle est aussi „ capable de raisonner, qu'elle est „ pourvue d'une liberté & d'un libre„ arbitre, & en un mot, qu'elle est „ en état d'agir comme les hommes.

„ Les anciens Philosophes, &c. & „ même les Peres de l'Eglise, ont prouvé que nous avions un libre-arbitre „ par cét argument général, que tout „ ce qui est capable de connoître, „ peut connoître le bien & le mal, „ c'est-à-dire, ce qui lui est bon ou „ ce qui lui est mauvais; que par conséquent, en considérant ces deux „ objets, il peut les comparer ensemble, il peut déliberer, il peut se „ déterminer pour en choisir l'un à „ l'exclusion de l'autre, en quoi consiste l'usage de notre liberté. Et cela „ est si vrai que la définition que „ nous retenons encore aujourd'hui „ de la liberté en général, est celle-ci, *Facultas agendi cum ratione*, la „ faculté d'agir avec connoissance de „ cause, ce *cum ratione* signifie cela (*a*).

L'une des plus fortes preuves, que l'on apporte de la liberté de l'homme est tirée de la punition des malfaiteurs. Toutes les sociétés sont convenues de les châtier exemplairement, & d'é-

(*a*) Pardies de la connoissance des animaux, num. 52, pag. 104, 105. Notez qu'il cite pag. 113, l'exemple d'un chien qui avoit appris à chanter sa partie avec son maitre. Il cite, Vide Horatium oratione peculiari de ratione brutor. Il falloit citer, Rorarius, quod animalia bruta utantur ratione melius homine. Lib. I. pag. 2.

téndre même en certains cas sur leurs cadavres une longue peine à la vue de tout le monde; on les prive de la sépulture, & & on les fait servir de spectacle sur les roues & sur les gibets. Si l'homme n'agissoit pas librement, si une nécessité fatale & inévitable le déterminoit à une certaine suite de pensées, le vol & le meurtre ne devroient pas être châties, & l'on ne pourroit espérer aucun fruit de la punition des coupables ; car ceux qui verroient sur une roue le cadavre d'un malfaiteur, ne seroient pas moins soumis qu'auparavant à cette force majeure qui les fait agir sans leur laisser aucun usage de liberté. Cette preuve du libre arbitre n'est pas aussi forte qu'elle le paroît; car encore que les hommes soient persuadés que les machines ne sentent point, ils ne laissent pas de leur donner cent coups de marteau, quand elles sont détraquées, s'ils jugent qu'en applatissant une roue, ou une autre piece de fer, ils les remettront au train ordinaire. Ils seroient donc fustiger un coupeur de bourse, quand même ils sauroient qu'il n'a point de liberté, pourvu que l'expérience leur eût appris qu'en faisant fouetter les gens, on les empêche de

continuer certaines actions. Mais en tout cas si cette preuve du libre arbitre a quelque force, elle sert manifestement à faire voir que les bêtes ne sont pas destituées de liberté (*a*). On les châtie tous les jours & on les corrige par-là de leurs défauts.

Ochin au commencement de ses Labyrinthes examine toutes les raisons qui nous persuadent que nous agissons librement; & il dit entr'autres choses contre celle qui est tirée de la punition des malfaiteurs, que si les juges étoient assûrés qu'en faisant pendre un cheval qui auroit tué un homme, & en le laissant pendu longtemps sur les grands chemins, on empêcheroit les autres chevaux de faire du mal, ils se serviroient de ce supplice toutes les fois qu'un cheval auroit estropié ou tué quelqu'un, par ses ruades ou par ses morsures (*b*). Apparemment il ne

(*a*) Notez bien cette question que Franzius se propose, Hist. animal. sacra, Parte I, Cap. II, pag. m. 16. Quæri autem posset an non ponenda sit rationalis anima in brutis. . . . . Cum Genes. 9. V. 5. Deus ipse vindicare velit sanguinem hominis in brutis, si quando effuderunt sanguinem humanum. Il cite aussi Exode XII, Vers. 28, & Levitique XX, vers. 15, 16, où Dieu ordonne des peines contre les bêtes.

(*b*) Je n'ai pas présentement sous ma main ce

ſavoit pas qu'on ſe ſert de ces ſpectacles en quelque pays, pour contenir dans leur devoir les bêtes féroces. Rorarius en a été témoin oculaire : il a vu deux loups pendus au gibet dans le pays de Juliers; & il obſerve que cela fait plus d'impreſſion ſur les autres loups, que la marque d'un fer chaud, & la perte des oreilles, &c., n'en fait ſur un voleur, il dit auſſi qu'en Afrique l'on attache en croix quelques lions pour épouvanter les autres & que l'on s'en trouve bien. *Solent in Africa crucifigere leones, ſi qui deprehendantur urbes obſidere, quod in ſenecta faciunt : quoniam ad perſequendas feras vires non ſuppetunt ; cujus pœnæ metu, licet urgeat fames, deſinunt : & nos ab Agrippina Colonia Duram verſus equitantes, in illa vaſta ſylva, vidimus duos caligatos lupos, non ſecus quam duos latrones furcæ ſuſpenſos : quo ſimilis pœnæ formidine à maleficio reliqui deterreantur. At inter homines quotidie reperiuntur, quibus ob admiſſa furta tergus virgis cæſum, abſciſſæ auriculæ, ſignatæ genæ, truncata*

livre d'Ochin, je cite de mémoire ce qu'il dit & peut-être que je ne rapporte pas préciſement la verſion de ſes paroles ; mais je ſuis ſur que je rapporte ſa penſée.

altera manus, erutus oculus, nec adhuc à furtis se continere possunt, donec laqueus vitæ finis extiterit (a).

(a) Rorarius, quod animalia bruta utantur ratione melius homine. Lib. II, pag. 109.





DU MARIAGE.

§. I.

Pourquoi les Femmes desirent plus ardemment le Mariage que les Hommes.

L'INCLINATION que la nature donne aux deux sexes pour s'unir ensemble, trouve plus de moyens de se contenter dans les hommes que dans les femmes. Car une femme qui a de l'honneur, n'a que le seul mariage pour ressource ; mais les hommes, comme chacun sait, ont donné des bornes plus étendues à ce qu'ils appellent leur honneur. La galanterie ne les deshonore point.

Les femmes ont besoin d'un mari qui leur serve de protecteur, & qui leur fasse tenir un rang dans la République ; au lieu que les hommes n'ont pas besoin de femme pour cela. On lit dans les entretiens de Voiture, que les Romains disoient bien à leurs femmes, lorsqu'ils les épousoient,

Où je serai Caïus, vous serez Caïa; mais les femmes ne disoient point à leurs maris, *Où je serai Caïa, vous serez Caïus.*

Il s'est répandu dans les esprits un préjugé fort général, fort ancien & fort enraciné, qu'une fille qui ne se marie point tombe dans une espece de deshonneur. „ Sept femmes, dit „ un Prophete, prendront un hom„ me seul, & lui diront: Nous pour„ voirons à notre nourriture & à nos „ habits, seulement que ton nom „ soit réclamé sur nous, ôte notre „ opprobre (*a*) ". Par où il paroît que l'on a regardé de tout temps le célibat comme une espece de flétrissure pour les femmes; car en voici sept qui demandent comme une grace une septieme portion de mari, & qui offrent de se nourrir & de s'habiller à leurs dépens, trop heureuses si seulement on veut les avouer pour sa femme & les délivrer par-là de l'ignominie.

On ne juge pas des hommes de la même maniere. Ils peuvent vieillir impunément sans se marier. Le titre de vieux garçon ne passe pas pour

(*a*) Isaie, Chap. IV. ℣. 1.

honteux ; ceux qui le portent s'en font quelquefois honneur, ou en raillent tout les premiers ; au lieu que le titre de vieille fille est fort incommode, & pas la raillerie, si on le donne à celles à qui il est dû le plus justement. C'est une grande injure que de dire à une femme qu'elle est vieille. La Duchesse d'Etampes, maîtresse de François I. offensa tellement la Sénéchale de Normandie, maîtresse du Dauphin, pour avoir dit qu'elle étoit née le même jour que la Sénéchale avoit été mariée, qu'il fut impossible d'appaiser cette femme irritée ; mais c'est bien pis quand on donne le même éloge à une fille.

Une autre raison qui regarde les réformées, c'est qu'elles n'ont pas la même ressource que l'on trouve dans la Communion Romaine. Une fille Catholique, qui craint de ne pouvoir pas se marier, peut se faire honneur de sa disgrace, en se faisant Religieuse. Un cloître la met à l'abri de la raillerie, & la délivre de la présence importune de ceux qui pourroient lui causer du chagrin à cet égard ; elle peut même en se retirant un peu de bonne heure, faire dire

qu'elle

qu'elle a renoncé de son propre mouvement au mariage, & ce bruit lui est glorieux. On n'a pas ces avantages dans la Religion Réformée. Il faut vieillir dans le monde à la vue des jeunes-gens & à la portée de leurs sottes plaisanteries. On fait tout ce que l'on peut pour se soustraire à cet état d'ignominie. A-t-on tort?

§. II.

Pourquoi le sexe aime tant le Mariage. Combien la Providence de Dieu est admirable en cela. Force & utilité de l'instinct.

Il y a des gens fiers & décisifs qui se moquent de l'inclination des femmes pour le mariage, & qui condamnent comme une foiblesse déraisonnable le chagrin qu'elles conçoivent, lorsqu'elles passent toute leur vie sans se marier. Ils ont tort d'en demeurer-là: ils devroient s'élever à une cause supérieure & ils verroient que ce qui est un désordre à l'égard de notre petite raison, est un trait d'une sagesse admirable à l'égard de la raison universelle qui gouverne tou-

tes choses. Car il y auroit long-temps que le genre humain seroit péri, si les femmes n'avoient pas l'esprit tourné comme elles l'ont, à l'égard du mariage; & il est certain que si elles n'avoient consulté que la raison, elles auroient toutes renoncé à la qualité de mere, rebutées par les incommodités de la grossesse, par les douleurs de l'enfantement, & par les soins qu'il faut prendre des petites créatures qu'elles produisent; la Religion n'auroit pas eu plus de force que la raison. En vain leur eût-on prêché que Dieu veut qu'elles se marient, afin que le monde se conserve: tous ces beaux sermons auroient été inutiles, & si une force plus puissante que la Religion & la raison ne s'en fût mêlée, on eut vu bientôt cesser les générations.

Quelle est donc cette force? Je la fais consister 1. en ce que les loix de l'union de l'ame & du corps font naître un plaisir excessif dans l'ame, à la présence des mouvements corporels d'où dépend la génération; 2. en ce que l'esprit est tout plein de préjugés qui le poussent de ce côté-là. Ces deux principes emportent la ba-

lance sur tout ce que la raison & le bon sens pourroient inspirer aux femmes pour les dégoûter du mariage. Le premier est une certaine machine corporelle tellement montée qu'elle pousse l'esprit qui lui est uni, à souhaiter ardemment l'union des deux sexes, par l'attrait des plaisirs qui y sont attachés. Le second est un certain concours de jugements qui excitent certaines passions lesquels poussent l'esprit à souhaiter la même chose. Par ces jugements l'ame trouve qu'un certain état de vie lui sera honteux; qu'elle en concevra mille chagrins; qu'un état de vie opposé lui sera honorable & très-agréable. Ces jugements font naître dans l'ame une telle crainte de l'un de ces deux états, & un tel desir de l'autre, que tout ce que la raison peut alléguer au contraire est rejetté comme une fable. Ainsi on ne compte que pour bagatelle les incommodités du mariage. Or comme les deux sexes n'ont pas eu également à craindre ces sortes d'incommodités, il n'a pas été nécessaire de les pousser également au mariage. L'un des deux principes a suffi pour notre sexe; mais les deux ont été nécessaires pour dé-

terminer l'autre ; & voilà pourquoi il falloit que les femmes fussent remplies de tant de préjugés touchant le mariage, dont les hommes sont exempts.

Cette apologie est très-recevable ; car puisque ces préjugés sont nécessaires pour lever les obstacles qui arrêteroient le cours des générations, sans lesquelles les desseins de Dieu seroient frustrés, il est évident qu'ils sont préférables aux conseils d'une raison épurée, qui fortifieroit ces obstacles. Disons donc que ces préjugés sont un instinct, ou une impression de la raison universelle qui gouverne toutes choses, & que les lumieres de notre bon sens qui combattent ces préjugés, ne sont qu'une impression particuliere de notre raison. Disons que ces préjugés se rapportent au bien général de l'univers, au lieu que les lumieres de notre bon sens ne se rapportent qu'à notre bien personnel. Or comme il est plus glorieux d'être conduit par la raison universelle qui rapporte toutes choses au bien général de l'univers, que par une raison particuliere, il s'ensuit qu'on ne doit pas tant blâmer le sexe, ni lui faire honte

des préjugés où il est en faveur du mariage.

Un des plus grands caracteres de la sagesse de Dieu par rapport à l'union de l'ame avec la matiere, consiste en ce qu'ayant voulu intéresser l'ame à la conservation de la machine du corps, il s'est plutôt servi du sentiment que de la raison. Il auroit pu intéresser l'ame à la conservation du corps, en lui ordonnant de l'éloigner des objets nuisibles & de l'approcher des objets utiles. Il auroit pu aussi lui apprendre à discerner les objets nuisibles d'avec les objets utiles, par la proportion qu'ils auroient avec les différentes parties de notre corps ; mais comme c'eût été une affaire qui eût demandé un long examen, & une raison fort appliquée, Dieu n'a point pris ce chemin-là. Il en a pris un plus court qui consiste à faire sentir à l'ame du plaisir & de la douleur, selon que les objets qui agissent sur notre machine sont utiles, ou nuisibles. C'est l'intéresser puissamment à la conservation de notre corps, & en même temps lui apprendre à discerner promptement la nature des objets, sans étude, sans examen, sans raison. On

ne peut rien concevoir de plus ſage.

Dieu a fait à peu près la même choſe pour intéreſſer l'homme à la conſervation du genre humain. La voie du raiſonnement n'y eut pas été fort propre ; car où eſt la femme qui voudroit s'expoſer aux douleurs de l'enfantement par cette ſeule conſidération, qu'il eſt raiſonnable de ne pas laiſſer périr un être auſſi beau que l'homme. Il a donc fallu recourir à la voie du ſentiment, c'eſt-à-dire nous intéreſſer à la conſervation de notre eſpece, par la jouiſſance d'un grand plaiſir attaché à la production des enfants, & par pluſieurs autres paſſions acceſſoires, comme vous diriez la honte de vieillir fille, la vanité d'être féconde, le chagrin de ne l'être pas, l'envie de dominer dans une maiſon, &c. D'où il paroît qu'il eſt quelquefois néceſſaire au bien général de l'univers, de ſuivre plutôt les préjugés, les erreurs populaires, & les inſtincts de la nature que les idées diſtinctes de la raiſon.

En général, il eſt vrai de dire que le monde ne ſe conſerve dans l'état où nous le voyons, qu'à cauſe que les hommes ſont remplis de mille faux

préjugés, & de mille passions déraisonnables; & si la philosophie venoit à bout de faire agir tous les hommes, selon les idées claires & distinctes de la raison, on peut être assuré que le genre humain périroit bientôt. Les erreurs, les passions, les préjugés, & cent autres défauts semblables, sont comme un mal nécessaire au monde. Les hommes ne vaudroient rien pour cette terre si on les en avoit guéris, & la plupart des choses qui nous occupent seroient inutiles. Ne nous étonnons plus que la Philosophie & la Religion fassent si peu de progrès parmi les hommes. Elles n'en sauroient faire beaucoup, que ce ne fût autant de pris sur l'empire de l'instinct. Il y a là-dedans des profondeurs impénétrables; car qui pourroit entrevoir, sans quelque sorte d'épouvante, que les erreurs, que les passions déréglées, que les préjugés déraisonnables sont si nécessaires au monde, pour y contribuer à cette diversité prodigieuse d'événements qui font admirer la Providence? Qui pourroit, dis-je, s'appercevoir sans étonnement que cela est si nécessaire au monde, que qui réduiroit les hommes à n'agir que se-

lon les idées claires & distinctes de la raison, ruineroit la société civile ? si l'on réduisoit l'homme à cet état, il n'y auroit plus de desir de gloire ; & n'y ayant plus de desir de gloire, n'est-il pas vrai que le genre humain seroit de glace ? Je dis qu'il n'y auroit plus de desir de gloire ; car la droite raison nous montre qu'il ne faut pas faire dépendre notre félicité du jugement des autres hommes ; & par conséquent qu'il ne faut pas travailler pour faire parler de nous.

L'envie d'être loué après sa mort est un instinct de morale que Dieu, par sa sagesse infinie, a imprimé dans l'esprit de l'homme pour entretenir la société. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette envie a été cause des plus grands événements, & cela doit nous confirmer dans la pensée que le monde a besoin de plusieurs instincts qui étant examinés selon les idées de notre raison sont ridicules & absurdes. Y a-t-il rien de plus opposé à la raison que de se tourmenter dans cette vie afin d'être loué après sa mort, puisque ni la philosophie, ni l'expérience, ni la foi, ni rien que ce soit ne nous montre que les louanges qu'on

nous donnera après notre mort nous apporteront quelque bien.

§. III.

Réflexion Théologique d'un Medecin contre la génération.

J'ai dit que si la machine du corps, & les erreurs populaires ne portoient les femmes au mariage, la raison & la Religion n'auroient pas assez de force sur leur esprit pour les y résoudre. Sur cela je me souviens d'un paradoxe soutenu en bonne compagnie par une de ces imaginations spacieuses & contagieuses dont l'Auteur de *la Recherche de la Vérité* nous parle. C'étoit un médecin qui avoit femme & enfants, non pas pour ses péchés, à ce qu'il disoit, mais plutôt pour le repos & pour le plaisir de sa vie. Il soutenoit néanmoins que quand St. Paul a dit, *Je voudrois que tous les hommes fussent comme moi*, il avoit entendu à toute rigueur que tous les hommes renonçassent au mariage pour ne songer qu'aux choses célestes. Nous lui objectâmes tous presque en même temps, qu'il attribuoit à St. Paul un vœu qui tendoit à la ruine du genre humain.

„ Voilà bien de quoi se recrier, *nous*
„ *répondit-il*; est-ce si grand'chose que
„ le genre-humain, pour mériter que
„ St. Paul ne souhaite pas sa ruine ?
„ Je ne regarde point cette affaire,
„ *poursuivit-il*, du même sens que le
„ Maréchal de Gassion la regardoit,
„ lorsqu'il disoit qu'il n'estimoit pas
„ assez la vie pour en vouloir faire
„ part ou présent à qui que ce fut au
„ monde, je la regarde du côté de
„ la Religion. N'est-ce pas une cho-
„ se étrange, *continua-t-il* en s'échauf-
„ fant, que les gens de bien même
„ soient si peu sensibles à la gloire du
„ vrai Dieu ? ils croiroient avoir fait
„ un crime s'ils avoient souhaité la
„ ruine du monde, & au contraire
„ c'est en faire un que de ne la pas
„ souhaiter. Quoi de plus monstrueux
„ que de voir durer depuis si long-
„ temps la propagation du péché ?
„ C'est contre toutes les loix de la
„ nature; car les monstres n'engen-
„ drent point, voilà l'homme pêcheur
„ qui est le plus monstrueux de tous
„ les êtres, qui ne laisse pas de se
„ multiplier & de couvrir toute la ter-
„ re. Puisque nous ne pouvons pas arrê-
„ ter cette suite funeste de générations

„ monstrueuses qui deshonorent Dieu
„ & la nature, du moins devrions-
„ nous souhaiter avec St. Paul que
„ tous les hommes lui ressemblassent
„ & l'on verroit cesser dans une cin-
„ quantaine d'années l'engeance du
„ péché dont la multiplication ne fait
„ qu'accroître le nombre des Créatu-
„ res rebelles à leur souverain. Ne
„ souhaitons-nous pas tous les jours,
„ en récitant la priere dominicale,
„ *que le regne de Dieu vienne?* Ne dit-on
„ pas dans l'apocalypse, *venez Seig-*
„ *neur Jésus, venez*? si l'on veut que
„ ces souhaits s'accomplissent, il faut
„ souhaiter que le monde prenne fin,
„ & qu'il vienne de nouveaux cieux &
„ une nouvelle terre. La corruption
„ est trop invétérée dans la postérité
„ d'Adam pour espérer qu'elle s'a-
„ mende jamais. Cela devroit nous
„ confondre tous tant que nous som-
„ mes qui travaillons à perpétuer le
„ genre-humain. C'est travailler pour
„ la plus étrange Anarchie qui ait
„ jamais été vue. Chacun est maître
„ chez soi, selon le proverbe: Dieu
„ seul n'a point ce privilege, Dieu
„ seul qui est le vrai maître du mon-
„ de, est méconnu & foulé aux pieds.

„ dans ses Etats. On n'y fait rien de
„ ce qu'il commande, on y fait tout
„ ce qu'il défend. Peut-on ne pas
„ s'emporter, si l'on aime Dieu, con-
„ tre ceux qui perpétuent cette vi-
„ laine tyrannie ? Ne voit-on pas que
„ les conseils de Jesus-Christ tendent
„ à la ruine des passions & des occu-
„ pations sans lesquelles la société hu-
„ maine ne peut subsister ? Ne voit-
„ on pas que si tous les hommes exé-
„ cutoient de point en point les con-
„ seils évangéliques, tout le monde
„ deviendroit une abbaye de la Tra-
„ pe ? N'est-ce pas nous avoir décla-
„ ré assez nettement que Dieu est en-
„ nuyé de cette génération, & ne
„ devrions-nous pas entendre ce que
„ cela signifie ? Ne nous mettons pas
„ en peine de ce qu'en faisant cesser
„ les générations, nous diminuerions
„ le nombre des prédestinés, car Dieu
„ ne manquera pas de créatures qui
„ le glorifieront éternellement ? N'y
„ a-t-il pas des millions d'Anges qui
„ le louent sans fin & sans cesse ? Et,
„ s'il peut de ces pierres faire naître
„ des enfants à Abraham, il saura
„ bien créer sans nous des esprits qu'il
„ prédestinera à la gloire. Et aprés

„ tout, si cette raison avoit lieu il
„ faudroit nous opposer de toutes nos
„ forces au jour du jugement; ce qui
„ est absurde. On feroit pendre par
„ toute la terre un homme qui imiteroit
„ notre conduite. Nous sommes as-
„ surés que tous les enfants naissent
„ ennemis de Dieu, & que de cent
„ mille qui naissent il n'y en a pas
„ deux qui vivent & qui ne meu-
„ rent ennemis de Dieu; & cependant
„ nous introduisons dans le monde
„ autant que nous pouvons de ces en-
„ nemis de Dieu. Si on introduisoit
„ dans le royaume cent ennemis, sous
„ espérance que trois ou quatre d'en-
„ tre eux deviendroient de très-bons
„ François, ne meriteroit-on pas la
„ corde? Quel crime n'est-ce donc
„ pas à un chrétien...." Il alloit con-
tinuer ses paradoxes & ses invectives, lorsque nous nous mîmes tous à crier pour l'interrompre, & la chose en demeura là. Je fus si frappé de ce discours prononcé d'un air & d'un ton dominants, qu'il m'est resté gravé dans la mémoire. Je n'ai pas été moins frappé de trouver St. Augustin d'accord avec notre Medecin sur le sens des paroles de St. Paul,

& le fond de cette doctrine singuliere. „ Je connois des gens, dit ce
„ grand Docteur, qui disent en mur-
„ murant : Hé quoi, si tous les
„ hommes s'abstenoient des femmes,
„ comment subsisteroit le genre hu-
„ main ? Plût à Dieu que chacun
„ le voulût faire d'un cœur pur, &
„ d'une saine conscience ; & avec
„ une charité & une foi parfaite !
„ La Cité de Dieu seroit beaucoup
„ plutôt achevée, & la fin du mon-
„ de seroit hatée. Et à quelle au-
„ tre chose paroît-il que St. Paul
„ nous exhorte lorsqu'il dit, *Je vou-*
„ *drois que tous les hommes fussent com-*
„ *me moi* ; & en un autre endroit,
„ *Or je vous dis, frere, le temps est*
„ *court, il reste donc, que ceux qui ont*
„ *des femmes se comportent comme s'ils*
„ *n'en avoient point* ".

§. IV.

Quelles dispositions portent les femmes à se marier.

Je crois que si la conception se faisoit avec autant de douleur que l'enfantement, ou du moins si elle se fai-

foit sans aucun plaisir, & que l'on nettoyât notre ame de cinq ou six préjugés, il faudroit beaucoup d'éloquence à Mrs. les Prédicateurs pour persuader au monde de se marier. Ils auroient beau dire que c'est la volonté de Dieu, & citer les passages de l'Ecriture, qui portent qu'il faut que les femmes se marient & qu'elles procréent lignée, on répondroit à cela par d'autres passages, & je ne doute point qu'on ne montât jusqu'aux réflexions du Médecin. Aujourd'hui qu'il y a tant de raisons qui portent les femmes à obéir à cet agréable commandement, il ne faut pas croire que la Religion soit la cause de leur prompte obéissance. Quand on leur dit quelquefois que l'on s'étonne qu'elles aient le courage de s'exposer à tant de dégoûts, & à des périls où plusieurs d'entre elles laissent la vie journellement, on en voit qui répondent que telle est la volonté de Dieu ; mais ce n'est qu'une façon de parler. Que seroit-ce si tant de raisons ne facilitoient pas l'obéissance ? il seroit plus rare alors de voir des femmes, qu'il ne l'est à présent de trouver des religieuses. La raison de cette différence n'est pas

mal-aisée à deviner. Messieurs les Prédicateurs auroient beau dire que le mariage est un Sacrement, & fortifier leur éloquence par les sollicitations d'un jeune Marquis bien fait, qui sont à présent si persuasives, on parleroit à des sourdes. Tant il est vrai que la raison & la Religion auroient peu de force pour porter au mariage, si la machine du corps bien montée pour ce dessein-là, & cinq ou six erreurs populaires dans l'esprit ne venoient à leurs secours. En cet état on est la plus docile du monde, & sans qu'un directeur s'en mêle, les leçons d'un amant font de grands progrès. Elles rendent bientôt l'écoliere capable de soutenir contre tous les Calvinistes, que le mariage est un sacrement, & la disposent à y participer avec les préparations convenables.



§. V.

Réflexion sur la honte que les femmes ont d'être stériles. De Sara & de Rachel.

Est-ce par raison, ou par un instinct aveugle que les femmes mariées s'affligent de n'avoir pas d'enfants ? On m'avouera sans doute que la raison n'a point de part à tous ces chagrins ; car la raison nous fait voir évidemment qu'un défaut dont nous ne sommes point causes, ne nous doit point affliger, sur-tout lorsqu'il ne nous empêche pas de servir Dieu, & qu'il laisse notre ame, la principale partie de l'homme, dans l'exercice libre de ses facultés. Outre cela si nous réglions nos véritables intérêts par les lumieres d'un amour propre qui consultât la raison, nous trouverions qu'il est beaucoup plus commode de n'avoir aucun souci pour des enfants, que d'être dans de continuelles inquiétudes pour eux. Cela est principalement vrai pour les femmes mariées qui, n'ayant point d'enfants, goûteroient les douceurs du mariage toutes pures, si el-

les avoient l'esprit dégagé d'erreur. Il faut donc que l'on reconnoisse que le chagrin qu'elles ont d'être stériles, vient d'un préjugé déraisonnable; & d'une cause occulte très-sagement ménagée au bien général du monde, par l'Auteur de toutes choses. Il eût été à craindre que le desir de vivre sans nul souci, & de goûter les plaisirs du mariage sans aucune suite fâcheuse, ne portât beaucoup de femmes à se rendre stériles : mais on y a remédié par la fausse honte qu'elles se font de ne point faire d'enfants; ainsi l'on voit que la Providence travaille à la conservation du genre humain, dans tous les états où le sexe se rencontre, Elle y travaille à l'égard des filles, par le desir qu'elles ont de se marier, fondé sur certaines dispositions du corps, & sur quelques préjugés de l'esprit. Elle y travaille à l'égard des femmes mariées, par le deshonneur qu'elles attachent à la stérilité, & par le plaisir qu'elles attendent de leurs enfants. Elle y travaille à l'égard de celles qui sont deja meres, par l'amour actuel que leur inspire leur extrême sensibilité pour le bien & le mal de leurs enfants. Mais prenez-y garde, vous verrez qu'elle

n'y travaille point par le moyen d'une raiſon bien éclairée. Ce n'eſt qu'inſtinct, que machine, que préjugé.

Quand je vois ces bonnes & ſaintes femmes dont nous parle l'Ecriture, Sara, Lia, Rachel, ne faire point de difficulté de proſtituer leurs ſervantes à leurs maris, afin d'avoir quelque part à la gloire de leur ſexe, je me confirme puiſſamment & néceſſairement dans cette opinion que les impreſſions de l'inſtinct reglent toutes ces affaires. N'étoit-ce pas une choſe tout-à-fait deſtituée de raiſon que ces femmes s'affligeaſſent de leur ſtérilité comme d'un opprobre ; qu'elles cruſſent ôter cet opprobre par la fécondité d'autrui, & que pour l'ôter de cette maniere, elles ſollicitaſſent leurs maris & leurs ſervantes à des actions ſi éloignées de la véritable chaſteté ? Mais après tout il en faut revenir-là ; les foibleſſes & les erreurs de ces bonnes femmes qui menaçoient de mourir ſi on ne leur faiſoit des enfants, & qui faiſoient négoce des nuits de leur mari, ont eu des ſuites merveilleuſes dans la main de Dieu ; & ſi elles n'euſſent ſuivi que les idées de la raiſon, il y a long-temps que le monde ne feroit point

ce qu'il a été. Supposez qu'Ismaël, ni les quatre enfants des deux servantes de Jacob ne soient jamais nés, vous bouleverserez la plupart des événements qui ont conduit le monde au point où il est. Supposez que les deux filles de Lot n'aient point été possédées de la fureur d'avoir des enfants, & de la crainte de mourir filles, vous ruinez des nations entieres qui ont eu beaucoup de part aux événements admirables du peuple de Dieu.

On dit ordinairement que la prodigieuse inclination des femmes Israëlites à faire des enfants, partoit d'un principe de piété, à cause qu'elles savoient que le Messie devoit naître dans leur nation. On pourroit leur faire la grace de le croire charitablement, si on ne savoit pas l'humeur des femmes Païennes & Chrétiennes. Mais quand on lit les infamies que les plus honnêtes femmes du Paganisme pratiquoient, pour attirer sur leur mariage le bonheur de la fécondité; quand on voit les vœux, les pélerinages, & les remedes à quoi on court aujourd'hui pour la même fin, on ne peut croire autre chose, sinon que telle est la nature des femmes soit Juives, soit au-

tres, qu'elles ſouhaitent d'avoir des enfants, & cela ſans aucun égard à la Religion. On ſait avec quelle force Arnobe (*a*) & St. Auguſtin (*b*) ont reproché aux Païens la ſotte coûtume qu'ils faiſoient ſuivre à leurs nouvelles mariées. Il étoit impoſſible de l'obſerver ſans éteindre tous les ſentiments de la pudeur, & je m'étonne que les ſaints Peres n'aient pas eu honte de la décrire auſſi vivement qu'ils l'ont fait. Cependant les filles les plus honnêtes ſe mettoient au-deſſus du ſcrupule, dans l'eſpoir que cela leur ſerviroit à devenir meres. Je ne dis rien des femmes qui, pour le même deſſein, ſe faiſoient fouetter en pleine rue. Le Sénat Romain étoit ſans doute bien-aiſe de les voir ainſi ſoigneuſes de la multiplication, & il eût été bien fâché qu'on les eût guéries de cette foibleſſe. Elle étoit trop utile au public pour ne la pas fomenter.

(*a*) *Etiamne Mutunus cujus immanibus pudendis, horrentique faſcino veſtras inequitare matronas & auſpicabile ducitis & optatis.* Arnob. *Adversùs Gentes. Lib. IV.*

(*b*) *In celebratione nuptiarum ſuper Priapi ſcapum nova nupta ſedere jubebatur.* Auguſt. *de Civit. Dei, Lib. VII. Cap. 24.*

§. VI.

De l'origine du mariage. La jalousie, passion déraisonnable, a plus contribué que la raison, à établir des mariages, & à empêcher la communauté des femmes.

Il n'est pas jusqu'à la ridicule crainte du cocuage, qui n'ait son utilité dans le monde. Pour vous expliquer cette pensée, je prends la chose d'un peu haut, & je dis qu'il n'y a point de doute que la jalousie n'ait empêché l'introduction de la communauté des femmes qui eut été une source de confusion dans la société civile. Les hommes ayant naturellement beaucoup d'amour pour eux-mêmes, ont toujours cherché leur avantage plutôt que celui d'autrui; desorte qu'au commencement chacun s'est accommodé du mieux qu'il lui a été possible, sans se soucier beaucoup de la commodité des autres. Mais comme ceux qui s'étoient mis à leur aise, avoient sujet d'appréhender qu'un plus fort ne les dépouillât de leur prise, l'amour du repos & la crainte porterent bientôt

les hommes à convenir mutuellement que chacun se contenteroit de ce qu'il avoit occupé ; & voilà l'origine du *Tien* & du *Mien*. Ce partage ne regarda point les choses qui peuvent être possédées toutes entieres par plusieurs personnes, je veux dire qui peuvent servir aux uns, sans que les autres en reçoivent du préjudice ; car les hommes furent bien-aises de ne point multiplier les sujets de leurs querelles ; & ainsi ils consentirent de n'avoir point en propriété ce qui pouvoit être sans diminution à l'usage de tous les autres ; & c'est pour cela que l'air & les rivieres ne subirent point le partage du *tien* & du *mien*. Sur ce pied-là les hommes ne devoient pas établir aucun droit de propriété sur les femmes : ils les devoient laisser au rang des choses qui se possédent par indivis. Rien ne trouble davantage leur repos que l'intérêt du *tien* & du *mien*, c'est la source de leurs inquiétudes ; & par conséquent un amour propre qui auroit été dirigé par la raison, n'eût pas multiplié la matiere des querelles par le partage des femmes. On les eut laissées un bien commun comme l'eau d'une riviere ; & cela avec d'autant plus de

fondement que le nombre des femmes eſt égal à peu-près à celui des hommes : ce qui eut fait qu'il n'eût pas été néceſſaire que les uns attendiſſent la commodité des autres, comme l'on fait à préſent à l'égard de certaines choſes qui ſont d'un uſage public ; car, par exemple, les habitants d'une ville ne peuvent pas moudre tous à la fois. Il eût donc été à craindre, ſi Dieu n'y avoit remédié, que l'amour-propre, l'amour du repos, l'intérêt bien entendu, n'introduiſiſſent dans le monde la communauté des femmes.

On ſe recriera ſur ceci, je le prévois, & on dira tout auſſi-tôt que la raiſon & les idées de l'honnêteté ont ſuffiſamment mu les hommes à établir la propriété des femmes ; mais on me permettra de répondre que ceux qui raiſonnent ainſi, font l'homme beaucoup plus raiſonnable qu'ils ne doivent. Il faut ſe déſabuſer une fois pour toutes de l'opinion que l'on a, que les hommes ſe ſont conduits par les idées de la raiſon dans l'établiſſement des ſociétés. S'ils avoient conſulté la raiſon, ils n'auroient pas fait ce qu'ils ont fait à l'égard du ſexe. Ils auroient vu que pour n'avoir pas tant

de choſes à garder, il falloit faire une grande différence entre la poſſeſſion d'un champ, ou d'une vigne, & la poſſeſſion d'une femme, puiſqu'un champ eſt une ſorte de bien dont un homme ne ſauroit recueillir le fruit, ſans l'ôter à tous les autres, au lieu que les femmes ſont comme cet arbre d'or de la Sibylle, dont on pouvoit arracher les branches ſans qu'il en reſtât moins.

Ainſi la raiſon eut plutôt conſeillé la communauté que la propriété des femmes. Mais je dis outre cela qu'il ne faut pas croire que les hommes aient eû beaucoup d'égard, dans les commencemens de la ſociété, au bien ou au mal à venir. Ils n'ont ſongé qu'à remédier aux maux dont ils avoient dejà fait l'expérience, ou qu'ils regardoient comme prochains. Or, ſi nous les ſuppoſions ſans jalouſie, nous trouverions que la communauté des femmes ne leur auroit été d'abord d'aucune incommodité: ils ne ſe ſeroient donc guere ſouciés de l'abolir. Et quant aux déſordres qui pouvoient naître à la longue, croyez-moi, ils ne s'en fuſſent pas trop tourmentés. On ne portoit pas ſa vue ſi loin en ce

temps-là, & pour moi je ne saurois me persuader que les sociétés se soient formées, parce que les hommes ont prévu, en consultant les idées de la raison, qu'une vie solitaire ne feroit honneur ni à leur espece, ni à leur Créateur, ni à l'univers en général. Le plaisir présent & l'espérance prochaine de vivre en sûreté, ou bien la force, ont produit les premieres républiques, sans qu'on ait eu en vue les loix, le commerce, les arts, les sciences, l'agrandissement des Etats, & toutes les autres choses qui font la beauté de l'histoire. On ne prévoyoit pas ces suites au commencement; & quand même on les eût prévues par les lumieres d'un esprit destitué de passions, on ne s'en seroit pas remué. Nous sommes trop froids quand il n'y a que la raison qui nous pousse, & le sort des sociétés humaines eût été remis en de très-mauvaises mains, si les hommes n'eussent été sollicités à vivre ensemble que par cette seule considération, *Qu'il n'est pas raisonnable qu'une créature propre à la société vive dans la solitude.* De la maniere que nous sommes faits, il faut que l'on nous porte aux choses par la voie du

sentiment, & nous ne serons capables d'agir par pure raison & par lumiere, que dans ce bienheureux état dont nous parle Jesus-Christ, où l'on ne prend ni ne donne des femmes en mariage.

Vous vous perdez dans les airs me dira-t-on; c'est raisonner à perte de vue sur des choses abstraites & sublimes, & il ne s'agissoit que d'une petite calamité humaine que vous avez désignée par son nom un peu trop librement. Que peut avoir de commun la disgrace d'un mari à femme galante, avec tout cet appareil de philosophie?

Je réponds que notre raison n'étant pas propre à empêcher que la communauté des femmes ne s'introduisît dans le monde, il a fallu se servir d'une autre machine pour l'empêcher. Or cette machine n'est autre chose que ce sentiment inquiet & rongeant que l'on appelle la jalousie, & qui accompagne l'amour que l'on a pour une femme. Cette passion tout-à-fait déraisonnable a été cause dès le commencement, qu'un homme qui devenoit amoureux d'une fille, souhaitoit de l'avoir en propre, parce qu'il sen-

toit un grand déplaisir dès qu'un autre la vouloit. Or est-il que cette passion & la crainte du cocuage sont de même espece ; donc cette crainte a empêché la communauté des femmes.

J'ai déjà dit que cette passion est tout-à-fait déraisonnable. Mais qu'est-il besoin de chercher des preuves d'une chose qui saute aux yeux ? N'est-il pas de la derniere évidence que l'on ne doit pas faire consister son malheur dans la mauvaise conduite d'autrui, ni s'affliger quand on ne perd rien ? Qu'un homme s'afflige de ce qu'on lui dérobe son argent, ou les fruits de son jardin, cela est pardonnable, parce qu'il ne peut plus se servir ni de son argent, ni des fruits de son jardin. Mais il n'en va pas de même quand son épouse favorise un amant. Qu'on me dise un peu ce qu'il y perd? N'est-ce pas l'arbre de la Sibylle où l'on ne trouve jamais la place du rameau qui en avoit été enlevé ? N'y trouve-t-il pas tout autant de fruits qu'auparavant ; & plus même qu'il n'en peut prendre? Voyez néanmoins combien ce misérable préjugé, cette erreur aveugle, cet instinct qui fait dire tristement,

Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Voyez, dis-je, combien cette sottise est nécessaire au bien général du monde.

Aristippe étoit un homme au dessus des préjugés, & un véritable transfuge de l'instinct. Quelqu'un le reprenoit un jour de ce qu'il s'attachoit à une courtisane. *Trouvez-vous*, lui répondit-il, *qu'il vous importe beaucoup, quand vous entrez dans un logis ou dans un vaisseau, que ce soit plutôt un logis ou un vaisseau dans quoi personne n'ait encore mis le pied, qu'un autre?* C'est ainsi qu'on parle quand on écoute les conseils de la raison, dans le silence des passions & des préjugés. Mais comme ces conseils introduiroient dans le monde de très-grands désordres, il est important qu'on ne les écoute pas, & qu'on laisse parler à leur place les préjugés & les passions. On met par-là les choses dans leur bon train. L'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train: tout ce qu'il y a à dire, c'est que ce que

la nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de l'instinct.

Tous les hommes, quelque corrompus ou quelque ignorants qu'ils soient, ont un fonds de raison qui leur persuade qu'il ne faut rien faire d'inutile, qu'il ne faut point préférer un bien à un autre, s'il n'est pas meilleur que l'autre, qu'il ne faut pas exclure les autres hommes de la possession d'un bien, lorsqu'ils en peuvent jouir sans nous faire aucun préjudice. A ne suivre que cette raison, il est bien certain que l'on ne chercheroit pas plutôt à satisfaire les desirs de la nature avec une fille, qu'avec une femme de joie, toutes choses étant égales d'ailleurs, & qu'on ne feroit pas plus de difficulté de prêter sa femme, que de prêter un livre. C'est ici où mon Lecteur verra clairement combien les préjugés & les passions déraisonnables nous sont nécessaires; car il verra que, si les hommes n'eussent pas été sujets à la jalousie, ils n'auroient pas rempli leur esprit de tant d'imaginations creuses qui les portent à faire dépendre leur bonheur de la sagesse d'autrui, & à préférer une novice à une maî-

treſſe paſſée & bien experimentée. Cela choque toutes les regles du bon ſens, & néanmoins il eſt bon que les hommes aient ce faux goût, ces inſtincts aveugles, ces préjugés, ces paſſions; parce qu'autrement la pudeur, l'honnêteté & l'état du mariage ſeroient peut-être inconnus au monde. Hélas! ſi chacun étoit du ſentiment de ceux qui diſent que les premieres faveurs d'une fille ſont les ragoûts des ſots, & qui louent la pratique de quelques peuples d'Orient chez qui le mari ne veut point coucher avec ſa femme, qu'après qu'un autre, payé pour cela, a paſſé la premiere nuit avec elle, les choſes ſeroient bien différentes de ce qu'elles ſont.

L'incontinence eût bien porté les deux ſexes à s'unir enſemble; mais les hommes ne ſe fuſſent guere ſouciés d'avoir une femme en propre, s'ils n'euſſent été ſujets qu'à l'incontinence. En ce cas-là ils euſſent fait ce que font aujourd'hui les chaſſeurs quand la ſoif les preſſe. Ils vont à la premiere fontaine ou au premier cabaret qui ſe préſente; ils s'y deſalterent & ne ſont nullement fâchés que

que d'autres en fassent autant. C'est ainsi qu'on en eût usé à l'égard des femmes. Tout le monde eût été du goût d'Aristippe, & par cette indifférence on eût causé de la confusion dans la société civile, & l'on eût effacé toute sorte de pudeur. Ces inconvénients, dira-t-on, n'eussent-ils pas déterminé l'homme à établir le mariage ? Nullement, parce que la raison & la lumiere purement naturelles apperçoivent moins clairement ce désordre, que ce principe : „ Il ne „ faut pas s'embarrasser de la propriété „ d'un bien qui ne nous porte pas plus „ de commodités, lorsque nous le „ possédons seuls, que lorsque nous „ le possédons avec d'autres ; & c'est „ une bassesse très-sordide de priver „ les autres d'une chose dont ils peu„ vent jouir, sans qu'il nous en re„ vienne le moindre dommage". Pour empêcher les effets de ce principe, il a fallu que l'homme ait été jaloux, & ainsi la providence est arrivée par la jalousie au but que la raison n'eût su atteindre.

J'en ai déjà dit assez pour faire entendre cette pensée ; mais parce que mon livre peut tomber entre les mains

de certaines femmes qui n'ofent pas témoigner qu'elles entendent tout ce qu'elles entendent véritablement, je dois m'expliquer de façon qu'elles ofent, en faifant bien les modeftes, demeurer d'accord qu'elles m'ont compris. Je remarque donc que deux chofes ont été néceffaires pour établir dans le monde la propriété des femmes par la voie des paffions ou de l'inftinct : la premiere qu'il y eût des femmes plus propres à donner de l'amour à certains hommes qu'à d'autres ; la feconde que l'amour fût accompagné de la crainte que l'objet aimé ne donnât à d'autres.

Pour venir à bout de la premiere de ces deux chofes, la nature a tellement mis une fage proportion entre certaines machines humaines, que les unes n'ont prefque qu'à fe préfenter devant les autres, pour exciter en elles le mouvement du fang & des efprits animaux qui produit l'amour. On ne fauroit mieux défigner cela qu'en difant que c'eft un *je ne fais quoi*, fi ce n'eft que l'on fe veuille fervir de la comparaifon d'une clé & d'une ferrure. Cette comparaifon n'eft pas mauvaife ; car puifqu'il y a des

gens qui voient une infinité de femmes aſſez familiérement ſans en devenir amoureux, & qu'ils le deviennent d'une autre dès la premiere vue, il faut bien dire qu'ils ne touchent point par leur action ſur les yeux & ſur les oreilles de ces hommes, l'endroit du cerveau qui s'ouvre pour donner paſſage aux eſprits qui vont échauffer le cœur, au lieu que cette autre va frapper du premier coup ſur cet endroit. Or n'eſt-ce pas être la clé que la nature avoit faite pour cette ſerrure? Par ce moyen les deſirs vagues d'un chacun ont pu s'arréter de telle ſorte ſur certaines femmes qu'il ait mépriſé pour elles toutes les autres.

Mais comme cela ne ſuffiſoit pas pour former le lien conjugal, il a fallu que la nature ait joint enſemble l'amour & la jalouſie, il a fallu que par cela même qu'un homme étoit amoureux d'une femme, il ſouhaitât qu'un autre n'en fût point aimé; & afin qu'il le ſouhaitât, il a fallu qu'il ſentît beaucoup de chagrin de toutes les marques d'amitié qu'elle accordoit à un autre. Voilà de la jalouſie toute pure. Les inquiétudes & les deſirs qui l'accompagnent ont pro-

duit un fort bon effet ; car c'eſt delà que ſont venues les careſſes & les complaiſances, les plaintes & les ſoupirs, qui ont fait préférer un homme à tous ſes rivaux. Celle qui avoit donné de l'amour en a reçu, & n'a pas été moins jalouſe que ſon amant. Sur cela on s'eſt promis une fidélité réciproque, & les hommes ont regardé leurs femmes comme un bien incommunicable.

§. VII.

On ne ſauroit déterminer lequel des deux ſexes a été le plutôt amoureux.

Si l'on me demandoit où j'ai trouvé que l'amour a commencé plutôt par les hommes que par les femmes, on m'embarraſſeroit un peu ; car franchement je ne ſuis pas trop certain que cela ſoit vrai. Mais comme d'ailleurs je n'ai point de certitude que cela ſoit faux, je trouve plus civil & plus honnête de parler comme j'ai fait, que de dire le contraire. C'eſt le meilleur parti à prendre dans les choſes problématiques. On me dira que puiſque les filles ſont plutôt prêtes à marier que les garçons, c'eſt une mar-

que qu'elles ſentent plutôt la force de la nature; c'eſt une pauvre raiſon, parce que la nature n'a pas établi que l'on n'aimeroit qu'une perſonne de ſon âge, & ainſi avant qu'une fille ait douze ans, un garçon de dix-huit peut avoir conçu de l'amour pour elle. En ſecond on pourra me dire que parmi les animaux, ce ſont toujours les femelles qui commencent à devenir amoureuſes; c'eſt encore une fort pauvre raiſon, tant parce que la nature n'a établi parmi les bêtes qu'un certain temps pour les opérations de l'amour, que parce qu'elle ne leur a point donné la force d'irriter leur convoitiſe par leurs penſées. Au contraire, dans le genre humain, non-ſeulement les objets émeuvent les puiſſances, mais auſſi les puiſſances s'émeuvent entre elles. Ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt qu'à tout le moins les hommes ont été les premiers à faire paroître l'amour qu'ils ſentoient; car ſi la nature ne les a pas faits plus ſuſceptibles de tendreſſe que les femmes, elle les a faits pour le moins plus hardis & plus réſolus. Ainſi ils ont fait le perſonnage d'attaquants & le ſexe s'eſt tenu ſur la défenſive. Un

Auteur moderne a dit avec beaucoup de bon ſens que les hommes ont pris pour eux le parti le moins difficile ; & que la ſageſſe de la nature a éclaté en cela : ſa raiſon eſt que les hommes ſuivent leur penchant quand ils attaquent, au lieu que les femmes s'oppoſent à leur penchant, quand il faut qu'elles ſe défendent ; que le ſexe défendeur n'a dû ni être ſi foible qu'il ſe rendît d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rendît jamais ; que c'eſt-là le carectere des femmes, & que ce ne ſeroit peut-être pas celui des hommes.

§. VIII.

Commodités que les Prêtres & les Moines ont de ſe divertir avec les femmes.

Il eſt certain que les moines & les prêtres ont de grandes commodités pour ſe bien mettre dans l'eſprit du ſexe. Premiérement ils connoiſſent par le moyen des confeſſions les beſoins & les néceſſités de la nature, les penſées impures qui s'élevent dans l'imagination, certains menus-plaiſirs que l'on ſe donne en ſecret, & tout ce en général que l'incontinence fait faire

ou souffrir. Ils sont si adroits & si curieux à questionner leurs pénitentes, qu'il n'y a si petite tentation qu'ils ne leur fassent avouer, avec les circonstances des temps, des lieux, des personnes & des manieres. Et c'est sans doute la raison pourquoi les femmes sont plus longtemps à confesse que les hommes; ce qui n'arriveroit pas si les confesseurs étoient des femmes; car alors, comme le dit un jour fort agréablement un Roi d'Espagne, ce ne seroit pas les hommes qui seroient le plutôt expédiés. Or qui doute qu'un homme qui connoît si particuliérement les inclinations & les actions les plus secretes des femmes ne soit plus propre qu'un autre à les faire condescendre à ses desirs déréglés.

Outre cela ces Messieurs ont des adresses merveilleuses pour s'impatroniser dans les familles. Ils trouvent les bonnes gens persuadés que leurs visites fréquentes répandent la bénédiction du ciel sur une maison : ils profitent d'une prévention si favorable, & par ce moyen le sexe se familiarise avec eux sans qu'on y trouve à redire, parce que ces longs entretiens que l'on a avec eux, ces tête-à-tête si fréquents

peuvent passer pour des consultations sur quelques cas de conscience, & sur les moyens de se corriger de ses mauvaises habitudes. Ne doutez pas que la nature ne songe à elle dans ces occasions. Ceux qui sont un peu difficiles sur ce chapitre & qui connoissent bien les moines & les curés, n'augurent rien de bon de tous ces commerces.

De plus combien y a-t-il de bonnes femmes qui craignant l'indiscrétion d'un jeune éventé qui seroit bien fâché que l'on doutât dans le monde du succès de ses galanteries, sont des Lucreces à son égard, tandis qu'elles ne refusent rien à Mr. le Curé, au Révérend Pere celui-ci, au très-révérend Pere celui-là, que la bienséance oblige à se taire?

Combien d'autres préferent les caresses amoureuses de ces Messieurs à celles d'un homme du monde, par la raison qu'elles se persuadent que les hommes du monde, n'ayant point de mesures à garder, s'épuisent & s'énervent dans le fréquent usage des plaisirs, & que les autres n'ayant pas toujours l'occasion en main, sont toujours frais, vigoureux, & bien affamés. De

quelque cause que cela vienne ; un homme sorti de chez les Jésuites nous assure que s'il osoit nommer les grandes Dames, aussi bien qu'il nomme par leur nom & surnom ceux de cet ordre qui ont eu des aventures galantes, il feroit trembler les Gentils-hommes, frémir les Présidents, rougir les conseillers, blémir les avocats, pâlir même les Trésoriers & des Gouverneurs de places frontieres ; mais, dit-il, il faut ici faire par discrétion comme les Perses dans leurs cérémonies, mettre le doigt sur la bouche, & admirer ces indicibles mysteres. C'est le P. Jarrige qui se vante ainsi d'avoir en main de quoi jetter l'épouvante dans l'ame de tant de maris. Et qu'on ne dise pas qu'il a publié cela par un esprit de calomnie dont il s'est repenti depuis publiquement ; car selon la remarque de quelques Auteurs Catholiques, il n'a désavoué en particulier aucune des histoires scandaleuses qu'il avoit rapportées, ce qui est une preuve indubitable de leur vérité, puisque les Jésuites au milieu desquels il publia sa retractation, n'auroient pu lui donner l'absolution d'avoir avancé contre eux tant de calomnies, sans l'obliger à en

reconnoître publiquement la fausseté, si les faits qu'il avoit rapportés n'avoient pas été véritables.

Enfin, puisqu'il faut tout dire, la multitude des couvents de Religieuses, où il y a tant de filles dévorées par les flammes de l'incontinence, & où les gens d'Eglise ont toujours eu l'adresse de s'insinuer, nous persuadent que les vœux du célibat favorisent fort les entreprises amoureuses, principalement lorsque la discipline est aussi relâchée qu'elle l'est à-présent. Aussi la plûpart des filles aiment mieux un cloître qu'un mari, en Espagne & en Italie, parce que la garde sévere d'un mari jaloux y est plus difficile à tromper que celle d'une supérieure *quæ non ignara mali miseris succurrere discit.* Nos François qui ont voyagé dans ce pays-là, étourdissent le monde du récit de leurs aventures galantes avec des Nonnains, & se louent extrêmement de leur courtoisie. Ce ne sont pourtant point les Cavaliers qui font le mieux leurs affaires avec ces charitables recluses : ce sont les moines & les ecclésiastiques par tout pays.

Leur célibat est mille fois plus doux que le mariage pour des gens nés vo-

luptueux. Car ceux qui sont possédés de l'esprit de libertinage ne trouveroient rien de plus incommode que d'être obligés de fixer leurs amours à un seul objet ; mais rien de plus doux que d'aller de belle en belle & de se divertir tantôt avec la femme de son voisin, tantôt avec celle de son ami, tantôt dans un cloître avec les chastes épouses du Seigneur.

Jouir de la femme ou de la fille d'autrui, c'est plaisir tout pur, c'est voir toujours le sexe par son beau côté : s'embarrasser dans le mariage, c'est acheter bien cher le plaisir de la jouissance : c'est pour un plaisir mille douleurs. Il faut essuyer tous les chagrins de sa compagne. Les soucis & les querelles domestiques, le soin des enfants & mille autres choses de cette nature, empoisonnent le peu de bien qu'on y peut goûter.

Voilà comment les Prêtres & les Moines savent tirer parti de leur état. Delà est venu ce proverbe milanois, *veux-tu te damner, fais-toi Prêtre.* C'est ce qui faisoit dire à Polidore Virgile en parlant du célibat des Prêtres : „ Tant s'en faut que cette chasteté „ forcée ait surpassé celle des gens

„ mariés, qu'il n'y a point de vice
„ qui ait causé plus de honte au
„ Clergé, plus de mal à la Religion,
„ & plus de chagrin aux bonnes ames,
„ que l'impudicité des Prêtres. C'est
„ pourquoi il seroit peut-être égale-
„ ment à souhaiter & pour le bien de
„ la République & pour celui des Ec-
„ clésiastiques, qu'enfin on leur resti-
„ tuât le droit de contracter le ma-
„ riage, dont il leur seroit plus aisé
„ d'observer les loix sans infamie,
„ que de ne se point souiller dans le
„ célibat.“

Du Mariage des Prêtres.

Joseph Hall, célebre Prélat Anglican, dont il a été question en parlant des disputes des Arminiens & des Gomaristes; traite entre autres controverses celle du vœu de célibat dans une lettre intitulée *Discours Apologétique touchant le mariage des Personnes Ecclésiastiques.* Elle ne couta que trois heures à l'Auteur, & que trois feuillets. Elle est de 23 pages *in*-12. dans la Traduction Françoise de Jaquemot. Douze ans après qu'elle eut paru, un Prêtre Anglois la réfuta par un

Ecrit de 380 pages. Joseph Hall. lui repliqua avec une extrême promptitude par un livre qu'il intitula *Apologie pour l'honneur du mariage des personnes ecclésiastiques contre les malicieuses calomnies de C. E. Prestre Pseudo-Catholique.* Il le publia en Anglois l'an 1620. La Traduction Françoise de Jaquemot, fut imprimée à Geneve l'an 1665, & contient 362 pages *in*-12. L'Auteur fut bien-aise de trouver sa diligence, *afin que son outrecuidé Adversaire, & ses Partisans séduits, pussent voir comment un mariage bien ordonné n'est point cause de la fetardise & stupidité de nos esprits, ni de la lâcheté de nos mains.* Tout marié qu'il étoit il acheva cette réponse, & il l'écrivit *par deux fois de sa propre main* en fort peu de temps, quoiqu'il travaillât à cela *comme par recréation & divertissement des plus importantes affaires de sa vocation, lesquelles le pressoient alors plus qu'à l'ordinaire.* Ceci nous donne sujet de conjecturer que le Prêtre Anglois s'étoit servi du lieu commun que le mariage détourne trop de l'étude. Il étoit échappé à Mr. Hall quelques expressions qui semblent signifier que la continence est impossible; & on l'em-

barrassa un peu par les conséquences que l'on tira de cette These. Voici l'une des objections du Prêtre Anglois. *Mr. Hall a esté absent en France; la Chair est fragile, les tentations sont fréquentes, si est-ce qu'il auroit pris à grand desdain & mespris d'estre soupçonné de quelque deshonnesteté tant alors que avant son mariage: Si Mr. Hall a bien pû vivre si long-temps chastement, pourquoy n'auroit pû vivre ainsi plus longuement?* Il répond que cette conclusion ne vaut rien, & il la compare à celles-ci: „ Un bon nageur peut retenir son „ souffle sous l'eau pour quelques mi- „ nutes de temps, pourquoy ne le „ pourroit-il pas aussi retenir pour une „ heure? pourquoy non pour plus „ long-temps? Un Papiste dévot peut „ bien jeusner après avoir desjeusné, „ jusques à son disner après midy, „ pourquoi donc ne pourroit-il pas „ jeusner une semaine entiere? pour- „ quoy non un mois? pourquoy non „ autant de temps que *Eve* la fille de „ Meurs"? Après cela il répond entre autres choses: que St. Paul ayant permis aux mariés de se séparer *pour un temps par consentement mutuel, afin qu'ils vaquent à jeusne & à oraison*, leur

commande *de retourner ensemble, afin que Satan ne les tente à cause de leur incontinence.* Ce qui suppose que de ce qu'on peut se contenir quelques jours, il ne s'ensuit pas qu'on le puisse faire toute sa vie. *Là où il y a de l'impossibilité*, objecte-t-on à Mr. Hall, *ou de la nécessité, il n'y a point de péché, point de conseil; comme nul homme ne peche en ce qu'il ne fait pas de nouvelles estoiles, ou en ce qu'il ne fait pas des miracles.* „ il répond que c'est un vieux argu-„ ment qui a souvent esté sonné aux „ oreilles d'Augustin & de Prosper de „ la part des Pélagiens". On lui objecte encore ceci : *Le pere ne peut blâmer son enfant d'incontinence; se contenir implique de l'impossibilité : se pourvoir d'un mari ou d'une femme, n'est pas un œuvre qui se fasse seulement en une heure, & cependant que feront-ils?* Certainement répond-il, „ ce personnage „ entend parler de ces chaudes ré-„ gions de sa Religion, où ils sont si „ bouillans, qu'il faut qu'on leur per-„ mette des bordeaux au moins de „ l'un des sexes : Autrement quelle „ étrange violence est celle-cy qu'il „ conçoit? Comme notre *Junius* a „ respondu à son *Bellarmin*, en cas

„ semblables, *Hic homo sibi videtur*
„ *agere de equis admissariis ruentibus in*
„ *venerem, & de hyppomane, non de*
„ *hominibus ratione præditis.* Il parle
„ comme s'il avoit à faire avec des
„ Estalons, non avec des hommes,
„ non avec des Chrestiens, entre les-
„ quels l'on doit présupposer qu'il y
„ ait un ordre décent & convena-
„ ble, & un deu esgard au temps &
„ aux choses qui sont de saison & ex-
„ pédientes". Enfin on lui objecte les cas de divorce : *Le mari & la femme sont séparés sur quelque discord, ou maladie : Que feront-ils ? Il est impossible de vivre en continence à c'est homme-là. Je répons que si c'est seulement leur volonté qui les sépare, il faut qu'elle cede à la nécessité. La dissention ne les doit pas dispenser ou distraire du remede nécessaire du péché : Que si c'est la nécessité, elle trouve du soulagement en leurs prieres. S'ils invoquent & reclament celuy qui les appelle à continence par cette sienne main, il les exaucera & leur donnera moyen de perseverer. Et pourquoy non donques en la nécessité de nos vœux ? Cette ci est une nécessité qui procede de nostre invention, celle-là procede de luy. Il s'est obligé à tenir ses propres promesses, & non les nostres..*

Quiconque examinera sans prévention ces réponses de Mr. Hall, les trouvera un peu bien foibles. C'est en vérité un combat semblable à celui d'un Général d'armée qui s'étant trop avancé dans le Pays ennemi ne s'en retire qu'avec la perte de l'arriere-garde. Tout Ecclésiastique qui avouera que la continence surpasse les forces humaines, & qui donnera cette raison pourquoi il s'est marié, rendra fort suspect le temps qui a précédé ses nôces, temps où il étoit encore plus jeune que lorsqu'il a pris une femme. Car si pour se justifier quant à ce temps-là il alléguoit qu'il avoit vêcu sans amour; mais qu'enfin une certaine femme l'ayant touché par certaines sympathies qui se trouvent dans la nature & par certaines proportions machinales entre les objets & les facultés, il s'étoit senti privé de la force de se contenir qu'il avoit eue auparavant; si dis-je, il se servoit d'une telle Apologie, il s'exposeroit à des questions fort importunes & embarrassantes. Comment avez-vous fait, lui diroit-on, depuis cette fatale rencontre qui vous a rendu amoureux? Vous avez été occupé cinq à six mois, un

an

an peut-être, à la recherche de l'objet aimé, & à régler avec les parents les conditions. Votre amour vous ôtoit la continence, il faloit donc que vous tombassiez dans le désordre. Mais qu'eussiez-vous fait si une femme mariée vous eut frappé par ces sympathies, ou par ces proportions dont vous parlez ? Eussiez-vous pu vous contenir ? Si cela est, l'amour & la continence ne sont point incompatibles, & vous tombez en contradiction. Si vous n'eussiez pas pu vous contenir, vous fussiez tombé dans l'adultere ou réellement ou de volonté.

Mais si après votre mariage votre servante, qui sera peut-être & plus jolie & plus jeune que votre épouse, se trouve placée à votre égard dans ces proportions machinales, vous voilà amoureux d'elle, & par conséquent incapable de vous contenir. La même chose arrivera si une femme mariée se rencontre dans les mêmes proportions ; & ainsi l'on ne peut compter sur votre vertu : on peut craindre tous les jours quelque scandale de votre conduite, ou pour le moins vous considerer comme une personne dont la vertu est appuyée sur

un mauvais fondement. Il est sûr qu'un homme que sa profession engage, non seulement à bien vivre, mais aussi à passer pour chaste, ne peut bonnement & honnêtement reconnoître qu'il s'est marié parce qu'il lui étoit impossible de se contenir. Il doit dire qu'il l'auroit pu, & qu'il n'a pris une femme qu'afin d'avoir des enfants, & une société domestique & de confiance, &c. Concluons que la controverse du célibat ne peut être bien traitée, si l'on ne prend pas garde à ne se pas trop exposer au canon de l'ennemi. Mr. Hall est beaucoup plus fort quand il allégue les mauvais effets des vœux monastiques, les citations ne lui manquent point. En voici une. *Nos histoires ne nous disent-elles pas qu'au regne d'Henry troisieme*, Robert Grosseteste, *le fameux Evêque de Lincolne, en sa visite fut contraint de rechercher la virginité de leurs nonains, en pressant leurs mamelles*, indignum scribi, *comme escrit* Mathieu Paris.

Au reste ce n'est pas seulement dans les communions protestantes qu'on a cru l'impossibilité de se contenir: il y a eu des catholiques Romains qui ont eu la même pensée; car ils se moquoient

des Ecclésiastiques qui s'abstenoient de l'adultere & de la fornication, & ils les prenoient ou pour des Eunuques, ou pour des Sodomites, & il y avoit des paroisses où l'on exigeoit du Curé qu'il eût une concubine : on ne croyoit pas sans cela que l'honneur des femmes fût à couvert, & cela même ne les mettoit pas hors de péril. C'est Nicolas de Clemaugis qui nous raconte ces choses. *Taceo de fornicationibus & adulteriis* (Clericorum) *à quibus qui alieni sunt, probro cæteris ac ludibrio esse solent, spadonesque aut sodomitæ appellantur; denique laici usque adeò persuasum habent nullos cœlibes esse ut in plerisque parochiis non aliter velint Presbyterum tolerare, nisi concubinam habeat, quo vel sic suis sit consultum uxoribus, quæ nec sic quidem usquequaque sunt extra periculum.*

§. X

Si le *Magistrat peut & doit punir la Paillardise?*

ALEXANDRE ALES, Théologien célébre de la Confession d'Augsbourg, au XVI. siecle, étant professeur à Francfort sur l'Oder, eut une dispute sur cette Question, avec un Anonyme.

On entend assez que cette dispute ne rouloit point sur l'adultere, mais sur la simple fornication; car encore que la punition de l'adultere soit une chose aussi rare que ce crime-là est fréquent, elle passe néanmoins pour légitime entre les docteurs Chrétiens. Ales n'avoit donc à combattre qu'un Antagoniste, qui lui soutint, que le Magistrat ne peut ni ne doit punir la fornication. On différa de prononcer sur cette dispute; & il y a beaucoup d'apparence qu'Ales indigné de ce délai ne voulut plus demeurer parmi les gens qui se déclaroient si favorables à l'impunité des fornicateurs. L'indignation ne siéoit pas mal dans un tel cas à un Professeur en Théologie, qui avoit vu la naissance de la Réformation, & qui devoit naturellement espérer qu'il ne vivroit pas assez pour voir revenir la morale au premier relâchement. Rien ne pouvoit faire plus d'honneur à la religion protestante, que la sévérité des maximes qui se rapportent à la chasteté; car l'observation de ces maximes est le triomphe le plus mal aisé à obtenir sur la nature, & celui qui peut le mieux témoigner que l'on tient à Dieu par les liaisons réciproques de sa

protection & de son amour. C'étoit donc un grand sujet de scandale, que dès l'an 1542, un théologien protestant, qui soutenoit que les Magistrats peuvent & doivent punir les fornicateurs, trouvât des oppositions, & y succombât en quelque maniere. Aujourd'hui que l'on est tout accoutumé à la tolérance de ce crime, personne presque ne s'en offense. Un fort honnête homme m'a assuré depuis peu, que les Magistrats de Strasbourg ont une telle indulgence pour une fille qui s'est laissé faire un Enfant, que pourvu qu'elle leur vienne payer l'amende à quoi ces sortes de fautes sont taxées, ils lui donnent la réintégrande, ils la réhabilitent dans sa premiere réputation, ils établissent des peines contre tous ceux qui oseroient à l'avenir lui faire le moindre reproche. Voilà sans doute un privilege plus singulier que celui de donner des Lettres de réhabilitation aux familles qui ont dérogé à leur Noblesse; & s'il étoit permis de rire dans une matiere de cette importance, on diroit que les Magistrats de Strasbourg ont dû nommément stipuler la conservation de ce privilege, lorsqu'ils ont capitulé avec la France,

& lorsqu'après la paix de Ryswyck ils ont demandé le renouvellement de leur capitulation. Je sais bien que par leur prérogative ils ne croient point faire mentir cet axiome certain & incontestable de l'antiquité. *Nulla reparabilis arte læsa pudicitia est; deperit illa semel.* Ils ne prétendent point rétablir, physiquement parlant, la virginité perdue; ce seroit combattre le vrai sens de l'axiome: mais moralement parlant, ils prétendent la restituer; puisqu'ils prennent sous leur protection la rénommée d'une mal honnête fille, & qu'ils la mettent à couvert de la médisance, de sorte qu'elle peut aller par-tout la tête lévée, aussi sûrement qu'une honnête fille. On dit même que l'efficace de leur sentence est telle, que les filles, qui ont eu des enfants, & qui en payant l'amende ont obtenu la réhabilitation, trouvent un mari aussi aisément, & presqu'aussi avantageusement, que si elles n'avoient point fait cette faute. Mais j'attribuerois plutôt cela au peu de délicatesse des hommes qui les épousent, qu'à leur persuasion de l'efficace de la sentence. Quoi qu'il en soit, nous pourrions dire à ceux qui supposent que le payement d'une amen-

de répare les crimes de cette nature, ce que l'on a dit à ceux qui s'imaginoient qu'un peu d'eau claire effaçoit la tache d'un homicide ;

Ah ! nimium faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ (a).

Ce même homme m'assura, que ce qu'il savoit très-certainement des coutumes de Strasbourg, il l'avoit aussi ouï dire touchant plusieurs autres endroits de l'Allemagne. De telles loix eussent bien mis en colere le Théologien dont je parle ; car tant s'en faut que ce soit punir la fornication, que c'est en quelque maniere la recompenser, vu que l'avantage de se produire par-tout, sans la crainte d'aucun reproche, ni d'aucune médisance, est un bien qui surpasse de beaucoup le préjudice de l'amende que l'on a payée, qui n'est pas quelquefois la moitié du gain que l'on a fait en s'abandonnant.

J'ai ouï dire à des personnes bien judicieuses, que l'usage d'une infinité de pays est plutôt une recompense qu'une peine de la fornication. Cet usage est que ceux qui se reconnois-

(a) *Ovidius Fastor. lib. II. vs. 45.*

sent les peres d'un bâtard, soient condamnés à le nourrir, & à donner à la mere quelque somme de deniers. L'ordre de pourvoir à la nourriture de l'enfant ne peut point passer pour une peine, puisque le droit naturel a établi clairement cette obligation. On ne peut donc compter pour peine que l'argent qui est donné à la fille : mais, outre que c'est un châtiment fort leger à l'égard du pere, c'est à proprement parler une recompense à l'égard de la mere." Or c'est une chose bien „ étrange, disoient ces Messieurs là, „ que les Tribunaux Chrétiens ajugent „ des recompenses à des filles pour „ avoir perdu leur honneur, en scandalisant le public". Quelqu'un leur repliqua, que la perte qu'elles avoient faite, qui leur rendoit à l'avenir plus difficile la rencontre d'un mari, demandoit comme un acte de *justice* qu'on leur procurât quelque dédommagement. „ Non répondirent-ils, ce „ n'est point un acte de justice : c'est „ une faveur ; c'est une grace : la justice ne demande pas que des personnes qui ont souffert du dommage par la transgression volontaire „ des Loix de Dieu, & des loix de

„ l'honneur humain clairement con-
„ nues, obtiennent un dédommage-
„ ment, & si le souverain vouloit répan-
„ dre des graces, il devroit choisir des
„ sujets plus dignes. Obligeroit-on les
„ hommes à récompenser une fille,
„ qui, en commettant un vol pour
„ l'amour d'eux, & à leur instiga-
„ tion, se seroit estropiée ou d'un
„ bras, ou d'une jambe? Tant s'en
„ faut qu'un Juge lui fît obtenir quel-
„ que gratification qui réparât le dom-
„ mage qu'elle auroit souffert, qu'il
„ la condamneroit à des peines corpo-
„ relles. Il arriveroit la même chose
„ dans tous les cas punissables où elle
„ perdroit quelque membre, en exé-
„ cutant les conseils d'un homme. Il
„ n'y a que la fornication qui soit ex-
„ ceptée de cette regle: appellons-la
„ donc *le delict commun & le cas privi-*
„ *legié*, termes consacrés séparement
„ à d'autres choses, & sur quoi il pa-
„ rut un livre à Paris, l'an 1611 (*a*)".
Quelqu'un allégua là-dessus, que les Magistrats d'Amsterdam, fatigués de la multitude de servantes, qui accusoient de leur grossesse quelqu'un des

(*a*) Il est composé par *Benigne Milletot*, conseiller au Parlement de Dijon.

fils de la maison, avoient fait un réglement, que désormais on ne donneroit à ces sortes de créatures que 25 florins, moiennant quoi elles seroient obligées de nourrir l'enfant : qu'ils avoient cru par-là mettre un frein à la débauche; car ils voyoient que le profit, qu'elles retiroient de leur mauvaise conduite, les engageoit ou à faire des avances, ou à succomber à la premiere sollicitation, & qu'en un mot leur lasciveté devoit être privée de toute espérance de gain, & non pas encouragée par l'espérance des sommes que les Tribunaux leur adjugeoient. Mais il y eut des gens qui répondirent qu'il n'est pas certain qu'on ait fait de telles loix à Amsterdam, quoique le bruit s'en soit répandu dans les autres villes du pays. Que cela soit vrai ou faux, il est toujours certain que cela prouve, qu'on n'ignore pas que la conduite ordinaire des Tribunaux est trop favorable à la fornication, & qu'elle excite beaucoup plus les filles à se débaucher, qu'à se contenir, & il paroît clairement que les Souverains, qui font punir les transgresseurs du Décalogue, ne se reglent point sur ce que Dieu est offensé;

mais sur le préjudice temporel de l'Etat. C'est pour cela qu'ils punissent les voleurs, & les homicides, mais parce que la fornication semble plus utile que préjudiciable au bien temporel de l'Etat, ils ne se soucient point de la punir, & ils se conduisent d'une maniere à faire juger qu'ils ne sont pas fâchés qu'on peuple leurs villes *per fas & nefas*. S'ils avoient à cœur la pratique de la Loi de Dieu sur ce point-là, ils fortifieroient la crainte de l'infamie, au lieu de la faire évanouir : ils feroient payer des grosses amendes applicables, non pas aux filles qui auroient forfait, mais aux hôpitaux : ils imprimeroient une flétrissure, tant à celui qui auroit été le tentateur, qu'à celle qui auroit mal résisté à la tentation : & comme le deshonneur parmi les personnes de basse naissance n'est pas un frein assez fort pour arrêter une certaine coqueterie, qui anime le tentateur, qui le prévient, qui lui assure le triomphe avec la derniere facilité, ils employeroient une peine plus réelle, & dont ils trouveroient aisément de bons moyens.

La discipline Ecclésiastique est tombée à peu près dans le même relâche-

ment. Il n'y a que peu d'années (a) que le Précepteur d'un Gentilhomme s'attacha dans une ville de... à une jeune coquette, & qu'il en obtint bientôt tout ce qu'il voulut. Dès que les parents eurent connu qu'elle étoit grosse, ils travaillerent à lui faire avoir pour mari ce galant-là. Il fit le rétif; car outre que la facilité de sa conquête n'étoit pas un grand attrait à aimer pour le Sacrement, il ne croyoit point être le seul qui eût eu part au gâteau, ni que l'enfant fut son ouvrage plutôt que celui d'un autre. Le seul moyen de venir à bout de lui fut la menace, que s'il n'épousoit cette fille, il perdroit le Bénéfice qu'il avoit en Angleterre. Il l'épousa donc; & par ce moyen il conserva son Bénéfice. Voilà comment la coquetterie fut recompensée: la coquetterie, dis-je, qui avoit été poussée jusques à l'excès le plus scandaleux. Que diroient les anciens, s'ils revenoient aujourd'hui au monde? Quel sujet n'auroient-ils pas de s'écrier en jettant les yeux sur la face de l'Eglise, *ô domus antiqua, quam dispari dominaris Domino!* c'est là la destinée de toutes les Religions,

(a) *On écrit ceci l'an 1698.*

auſſi bien que celle de tous les corps politiques, de ſe gâter en vieilliſſant. Les hommes ſont plus corrompus dans leur jeuneſſe, que dans leur âge avancé. Il en va tout autrement des Republiques. Il n'eſt rien tel que les loix naiſſantes & toutes neuves. Les loix ſont comme le pain & les œufs, *pan d'un di, ovo d'un hora*. L'état floriſſant d'un Code, (j'entends ici la pratique & l'obſervation) eſt celui de l'enfance. Voyez la plainte d'un Poëte, qui avoit décrit quelques abus du ſiecle d'Auguſte. Elle reſſemble à celle de Jéſus-Chriſt, *du commencement il n'étoit pas ainſi* :

Non ita Romuli
Præſcriptum & intonſi Catonis
Auſpiciis veterumque normâ (*a*).

Par cet endroit-là, les ſectes & les communautés, &c. reſſemblent à l'homme qui n'eſt innocent qu'au berceau, & un peu après.

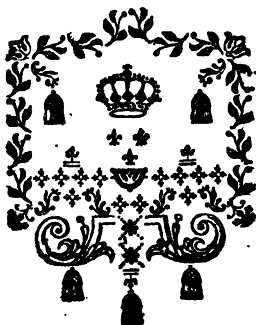
Notons qu'il y a encore quelques pays proteſtants où l'on a gardé quelques reſtes de ſévérité contre la fornication, tant à l'égard des fil-

(*a*) Horat. Od. XV, *Lib. II*, *vs.* 10.

les, qu'à l'égard des hommes. Mais je suis sûr que notre Alexandre Ales en demanderoit davantage. Que diroit-il des autres pays?

Ne finissons pas, sans dire que les Tribunaux qui ajugent un profit pécuniaire aux fornicatrices, ou qui condamnent même à les épouser ceux qui les ont débauchées, font cela pour éviter plusieurs inconvénients; mais quoi qu'il en soit, ils fomentent par cette conduite les désordres de l'impureté; car chaque sentence qu'ils prononcent sur ce point-là est un bien réel pour une personne, & un motif d'espérance pour vingt autres. Chaque fille, qui parvient au mariage par cette route, fait naître l'envie à plusieurs autres de tenter le même moyen. On a compris cet abus en France: le nouveau code n'y est pas aussi favorable que le vieux à cette espece de filles qui profitent trop des privileges du mariage. C'est un Sacrement qui a des vertus retroactives, & qui, comme celui de pénitence, est une planche après le naufrage. Il fait rentrer au port de l'honneur, il répare les vieil-

les brêches, il donne la qualité de légitime à des enfants qui ne la possedoient pas. Je ne dis rien du voile épais dont il peut couvrir les nouvelles brêches, les fautes courantes, & le péché quotidien.





PARALLELE DE L'ATHEISME ET DE L'IDOLATRIE.

§. I.

L'imperfection est pour le moins aussi contraire à la Nature de Dieu que le non-être.

J'AI oui dire à un des plus habiles hommes de France que l'Idolâtrie étoit pour le moins aussi abominable que l'Athéisme. Permettez-moi de vous rapporter une partie de ses raisons, & de les paraphraser ou commenter, selon que je le jugerai à propos.

Il disoit en premier lieu, qu'il est autant pour le moins contre la Nature Divine, d'être divisé en un très-grand nombre de Divinités différentes & sujettes aux défauts que l'on

reconnoiſſoit dans les Dieux du Paganiſme, que de n'être point du tout. Ainſi les Idolâtres qui nient que Dieu ſoit un, & au-deſſus de l'infirmité, forment un jugement auſſi abſurde pour le moins, & auſſi déſavantageux à Dieu, que les Athées qui nient ſon exiſtence ; car comme l'a fort bien remarqué Mr. le Marquis de Pianezze, croire que Dieu n'eſt point, eſt un ſentiment moins outrageux pour lui, que de le croire ce qu'il n'eſt pas, & ce qu'il ne doit pas être. (*a*) *Si Dieu n'eſt point unique*, dit Tertullien, *il n'eſt point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point, qu'à être autrement que l'on ne doit.* Il y a donc plus d'extravagance, plus de brutalité, plus de fureur, plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs & des Romains, preſque infinis en nombre, & agités de toutes les paſſions, & ſouillés de tous les crimes qui ſe voient parmi les hommes, que dans l'opinion d'un Athée. Plutarque eſt allé encore plus avant; car il a dit

(*a*) *Deus ſi non unus eſt, non eſt, quia dignius credimus non eſſe quodcunque non ita fuerit, ut eſſe debebit.* Tertull. contre Marc. *l.* 8, *cap.* 3.

qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croyant telle que les superstitieux se la représentent, qu'en croyant qu'elle n'est rien. „ Je ne puis assez
„ m'étonner, dit-il, qu'on dit que
„ l'Athéisme est une impiété: cela se
„ devroit dire de la superstition, &
„ non pas de l'Athéisme; car il est
„ bien vrai qu'Anaxagoras fut con-
„ damné autrefois comme impie,
„ pour avoir soutenu que le Soleil
„ étoit une pierre; mais personne n'a
„ encore dit que les Cimmériens qui
„ ne croyent pas qu'il y ait de So-
„ leil au monde, soient impies pour
„ cela. Quoi? celui qui ne croit pas
„ qu'il y ait des Dieux, est impie,
„ & celui qui croit qu'ils sont tels
„ que les superstitieux se le figurent,
„ n'a-t-il pas une opinion dont l'im-
„ piété surpasse de beaucoup celle de
„ l'Athée? Pour moi j'aimerois bien
„ mieux que tous les hommes du
„ monde dissent, que jamais Plutar-
„ que n'a été, que s'ils disoient, Plu-
„ tarque est un homme inconstant,
„ leger, colere, qui se ressent des
„ moindres offenses, qui se met en
„ mauvaise humeur pour rien, qui
„ se fâche, si on ne l'appelle aux bel-

„ les assemblées, qui se met aux „ champs, si quelqu'un ayant des af- „ faires, ne lui est pas venu faire la „ cour au matin, c'est un homme „ qui vous déchireroit à belles dents, „ si vous aviez passé à côté de lui „ sans l'aborder & le saluer; il feroit „ prendre votre fils, & lui feroit don- „ ner la gêne en son logis, ou dès „ la nuit suivante, il feroit lâcher „ des bêtes sauvages sur vos terres, „ pour en ravager les fruits.

§. II.

L'idolâtrie est le plus grand de tous les crimes, selon les Peres.

La seconde raison est, que les Peres de l'Eglise ont dit sans nulle exception, que l'Idolâtrie est le principal crime du genre humain, le plus (*a*) grand péché du monde, le plus (*b*) grand de tous les péchés, (*c*) le premier & le dernier de tous les maux.

(*a*) *Principale crimen generis humani, summus sæculi reatus.* Tertull. de Idolatr. c. 1.

(*b*) *Summum delictum.* Cyprian. Epist. 10.

(*c*) Gregor. Nazianz. *orat.* 38.

(*a*) Le Docteur angélique est dans le même sentiment, puisqu'il dit, „ que de tous les péchés que l'on com- „ met contre Dieu, qui sont néan- „ moins très-grands, le plus énorme „ semble être celui par lequel on rend „ à la créature les honneurs divins, „ parce qu'autant qu'on le peut, on „ introduit un autre Dieu dans le „ monde, & l'on diminue l'empire „ de la Divinité. " Le crime des Chrétiens qui sacrifioient aux Idoles durant la persécution, s'appelloit *prévarication*, & ne se remettoit pas même à la mort, selon l'ancienne discipline, & excluoit pour jamais de l'entrée du Clergé.

§. III.

Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain sens.

LA troisieme raison est, que si l'on y prend bien garde, l'on trouvera que les Idolâtres ont été de vrais Athées, aussi destitués de la connoissance de Dieu

(*a*) *In peccatis quæ contra Deum committuntur, quæ tamen sunt maxima, gravissimum esse videtur, quòd aliquis divinum honorem creaturæ impendat, quia quantùm est in se facit alium Deum in mundo minuens principatum divinum.* Secund. 2. Quæst. 94. art. 3.

que ceux qui nient formellement son existence. Car comme ce ne seroit point connoître l'homme, que de s'imaginer que l'homme est du bois; de même ce n'est point connoître Dieu, que de s'imaginer que c'est un être fini, imparfait, impuissant, qui a plusieurs compagnons. De sorte que les Païens n'ayant connu Dieu que sous cette idée, on peut dire qu'ils ne l'ont point connu du tout, & qu'ils détruisoient par leur idée ce qu'ils établissoient par leurs paroles, comme on l'a remarqué d'Epicure. (*a*) Et c'est ce qu'a voulu dire (*b*) Saint Paul, lorsqu'il reproche aux Païens, qu'ayant connu qu'il y avoit un Dieu, ils ne lui avoient pas pourtant donné la gloire qui lui est due, mais qu'au lieu de cela, ils s'étoient perdus dans leurs vains raisonnements, & s'étoient plongés dans des extravagances, des folies, & des ténébres prodigieuses, jusqu'à réduire la gloire du Dieu incorruptible, d'un oiseau, d'un serpent, & d'une bête à quatre pieds. C'est dire proprement, qu'ils avoient cru con-

(*a*) *Epicurum Deos verbo posuisse, reverà sustulisse.* Cicero 3. de Naturâ Deorum.

(*b*) Epist. ad Roman. c. 1.

noître Dieu, mais que leur connoiſſance étoit devenue un phantôme chimérique & ſi rempli de contradictions, qu'ils étoient tombés dans une ignorance totale du Dieu qui a fait le ciel & la terre. Ailleurs (c) cet Apôtre dit formellement, que les Gentils étoient ſans eſpérance & ſans Dieu au monde.

§. IV.

La connoiſſance de Dieu ne ſert à un Idolâtre qu'à rendre ſes crimes plus atroces.

S'il y a quelque différence entre l'Athéiſme d'un Idolâtre, & celui d'un Athée, c'eſt principalement en ce que l'Athéiſme de l'Idolâtre ne diminue en rien l'atrocité de ſes crimes, au lieu qu'un homme qui eſt Athée, pour être né parmi ces peuples, que l'on dit qui de temps immémorial ne reconnoiſſent aucune divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moyen de ſon ignorance; car en bonne Théologie, & par l'expreſſe dé-

(c) Epiſt. ad Epheſ. c. 2.

claration de (*a*) Jésus-Christ, ceux qui savent la volonté de leur maître, & néanmoins ne la font pas, seront plus sévèrement punis, que ceux qui ne l'ont ni faite, ni connue; ce qui suppose manifestement qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers, que dans celle des derniers; & que (*b*) Minucius Felix n'a pas eu raison de soutenir sans aucune limitation, „ que c'est une aussi noire méchanceté de ne pas connoître Dieu „ que de l'offenser ". Donc c'est un plus grand crime à un Idolâtre de faire de faux serments, de piller les temples, & de commettre toutes les autres actions qu'il sait n'être pas agréables à ses Dieux, qu'il ne l'est à un Athée de faire les mêmes choses. Donc la condition des Idolâtres est pire que celle des Athées, puisque les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu, & incapables également de le servir, les Idolâtres ont en particulier certaines notions & certaines persuasions contre lesquelles ils ne sauroient agir sans une malice

(*a*) Evangel. sec. Luc. *c*. 12. *v*. 47.

(*b*) *Cùm parentem omnium, & omnium Dominum non minoris sceleris sit ignorare quàm lædere.*

extrême, & sans un mépris visible de leur divinité. Or quoique Dieu ne prenne point part aux cultes & aux honneurs qui sont rendus à Jupiter & à Neptune, par exemple, & qu'il les regarde comme des abominations qui méritent tous les fléaux de sa colere, il ne laisse pas de prendre part aux impiétés qui se commettent contre eux. Ainsi quand un Païen, demeurant persuadé que Jupiter & Neptune étoient ses Dieux, voloit les choses qui leur étoient consacrées, & leur disoit des injures, il étoit sacrilege & blasphémateur devant Dieu : & ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'appeller son Jupiter (c) en duel, & de lui jetter des pierres vers les nues, avec ces paroles, *Ote-moi du monde, ou je t'en ôterai*, toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, qu'il le seroit à un Chrétien de faire la même chose à l'égard de Jésus-Christ ; si ce n'est que la persuasion du Chrétien fût plus grande que celle de Caligula, ou que le défaut de persuasion fût moins inexcusable dans Caligula, que dans le Chrétien. Car pour juger si un cri-

(c) Dion. Cassius, Lib. 1. Seneca de irâ, Lib. 1. Cap. ult.

me

me est plus atroce qu'un autre dans la même espece, il faut savoir non-seulement si l'un a été commis avec plus de connoissance que l'autre, mais aussi lequel des deux criminels a contribué le plus à son ignorance par sa malice, se pouvant faire qu'un homme ignore certaines choses, parce qu'il a refusé de s'instruire, de peur que l'instruction ne le détournât de ses pernicieux desseins, auquel cas l'ignorance ne peut aucunement excuser. De sorte que si Caligula s'est porté à cet excès de fureur contre Jupiter, quoiqu'il le reconnût pour le Dieu qui lance la foudre, & qui gouverne le monde, il y a autant de malice dans son fait, *cæteris paribus*, que dans celui d'un Chrétien, qui reconnoissant Jésus-Christ pour Dieu, se porteroit néanmoins à un semblable excès de brutalité contre lui.

Cela nous fait voir que le pillage des temples des faux Dieux, & le renversement de leurs statues, ne peut être une bonne action, que quand il procède d'un bon principe, c'est-à-dire quand il se fait par un zele bien conduit pour la véritable religion; & par conséquent, que toutes les actions

des Païens commises, ou contre les principes de leur fausse religion, ou contre les lumieres de leur conscience, sont des crimes très-réels, quoique les actions qu'ils commettent suivant leurs faux principes, ou suivant leurs fausses lumieres, ne puissent jamais être bonnes. De quoi il ne faut pas s'étonner, car il faut bien plus de circonstances afin qu'une action soit bonne, qu'afin qu'elle soit mauvaise (*d*). Adorer ce que l'on s'imagine faussement être Dieu, est un acte d'idolâtrie. Fouler aux pieds ce que l'on s'imagine faussement être Dieu, est un acte d'impiété. Ce sont deux actions diamétralement opposées, cependant elles produisent le même effet. Dieu prend sur soi, pour ainsi dire, l'affront qui est fait aux faux Dieux, par des gens qui le croyent être le vrai Dieu. D'où il paroît que les Athées ne peuvent pas offenser Dieu en tant de manieres, ni avec tant de malice, que les Idolâtres, & qu'ainsi allumer des cometes extraordinairement, afin que les hommes soient plutôt Idolâtres qu'Athées, n'est autre chose que

(*d*) *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quolibet defectu.*

vouloir faire les hommes plus méchants & plus malheureux. Je vous avertis une fois pour toutes, Monsieur, que je parle de ces Athées qui ignorent l'existence de Dieu, non pas pour avoir étouffé malicieusement la connoissance qu'ils en ont eue, afin de s'abandonner à toute sorte de crimes sans nul remors, mais parce qu'ils n'ont jamais oui dire qu'on doive reconnoître un Dieu.

§. V.

L'Idolâtrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéisme.

La cinquieme raison est, que rien n'indispose davantage les hommes à se convertir à la vraie religion, que l'idolâtrie. Car quoiqu'il y ait des exemples qui font voir que les idolâtres & les superstitieux s'étant une fois convertis, ont plus de zele pour la bonne cause, que ceux qui se convertissent aprés avoir été tiedes dans leur fausse religion; il est pourtant vrai généralement parlant, que le zele d'un idolâtre est une disposition de cœur beaucoup plus pernicieuse que l'indifference, parce que généralement parlant, un hom-

me rempli de bigoterie, & entêté de ses faux principes, se rend avec plus de peine à la vérité, qu'un homme qui ne sait ce qu'il croit. Et sur ce pied-là, il semble qu'il vaudroit mieux être Athée, que plongé dans les abominables idolâtries des Gentils, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que les Prédicateurs de l'Evangile expliquant nos mysteres, & les appuyant de beaucoup de miracles éclatants, ouvriroient plutôt les yeux à des personnes qui n'auroient pas encore pris leur parti, je veux dire, qui seroient sans religion, qu'à des gens infatués de l'antiquité de leurs cérémonies, & enracinés dans la foi & dans le culte de leurs Idoles.

§. VI.

Comparaisons qui prouvent cela.

Le bon sens veut cela, & l'expérience le confirme. Parlez à un Cartésien, ou à un Péripatéticien, d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, vous trouvez qu'il songe bien moins à pénétrer ce que vous lui dites, qu'à imaginer des raisons pour le combat-

tre. Parlez-en à un homme qui ne soit d'aucune secte, vous le trouvez docile, & prêt à se rendre sans chicaner. On éprouve à peu près la même chose quand on attaque un Hérétique bigot, ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin, sont plutôt non Catholiques qu'Hérétiques, *magis extra vitia, quàm cum virtute.* On sait de plus, qu'en bonne Philosophie, il est bien plus mal-aisé d'introduire quelque habitude dans une ame, qui a déja contracté l'habitude contraire, que dans une ame qui est encore toute nue. Il est plus difficile, par exemple, de rendre libéral un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni libéral ni avare; tout de même qu'il est plus aisé de plier d'un certain sens un corps qui n'a jamais été plié, qu'un autre qui a été plié d'un sens contraire. Il est donc très-raisonnable de penser, que les Apôtres eussent convertis plus de gens à Jésus-Christ, s'ils l'eussent prêché à des peuples sans religion, qu'ils n'en ont converti, annonçant l'Evangile à des Nations engagées par un zele aveugle & entêté, aux cultes superstitieux du Paganisme, &

il n'y a rien de plus vrai, que les persécutions horribles qu'on a fait souffrir aux premiers Chrétiens, partoient d'un principe de bigoterie idolâtre ; car comme c'étoient les meilleurs sujets du monde qui prêchoient continuellement l'obéissance dûe aux Magistrats, & qui n'ont jamais fait paroître la moindre envie de repousser la force par la force, il n'y avoit aucune maxime d'Etat, qui dût porter les Empereurs à les faire maltraiter, ni les Gouverneurs de Province à exécuter les ordres de leur maître, avec plus de rage qu'on ne leur en demandoit.

C'étoit donc uniquement à cause que les Chrétiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganisme ; qu'on leur suscitoit des persécutions ; c'étoit le faux zele de l'Idolâtrie qui animoit les Empereurs contre la croix du Fils de Dieu, ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prince à lui inspirer les sentiments de haine contre les Chrétiens, que d'autres leur avoient inspirés à eux-mêmes. Si personne ne se fût trouvé dans les pernicieuses préoccupations de l'erreur, on eût laissé croître l'Eglise Chrétien-

ne ſans lui donner de l'empêchement. De ſorte qu'on peut dire, que ſi Dieu avoit formé miraculeuſement des cometes de temps en temps, il eut fait de temps en temps des miracles pour préparer les hommes à rejetter la croix de ſon Fils, & pour les aheurter par leur attachement à l'idolâtrie, qui ſe fortifioit à la vue des cometes, à combattre la véritable religion.

Je ſais bien que la réſiſtance des Idolâtres a ſervi à faire voir la grandeur & la puiſſance de Dieu & la divinité de l'Evangile. Mais il ſeroit abſurde de dire ſous ce prétexte que Dieu s'eſt préparé par des voies extraordinaires, ces moyens de faire éclater ſa vertu. Ni ſa juſtice, ni ſa bonté ne ſouffrent point qu'il facilite aux pécheurs les occaſions de s'endurcir, quoique ſa ſageſſe lui faſſe trouver dans l'endurciſſement où les pécheurs tombent par leur propre faute, & contre ſon intention, pluſieurs moyens admirables de manifeſter ſa gloire.

§. VII.

Qu'il est difficile que ceux qui ont aimé long-temps une chose, se portent à aimer le contraire.

D'ailleurs, quoiqu'on m'oppose qu'il n'y a qu'à tourner du bon côté le zele d'un Idolâtre, pour en faire un véritable dévot; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendresse de conscience dans un Payen qui se moque de sa religion, on trouve dans un Payen superstitieux un bon fonds à cultiver; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le tempérament porté à l'amour, lesquelles n'ont pas plutôt compris qu'elles ne sont plus propres au monde, qu'elles tournent toutes leurs pensées vers Dieu, & l'aiment encore plus tendrement qu'elles n'ont aimé les créatures; qu'un indévot qui passe dans la vraie religion, y apporte bien souvent toute son insensibilité, & choses semblables; je ne laisse pas d'avoir raison. Il se peut faire, que tout ce que l'on m'oppose arrive quelquefois; j'en tombe d'accord. Mais on m'avouera aussi, qu'il y a des exemples

du contraire. On voit des gens qui épuisent si fort toute la capacité de leur cœur à aimer les vanités du siecle, que quand l'âge ou quelque disgrace les en dégoûtent, ils n'aiment plus rien, & se sentent encore plus dégoutés des choses du ciel, que des choses de la terre. On en voit qui ne s'épuisent jamais pour le monde, & qui l'aiment jusqu'à leur extrême vieillesse, nonobstant ses rebuts & ses froideurs. Il y en a qui dans le chagrin de ne se voir plus à la mode, font quelque tentative pour se détacher du monde; mais le peu d'habitude qu'ils ont toujours eu avec les choses du ciel, les leur fait paroître si insipides, qu'ils les quittent tout aussi-tôt, pour rattraper leur premier maître qui les fuit. Ceux-ci ne sont pas en petit nombre; car au dire du P. Rapin, ,, la plûpart des personnes qui ont vieilli dans les vanités ,, du monde, & qui pensent à leur ,, salut, voient les dévotions com- ,, me une ressource; mais elles n'y ,, voient rien que de pénible, parce ,, qu'elles la regardent d'une vue trop ,, humaine : le dégoût du monde qui ,, est dégouté d'elles, les fait pen-

„ ſer à Dieu, ſans leur faire ſentir „ les douceurs qu'il y a à les ſervir ; „ elles n'enviſagent que les plaiſirs „ qu'elles quittent, ſans voir ceux „ qu'on leur promet ; & poſſedées „ qu'elles ſont du préſent, elles ne „ voient dans l'avenir que tout ce „ qui eſt propre à les rebuter „. Tout ceci eſt le train général. On en voit qui abjurent tout à la fois & leurs héréſies, & leur indévotion, qui paſſent de l'impiété à la véritable crainte de Dieu, & quelquefois même juſqu'à des pratiques ſuperſtitieuſes, à l'exemple de ce roi de Rome, dont Tite-Live parle ainſi ; (a) „ Il fut lui-„ même long-temps malade. Et alors „ la fierté de ſon eſprit fut tellement „ abattue avec les forces de ſon corps, „ qu'au lieu qu'auparavant il ne trou-„ voit rien de plus indigne d'un Roi, „ que de s'attacher aux choſes ſacrées, „ il devint tout d'un coup bigot, & „ s'engagea dans toutes ſortes de ſu-

(a) *Ipſe quoque* (Tullus Hoſtilius) *longinquo morbo eſt implicitus. Tunc adeò fracti, ſimul cum corpore, ſunt ſpiritus illi feroces, ut qui nihil antè ratus eſſet minus regium, quàm ſacris dedere animum, repentè omnibus magnis parviſque ſuperſtitionibus obnoxius degeret, religionibuſque etiam populum impleret.* Titus Livius Dec. 1 Lib. *Voyez auſſi Plutarque* in Numâ Pompilio.

„ perſtitions, grandes & petites, & „ en remplit toute la ville ”. Ce ſont donc tout au plus des exceptions combattues par les exceptions. Si bien que le parti le plus raiſonnable, eſt de prendre pour la regle générale, ce qui en d'autres ſujets eſt la regle ſans difficulté, ſavoir, „ qu'un homme „ entêté d'une fauſſe religion, réſiſte „ plus aux lumieres de la véritable, „ qu'un homme qui n'a aucun entê- „ tement ”. On m'avouera, que ſi Julien l'apoſtat eût été Athée, de l'humeur dont il étoit d'ailleurs, il n'eût fait aucune chicane aux Chrétiens, au lieu qu'il leur faiſoit des avanies continuelles, infatué qu'il étoit des ſuperſtitions du Paganiſme, & tellement infatué, qu'un Hiſtorien de ſa religion n'a pû s'empêcher d'en faire une eſpece de raillerie, diſant, *que s'il fût retourné victorieux de ſon expédition contre les Perſes, il eût dépeuplé la terre de bœufs, à force de ſacrifices.*

§. VIII.

Ni l'esprit, ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres que dans les Athées.

La sixieme raison est, que soit qu'on considere les Païens & les Athées, par la disposition de leur entendement, soit par la disposition de leur cœur, on trouve autant de désordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

§. IX.

Considération du jugement que les Païens faisoient de Dieu.

Si l'on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les loix du bon sens, & qui se fait une maniere de raisonner fausse & déreglée plus qu'on ne sauroit le dire. Mais voit-on, je vous prie, quelque chose

de plus supportable dans le jugement que les Païens ont formé de Dieu ? Les Païens, dis-je, qui ont pensé qu'il y avoit un très-grand nombre de Divinités, dont chacune avoit ses intérêts à part, ses vues & ses passions particulieres ; de sorte que les honneurs qu'on rendoit à Jupiter, par exemple, ne servoient de rien pour appaiser la colere de Junon, & qu'on pouvoit être favorisé d'un Dieu, pendant qu'on avoit l'autre pour ennemi. Les Païens qui ont attribué différents sexes aux Dieux, & des rélations de pere, de fils, de mari, de femme, toutes semblables à celles qui se rencontrent parmi les hommes. Les Païens, en un mot qui ont jugé qu'un cocher, qui pendant la marche d'une procession, prend une bride de la main gauche, par un pur hasard & sans aucune malice, ne laisse pas de gâter toute la bonne intention d'un peuple, & d'empêcher que l'indignation divine, qui alloit être appaisée sans cela, ne soit diminuée de quelque peu. Tous ces jugements que les Païens ont formé de la Divinité, avec plusieurs autres qu'il seroit ennuyeux de particulariser, supposent manifestement que la nature divine est

bornée, & sujette à mille sensualités, & à des caprices qu'on ne pardonneroit pas à un honnête homme ; & dépouillent par conséquent cet Etre infini de sa toute-puissance, de son éternité, de sa spiritualité, de sa justice, & de ses autres perfections, sans lesquelles néanmoins il y a autant de contradiction qu'il existe, qu'il y a de contradiction à nier son existence. Bien davantage. Il n'y a point d'homme de bon sens, qui après avoir reconnu qu'il est impossible que la sainteté, la justice, & le pouvoir infini soient séparés de l'existence de la Nature Divine : si bien qu'il seroit plus contre la raison, que Dieu existât, & fût sujet à des fautes & à des foiblesses, qu'il ne le seroit, que Dieu n'existât point du tout : C'est prouver, ce me semble, que les erreurs où sont tombés les Païens touchant la nature Divine, sont pour le moins une aussi grande note d'infamie à la raison humaine, que le sauroit être l'Athéisme.

§. X.

Réflexion sur le ridicule de la Religion Païenne.

AUSSI voit-on que les Païens n'ont jamais eu de système de Religion, ou de Théologie, qui eût quelque ordre, ou quelque rapport dans ses parties. Tout y montre l'aveuglement, la fureur & la contradiction : & je soutiens, que s'il y avoit des esprits qui ne connussent l'homme que par sa définition d'*animal raisonnable*, & nullement par l'histoire de ses faits, il seroit impossible de leur persuader que les livres d'Arnobe, de Clément d'Alexandrie, de Tertullien, de saint Augustin, de Firmicus Maternus, &c. contre le Paganisme, ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne se peut pas ; que ce sont des fictions & des Romans, des livres faits à plaisir par des personnes oiseuses, qui s'étoient formé des grotesques & des monstres dans leur esprit, pour s'amuser ensuite à les renverser. Car quelle apparence, que des créatures

douées de raison n'établissent pas leurs cultes sur des dogmes & des jugements bien suivis & bien liés ensemble, au lieu de ces absurdités qui se détruisent elles-mêmes à vuë d'œil dans le systême du Paganisme?

Cependant il n'est que trop vrai, à la honte de l'homme, & à la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes, que les livres de ces anciens Peres ne refutent que des erreurs très-réelles, & qui ont même trouvé des (*a*) défenseurs parmi les Savants. A la vérité ce sont de pitoyables défenseurs; car ce que j'ai dit de l'Astrologie judiciaire, que c'est une moisson de triomphe pour tous ceux qui entreprennent de la réfuter, est incomparablement plus véritable de l'Idolâtrie des Gentils, jamais on n'a écrit contre les abominables extravagances, qu'on ne les ait écrasées sous le poids de plusieurs raisons invincibles; & jamais on n'a pû en faire une bonne apologie: mais ce n'est pas tant faute d'esprit en ceux

(*a*) *Sed jam pudet me ista refellere, cum eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sunt etiam defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt.* D. August. Epist. 56.

qui s'en sont mélés, que faute de raison en la cause même. C'étoit une cause si destituée de preuves, qu'il ne falloit pas beaucoup d'habileté pour en faire voir le faux, & qu'il n'y avoit aucune éloquence qui pût en soutenir la foiblesse. Si bien qu'il y a lieu de s'étonner, qu'un (*b*) Poëte de réputation fasse paroître autant de timidité qu'il en témoigne, s'agissant de combattre contre un Païen éloquent, qu'il appelle cela, „commettre sa barque mal „ gouvernée aux flots impétueux d'une „ mer qui la peut facilement engloutir" (*c*). Il ne faut avoir pour toutes armes qu'un foüet à la main, (ce sont les propres paroles de l'habile homme, dont je vous rapporte ici les discours) afin de battre en ruïne tous les Apologistes de la religion Païenne, armés de pied en cap; & il n'y a point de doute, que si le redoutable Carnéade eût eu cette cause à soute-

(*b*) *Prudent. præf. L. 2. Contra Symm.*

(*c*) C'est le sens des vers suivants.

Puppim credere fluctibus
Tanti non timeam viri:
Cui mersare facillimum est
Tractanda indocilem ratis

nir ; il n'eût vû échouer cette éloquence, à qui Cicéron attribue, „ de n'avoir (*d*) jamais rien soutenu, sans „ l'avoir prouvé, ni rien attaqué, „ sans l'avoir détruit de fond en comble", & qui fit tant d'impression sur les Sénateurs de Rome, où la ville d'Athenes avoit envoyé une ambassade composée de Carnéade & de quelques autres, qu'ils se plaignirent (*e*) de ce que les Athéniens leur avoient envoyé des Ambassadeurs; non pas pour leur persuader ; mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient. Si bien que Caton le Censeur opina qu'on renvoyât incessamment ces Ambassadeurs, parce que les raisons de Carnéade causoient un certain éblouissement, qui empêchoit de discerner la vérité d'avec le mensonge (*f*).

(*d*) *Nullam unquam rem deffendisse, quam non probarit, nullam oppugnasse, quam non everterit.* Cicero de oratore L. 2.

(*e*) Ælian. var. Hist. *Lib.* 3. *cap.* 17.

(*f*) *Quod Carneade argumentante, quid veri esset haud facilè discerni posset.* Plinius, Lib. 7. cap. 30.

§. XI.

Qu'il ne faut pas juger de la Religion Païenne par ce qu'en ont dit les Poëtes.

Au reste je ne prétends pas faire le procès aux Païens, sur la doctrine de leurs poëtes. Il y auroit de l'iniquité à les rendre responsables de toutes les insultes que l'on a faites aux Dieux, dans les ouvrages de Poësie. On les y a rendu ridicules de toutes manieres, tantôt en les déguisant sous toutes sortes de figures afin qu'ils pussent assouvir les mouvements déréglés de leur incontinence, de leur haine, ou de leur jalousie, tantôt en les faisant tous assembler, pour être les témoins d'un flagrant délict, dans lequel l'un d'entr'eux avoit surpris la Déesse sa femme; & sur lequel il y en eût qui firent des réflexions de la derniere friponnerie; tantôt en les faisant bouffonner sur la démarche boiteuse du même Dieu, dont le deshonneur leur fut si visible, ou sur le malheur qui arriva à la jeune Déesse qui leur versoit à boire, de se laisser tomber avec je ne

sais quelles circonstances, dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui se pussent divertir, & dont Jupiter parut si fâché, qu'il lui ôta sa charge sur le champ, non pas par cette raison, car il aimoit à rire & à se divertir en ce genre de choses, aussi bien qu'un autre, mais parce qu'il vouloit avoir un prétexte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé, pour satisfaire l'amour infame qu'il lui portoit : tantôt en les faisant blesser par des hommes & tantôt en les faisant manquer de mémoire, & suer d'enhaut à comprendre une difficulté; ce qui a donné occasion à Lucien de feindre que Jupiter demeura tout court dans une assemblée des Dieux, & ne put jamais se ressouvenir du commencement de la harangue qu'il avoit préparée, au lieu de quoi il leur débita par une application assez violente quelques périodes d'une oraison de Démosthene contre Philippe, qu'il savoit par cœur. Je consens qu'on ne juge de rien sur ces autorités-là, puisqu'il est certain que les Poëtes se sont mis en possession de falsifier tout; & que si l'on examinoit à la rigueur les vers de nos Poëtes Chrétiens sur d'autres

matières que sur des sujets pieux, à peine leur resteroit-il un Sonnet, une Ode, ou une chanson, qui ne fussent pas infectés d'hérésie, d'impiété, ou de flateries profanes. De sorte que nous avons intérêt, pour la gloire des maximes de la morale Chrétienne, qu'on ne condamne pas une Religion sur ce que les Poëtes ont dit. Et plut à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que des vers profanes de nos Poëtes! Car le grand mal est que leurs vers de dévotion sont souvent plus de tort à l'Evangile, que les autres; tant ils sont pleins d'extravagances, & de bassesse & de fictions ridicules, qui au lieu d'honnorer la sainte Vierge & les saints du Paradis, comme on le prétend, exposent la Religion aux insultes & aux railleries de ceux de dehors.

§. XII.

Désordres causés par les Poëtes Chrétiens.

Le Pape Urbain VIII. qui composa une fort belle Elégie que l'on voit à la tête de ses Poëmes, pour exhorter les Poëtes ses confréres à faire des

vers saints & pieux, c'est assurément fort louable. Mais il eut encore mieux fait, si au lieu de leur donner cet avis en Poëte, il leur eût défendu en qualité de souverain pontife d'en composer d'autres. Et comme il ne pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous, ce qu'il pratiqua contre celui qui lui avoit présenté un ouvrage peu digne d'un bon Chrétien, dont il censura l'impudence avec tant de force, que ce misérable en mourut de confusion; il devoit interposer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les désordres qui naissent de la Poësie. Le célébre M. de Thou remarque fort judicieusement; qu'après la mort de Henri II. ceux qui prenoient la liberté de dire ses vérités, ou plutôt qui faisoient la revue générale de tous les désordres de son regne, ne comptoient pas pour un des moins pernicieux, le grand nombre de Poëtes dont sa cour avoit été pleine; leurs basses flatteries pour la Duchesse de Valentinois, sa maitresse; leurs bagatelles, qui gâterent le goût des jeunes gens, & les détournerent des bonnes études; & leurs chansons tendres & passionnées, qui ruinerent dans l'ame des jeunes fil-

les toutes les impreſſions de la pudeur. Liſez vous-même le paſſage de (*a*) Mr. de Thou, ſi vous m'en croyez ; car je ſens bien que mon François affoiblit la beauté majeſtueuſe de ſes expreſſions. Mr. de Mézerai s'accorde parfaitement en cela avec l'autre Hiſtorien, car il dit, „ qu'on eût pû louer Henri II „ de l'amour des Belles Lettres ſi la „ diſſolution de ſa cour, autoriſée „ par ſon exemple, n'eût tourné les „ plus beaux eſprits à compoſer des „ Romans pleins de raiſons extra„ vagantes, & des poéſies laſcives „ pour flatter l'impureté qui tenoit „ en mains les recompenſes, & pour „ fournir des amuſements à un ſexe „ qui veut regner en badinant ".

(*a*) *Nec inter poſtrema corrupti ſaculi teſtimonia recenſebantur Poeta galli, quorum proventu regnum Henrici abundavit, qui ingenio ſuo abuſi per fœdas adulationes ambitioſa famina blandiebantur, juventute interim corruptâ, pueriſque à veris ſtudiis ita abductis, ac poſtremò ex virginum animis pudore & verecundiâ per laſcivarum cantionum illecebras eliminata.* Thuan. Hiſt. lib. 22. ad ann. 1559.

§. XIII.

Quel étoit le culte public parmi les Païens, & quel leur respect pour la tradition.

SUIVONS donc le conseil de cette Reine, (a) dont Virgile a si indignement sacrifié l'honneur, sinon contre la vraisemblance, du moins contre la vérité; quittons les Poëtes, pour entendre les Historiens. Examinons la religion Païenne dans son culte & dans ses cérémonies, nous y trouverons tout ce que j'en ai dit, & tout ce que j'en ai donné à penser. C'est-là où il faut chercher les erreurs grossieres des Idolâtres, sans avoir égard à l'opinion de quelques philosophes, qui outre qu'ils ont été en trop petit nombre pour faire une exception considérable, n'ont jamais osé rectifier l'opinion dominante, de peur d'être traités comme Socrate. Et pour ce qui est des gens d'esprit & de bon sens, qui sans être philosophes pouvoient

(a) *Vos magis Historicis, lectores, credite de me,*
Quàm qui furta Deum, concubitusque canunt,
Falsidici vates, temerant qui carmine verum,
Humanisque Deos assimilant vitiis.
Dido apud Ausonium.

voient avoir quelquefois des idées moins grossieres de la Divinité, il ne faut les compter pour rien : car comme Cicéron nous le représente fort naïvement en la personne d'un de ses amis, ces gens-là écoutoient avec joie les raisonnements des philosophes sur la nature des Dieux ; mais au partir de là, ils faisoient tout comme les autres, & suivoient pour les cultes & pour les cérémonies de la religion, non pas les idées d'un Zénon, d'un Cléanthe, & d'un Chrysippe, mais la tradition toute pure, comme ils l'apprenoient des augures & des prêtres sans disputer avec eux. (*b*) „ Quand „ il s'agit de la religion " (c'est ainsi que Cicéron fait parler l'un de ses amis) „ je ne m'arrête pas à la do„ ctrine de Zénon, ou de Cléanthe, „ ou de Chrysippe ; mais à ce qu'en „ disent les grands Pontifes Coruncanus, Scipion & Scævola. J'écoute

(*b*) *Cùm de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam Pontifices Maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor ; habeoque C. Lalium Augurem, eundemque sapientem, quem potius audiam de religione dicentem in illâ oratione nobili, quam quemquam principem Stoïcorum..... A te Philosopho rationem accipere debeo religionis : majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione redditâ credere.* Cicer. l. 3. de nat. Deorum,

„ auſſi bien plûtôt Lælius l'Augure,
„ dans le beau diſcours qu'il a fait ſur la
„ Religion, qu'aucun des chefs de la
„ ſecte des Stoïciens. Je n'ai jamais
„ crû qu'il fallût avoir du mépris
„ pour aucune des parties de la reli-
„ gion du peuple Romain, & je me
„ ſuis mis dans l'eſprit, que notre
„ République & notre Religion ayant
„ été fondées en même-temps, il faut
„ que notre Religion ſoit approuvée
„ des Dieux; car ſans cela notre Ré-
„ publique ne fût pas devenue ſi
„ puiſſante. Voilà quels ſont mes ſen-
„ timents. Dites-moi, vous qui êtes
„ Philoſophe, ce que vous croyez;
„ car c'eſt d'un Philoſophe que je ne
„ fais pas difficulté d'entendre la rai-
„ ſon de ma foi : mais pour ce qui
„ eſt de nos ancêtres, je m'en fie à
„ eux aveuglément, & ſans qu'ils
„ me donnent aucune raiſon de ma
„ créance. "

Que vous ſemble de cette penſée, Monſieur? Vous n'oſeriez la traiter d'abſurde, comme fait (c) Lactance; car elle vous fera voir que l'eſprit de la Religion Catholique étoit dejà dans la Ville de Rome avant la

(c) *Divinar. inſtit. l. 2. cap. 6.*

naissance de Jesus-Christ, puisque voilà des Romains qui déclarent, qu'à la vérité ils ne refuseront pas les éclaircissements des Philosophes, mais que néanmoins ils s'en tiendront aveuglément à la tradition & à la coutume. Je suis bien aise que nous puissions nous prévaloir de cette antiquité contre les Calvinistes, qui ne s'en veulent rapporter qu'à leur propre sens; au lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur dévotion, & qui croient reconnoître quelquefois qu'il y a de l'abus par-tout, & que les Hérétiques n'ont pas tout le tort, en reviennent néanmoins à ce résultat ici, ou en tout, ou en partie,

Le meilleur est toujours de suivre
Le Prône de notre Curé,
Toutes ces doctrines nouvelles,
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moi comme une humble brebis,
Je vais où mon pasteur me range:
Il n'est permis d'aimer le change,
Que des femmes & des habits.

C'est imiter sagement ceux qui, après avoir frondé la médecine & les Médecins, s'abandonnent néanmoins, dès

qu'ils sont malades, à tout ce que leur Médecin leur ordonne. „ Nous ne „ sommes pas venus au monde “ (disoit Mr. de Balzac) „ pour faire „ des loix, mais pour obéir à celles „ que nous avons trouvées, & nous „ contenter de la sagesse de nos Pe- „ res, comme de leur terre & de leur „ Soleil.“ On pourroit l'accuser d'avoir dérobé cette pensée au Païen Cœcilius, qui dit fort éloquemment (*d*) dans le Dialogue de Minucius Felix : „ Que tout étant incertain „ dans la nature, il n'y a rien de „ mieux que de s'en tenir à la foi de „ ses ancêtres, comme à la déposi- „ taire de la vérité; que de professer „ les Religions que la Tradition nous „ a enseignées; que d'adorer les Dieux „ que nos peres & nos meres nous „ ont accoutumés de craindre, avant „ que de nous en donner une con- „ noissance exacte; & que de ne „ point décider de la nature des

(*d*) *Cum igitur aut fortuna certa, aut incerta natura sit, quanto venerabilius ac melius antistitem veritatis majorum excipere disciplinam, Religiones traditas colere, Deos, quos à parentibus ante imbutus es timere, quàm nosse familiarius, adorare, nec de numinibus ferre sententiam, sed prioribus credere, qui adhuc rudi seculo in ipsis mundi natalibus, meruerunt Deos vel faciles habere, vel Reges?*

„ Dieux, mais de nous conformer „ aux premiers hommes, qui ont eu „ l'honneur, à la naiſſance du mon- „ de, de les avoir ou pour bienfai- „ teurs, ou pour Rois." Ce principe a tant de proportion avec les idées populaires, que l'on y vient tôt ou tard. Les Catholiques qui ne l'ont pas voulu admettre, quand les Païens s'en ſont ſervis contre la Religion Chrétienne, n'ont pas laiſſé de s'en ſervir contre les Novateurs; & c'eſt aujourd'hui l'un de nos plus forts arguments contre les prétendus Réformés. Ils s'en moquent, mais ils y viendront un jour, & s'en ſerviront contre tous les Schiſmatiques. Peut-être même qu'ils l'ont dejà fait.

§. XIV.

Qu'il faut juger d'une Religion par les Cultes qu'elle pratique. Réflexion ſur le Livre de Mr. l'Evêque de Condom.

Pour ce que j'ai dit, qu'il faut juger de la Religion Païenne, non par les impertinences des Poëtes, ni auſſi par les beaux diſcours des Philoſophes, mais par les Cultes qu'elle pra-

tiquoit suivant un usage soutenu de l'autorité publique; pour cela, dis-je, je ne crois pas que personne le doive trouver mauvais, car il est sûr que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une Religion : & c'est aussi par-là que les anciens Peres ont battu en ruine le Paganisme. M. de Condom lui-même qui ne semble pas approuver cette méthode, & qui prétend que l'on ne doit imputer à la Religion Catholique, que les pures décisions des Conciles, n'a pas laissé d'imputer à la Religion Païenne les abus qui s'y commettoient publiquement. Il la décrie sur ce que ses mysteres, ses fêtes, ses sacrifices, les hymnes qu'elle chantoit à ses Dieux, les peintures qu'elle consacroit dans les temples, tout cela avoit relation aux amours, aux cruautés & aux jalousies des Dieux. Il la décrie sur les prostitutions qu'elle avoit instituées, pour adorer la Déesse Vénus; sur ce que dans les affaires pressantes, les particuliers & les Républiques voüoient des Courtisanes à Vénus, & attribuoient le salut de la Patrie aux prieres qu'elles faisoient à leur Déesse, comme il paroît par le tableau que

les Grecs mirent dans leurs temples après la défaite de Xerxès & de ses formidables armées. Le tableau représentoit les vœux & les processions de ces femmes prostituées, & contenoit cette inscription, faite par Simonides, Poëte fameux : *Celles-ci ont prié la Déesse Vénus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grece.* Le même M. de Condom décrie le Paganisme, sur ce qu'il consacroit à ses Dieux les impuretés du Théâtre, & les sanglants spectacles des gladiateurs ; c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare ; & il se moque des explications, & des adoucissements que les Philosophes apporterent à tout cela, quand ils eurent à soutenir les objections des Chrétiens. Il ne fait point grace à la Religion des Juifs, quoiqu'il avoue que les erreurs qui se couloient insensiblement parmi le peuple, „ n'eussent „ point passé par décret public en „ dogme de la Synagogue. "

Il a raison : mais cela même fait voir, que la méthode qu'il a suivie pour rendre belle & agréable la Religion Catholique aux Protestants, est tout-à-fait insoûtenable. Car que nous

importé, diront-ils, que l'on ne trouve pas dans les décisions des Conciles tous les abus, & toutes les superstitions qui nous choquent dans l'Eglise Romaine? Pourvu que nous voyions qu'elles sont autorisées publiquement & solemnellement, & qu'elles composent son culte : nous en avons assez pour nous tenir éloignés de sa communion. Les Païens n'eussent-ils pas pû se défendre par la même voye? Ne pouvoient-ils pas dire, que ce qu'on leur reprochoit étoit des abus où le peuple étoit tombé insensiblement par la connivence des Magistrats, & par l'ignorance ou par l'avarice des prêtres : mais qu'on ne prouveroit jamais, que tous les Colleges des Pontifes & des gens d'Eglise, dûment assemblés, eussent décidé telle chose? Il n'y a point de doute que les Païens n'eussent allegué ces excuses, s'ils eussent eu un esprit aussi fin que M. l'Evêque de Condom. Mais que leur eût-on répondu? Que c'est se moquer que de se défendre de la sorte; qu'un homme que l'on prétendroit engager à s'établir dans une ville, où le vol, le meurtre, & toutes les voies de fait seroient tolerées publiquement, en lui faisant

voir qu'on ne trouve pas dans les actes de la maison de ville aucun statut qui ordonne de tuer ou de voler, auroit grand raison de se moquer de cela. Que m'importe, diroit-il, qu'il y ait une loi du Magistrat qui ordonne le meurtre & le brigandage, ou qu'il n'y en ait point? Il me suffit que l'on vole & que l'on tue impunément dans une ville, pour ne vouloir point y séjourner. Demeurons d'accord que les Hérétiques peuvent faire la même réponse à M. l'Evêque de Condom; & qu'ainsi le seul & le véritable moyen de disculper notre Religion, c'est de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne soit bon, & que non-seulement les Décisions des Conciles sont orthodoxes, mais aussi que les cultes, les usages, & les dogmes autorisés publiquement, sont justes & saints.

C'est ainsi que parla notre Docteur, ajoûtant, qu'encore qu'il fût bon Catholique, il ne vouloit pas imposer à la Religion Païenne une loi, qu'il ne voulût aussi prescrire à l'Eglise Romaine, qui est de juger de leur nature par les cultes & par les dogmes autorisés publiquement : & sur ce pied-là, il trouvoit qu'à considerer les

Athées par rapport à l'entendement, ils ne sont pas dans des erreurs plus énormes que les Gentils. C'est de quoi je dirai encore quelque chose en un autre endroit.

§. XV.

La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.

SI l'on regarde les Athées dans la disposition de leur cœur, on trouve que n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animés par l'espérance d'aucune bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. C'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant point les Annales d'aucune nation Athée. Si nous en avions, on sauroit jusqu'à quel excès de crimes se portent les peuples qui ne reconnoissent aucune Divinité, s'ils vont beaucoup plus loin que ceux qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je crois qu'en attendant une relation bien fidelle des mœurs, des loix, & des coutumes de ces peuples que l'on dit qui ne professent aucune religion,

on peut assûrer que les Idolâtres ont fait en matiere de crimes, tout ce qu'auroient sû faire les Athées. On n'a qu'à lire le dénombrement qui a été fait par (*a*) Saint Paul, de tous les désordres où les Païens se sont jettés, & on comprendra que les Athées les plus opiniâtres n'eussent pu enchérir par-dessus. Et si on lit les Histoires profanes, & les autres monuments qui nous restent de l'Antiquité, on verra évidemment, que tout ce que la plus brutale & la plus dénaturée paillardise, la plus effrénée ambition, la haine & l'envie la plus noire, l'avarice la plus insatiable, la cruauté la plus féroce, la perfidie la plus étrange peuvent faire exécuter à un Athée profès, a été effectivement exécuté par les anciens païens, adorateurs de presque autant de Divinités, qu'il y avoit des Créatures.

§. XVI.

Que ceux qui ont été très-méchants parmi les Païens n'ont pas été Athées.

Et qu'on ne me dise pas que ceux qui ont exécuté ces crimes parmi les

(*a*) *Epist. ad Rom. cap.* I.

Païens, étoient Athées dans l'ame : car il faut raiſonner d'eux comme des Chrétiens qui ſe portent à ces mêmes crimes. Il ſeroit abſurde de prétendre qu'ils ne reconnoiſſent aucun Dieu. Cela peut être vrai de quelques-uns, mais il eſt très-faux du plus grand nombre, comme je vous le prouverai invinciblement avant que d'abandonner cette queſtion. Ainſi, quand il ſeroit vrai qu'un Tarquin, qu'un Catilina, qu'un Caligula, qu'un Néron, qu'un Heliogabale, n'auroient reconnu aucune Divinité, il ſeroit abſurde d'aſſûrer la même choſe de tous les Romains qui ont été meurtriers, empoiſonneurs, parjures, calomniateurs, impudiques, &c. Il ne ſeroit pas même raiſonnable de l'aſſûrer du cruel Néron, puiſque ſelon le témoignage de Suetone (*a*) il n'oſa point aſſiſter aux myſteres de Cérès, ſachant que l'on avoit coutume de faire crier par un Héraut, qu'aucun impie, ni ſcélérat n'eût la hardieſſe de s'en approcher. C'eſt une preuve évidente qu'il reconnoiſſoit une juſtice inviſible &

(*a*) *Peregrinatione quidem Græciæ Eleuſiniis ſacris, quorum initiatione impii & ſcelerati voce præconis ſubmoventur, intereſſe non auſus eſt.* Sueton. in Neron. cap. 34.

qu'il étoit persuadé qu'on se commettoit avec elle, lorsque l'on méprisoit certaines cérémonies de Religion. Le même Suetone (*b*) nous dit que Néron étoit persécuté par les remors de sa conscience, & que les songes & les présages de mauvais augure l'épouvantoient quelquefois; que les bons augures lui donnoient de (*c*) la joie, & qu'il en remercioit le Ciel; qu'ayant (*d*) été inconstant à l'égard des autres superstitions, il persévera jusques à la fin dans le Culte d'une petite image d'enfant, à laquelle il sacrifioit trois fois par jour, & que peu avant sa mort il s'attacha à consulter les entrailles des victimes. Il n'étoit donc point Athée. Pour ce qui est de Tarquin, de Catilina, de Caligula, & d'Héliogabale, il seroit aisé de prouver qu'ils ne l'étoient point non plus; puisque le premier (*e*) envoya ses propres enfants consulter l'Oracle de Delphes, sur un prodige qu'il avoit vû dans sa maison, & qui lui donnoit beaucoup de chagrin. Que le

(*b*) Sueton. in Neron. *cap.* 46.
(*c*) Cap. 41.
(*d*) Cap. 56.
(*e*) Livius, *l.* 1. *Dec.* 1.

second consacra (*f*) une petite Chapelle dans son logis à une Aigle d'argent, pour laquelle il avoit une grande dévotion sur-tout quand il se préparoit à quelque meurtre. Que le troisieme, comme je l'ai déja dit, cherchoit à se venger des injures qu'il croyoit avoir reçues de Jupiter. Et que le quatrieme s'entêta si fort du culte du Dieu dont il avoit été consacré Prêtre, qu'il fit porter dans le (*g*) temple qu'il lui avoit bâti à Rome, tout ce qu'il y avoit de plus sacré dans les autres. Il disoit même qu'il falloit y transporter la Religion des Juifs, & celle des Samaritains, & celle des Chrétiens, afin que le culte de ce Dieu renfermât celui de tous les autres. Il lui alloit immoler tous les matins un prodigieux nombre de victimes. Il lui sacrifia les plus beaux enfants qu'il put trouver en Italie; & pendant que les Magiciens (*h*) im-

(*f*) *Quam venerari ad cadem proficiscens solebat; à cujus altaribus sæpe istam dextram impiam ad necem civium transtulisti.* Cicer. Orat. 1. in Catil.

(*g*) *Lampridius in ejus vitâ.*

(*h*) *Omne denique Magorum genus aderat illi, operabaturque quotidie, hortante illo, & gratias agente quod amicos eorum invenisset, cùm inspiceret exta puerilia, & excuteret hostias ad ritum gentilem suum.* Lampridius Heliogab.

moloient ces jeunes victimes, il faisoit ses prieres à son Idole, & regardoit lui-même les entrailles des hosties, pour y remarquer les présages de ses prospérités. Tout cela prouve si fortement, que ce détestable monstre n'étoit point Athée, qu'il n'est pas besoin d'alléguer la crédulité qu'il eut pour ceux qui lui avoient prédit qu'il mourroit de mort violente. Or si Néron, si Tarquin, si Catilina, si Caligula, si Héliogabale n'ont pas été Athées, quel droit auroit-on de prétendre, que tous ceux qui ont mal vécu dans le Paganisme, n'avoient aucun sentiment de Religion? Ne se se rendroit-on pas ridicule, si l'on nioit que les mêmes gens qui avoient une haine horrible contre les premiers Chrétiens, étoient ceux qui s'abandonnoient à tous les déréglements que l'on a vu dans le Paganisme? Et seroit-on moins ridicule, si l'on soutenoit que les Villes & les Provinces entieres qui se déchaînoient avec tant de rage & avec tant de cruauté, contre les Chrétiens par tout l'Empire Romain, n'avoient aucune Religion, puisqu'il est indubitable que cette fureur des Idolâtres ne venoit, 1. que

de leur attachement au culte des Dieux, contre lesquels ils voyoient les Chrétiens si animés : 2. que de la fausse pensée qu'ils s'étoient mise dans l'esprit, que les Chrétiens étoient la cause de toutes les calamités publiques, par les injures qu'ils faisoient aux Dieux.

§. XVII.

Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les nations idolâtres.

Disons donc, que quand on n'est pas véritablement converti à Dieu, & qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint Esprit, la connoissance d'un Dieu, & d'une providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme, & qu'ainsi elles s'échappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance-là. Tout ce que cette connoissance peut produire, ne va guere que jusqu'à des exercices extérieurs, que l'on croit pouvoir réconcilier les hommes avec les Dieux. Cela peut obliger à bâtir des temples, à sacrifier des victimes, à faire des prieres, ou à quelque chose de cette nature ; mais

non pas à renoncer à une amourette criminelle, à reſtituer un bien mal acquis, à mortifier la concupiſcence. De ſorte que la concupiſcence étant la ſource de tous les crimes, il eſt évident, que puiſqu'elle regne dans les Idolâtres, auſſi bien que dans les Athées, les Idolâtres doivent être auſſi capables de ſe porter à toutes ſortes de crimes, que les Athées : & que les uns & les autres ne ſauroient former des ſociétés, ſi un frein plus fort que celui de la religion, ſavoir les loix humaines, ne réprimoit leur perverſité. Et cela fait voir le peu de fondement qu'il y a à dire que la connoiſſance vague & confuſe d'une Providence eſt fort utile pour affoiblir ſa corruption de l'homme. Ce n'eſt pas de ce côté-là que ſe tournent ſes uſages : ils ſont beaucoup plus phyſiques que moraux ; je veux dire qu'ils tendent plutôt à affectionner les ſujets à demeurer en un certain lieu, & à le défendre s'il eſt attaqué, qu'à les rendre plus hommes de bien. On n'ignore pas l'impreſſion que fait ſur les eſprits la penſée que l'on combat pour la conſervation des temples & des autels, & des Dieux domeſtiques, *pro*

aris & focis ; combien on devient courageux & hardi , quand on est préoccupé de l'espérance de vaincre par la protection de ses Dieux, & que l'on est animé par l'aversion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa créance. Voilà proprement à quoi servent les fausses religions, par rapport à la conservation des Etats & des Républiques. Il n'y a que la véritable Religion, qui outre cette utilité, apporte celle de convertir l'homme à Dieu, de le faire combattre contre ses passions, & de le rendre vertueux. Encore n'y réussit-elle pas à l'égard de tous ceux qui la professent. Car le plus grand nombre demeure si engagé dans le vice, que si les loix humaines n'y mettoient ordre, toutes les sociétés des Chrétiens seroient ruinées bientôt. Et je suis sûr qu'à moins d'un miracle continuel, une ville comme Paris seroit réduite dans quinze jours au plus triste état du monde, si l'on n'employoit pas d'autre remede contre le vice, que les remontrances des Prédicateurs & des Confesseurs. Dites après cela qu'une foi vague de l'existence d'un Dieu qui gouverne toutes choses, est d'une grande effi-

cace pour mortifier le péché. Assurez-vous plutôt, Monsieur, que cette sorte de foi ne met les Idolâtres au dessus des Athées, qu'à l'égard de l'affermissement de la République. Car, n'en déplaise à (*a*) Cardan, une société d'Athées, incapable qu'elle seroit de se servir des motifs de Religion pour se donner du courage, seroit bien plus facile à dissiper, qu'une société de gens qui servent des Dieux : & quoiqu'il ait quelque raison de dire que la croyance de l'immortalité de l'ame a causé de grands désordres dans le (*b*) monde, par les guerres de Religion qu'elle a excitées de tout temps, il est faux, même à ne regarder les choses que par des vues de politique, qu'elle ait apporté plus de mal que de bien, comme il le voudroit faire accroire.

(*a*) *Lib. de immortal. anim.*

(*b*) . . . . *Summus utrinque*
Indè furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, &c.
Juven. Satyr. 15.

§. XVII.

Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de Leze-Majesté divine.

Mais si les Idolâtres n'ont fait qu'égaler les Athées dans la plupart des crimes, il est certain qu'ils les ont surpassé dans celui de Leze-Majesté divine au premier chef. Car outre les façons de parler insolemment contre Dieu, qui se voyent dans leurs livres, sans qu'on voye qu'elles ayent fait des affaires à l'auteur; qui se voyent, dis-je, en (a) grand nombre, non-seulement dans les Poëtes, mais aussi dans des ouvrages en prose, ne sait-on pas que les Païens ont dégradé leurs Divinités, quand ils en étoient mécontents? ne sait-on pas qu'ils ont renversé, ou lapidé leurs temples & leurs statues? Alexandre, qui dans sa premiere jeunesse avoit été prodigue d'encens envers les Dieux, jusqu'à s'en faire censurer par son gouverneur, & dont le foible a été la superstition, au rapport de Quinte-

(a) Vide Muret. Orat. 4. Lib. 2.

Curce ; fut ſi outré de colere de ce qu'ils avoient laiſſé mourir Epheſtion, que non content de leur dire des injures, il fit renverſer leurs autels & leurs ſimulacres ; & s'acharnant particulierement ſur Eſculape, le Dieu de la médecine, (*b*) commanda que ſon temple fût brûlé. Auguſte qui étendoit ſes dévotions juſqu'à ſon oncle Céſar, aſſaſſiné depuis peu, & qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu aſſaſſiné, trois cens perſonnes d'élite, ne ſe contenta pas, après avoir perdu ſa flotte par la tempête, de s'écrier, *qu'il vaincroit en dépit de Neptune* ; mais il défendit auſſi de porter en proceſſion l'image de ce Dieu, à la prochaine ſolemnité des Jeux circenſes. Suétone qui nous aprend cela, nous raconte ailleurs que le jour de la mort de Germanicus, on lapida les temples, on renverſa les autels ; & qu'il y eut des gens qui jetterent par la fenêtre leurs Dieux Pénates.

Les Japonois font aujourd'hui quelque choſe de fort approchant, car ils ont trois cens & ſoixante-cinq Idoles deſtinées à veiller ſur la perſonne

(*b*) Arrian. lib. 7. cap. 3.

de l'Empereur, lesquelles on met en sentinelle tour-à-tour, chacune pour être en faction une journée toute entiere. S'il arrive quelque mal au Prince, on s'en prend à l'Idole du jour, on la foüette ou on la bâtonne, & on la bannit du Palais pour cent jours. Les Chinois qui consultent leurs Idoles sur le succès de leurs affaires, (ce qui se fait en jettant devant la statue les deux moitiés d'un petit globe traversées d'un fil, après avoir prononcé quelques prieres) & qui ne rencontrent pas le sort favorable, se contentent pour la (c) premiere fois de dire mille injures à leur Dieu. Après cela changeant de ton, ils lui adressent mille prieres, & jettent encore un sort. S'il ne vient pas tel qu'ils le souhaitent, alors ils ajoutent aux injures les coups de foüet, le Dieu est trainé dans l'eau & dans le feu. Après quoi viennent encore d'autres supplications: & ainsi tour-à-tour ils frappent & ils adorent leur Idole, jusqu'à ce que les deux moitiés de la boule tombent du sens qu'ils le demandent.

Je trouve encore une autre sorte

(c) Maffeus, Hist. Indicar. lib. 6.

d'impiété fort criante dans la conduite des Païens, en ce qu'ils ont associé aux Dieux les personnes les plus infames, comme Drusilla, dont le commerce incestueux avec son frere Caligula étoit connu d'un chacun; comme Antinous, le Ganymede de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs divins, non-seulement du vivant de cet Empereur, mais aussi plus de deux cens ans après, comme les deux Faustines, mere & fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre femme de Marc Aurele, toutes deux d'un libertinage si déréglé, que toute la ville s'en scandalisa, sur-tout en voyant la fille indignement prostituée à un Gladiateur, quoiqu'elle eût le plus honnête homme de mari qui fût au monde. Tout cela n'empêcha pas que le même peuple qui avoit été scandalisé de la mauvaise vie de ces Impératrices, ne les honorât comme des Déesses après leur mort, par une impiété que (*d*) l'Empereur Julien reproche vertement à l'Empereur Marc Aurele. La maniere dont les Athéniens rendirent les hon-

(*d*) *In Cæsaribus.*

neurs divins à (e) Demetrius, pendant qu'il étoit le plus infame débauché qui fut au monde, ſurpaſſe toute imagination.

Voilà des crimes que les Athées ne commettent pas, & que les Idolâtres commettent. Et quels crimes ſont-ce à votre avis ? Les plus épouvantables que l'on puiſſe concevoir, & les plus accompagnés d'un jugement injurieux à la Divinité. Car enfin, faire abattre le temple d'un Dieu, en punition de ce qu'il a laiſſé perdre un homme, n'eſt-ce pas croire que Dieu eſt juſticiable de l'homme ; que Dieu doit agir, non pas ſelon ſa volonté, mais ſelon qu'il plaît à l'homme ; que s'il ne le fait pas, l'homme eſt en droit de le châtier, par la ſuppreſſion des honneurs qu'on lui rendoit ; comme quand un Prince punit ſes ſerviteurs en les dépouillant de leurs charges ? N'eſt-ce pas croire que Dieu eſt injuſte, & qu'on peut lui faire des affronts impunément ? En un mot, n'eſt-ce pas porter le mépris & l'inſolence plus loin que jamais Athée n'a fait ? Un Athée ne

(e) *Plutarch. in Demetr. Clemens Alex. in protrept. ad Gentes.*

rend

rend point d'honneurs à Dieu parce qu'il n'est point persuadé qu'il existe. S'il abat un temple, il croit n'offenser aucune Divinité. Mais un Idolâtre qui fait la même chose, refuse des honneurs à un Dieu qu'il reconnoît, & les lui refuse afin de l'offenser. Il n'est pas si ignominieux de n'avoir pas le privilege (*f*) d'entrer quelque part, que d'en être chassé, après y avoir été reçû; donc les Idolâtres qui abattent les autels sur quoi ils avoient sacrifié, péchent plus grievement qu'un Athée.

Prononcez, je vous prie, sur cette question. Supposons deux François, dont l'un n'obéïroit ni à Louis XIV. ni à quelque autre Roi que ce fût; & l'autre méconnoissant le grand Prince que Dieu nous a donné, reconnoîtroit pour Roi de France un homme de peu de mérite. A votre avis, lequel de ces deux hommes-là offenseroit davantage le Roi? Ce seroit sans doute le dernier, car en fait de rébellion, le premier pas est de refuser l'obéissance à son Prince légitime; mais le comble de la félonnie est d'en

(*f*) *Turpiùs ejicitur, quàm non admittitur hospes.*

mettre un autre en sa place ; & plus celui qu'on lui substitue, est destitué de mérite, plus offense-t-on le Prince à qui l'on doit obéir. Un Roi qui se voit détrôner par ses sujets, parce qu'ils veulent vivre en Républicains, se console plus aisément que s'il les voit se choisir un autre Monarque ; car au second cas ils témoignent que ce n'est point la haine de la Monarchie qui les fait agir ; mais la haine particuliere qu'ils ont pour leur Souverain. Il n'est pas difficile par ces considérations, de connoître que les Idolâtres, qui au lieu d'adorer le véritable Dieu de l'Univers, lui ont substitué un nombre innombrable de Divinités chimériques, ont été plus injurieux à Dieu, que les Athées.

Si vous joignez à ceci les remarques qui ont été déja faites en rapportant la V. raison ; & si vous considerez que la déification des personnes infames contient ou de pareilles énormités, ou de plus grandes encore, vous ne douterez point que l'Idolâtrie Païenne n'ait été pire que l'Athéisme.

Je ne sais même, si je ne ferois pas bien de vous prier de joindre cette

considération à toutes les autres; c'est qu'il paroît par tous les oracles des anciens Païens, que le démon n'a jamais poussé les hommes à l'Athéisme, & qu'au contraire il a fait tous les efforts imaginables pour entretenir l'Idolâtrie dans leur esprit. Quand il est question de connoître les divers dégrés du péché, il me semble que le démon n'est pas un juge peu compétent; & si quelque créature se connoît en crimes, c'est assûrément celle-là. Il semble donc, que puisque le Diable donne la préférence à l'Idolâtrie, elle est plus criminelle que l'irreligion.

§. XIX.

L'Athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs.

La raison sur laquelle notre docteur insista le plus amplement, fut celle-ci; que ce qui nous persuade que l'Athéisme est le plus abominable état où l'on se puisse trouver, n'est qu'un faux préjugé que l'on se forme touchant les lumieres de la conscience que l'on s'imagine être la regle de nos actions,

faute de bien examiner les véritables ressorts qui nous font agir. Car voici le raisonnement que l'on fait. L'homme est naturellement raisonnable, il n'aime jamais sans connoître, il se porte nécessairement à l'amour de son bonheur, & à la haine de son malheur, & donne la préférence aux objets qui lui semblent les plus commodes. S'il est donc convaincu qu'il y a une providence qui gouverne le monde, & à qui rien ne peut échapper, qui récompense d'un bonheur infini ceux qui aiment la vertu, qui punit d'un châtiment éternel ceux qui s'adonnent au vice; il ne manquera point de se porter à la vertu & de fuir le vice, & de renoncer aux voluptés corporelles, qu'il sait fort bien qui attirent des douleurs qui ne finiront jamais, pour quelques moments de plaisir qui les accompagnent; au lieu que la privation de ces plaisirs passagers est suivie d'une éternelle félicité. Mais s'il ignore qu'il y a une providence, il regardera ses désirs comme sa derniere fin, & comme la regle de toutes ses actions: il se moquera de ce que les autres appellent vertu & honnêteté, & il ne suivra que les mouvements de

sa convoitise : il se défera, s'il peut, de tous ceux qui lui déplairont : il fera de faux serments pour la moindre chose ; & s'il se trouve dans un poste qui le mette au dessus des loix humaines, aussi-bien qu'il s'est déjà mis au-dessus des remords de la conscience, il n'y a point de crime qu'on ne doive attendre de lui. C'est un monstre infiniment plus dangereux que ces bêtes féroces, ces lions & ces taureaux enragés dont Hercule délivra la Grece. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes, pourroit être du moins retenu par la (a) crainte de ses Dieux. C'est par-là qu'on a tenu de tout temps en bride les passions de l'homme : & il est sûr qu'on a prévenu quantité de crimes dans le Paganisme, par le soin qu'on avoit de conserver la mémoire de toutes les punitions éclatantes des scélerats, & de les attribuer à leur impiété, & d'en supposer même quelques exemples, comme étoit celui qu'on débita du temps d'Auguste, à l'occasion d'un temple

(a) *Si genus humanum & mortalia temnitis arma,*
At sperate Deo memores fandi atque nefandi.

Virgil. Æn. I.

d'Asie pillé par les soldats de Marc Antoine. On disoit que celui qui avoit mis le premier la main sur l'image de la Déesse, qui étoit adorée dans ce temple, avoit perdu la vue subitement, & étoit devenu paralytique de toutes les parties de son corps. Auguste voulant éclaircir le fait, apprit d'un vieux officier qui avoit fait le coup, non-seulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce temps-là, mais aussi que cette action l'avoit mis à son aise pour toute sa vie. Tel étoit encore ce qu'on débitoit de ceux qui avoient la témérité d'entrer malgré la défense qui en étoit faite dans un temple d'Arcadie consacré à Jupiter, c'est (b) que leurs corps ne faisoient plus d'ombre après cette action. Apparemment l'histoire de la mort subite de cet Envoyé des Latins qui avoit parlé irrévéremment du Jupiter des Romains en plein Sénat, sur laquelle Tite Live (c) n'ose rien avancer de positif, à cause qu'il voyoit que les Auteurs étoient partagés là-dessus, est une semblable fraude

(b) *Theopompus apud Polybium.*

(c) *Nam & vera esse, & apte ad representandam iram Deum ficta possunt.* Tit. Livius, Dec. 1. Lib. 8.

pieuse. Ces sortes de choses vraies ou fausses, qui faisoient un très-bon effet sur l'esprit d'un Idolâtre, ne sont d'aucune vertu pour un Athée. Si bien qu'étant inaccessible à toutes ces considérations, il doit être nécessairement le plus grand & le plus incorrigible scélérat de l'Univers.

§. XX.

Que l'expérience combat le raisonnement que l'on fait, pour prouver que la connoissance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuses de l'homme.

Tout cela est beau & bon à dire, quand on regarde les choses dans leur idée, & qu'on fait des abstractions métaphysiques. Mais le mal est, que cela ne se trouve pas conforme à l'expérience. J'avoue que si l'on donnoit à deviner les mœurs des Chrétiens, à des gens d'un autre monde, à qui l'on diroit simplement que les Chrétiens sont des créatures douées de raison & de bon sens, avides de la félicité, persuadées qu'il y a un paradis pour ceux, qui obéissent à la loi de Dieu, & un enfer pour ceux qui n'y obéissent pas; ces gens d'un autre mon-

de ne manqueroient pas d'assurer que les Chrétiens sont à qui mieux mieux, pour observer les préceptes de l'Evangile; que c'est parmi eux à qui se signalera davantage dans les œuvres de miséricorde, dans la priere, & dans l'oubli des injures, s'il est possible que parmi eux quelqu'un soit capable d'offenser son prochain. Mais d'où viendroit qu'ils feroient ce jugement si avantageux? C'est qu'ils ne considereroient les Chrétiens que dans une idée abstraite; car s'ils les consideroient en détail, & par tous les endroits qui les déterminent à agir, ils rabattroient bien de la bonne opinion qu'ils en auroient eue, & ils n'auroient pas plutôt vêcu quinze jours parmi nous, qu'ils prononceroient, que dans ce monde on ne se conduit pas selon les lumieres de la conscience.

§ XXI.

Pourquoi il y a tant de différence entre ce qu'on croit & ce qu'on fait.

VOILA le véritable dénouement de cette difficulté. Quand on compare les mœurs d'un homme qui a une religion avec l'idée générale que l'on se

forme des mœurs de cet homme, on est tout surpris de ne trouver aucune conformité entre ces deux choses. L'idée générale veut qu'un homme qui croit un Dieu, un Paradis & un Enfer, fasse tout ce qu'il connoît être agréable à Dieu, & ne fasse rien de ce qu'il sait lui être désagréable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous savoir la cause de cette incongruité? La voici. C'est que l'homme ne se détermine pas à une certaine action, plûtôt qu'à une autre, par les connoissances générales qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque chose, lorsqu'il est sur le point d'agir. Or ce jugement particulier peut bien être conforme aux idées générales que l'on a de ce que l'on doit faire, mais le plus souvent il ne l'est pas. Il s'accommode presque toujours à la passion dominante du cœur, à la pente du tempérament, à la force des habitudes contractées, & au goût ou à la sensibilité que l'on a pour certains objets. Le (a)

(a) *Video meliora proboque*
Deteriora sequor.
Ovid. Metam. Lib 7.

Poëte qui a fait dire à Médée, *je vois & j'approuve le bien, mais je fais le mal*, a parfaitement bien représenté la différence qui se rencontre entre les lumieres de la conscience, & le jugement particulier qui nous fait agir. La conscience connoît en général la beauté de la vertu, & nous force de tomber d'accord qu'il n'y a rien de plus louable que les bonnes mœurs. Mais quand le cœur est une fois possédé d'un amour illégitime; quand on voit qu'en satisfaisant cet amour, on goûtera du plaisir & qu'en ne le satisfaisant pas, on se plongera dans des chagrins & dans des inquiétudes insupportables; il n'y a lumiere de conscience qui tienne: on ne consulte plus que la passion, & l'on juge qu'il faut agir *hic & nunc* contre l'idée générale que l'on a de son devoir. Ce qui montre qu'il n'y a rien de plus sujet à l'illusion, que de juger des mœurs d'un homme par les opinions générales dont il est imbu. C'est encore pis que si l'on jugeoit de ses actions par ses livres ou par ses harangues, qui néanmoins sont de fort mauvais garants des inclinations de l'Auteur. Car que peut-on voir de plus grave que les plaintes de

Saluste contre la corruption de son siecle ? Les plus severes observateurs de l'ancienne discipline n'eussent pas mieux dit. Cependant Saluste n'étoit pas plus sage qu'un autre. Le censeur fut obligé de le reprendre de sa mauvaise vie en plein Sénat (*b*) : il fut accusé deux fois d'adultere devant le Préteur, & y ayant été surpris par Milon, il n'en fut quitte que pour une bonne somme d'argent, qu'il fut obligé de payer après avoir eu les étrivieres. Si nous avions la harangue que Claudius prononça devant le Sénat, pour se plaindre de la profanation des choses saintes, nous y verrions sans doute toutes les marques d'une grande piété, & beaucoup de ces figures de Rhétorique, qui représentent si vivement l'atrocité d'une action. Cependant Claudius n'étoit rien moins que zelé pour le service divin. Il se (*c*) vantoit lui-même d'avoir été froudroié par deux cents arrêts du Sénat, pour des affaires de Religion, & il avoit profané les mysteres de la bonne Déesse avec la derniere insolence.

(*b*) Gell. noct. attic. *Lib.* 17. *cap.* 18.

(*c*) *Ciceron de Arusp. respond.*

§. XXII.

Que l'homme n'agit pas selon ses principes

Que l'homme soit une créature raisonnable, tant qu'il vous plaira, il n'est pas moins vrai qu'il n'agit presque jamais conséquemment à ses principes. Il a bien la force dans les choses de spéculation, de ne point tirer de mauvaises conséquences, car dans cette sorte de matieres il péche beaucoup plus par la facilité qu'il a de recevoir de faux principes, que par les fausses conclusions qu'il en infere. Mais c'est toute autre chose, quand il est question des bonnes mœurs. Ne donnant presque jamais dans des faux principes, retenant presque toujours dans sa conscience les idées de l'équité naturelle, il conclut néanmoins presque toujours à l'avantage de ses desirs déréglés. D'où vient, je vous prie, qu'encore qu'il y ait parmi les hommes une prodigieuse diversité d'opinions touchant la maniere de servir Dieu, & de vivre selon les loix de la bienséance, on voit néanmoins certaines passions regner

constamment dans tous les pays, & dans tous les siecles ? Que l'ambition, l'avarice, l'envie, le desir de se venger, l'impudicité & tous les crimes qui peuvent satisfaire ces passions, se voyent par tout ? Que le Juif & le Mahométan, le Turc & le More, le Chrétien & l'infidele, l'Indien & le Tartare, l'habitant de terre ferme & l'habitant des Isles, le Noble & le roturier, toutes ces sortes de gens qui dans le reste ne conviennent, pour ainsi dire, que dans la notion générale d'homme, sont si semblables, à l'égard de ces passions, que l'on diroit qu'ils se copient les uns les autres ? D'où vient tout cela, sinon de ce que le véritable principe des actions de l'homme, (j'excepte ceux en qui la grace du St. Esprit se déploie avec toute son efficace) n'est autre chose que le tempérament, l'inclination naturelle pour le plaisir, le goût que l'on contracte pour certains objets, le desir de plaire à quelqu'un, une habitude gagnée dans le commerce de ses amis, ou quelque autre disposition qui résulte du fond de notre nature, en quelque pays que l'on naisse, & de quelques connoissances que l'on nous remplisse l'esprit ?

Il faut bien que cela soit, puisque les anciens Païens, accablés d'une multitude incroyable de superstitions, perpétuellement occupés à appaiser la colere de leurs Idoles, épouvantés par une infinité de prodiges, imaginant que les Dieux étoient les dispensateurs de l'adversité & de la prospérité, selon la vie que l'on menoit, n'ont pas laissé de commettre tous les crimes imaginables. Et si cela n'étoit pas; comment seroit-il possible que les Chrétiens, qui connoissent si clairement par une révélation soutenuë de tant de miracles, qu'il faut renoncer au vice pour être éternellement heureux, pour n'être pas éternellement malheureux; qui ont tant d'excellents prédicateurs payés pour leur faire là-dessus les plus vives & les plus pressantes exhortations du monde; qui trouvent par-tout tant de Directeurs de conscience zélés & savants, & tant de livres de dévotion; comment, dis-je, seroit-il possible parmi tout cela, que les Chrétiens vécussent, comme ils font, dans les plus énormes déréglements du vice?

§. XXIII.

Pourquoi certaines cérémonies sont régulièrement observées.

A la vérité, les opinions que l'on a sur le chapitre de la religion & de la bienséance, sont le principe de certaines choses qui s'observent régulierement parmi les personnes de même foi, en quelque lieu du monde qu'elles vivent, & parmi les personnes qui composent un même peuple, de quelque humeur qu'elles soient d'ailleurs. On voit, par exemple, que les juifs circoncisent leurs enfants, & gardent le jour du Sabat, par tous les endroits du monde où ils sont soufferts. Autrefois les Perses approuvoient les mariages incestueux, & s'y engageoient sans scrupule, non-seulement lorsqu'ils demeuroient en Perse, mais aussi lorsqu'ils s'habituoient & qu'ils se multiplioient dans les pays étrangers, où l'on détestoit cette sorte de mariages. Ceux au contraire qui étoient d'une nation où l'inceste étoit désapprouvé, ne se marioient pas de la sorte, lors même qu'ils s'habituoient

parmi les Perſes : & les Perſes eux-mêmes qui avoient embraſſé la Religion de Jeſus-Chriſt, n'étoient plus capables de donner les mains à ces alliances illicites. (a) Bardeſanes ſe ſert de cette conſidération, pour réfuter les Aſtrologues, dans le beau Traité qu'il fit contre eux, & c'eſt aſſûrément une fort bonne raiſon à propoſer contre l'Aſtrologie judiciaire.

Mais cela ne détruit point ce que j'ai dit. Cela fait voir ſeulement, que les hommes ſe conforment aux Loix de leur Religion, lorſqu'ils le peuvent faire ſans s'incommoder beaucoup, & qu'ils voyent que le mépris de ces loix leur ſeroit funeſte. C'eſt à cauſe de cela que les Juifs obſervent leurs fêtes & leur circonciſion. Faire circoncire un enfant n'eſt pas une opération douloureuſe pour le pere, ni pour la mere, ni qui ait des ſuites dangereuſes pour l'enfant. Cela n'empêche pas ni le pere ni la mere d'amaſſer du bien par toute ſorte d'invention, de tromper, de calomnier, de faire l'amour, & de s'enyvrer, ſi le cœur leur en dit. Et s'ils avoient la hardieſſe de ne pas obſerver la céré-

(a) *Apud Euſeb. præpar. Evang.* lib. 6. cap. 8.

monie de la circoncision, ils se feroient excommunier, & seroient regardés comme des monstres par les autres Juifs. On peut dire la même chose de l'observation des fêtes. Ceux qui s'en dispensent, se punissent par leurs propres mains ; non-seulement parce qu'ils s'exposent au blâme, à la censure, & à des amendes, si le cas y échet ; mais aussi parce qu'ils se dérobent le temps le plus agréable de la vie. Car les passions de l'homme sont si ingénieuses à se dédommager, qu'elles trouvent jusques dans les choses que l'on avoit destinées contre elles, la matiere d'un grand triomphe. Quoi de plus commode que les fêtes? On ne travaille pas, on met ses plus beaux habits, on danse, on joüe, on boit; les deux sexes se trouvent ensemble; pour une heure ou deux que l'on donne à Dieu, on en donne dix ou douze à ses divertissements. Voilà sans doute une importance que la Religion remporte sur les passions, que de faire observer ou la circoncision ou les fétes.

Pour les jeûnes & les abstinences que l'Eglise nous impose, j'avoue qu'il n'est pas si aisé de les pratiquer, que

de s'assujettir à l'observation des fêtes, & que néanmoins on les pratique. Mais cela vient sans doute, ou de ce qu'on peut les pratiquer sans préjudice de ses passions dominantes, ou de ce qu'on trouve peu-à-peu l'adresse d'en faire évanoüir les principales incommodités, ou de ce qu'on ne veut pas passer pour profane, ce qui est quelquefois nuisible dès cette vie. On s'abstient tout un carême de manger de la viande : oui, mais s'abstient-on de médire de son prochain? S'abstient-on de s'enrichir par des voyes frauduleuses ? S'abstient-on de voir des femmes de mauvaise vie? Renonce-t-on à la vengeance? Point du tout; chacun vit en ce temps-là comme à l'ordinaire, si ce n'est qu'il va plus souvent au sermon, & qu'au lieu de faire deux grands repas, & de manger de la chair, il se contente de manger tant d'autres choses à midi, qu'une collation lui suffit après cela pour tout le reste de la journée. C'est ainsi qu'en usent ceux qui n'ont pas beaucoup de peine à surmonter la gourmandise : car ceux qui y trouvent de grandes difficultés, ne manquent pas de recourir à l'indulgence

de leurs Directeurs, pour avoir la liberté d'en user comme bon leur semblera. Et après tout, il n'y a point de jeune fille, qui pour avoir la taille plus déliée, ou pour s'épargner de quoi s'acheter de beaux habits, ne renonce à la bonne chere plus gaïement, que les autres ne le font pour observer les préceptes de l'Eglise.

Ainsi demeurons-en à notre maxime, & avouons de bonne foi que si les hommes observent plusieurs cérémonies en vertu de la religion qu'ils professent, ou de la persuasion où ils sont que Dieu le veut, c'est parce que cela ne les empêche pas de satisfaire les passions dominantes de leur cœur, ou même parce que la crainte de l'infamie & de quelque châtiment temporel les y engage. Ou bien disons, que s'ils observent régulierement plusieurs cultes pénibles & incommodes, c'est parce qu'ils veulent racheter leur conscience avec leurs passions favorites : ce qui montre toujours, que la corruption de leur volonté est la principale raison qui les détermine.

Je ne m'étonne pas que les mariages incestueux n'ayent pas été prati-

qués parmi les peuples, qui les avoient chargés de la haine & de l'ignominie publique; car qui est l'homme qu'une barriere comme celle-là ne retienne dans le devoir, pourvu qu'il ne soit pas d'une nation qui juge tout autrement de la chose; & qu'il ne s'imagine pas, comme faisoient apparemment les Perses, que les autres nations ne se connoissent pas en bienséance? Mais pour juger si les Chrétiens s'interdisent les mariages de cette nature, parce que Dieu les défend, il faudroit connoître ce qu'ils feroient là-dessus, en cas que le Droit civil & le Droit canon leur donnassent pleine liberté de faire ce qu'ils voudroient: car dans l'état où sont les choses, je ne vois pas qu'on doive se faire un mérite devant Dieu, de ce qu'on ne se marie pas avec sa sœur. Il y a des peines temporelles assez terribles contre ce déréglement, pour en être détourné, sans que la conscience s'en mêle. Si le Droit civil & le Droit canon laissoient la chose à notre liberté, il est fort probable qu'on ne s'en feroit pas un plus grand scrupule que de l'adultère dont tant de gens sont coupables, quoique ce

ſoit un des plus grands crimes du monde.

§. XXIV.

Exemple qui prouve que les opinions ne ſont pas la regle des actions.

Ce ſeroit un travail infini, que de s'amuſer à éclaircir toutes les objections que l'on peut faire contre cette doctrine; car l'eſprit humain étant capable de toutes les bizarreries imaginables, on ne poſera jamais de regle ſur ſon ſujet, qui ne ſouffre mille exceptions. Ce qu'il y a donc à faire, c'eſt de s'en tenir à ce qui arrive le plus ſouvent; ſavoir „ que ce ne ſont pas les opi„ nions générales de l'eſprit, qui nous „ déterminent à agir, mais les paſ„ ſions préſentes du cœur.“ En effet, ſi un Chrétien ivrogne & impudique s'abſtenoit de dérober, parce qu'il ſait que Dieu a défendu le larcin, ne s'abſtiendroit-il pas auſſi des deux autres crimes, qu'il ſait que Dieu a défendus? & s'il ne s'abſtient pas des deux premiers, mais ſeulement du larcin, n'eſt-ce pas évidemment, ou parce qu'il n'eſt point avare, ou en général parce que le tour de ſon eſ-

prit ne lui fait trouver aucun charme à dérober ? Encore un coup si les lumieres de la conscience étoient la raison qui nous détermine, les Chrétiens vivroient-ils aussi mal qu'ils font ?

§. XXV.

Qu'on ne peut pas dire, que ceux qui ne vivent pas selon les maximes de leur Religion, ne croyent pas qu'il y ait un Dieu. I. Preuve de cela, tirée de la vie des soldats.

On ne peut pas me répondre, que les Chrétiens qui ne vivent pas conformément aux principes de leur Religion, ne sont pas persuadés de nos mysteres, & que ce sont autant d'Athées cachés. Car outre que ce seroit multiplier terriblement les Athées, contre le sentiment de plusieurs célebres Auteurs, qui ne croyent pas qu'il y ait jamais eu homme pleinement persuadé de l'Athéisme ; qu'y a-t-il de plus insoutenable, que de ranger parmi les Athées tous ces soldats Chrétiens qui commettent des désordres inoüis, lorsqu'ils ne sont pas tenus sous une sévere discipline ? Les dou-

tes sur l'existence de Dieu ne tombent guere dans ces ames-là. Ce n'est pas le défaut du peuple. Il est trop sot, pour se laisser tromper en ces choses-là par un habile homme. Il ne demande (*a*) que du pain & des Divertissements, & n'a nullement l'ambition de rechercher s'il a tort de reconnoître un souverain maître de toutes choses. Ceux qui donnent, ou dans le Déïsme, ou dans cette sorte de doutes, prétendent au bel esprit, & s'appellent par excellence, *les Esprits forts*. Ils sont très-mal fondés, je l'avoue, & il seroit facile de leur montrer, qu'il n'y a rien de plus foible, ni de plus déraisonnable, que le caractere de leur esprit. Mais quoi qu'il en soit, ce sont des gens pour l'ordinaire, qui font plus de cas de leur esprit, que de leur corps; au lieu que les soldats & les voleurs des grands chemins ne songent qu'à leur corps; & ne sont méchants que par les corps, s'il est permis de parler ainsi.

Il est certain d'ailleurs, que des soldats qui ne respirent que le sang &

(*a*) ...... *Duas tantùm res anxius optat, Panem & Circenses.*
Juvenal. Satyr. 10.

le carnage, & qui pour peu qu'on les laisse faire, mettent bien-tôt dans la derniere désolation le pays ami aussi bien que le pays ennemi, sont fort susceptibles du zele de Religion : car si on les lâche contre un peuple de différente croyance, & si on les anime par le grand motif, on voit que leur courage va souvent jusqu'à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, que comme des actes de piété. On voit qu'ils conçoivent une haine implacable contre ceux qui ne sont pas de leur secte, & qu'ils se feroient un scrupule de faire leurs dévotions avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas intérieurement le Christianisme, lorsqu'ils se portent à tous les crimes qu'ils commettent.

§. XXVI.

II. Preuve, tirée des désordres des Croisades.

Oseroit-on dire, que les Chrétiens qui se croisoient pour l'expédition de la Terre sainte, n'avoient aucune Religion ; eux qui quittoient leur patrie

trie pour aller faire la guerre aux Infideles ; eux qui croyoient voir des Anges & des Saints à la tête de leurs armées, mettre en fuite leurs ennemis; eux qui ne parloient que de prodiges & que de miracles ? Il faudroit avoir perdu le sens pour soupçonner d'Athéisme des gens comme cela, qui cependant commettoient les plus effroyables désordres dont on ait jamais oui parler ; de sorte que les Chrétiens qu'ils alloient défendre, avoient autant de haine pour eux, que pour les Turcs & les Sarrasins. Les Croisades sont assûrément un des beaux endroits du Christianisme, mais elles ont un revers qui n'est guere avantageux. D'un côté les Chrétiens d'Orient se sont servis de la plus noire & de la plus déloïale trahison qui se puisse, pour perdre les Chrétiens d'Occident qui alloient à leur secours : & ceux-ci de l'autre, ont commis des excès épouvantables en toutes manieres. Remarquez bien, je vous prie, que je ne prétends pas nier, qu'encore que les croisades fussent une entreprise de dévotion, il n'ait pû y avoir des Athées qui en voulurent être, soit pour se faire louer, soit pour

éviter le reproche de poltronerie, ou même celui d'irreligion, soit pour satisfaire leur inclination belliqueuse ou leur ambition, ou leur curiosité, soit enfin pour commettre mille désordres. Je suis persuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour propre tous les exercices extérieurs de la piété, quelque pénibles qu'ils puissent être. Voici donc ce que je dis; c'est que la plus grande partie des croisés, étoient des gens que les prédications & les indulgences avoient animés à cette entreprise, & qui assûrément n'abjuroient pas leur religion dans l'ame lorsqu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient.

§. XXVII.

Réflexions sur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chrétiens, que leur Religion n'est propre qu'à faire des lâches.

En parlant de la licence de nos soldats & des désordres que nos Croisés ont commis à la vue des Infideles; je me suis souvenu qu'on a quelque-

fois objecté aux Chrétiens, que les principes de l'Evangile ne sont point propres à la conservation du bien public, parce qu'ils énervent le courage, & qu'ils inspirent de l'horreur pour le sang & pour toutes les violences de la guerre. Je n'examinerai point si cette objection est aussi méprisable qu'on la fait ; mais je dirai bien qu'on ne peut pas y répondre plus mal, qu'en disant, comme font plusieurs, qu'on n'a qu'à consulter l'expérience, & qu'on verra qu'il n'y a point de nations plus belliqueuses, que celles qui font profession du Christianisme. Cette réponse est pitoyable, parce qu'elle ne sert qu'à montrer que les Chrétiens ne vivent pas selon leurs principes, au lieu que pour bien répondre il faudroit dire, qu'en suivant l'esprit de leurs principes, les Chrétiens doivent être de très-bons soldats. Mais peut-on dire cela, si l'on est de bonne foi ? Ne faut-il pas convenir, que le courage que l'Evangile nous inspire, n'est point un courage de meurtre & de violence, comme celui de la guerre ? Le courage évangélique ne va qu'à nous faire mépriser les injures &

la pauvreté, la persécution des Tyrans, les prisons, les roues, les chevalets, & tous les supplices du martyre. Il est propre à nous faire braver par une patience héroïque, la rage la plus inhumaine des persécuteurs de la foi. Il nous résigne à la volonté de Dieu dans les maladies les plus aigues. Voilà quel est le courage du vrai Chrétien Cela suffit, je l'avoue, pour convaincre les Infideles que notre Religion n'amollit point le courage & n'inspire point la poltronerie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne puissent dire avec raison, qu'en prenant le mot de courage au sens qu'on le prend dans le monde, l'Evangile n'est point propre à en donner. On entend par un homme courageux, un homme qui est fort délicat sur le point d'honneur, qui ne peut souffrir la moindre injure, qui se vange avec éclat, & au péril de sa vie, de la moindre offense qu'on lui ait faite; qui aime la guerre, qui va chercher les occasions les plus périlleuses pour tremper ses mains dans le sang des ennemis, qui a de l'ambition, qui veut s'élever au-dessus des autres. Il faudroit avoir perdu le

sens, pour dire que les conseils & les préceptes de Jésus-Christ nous inspirent cet esprit-là ; car il est de notoriété publique à tous ceux qui savent les premiers éléments de la Religion Chrétienne, qu'elle ne nous recommande rien tant que de souffrir les injures, que d'être humbles, que d'aimer notre prochain, que de chercher la paix, que de rendre le bien pour le mal, que de nous abstenir de tout ce qui sent la violence. Je défie tous les hommes du monde, pour si experts qu'ils puissent être en l'art militaire, de faire jamais de bons soldats d'une armée, où il n'y auroit que de personnes résolues de suivre ponctuellement toutes ces maximes. Tout le mieux qu'on en pourroit attendre, seroit qu'ils ne craindroient point de mourir pour leur pays, & pour leur Dieu. Mais je m'en rapporte à ceux qui savent la guerre, si cela suffit pour la qualité de bon soldat, & s'il ne faut pas, quand on veut réussir en ce métier, faire tout le mal que l'on peut à l'ennemi, le prévenir, le surprendre, le passer au fil de l'épée, bruler ses magazins, l'affamer, le saccager. On feroit de

beaux exploits avec des gens qui auroient la conſcience toute pleine de ſcrupules, & qui voudroient conſulter un Caſuiſte à tout moment pour ſavoir s'ils ſont dans le cas où il eſt permis de tuer, d'exécuter un ordre que l'on croit injuſte, de mettre le feu à un village, de piller, &c. Le Maréchal de Biron ſe ſeroit bien accommodé de ſemblables troupes, lui qui caſſa un Capitaine, qui avoit voulu prendre ſes précautions contre les recherches des Procureurs Généraux du Roi. „ Etes-vous de ces gens, lui „ dit-il, qui craignent tant la juſtice? „ Je vous caſſe : jamais vous ne me „ ſervirez; car tout homme de guer„ re qui craint une plume craint une „ épée ". Je laiſſe à dire que ſi les principes du Chriſtianiſme étoient bien ſuivis, on ne verroit point de Conquérant parmi les Chrétiens, ni de guerre offenſive, & qu'on ſe contenteroit de ſe défendre des invaſions des Infideles. Et cela étant, combien verrions-nous de peuples en Europe, qui jouiroient d'une paix profonde depuis long-temps, & qui à cauſe de cela ſeroient les plus mal propres du monde à faire la guerre? Il eſt donc

vrai que l'esprit de notre sainte Religion ne nous rend pas belliqueux : & cependant il n'y a pas sur la terre de nations plus belliqueuses, que celles qui font profession du Christianisme. Exceptez-moi les Turcs, & choisissez dans l'Afrique, dans l'Asie, dans l'Amérique tel peuple qu'il vous plaira, faites-en une armée de cent mille hommes, il ne faudra pas plus de dix ou douze mille Chrétiens pour l'abîmer. Les Turcs mêmes sont fort inférieurs aux Chrétiens, & n'obtiendroient jamais aucun avantage sur eux en nombre égal. L'avarice, l'impudicité, l'insolence & la cruauté, qui rendent les armées formidables, se trouvent dans les armées Chrétiennes autant qu'ailleurs ; si ce n'est qu'on ne mange pas la chair des ennemis, comme font quelques peuples de l'Amérique. Ce sont les Chrétiens qui perfectionnent tous les jours l'art de la guerre, en inventant une infinité de machines pour rendre les sieges plus meurtriers & plus affreux ; & c'est de nous que les Infideles apprennent à se servir des meilleurs armes. Je sais bien que nous ne faisons pas cela en tant que Chrétiens, mais par-

ce que nous avons plus d'adresse que les Infideles ; car s'ils avoient assez de génie & de valeur pour faire mieux la guerre que les Chrétiens, ils la feroient mieux infailliblement. Mais néanmoins je trouve ici une raison très-convaincante, pour prouver que l'on ne suit point dans le monde les principes de sa Religion, puisque je fais voir que les Chrétiens employent tout leur esprit, & toutes leurs passions à se perfectionner dans l'art de la guerre, sans que la connoissance de l'Evangile traverse le moins du monde ce cruel dessein.

Reprenons notre sujet, & faisons voir par d'autres exemples, que le déréglement des mœurs n'est point une preuve que l'on soit Athée.

§. XXVIII.

III. *Preuve, tirée de la conduite de plusieurs femmes.*

Qui est-ce qui oseroit dire, que toutes les femmes Chrétiennes qui se signalent par leurs crimes, sont destituées de tout sentiment de Religion ? Ce seroit la plus fausse pensée du

monde; car sûrement ce n'eſt point le vice des femmes que l'Athéiſme. Il ſemble que l'Egliſe reconnoiſſe que la dévotion eſt leur partage, puiſqu'elle fait ordinairement des prieres *pro devoto fœmineo ſexu.* Elles ſe font une vertu de n'entrer point dans les grands raiſonnements. Ainſi elles en demeurent à leur Catéchiſme, & ſont toutes de la Religion de leur mere, bien plus portées à la ſuperſtition qu'à l'impiété; grandes coureuſes d'indulgences & de ſermons, & ſi fort occupées de mille paſſions, qui leur ſont comme tombées en partage, qu'elles n'ont ni le temps, ni la capacité néceſſaire pour révoquer en doute les articles de leur foi, à moins qu'elles ne ſoient engagées dans quelque Religion perſécutée incapable de leur fournir les établiſſements qu'elles voudroient, & qui leur ſont préſentés par la Religion dominante: car en ce cas là, il leur ſurvient quelquefois des doutes ſi violents, qu'elles paſſent, non pas de la religion à l'Athéiſme, mais de la profeſſion d'une Religion à la profeſſion d'une autre. A cela près, les femmes ſont très-peu ſujettes à l'impiété. On les voit fort empreſſées à s'en aller gagner

des pardons, fort assidues aux Eglises, entreprenant volontiers un pelerinage. Je sais bien ce qu'en disent les railleurs, que la Religion n'est qu'un prétexte, & que la véritable cause de tout cela est l'envie de se promener, d'aller causer, de voir & d'être vues, ou même de se divertir avec un Galant. Mais je sais bien aussi, qu'il n'en faut pas croire les railleurs, ils outrent la chose; ce qu'ils disent est vrai quelquefois, & principalement dans les pays où la jalousie regne. Mais en France où on laisse les femmes entierement sur leur bonne foi, de sorte qu'elles vont voir qui bon leur semble à toutes heures, & reçoivent compagnie tout autant qu'elles en souhaitent, il est faux qu'elles aillent gagner les Indulgences, seulement afin d'avoir un prétexte de sortir de la maison. Encore un coup, ce n'est nullement le vice des femmes que l'impiété. Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs sont très-corrompues, ou par la vanité, ou par l'envie, ou par la médisance, ou par l'avarice, ou par la galanterie, ou par toutes ces passions ensemble.

Personne n'ignore que toutes les gran-

des villes sont pleines de lieux infames, & que la partie du monde où nous croyons que Dieu a établi le saint siege apostolique, est toute pénétrée d'impudicité. Le nombre des meres, ou des tantes qui se font un revenu des premieres faveurs de leurs filles, ou de leurs nieces, n'y est pas petit. Je lisois un de ces jours dans la Relation que Mr. de St. Didier, Gentilhomme de Mr. le Comte d'Avaux, nous a donnée de la ville de Venise; où ce Comte a été en Ambassade, que c'est une chose si ordinaire dans cette Republique-là, que „ de dix filles qui „ s'abandonnent, il y en a neuf dont „ les méres & les tantes font elles-„ mêmes le marché, & conviennent „ du prix de la virginité de leurs filles, „ pour un certain temps, moyennant „ cent ou deux cents ducats; pour faire, „ disent elles, de quoi les marier. Il ra-„ conte fort agréablement, „ qu'il se „ se trouva un jour par hazard à „ un traité de cette nature, & qu'un „ gentilhomme étranger de sa connois-„ sance, étant depuis quelque temps „ en marché pour une fille, & diffé-„ rant toujours à donner une réponse „ positive, sur ce qu'il ne lui trouvoit

„ pas assez d'embonpoint, & qu'elle
„ n'avoit pas encore la gorge bien
„ formée ; la tante lui dit, qu'il ne
„ falloit pas être plus longtemps à se
„ déterminer, parce que le Pere Pré-
„ dicateur d'un des premiers Couvents
„ de Venise, qu'elle nomma, étoit en-
„ tré en traité, & avoit deja fait une
„ offre raisonnable". Il dit aussi, que
c'est l'opinion ordinaire de tout le mon-
de à Venise, „ qu'un seul frere se ma-
„ rie pour tous les autres ; & il assure
„ que cela ne se dit pas sans fondement,
„ mais qu'il seroit inutile d'en vouloir
„ donner des preuves ". Ce qui fait
voir, que l'inceste le plus brutal & le
plus outré, ne fait aucune horreur
aux Vénitiennes. Ce qu'il remarque du
grand nombre des Courtisanes, & de
la pleine liberté dont elles jouissent, &
de la considération qu'elles s'aquierent
parmi le peuple & des caresses qu'el-
les reçoivent dans les couvents lors-
qu'elles y vont voir les sœurs de ceux
qui les entretiennent, est une preuve
incontestable, que les femmes de ce
pays-là n'ont aucune sensibilité pour
l'honneur, ni pour la vertu, d'autant
plus que „ ceux qui connoissent au-
„ tant Rome que Venise, font en pei-

„ ne de décider en laquelle de ces
„ deux villes il y a plus de Courti-
„ ſanes & plus de libertinage ”, à ce
que dit le même M. de S. Didier.

Si ceux qui viennent à Paris avec les Ambaſſadeurs, oſoient publier, quand ils ſont retournés chez eux, des Relations auſſi libres, que celles que les François publient touchant les pays étrangers, je ne doute pas qu'ils n'euſſent bien des choſes à dire. Mais on redoute ſi fort notre nation, qu'on n'oſe rien imprimer qui lui déplaiſe; ou ſi on le fait, nous donnons bon ordre que cela ne ſoit point connu parmi nous, ſoit en défendant l'entrée des livres, ſoit en les faiſant imprimer ſans les paſſages qui ne nous plaiſent pas. C'eſt ainſi que M. l'Abbé Talemant vient d'en uſer dans ſa verſion de l'hiſtoire du Cavalier Nani. Mais quelque ménagement que les étrangers ayent pour nous, les déréglements des femmes n'en ſont pas moins réels, & qui pourroit ſuivre tous les avortements, tous les empoiſonnements, toutes les fraudes & toutes les calomnies dont les proſtitutions ſont compliquées en France auſſi-bien qu'ailleurs, ce ſeroit de quoi donner de l'horreur aux plus endurcis.

Sur cela vous imaginez-vous que les personnes qui trempent dans ces désordres, traitent de fable l'histoire de l'Evangile ? Rien moins que cela. La plupart de ces femmes ne laissent pas de dire leurs litanies dans l'occasion, ou les autres prieres qu'on leur a enseignées dans l'enfance. Il y en a qui sont des plus assidues aux exercices publics de la Religion. Il y en a qui font des aumônes, & des fondations magnifiques pour le service divin; qui esperent de se repentir un jour, & d'être sauvées; qui confessent leurs péchés, à tout le moins une fois l'an, comme l'Eglise l'ordonne: qui s'abstiennent des plaisirs pendant quelques jours, après avoit été foudroyées de censures dans le confessionnal ; qui abhorrent ce qu'elles croyent être hérétique qui tâchent de convertir ceux qu'elles croyent être dans une mauvaise Religion. Toutes choses, qui font voir manifestement, qu'elles conservent parmi leurs impuretés, la persuasion de l'Evangile.

Vous me direz, qu'elles font tout cela uniquement pour déconcerter la médisance, & pour faire perdre le terrein à ceux qui les croyent mal-

honnêtes. Je le veux croire de quelques-unes; (car pour les Courtisanes d'Italie, on seroit ridicule de croire qu'elles font quelque chose pour sauver leur réputation) & j'avoue de plus qu'en voyant des Dames galantes faire fort les empressées pour convertir les hérétiques, & ne se donner point de patience, si quelque marmiton huguenot s'est fourré dans leur domestique, qu'elles ne lui aient fait faire son abjuration, ou par promesses ou par menaces, je pense en moi-même quelquefois qu'elles pourroient bien tenir cette conduite, uniquement par l'envie de faire leur cour & de devenir à la mode. Car quelle apparence qu'une femme qui a peut-être son cabinet plein de poisons, prêts à la délivrer de son mari, s'il cesse d'être commode, ou de son galant, s'il la sacrifie à une autre; quelle apparence, dis-je, qu'une femme qui en est là, se tourmente pour la conversion d'un Hérétique par un motif de Charité? Mais je dis néanmoins, qu'à parler en général, les femmes de mauvaise vie se peuvent porter aux œuvres charitables qu'on leur voit faire quelquefois ou envers les pauvres, ou

envers les Hérétiques, non-seulement par les motifs humains qui ont été touchés ci-dessus, mais aussi par la raison qu'elles esperent de racheter leurs péchés par-là. Il semble d'abord que cela fait contre moi, puisque cela prouve, que la foi qui reste dans l'ame des plus grands pécheurs, les porte à bien faire de temps en temps. Mais dans le fond, cela prouve tout-à-fait bien ce que je cherche, savoir, I. Que ceux qui se portent à toutes sortes de crimes, ne laissent pas de conserver leur Religion. II. Que le grand mobile des actions de l'homme consiste, non pas dans la croyance qu'il a sur le chapitre de la Religion, mais dans le caractere de son cœur & de sa concupiscence; puisqu'on voit qu'il sacrifie à cela les préceptes de sa Religion, lors même qu'il semble les pratiquer. En effet, une personne qui donne l'aumône, ou qui tâche de convertir un Hérétique, dans la vue de racheter ses péchés présents & à venir, c'est-à-dire les péchés dont elle sent bien qu'elle ne veut point se défaire; cette personne dis-je ne se sert de sa foi, que pour se mettre plus en état de contenter ses inclinations vicieuses.

Vous aurez bien-tôt quelques autres preuves de cette proposition, „ Que „ ceux qui s'abandonnent au crime, „ ne laissent pas d'être persuadés de „ nos mysteres ".

§. XXIX.

Quels principes on peut inférer de ce qui vient d'être dit.

Nous pouvons donc poser pour principe, I. Que les hommes peuvent être tout ensemble fort déréglés dans leurs mœurs, & fort persuadés de la vérité d'une Religion, & même de la vérité de la Religion Chrétienne. II. Que les connoissances de l'ame ne sont pas la cause de nos actions. III. Que généralement parlant (car j'excepte toujours ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu) la foi que l'on a pour une Religion n'est pas la regle de la conduite de l'homme, si ce n'est qu'elle est souvent fort propre à exciter dans son ame de la colere contre ceux qui sont de différent sentiment, de la crainte quand on se croit menacé de quelque péril, & quelques autres passions semblables, & sur tout un je ne sais quel

zele pour la pratique des cérémonies extérieures, dans la pensée que ces actes extérieurs, & la profession publique de la vraie foi serviront de rempart à tous les désordres où l'on s'abandonne, & en procureront un jour le pardon. Par ce principe on peut voir manifestement combien on se trompe, de croire que les Idolâtres sont nécessairement plus vertueux que les Athées.

§. XXX.

Que les Athées & les Idolâtres sont poussés au mal par le même principe.

CAR si la persuasion qu'il y a une Providence qui châtie les méchants, & qui recompense les gens de bien, n'est pas le ressort des actions particulieres de l'homme, comme je viens de le faire voir; il s'ensuit qu'un Athée & qu'un Idolâtre se gouvernent par un même principe, pour ce qui regarde les mœurs; c'est-à-dire, par les inclinations de leur temperament, & par le poids des habitudes qu'ils ont contractées. De sorte que pour trouver lequel des deux doit être plus méchant que l'autre, il ne faut que

s'enquérir des paſſions auxquelles leur tempérament les aſſujettit. Et ſoyez aſſûré que ſi l'Idolâtre ſe trouve pourvu d'un corps qui le rend extrêmement ſenſible à la bonne chere, impudique, violent & fier, il ſera incomparablement plus grand pécheur qu'un Athée d'un tempérament froid & pacifique. Quand on n'examine ces choſes que d'une vue générale, on ſe figure que dès qu'un Athée fait réflexion qu'il peut s'énivrer impunément, il s'énivre tous les jours. Mais ceux qui ſavent la maxime, (*a*) *trahit ſua quemque voluptas*, & qui ont examiné plus exactement le cœur de l'homme, ne vont pas ſi vîte. Ils s'informent, avant que de juger de la conduite de cet Athée, quel eſt ſon goût. S'ils trouvent qu'il aime à boire, qu'il eſt fort ſenſible à ce plaiſir-là, qu'il en eſt plus friand que de la réputation d'honnête homme, ils jugent qu'effectivement il boit autant qu'il peut. Mais ils ne jugent pas pour cela, qu'il en fait plus qu'une infinité de Chrétiens, qui ſont ſaouls preſque toute leur vie. S'ils trouvent qu'il a de l'indifférence pour le vin, ils lui font la juſtice de croire qu'il

(*a*) Virgile Eclog.

ne boit qu'à sa soif. Je dis la même chose de toutes les autres voluptés criminelles. Lorsqu'un Athée les trouve à son goût, il en prend tout son saoul. S'il n'y trouve aucun plaisir, il les laisse-là : ce qui a été justement la maniere dont se sont conduits les Idolâtres & dont se conduisent encore la plupart des Chrétiens. Grande preuve, que l'esprit de débauche ne dépend pas des opinions que l'on a, ou que l'on n'a pas touchant la nature de Dieu, mais d'une certaine corruption qui nous vient du corps, & qui se fortifie tous les jours par le plaisir que l'on trouve dans l'usage des voluptés.

§. XXXI.

Que ce principe n'est pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra, que la crainte d'un Dieu est un moyen infiniment propre à corriger cette corruption naturelle, j'en appellerai toujours à l'expérience, & je demanderai toujours pourquoi donc les Païens qui portoient la crainte de leurs Dieux jusqu'à des superstitions

exceſſives, ont ſi peu corrigé cette corruption, qu'il n'y a point de vice abominable qui n'ait regné parmi eux? On avoit beau conſerver la mémoire des punitions éclatantes, qui avoient témoigné la colere du ciel contre les ſacrileges & les parjures; on avoit beau forger des Hiſtoires pour étonner les méchants; on avoit beau faire de pompeuſes deſcriptions & des Furies & des Enfers, & des Champs Eliſées; tout cela n'empêchoit pas qu'on ne trouvât de faux témoins tant qu'on en vouloit, & qu'on ne pillât les temples, lorſque l'occaſion en étoit belle. (*a*) Juvenal eſt inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux témoins qui n'ont point de Religion, & des faux témoins qui croient un Dieu. Il dit que les premiers ſe parjurent ſans balancer, que les autres raiſonnent pendant quelque temps, & ſe parjurent auſſi après cela avec une extrême confiance. Ils ont

(*a*) *Mobilis & varia eſt fermè natura malorum,*
Cum ſcelus admittunt ſupereſt conſtantia. Quid fas
Atque nefas, tandem incipiunt ſentire peractis
Criminibus. Tamen ad mores natura recurrit
Damnatos, fixa & mutari neſcia, nam quis
Peccandi finem poſuit ſibi? Quando recepit
Ejectum ſemel attrita de fronte ruborem?
Juvenal. Satyr. 13.

des remords dans la ſuite, & s'imaginent que la vengeance de Dieu les pourſuit par-tout. Cependant ils ne s'amendent pas & ils péchent dans l'occaſion comme auparavant.

C'eſt une copie faite d'après nature. Nous voyons regner encore par-tout cette ſorte d'eſprit, qui entraîne les hommes dans le péché, non-obſtant la crainte des Enfers & les remords de la conſcience. Si bien que diſputer contre ce que je ſoutiens, n'eſt autre choſe qu'oppoſer des raiſonnements métaphyſiques à une vérité de fait, comme ce philoſophe qui vouloit prouver qu'il n'y a point de mouvement. On me permettra, je m'aſſûre, de me ſervir de la méthode de Diogene, qui ſans répondre pied-à-pied à ſes arguments, ſe contenta de marcher en ſa préſence: car rien n'eſt plus propre à convaincre un honnête homme qui raiſonne ſur de fauſſes hypotheſes, que de lui montrer qu'il combat contre l'expérience. S'il eſt donc vrai comme l'Hiſtoire & le train de la vie commune le juſtifient, que les hommes ſe peuvent plonger dans toutes ſortes de crimes, pendant qu'ils ſont perſuadés de la

vérité de leur Religion, qui leur enseigne que Dieu châtie sévérement le péché; & qu'il récompense magnifiquement les bonnes œuvres; il faut tomber d'accord, que ceux qui nous donnent cette persuasion pour une preuve, & pour un titre justificatif de bonne vie, se trompent nécessairement, & qu'ainsi c'est mal raisonner, que de conclure de ce qu'un homme est Idolâtre, qu'il vit moralement mieux qu'un Athée. Si l'on se contentoit de conclure qu'il devroit être plus homme de bien qu'un Athée, le raisonnement seroit bon : mais combien y a-t-il de différence entre ce que l'on devroit faire, & ce que l'on fait? . . .

Je l'ai dejà dit; il n'y a point d'Annales qui nous apprennent les mœurs & les coutumes d'une nation plongée dans l'Athéïsme. Ainsi on ne peut pas réfuter par l'expérience la conjecture que l'on fait d'abord sur ce sujet-là, savoir que les Athées ne sont capables d'aucune vertu morale, & que ce sont des bêtes féroces, parmi lesquelles il y a plus à craindre pour sa vie, que parmi les tigres & les lions. Mais il n'est pas difficile de faire voir,

que cette conjecture est très-incertaine. Car puisque l'expérience nous montre, que ceux qui croient un Paradis & un Enfer sont capables de commettre toute sorte de crimes, il est évident que l'inclination à mal faire ne vient pas de ce qu'on ignore l'existence de Dieu, & qu'elle n'est point corrigée par la connoissance que l'on acquiert d'un Dieu qui punit & qui récompense. Il résulte de-là manifestement, que l'inclination à mal-faire ne se trouve pas plus dans une ame destituée de la connoissance de Dieu, que dans une ame qui connoît Dieu; & qu'une ame destituée de la connoissance de Dieu, n'est pas plus dégagée du frein qui réprime la malignité du cœur; qu'une ame qui a cette connoissance. Il résulte encore de-là que l'inclination à mal-faire vient du fond de la nature de l'homme; & qu'elle se fortifie par les passions, qui sortant du tempérament comme de leur source, se modifient ensuite de plusieurs manieres, selon les divers accidents de la vie. Enfin il résulte de-là que l'inclination à la pitié, à la sobriété, à la débonnaireté, &c. ne vient pas de ce qu'on connoît qu'il y a

a un Dieu, (car autrement il faudroit dire que jamais il n'y a eu de Païen cruel & ivrogne) mais d'une certaine disposition du tempérament, fortifiée par l'éducation, par l'intérêt personnel, par le desir d'être loué, par l'instinct de la raison, ou par des semblables motifs, qui se rencontrent dans un Athée, aussi bien que dans les autres hommes. Ainsi nous n'avons aucun droit de soûtenir, qu'un Athée doit être nécessairement plus déréglé dans ses mœurs, qu'un Idolâtre.

§. XXXII.

Que la bonne Théologie fait voir, que la corruption de la nature n'est pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec la Théologie de St. Augustin, qui porte que les Païens n'ont jamais fait aucune action méritoire, c'est-à-dire, qu'ils n'ont jamais fait aucun acte de vertu par un bon principe, & pour une bonne fin. N'est-ce pas enseigner eue toutes les vertus des Païens ont été l'effet, ou de leur tempérament,

ou de quelque passion à laquelle ils avoient pris goût? Et qui empêche qu'un Athée, ou par la disposition de son tempérament ou par l'instinct de quelque passion qui le domine, ne fasse toutes les mêmes actions que les Païens ont pu faire? Si le Païen n'a rien fait pour la gloire de Dieu, s'il n'a point donné l'aumône par le motif de l'amour de Dieu, s'il n'a point rapporté à l'honneur de Dieu l'usage qu'il faisoit de son crédit, pour empêcher l'oppression des innocents; il est clair que la connoissance de Dieu n'a de rien contribué à lui faire faire ce qu'il a fait, & qu'il l'eut fait tout aussi bien, quand même il n'eût jamais ouï parler de Dieu : & par conséquent selon les principes de S. Augustin, les Athées sont très-capables de faire toutes les actions morales que nous admirons dans le Paganisme. C'est ce que je réponds à tous les exemples de la vertu des Païens, que l'on me peut alléguer. Je les admire autant qu'un autre, mais je soûtiens qu'il n'y a rien là, que l'on ne puisse attribuer au tempérament, à l'éducation, au desir de la gloire, au goût que l'on s'est fait pour une sorte de réputation, à l'e-

ſtime que l'on peut concevoir pour ce qui paroît honnête & louable, & à plusieurs autres motifs qui sont de la compétence de tous les hommes, soit qu'ils aient une Religion, soit qu'ils n'en aient pas.

Considerez encore, que la Théologie nous enseigne formellement que l'homme ne se peut convertir à Dieu, ni se défaire de la corruption de sa concupiſcence, sans être aſſiſté de la grace du Saint Eſprit; & que cette grace ne consiſte pas ſimplement à croire qu'il y a un Dieu, & que les myſtéres qu'il nous a révélés sont véritables; mais qu'elle conſiſte dans la charité, qui nous fait aimer Dieu, & qui nous attache à lui comme à notre ſouverain bien. Cela montre clairement, que ceux qui en demeurent à la ſimple perſuaſion de nos myſteres, n'ont point encore la grace ſanctifiante, & qu'ils ſont encore dans les liens & ſous le joug du péché; & à plus forte raiſon, que la connoiſſance vague & indiſtincte que les Païens ont eue de Dieu, ne les a pas délivrés de l'empire du péché originel, ni des impreſſions victorieuſes de la concupiſcence. De ſorte que la grace

du Saint Esprit qui nous fait Enfants de Dieu, & la charité qui nous fait résister aux tentations de notre nature corrompue, n'ayant pas été dans les Païens, ils manquoient tout aussi bien du véritable principe des bonnes œuvres, que les Athées, & ils n'étoient pas plus en passe d'être vertueux que les Athées.

Je ne voudrois pas nier, qu'il n'y ait eu des Païens qui faisant un bon usage des connoissances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu, se sont aidés de ce motif pour réprimer la fougue de leurs passions. Mais il y a beaucoup d'apparence, que quand ce motif a été de quelque vertu, les passions étoient si modérées, qu'on eût pû les réduire à la raison sans ce secours-là, ou en s'entêtant du desir de se distinguer par des mœurs austeres, ou en se promettant une santé plus affermie, ou plus de louanges, ou plus de profit. Voici les nouvelles preuves que je vous ai promises.

§. XXXIII.

IV. Preuve tirée des Démons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent persuadés de l'existence de Dieu.

Qu'on ne s'étonne pas de ce que j'ai avancé, que la simple persuasion de nos mysteres n'est pas ce qui purifie notre cœur. Car il n'y a rien de plus vrai, comme il paroît par l'exemple de tant de Chrétiens qui ne doutent de rien, & qui sont prêts à croire un million de nouveaux articles de foi, si l'Eglise les décidoit, qui cependant se plongent dans toute sorte de voluptés criminelles. Cela paroît encore plus par l'exemple des Démons, qui savent bien mieux que nous ce qu'il faut croire & ce qu'il faut faire, & qui néanmoins sont les plus méchantes de toutes les créatures, & celles qui peuvent le mieux prouver que l'Athéisme n'est pas l'origine de la méchanceté. Car si les Démons étoient Athées, ils seroient beaucoup moins méchants qu'ils ne sont, la plûpart des crimes qu'ils commettent

procédant d'une envie déteſtable de faire la guerre à Dieu.

On peut prouver la même choſe par l'exemple des Magiciens & des Sorciers. Il eſt indubitable que ceux que l'on dit qui font pacte avec le démon, ſont perſuadés qu'il y a un Dieu. Il eſt encore indubitable qu'il n'y a point de méchanceté plus horrible, que celle d'un homme qui ſe donne au diable pour lui obéir en toutes choſes. Il eſt donc indubitable qu'il y a des gens qui avec la croyance d'une Divinité ſont plus méchants que les Athées. Il eſt donc faux que l'Athéiſme ſoit la ſource des plus grands péchés, & l'on ne ſauroit nier, qu'à tout le moins l'Idolâtrie magique, dont un de vos plus célébres Docteurs a fait un Traité fort curieux, ne ſoit pire que l'Athéiſme. Les mêmes démons & leurs ſuppôts ſont encore une preuve évidente de ce que j'ai tant de fois ſuppoſé & juſtifié; ſavoir que les criminels inſignes ne ſe dépouillent pas de la croyance qu'il y a un Dieu: ce qui en particulier ne ſouffre pas de difficulté, à l'égard de ceux qui pour ſe venger de leurs Divinités, ont abbatu leurs temples; car jamais

personne n'a cherché à se venger, sans croire qu'on l'avoit offensé, & jamais on n'a crû avoir été offensé par une chose qui ne fût point.

§. XXXIV.

V. Preuve, que l'on peut trouver en faisant une revue générale des manieres les plus communes des gens.

Il est si vrai que la persuasion de nos mysteres est compatible avec tous les déréglements des mœurs, qu'il n'y a guere d'homme pour peu qu'il ait roulé dans le monde, qui ne connoisse plus de mille personnes, persuadées de tous les miracles publiés dans le Christianisme, qui sont venus à leur connoissance, & prêtes à en croire cent fois autant, si l'on prend la peine d'en enrichir le public, qui vivent néanmoins dans un grand désordre. Vous voyez d'un côté ces gens-là engagés dans quelque confrairie, sous l'espérance de participer aux prieres, aux mérites & aux graces de la communauté, pendant qu'ils se divertiront; vous les voyez dans leurs maladies recourir à quelque relique

venue de Rome, & d'une vertu souveraine pour guérir certaines incommodités, ou bien à la bénédiction de quelque moine fameux par des guérisons miraculeuses. Vous les voyez garnis ou d'un scapulaire ou de quelque autre chose, que l'on dit qui a la vertu d'empêcher qu'on ne se noie, ou que l'on ne meure sans confession, ou que l'on ne soit mordu d'un chien enragé, &c. Vous voyez même qu'ils observent le carême & les vigiles. Vous voyez que si un Hérétique se moque de nos dévotions en leur présence, ils en viennent aux grosses injures contre lui, & quelquefois même aux coups de poing. Quand ils sont fort riches, vous les voyez faire des libéralités considérables aux Religieux & aux hôpitaux, fonder des chapelles, & contribuer à la décoration des Eglises. Car combien y a-t-il d'ornemens dans nos Eglises qui sont les offrandes de plusieurs célebres maltotiers, & de plusieurs courtisannes de grand renom, qui ayant amassé beaucoup de richesses iniques tâchent de faire leur paix avec Dieu, en lui consacrant quelque portion médiocre? Combien y a-t-il d'offrandes

au bas desquelles il faudroit écrire, *Victime pour le péché*, ou quelque inscription semblable à celle qui fut mise par Diogene au bas d'une Vénus d'or, que la courtisanne Phryné consacra au temple de Delphes; (a) *de la débauche des Grecs*? Enfin vous voyez que ces Messieurs, dont je parle, vont à la messe tous les jours, bien-aises cependant que ce soit celle d'un Cordelier expéditif. A cela près, tout ceci fait leur beau côté. Regardons-les de l'autre; nous trouverons que ce sont des gens, qui à peine disent trois mots sans jurer le nom de Dieu; qui ne parlent, soit à table, dans les auberges, soit ailleurs, que de leurs prétendues *bonnes fortunes*, & cela avec des termes qui feroient rougir l'impudence. Ce sont d'ailleurs des gens qui en prennent à toutes mains. Sont-ils à la guerre? ils rançonnent sans misericorde le paysan, & profitent sur la paie de leurs soldats le plus qu'il leur est possible? commandent-ils quelque part? ils ont mille voyes obliques ou violentes de s'enrichir. Sont-ils dans les affaires, le grand théâtre de la rapine & de l'ex-

(a) *Ex Graecorum intemperantiâ.*

torsion, ils font enrager tout le monde par leurs chicanes, & par leurs friponneries. De quelque profession qu'ils soient, ils mentent & médisent éternellement; ils trompent au jeu, ils sacrifient tout à leurs vengeances, ils font des débauches horribles, *meretrix non sufficit omnis*; ils s'aident de plusieurs remedes, pour avoir des forces qui puissent mieux seconder leurs sales desirs : en un mot à l'égard des mœurs, ils n'ont rien qui les distingue des Chrétiens profanes. Ce ne sont pas seulement les vieillards dont parle Mr. de saint Didier (*b*), qui se servent de plusieurs *indignes & extravagants artifices, pour exciter encore en eux des plaisirs, dont la foiblesse naturelle à cet âge les prive, malgré qu'ils en ayent*, les plus jeunes & les plus vigoureux s'en servent aussi très-souvent, pour prolonger leurs brutales occupations.

(*b*) Rélation de Venise, *ubi suprà*.

§. XXXV.

VI. Preuve, tirée de la dévotion que l'on dit que plusieurs scélerats ont eue pour la sainte Vierge.

La dévotion de l'Eglise Catholique pour la sainte Vierge est montée à un si haut point, qu'on peut dire qu'elle fait une des plus considérables parties du culte. On a beau nous reprocher les excès & les hyperboles de nos moines, cette dévotion subsiste toujours, & conserve tout son éclat : peu de personnes se hazardent de choquer en cela l'usage & les opinions du peuple : la chose est trop universelle pour la pouvoir réformer. On ajoûte tous les jours des livres à cette innombrable multitude d'écrits, qui ont été publiés pendant plusieurs siecles sur les honneurs & sur les miracles de Notre-Dame. Or entre les maximes qui ont été avancées par les Auteurs de cette sorte de livres, celle-ci n'est pas des moins communes, *que l'on peut être très-méchant, & néanmoins fort dévot envers la Mere de Dieu*; & l'on en donne une infinité d'exemples,

dans les livres intitulés, *le grand miroir des exemples*, *les fleurs des exemples*, ou *le Catéchisme historial* : *la Chronique de la Mère de Dieu* ; *&c.* Alexis de Salo nous assûre, avec plusieurs autres, qu'un jeune homme si perdu & si endurci dans le crime, qu'ayant été mis en prison pour divers meurtres, & pour divers brigandages qu'il avoit commis, il renonça au Fils de Dieu & à tous les Sacrements de l'Eglise, sous l'esperance que le diable lui donna de le sauver du gibet ; il nous assûre, dis-je, que cet homme ne laissoit pas de reciter tous les jours l'*Ave Maria*, & qu'il ne voulut jamais consentir à la proposition qui lui fut faite par le diable, de renoncer à la sainte Vierge. Il s'en trouva fort bien ; car ayant apperçû une image de Notre-Dame sur une chapelle qui se rencontra dans son chemin, lorsqu'on le conduisoit au supplice, il lui adressa ses priéres ; & en même temps l'image inclinant doucement la tête vers son dévot, lui saisit le bras de telle sorte, que les Archers ne purent jamais l'arracher de là. Le même Auteur nous parle en un autre endroit d'une Courtisanne

extrêmement débordée, qui néanmoins faisoit tous les jours sept révérences dévotes à la sainte Vierge, accompagnées d'un *Ave Maria*; ce qui fut cause qu'une Dame vertueuse, fâchée de voir son mari dans un commerce criminel avec cette courtisanne, supplia inutilement la mere de Dieu de châtier cette infame prostituée; car l'image de la sainte Vierge qu'elle invoquoit, lui répondit en propres termes: ,, il m'est impossible de ,, vous accorder votre demande. Ce ,, n'est pas que je n'en reconnoisse la ,, justice; mais l'affection que cette ,, courtisanne conserve pour moi par- ,, mi tous ses déreglements, me lie ,, les mains, & m'empêche de lui ,, infliger le châtiment que vous sou- ,, haitez". J'ajoute pour un troisieme exemple, tiré des nouvelles de la Reine de Navarre, qu'un homme qu'elle ne nomme pas, mais qu'elle désigne assez bien, allant à une assignation amoureuse, traversoit toujours une Eglise qui se rencontroit sur son passage, & y faisoit régulierement ses oraisons. Retournant chez lui après avoir assez caressé sa maîtresse, il ne manquoit point non plus de passer par la même

Église, & d'y faire ses prieres. Cette Reine allegue cela pour un témoignage de singuliere dévotion. Mais Montagne n'est pas en cela de son sentiment ; & il fait bien.

Car, comme l'a fort bien prouvé tout fraichement Monsieur l'Évêque de Castorie, (*c*) il ne peut point y avoir de véritable dévotion, ni pour Dieu, ni pour les Saints dans une ame qui n'aime point Dieu, & qui n'obéit pas à Dieu. Et pour ce qui est de ces miracles que l'on prétend que la sainte Vierge a opérés en faveur de quelques scélérats, qui avoient conservé de l'attachement pour son culte ; ce savant (*d*) ne fait pas difficulté de les rejetter & il a raison. Mais avec tout cela je ne laisse point de trouver ici une forte preuve de ce que j'avance ; je m'en vais vous la montrer.

Puisqu'il s'est trouvé une multitude prodigieuse d'auteurs, qui ont publié que plusieurs personnes engagées dans les plus énormes déreglements, ne laissoient pas de persévérer dans la

(*c*) *De Sanctorum, & præcipuè Beat. Virg. cultu*, Tract. 3. art. 5. & 40.

(*d*) *Ibid.* Tract. 3. art. 62.

dévotion pour la sainte Vierge, c'est déjà une marque que les hommes se persuadent aisément que la connoissance de Dieu est compatible avec toutes sortes de méchancetés; & par conséquent qu'ils se contredisent eux-mêmes, lorsqu'ils croient que les Idolâtres sont nécessairement plus gens de bien, que ceux qui sont sans religion. De plus il est bien certain que Mr. l'Evêque de Castorie prouve très-fortement que les dévots de la Vierge qui n'ont aucune vertu, ne sont pas de véritables dévots. Mais ni lui, ni personne du monde ne pourra jamais prouver, que ces gens-là ne conservent point dans leurs plus abominables impuretés, la coutume de faire des révérences aux Images de Notre-Dame, de dire des *Ave Maria*, de se recommander à sa protection, de fréquenter les lieux où elle dit qu'elle répand le plus de graces, de fournir à la décoration de ses chapelles, & en général de pratiquer mille petits exercices extérieurs de dévotion. Ce qui montre invinciblement, que ces scélérats conservent une pleine persuasion de tous nos mysteres, puisqu'ils sont pleinement convaincus, que la sain-

te Vierge leur peut faire des graces, & pour cette vie, & pour celle qui est à venir.

§. XXXVI.

Réflexion sur un ouvrage du P. Rapin.

La distinction que je viens de faire entre la véritable dévotion, & certains exercices extérieurs de dévotion, se doit faire à l'égard de la foi. Un célébre Jésuite a fait un petit traité depuis deux ans, pour montrer la décadence de la foi dans ces derniers siecles; & il prétend que l'horrible corruption qui s'est introduite dans le monde, vient principalement des grands progrès que l'incrédulité y a faits. Il n'y a rien de plus éloquent que la description qu'il nous donne des mœurs de ce siecle en ces termes.

„ Y eût-il jamais plus de déréglement dans la jeunesse, plus d'ambition parmi les grands, plus de débauche parmi les petits, plus de débordement parmi les hommes, plus de luxe & de molesse parmi les femmes, plus de fausseté dans le peuple, plus de mauvaise foi dans

„ tous les états & dans toutes les con-
„ ditions ? Y eût-il jamais moins de
„ fidélité dans les mariages, moins
„ d'honnêteté dans les compagnies,
„ moins de pudeur & de modestie
„ dans la société ? Le luxe des habits,
„ la somptuosité des ameublements, la
„ délicatesse des tables, la superfluité
„ de la dépense, la licence des mœurs,
„ la curiosité dans les choses saintes,
„ & les autres déréglements de la vie
„ sont montés à des excès inouïs.
„ Que de tiedeur dans la fréquenta-
„ tion des Sacrements, que de lan-
„ gueur dans la piété, que de grima-
„ ce dans la devotion, que de négli-
„ gence en tout ce qu'il y a de plus
„ essentiel dans les devoirs, que d'in-
„ différence dans le salut ! Quelle cor-
„ ruption d'esprit dans les jugements,
„ quelle dépravation de cœur dans les
„ affaires, quelle profanation des au-
„ tels, & quelle prostitution de ce
„ qu'il y a de plus saint & de plus au-
„ guste dans l'exercice de la religion!
„ ...... Tous les principes de la vraie
„ piété sont tellement renversés, qu'on
„ préfere aujourd'hui dans le com-
„ merce un honnête scélérat qui sait
„ vivre, à un homme de bien qui ne

„ le fait pas; & faire le crime sage-
„ ment sans choquer personne, s'ap-
„ pelle avoir de la probité selon le
„ monde, dont les maximes les plus
„ criminelles trouvent des approba-
„ teurs, quand elles ont pour Auteurs
„ des personnes dans l'élévation; &
„ qu'elles sont accompagnées de quel-
„ ques circonstances d'éclat. Car qui
„ ne sait que dans ces derniers temps
„ le libertinage passe pour force d'es-
„ prit parmi les gens de qualité; la
„ fureur du jeu pour l'occupation des
„ personnes de condition, l'adultere
„ pour galanterie, le trafic des Béné-
„ fices pour un accommodement des
„ familles; la flaterie, le mensonge,
„ la trahison, la fourberie, la dissimu-
„ lation pour les vertus de la cour;
„ & ce n'est plus presque que par la
„ corruption & par le désordre, qu'on
„ s'éleve & qu'on se distingue. Je ne
„ dis rien de ces crimes noirs & atro-
„ ces qui se sont débordés dans cette
„ malheureuse fin des temps, dont la
„ seule idée est capable de jetter l'hor-
„ reur dans l'esprit. Je passe sous si-
„ lence toutes ces abominations incon-
„ nues jusqu'à présent à la candeur de
„ notre Nation, dans l'usage des poi-

„ sons & que nos peres avoient entiérement ignorées, parce qu'on „ ne peut assez en détourner la pensée, & en supprimer la seule imagination. Enfin pour exprimer en un „ mot le caractere de ce siecle on n'a „ jamais tant parlé de morale, & il „ n'y eut jamais moins de bonnes „ mœurs; jamais plus de réformation, „ & moins de réforme; jamais plus „ de savoir, & moins de piété; jamais de meilleurs Prédicateurs, & „ moins de conversions; jamais plus „ de communions, & moins de changement de vie; jamais plus d'esprit ni plus de raison parmi le grand „ monde, & moins d'application aux „ choses solides & sérieuses.

„ Vivrions-nous (demande-t-il après „ cela) dans ces désordres, si nous „ avions de la Foi? Ferions-nous „ tant de démarches si funestes, si „ nous suivions ses lumieres? Et serions-nous si corrompus & si déréglés, si nous étions Chrétiens"? Je lui réponds, que si nous avions une véritable foi, qui n'est jamais séparée de l'amour de Dieu, & si nous suivions les lumieres de notre conscience, & si nous étions de véritables Chrétiens,

nous ne vivrions pas dans ces désordres. Mais cela n'empêche pas que nous n'ayons autant de foi qu'il en faut, pour être persuadés de la vérité de l'Evangile; quoique nous vivions tout-à-fait mal. Il y a une très-grande différence entre n'avoir pas la véritable foi, & être incrédule : car on peut manquer de la véritable foi, & être incrédule: car on peut manquer de la véritable foi, c'est-à-dire, de cette disposition de cœur qui nous porte à renoncer à tout ce que nous connoissons contraire à la volonté de Dieu, & croire néanmoins que la doctrine de l'Evangile est véritable. Ainsi on se joue de l'ambiguité des mots, quand on dit que les désordres de ce siecle procedent de l'affoiblissement de la foi. Si l'on entend qu'ils procédent de l'affoiblissement de cette vertu Chrétienne, qui fait qu'on sacrifie à la volonté de Dieu toutes ses mauvaises inclinations, on a raison. Mais si l'on entend qu'ils procedent d'un défaut de persuasion, c'est-à-dire, que nous vivons mal, parce que nous regardons les dogmes de la morale chrétienne comme des propositions problématiques, dont il ne nous reste aucune as-

ſurance, l'on a grand tort. Car à la reſerve de quelques perſonnes de qualité, & de quelques faux Savants, ou même de quelques-uns des Théologiens, tout le monde croit parmi nous le myſtere de l'incarnation, la mort & la paſſion de Jeſus-Chriſt, ſon Aſcenſion au ciel, ſa préſence ſur nos autels, le dernier jugement, la Réſurrection des corps, l'Enfer & le Paradis. On n'a point ſur ces choſes-là une perſuaſion qui ſoit accompagnée d'évidence, cela peut-être; mais on a pour le moins une perſuaſion qui exclut le doute. Nos Paiſans, nos Artiſans, nos ſoldats, nos Bourgeois, toutes nos femmes, la plus grande partie des Gentilshommes & des gens de Lettres, croient bonnement & ſans héſiter tous les articles du Symbole. Ceux qui doutent de la divinité de la Réligion Chrétienne, & qui traitent de fable ce qu'on dit de l'autre vie, ſont en très-petit nombre.

§. XXXVII.

S'il est vrai qu'il y a beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.

On croit ordinairement que les Princes & les grands Seigneurs de la Cour n'ont ni Foi, ni Loi, & l'on se fonde sur ce qu'ils vivent tout de même que s'ils ne croyoient ni Paradis, ni Enfer, sacrifiant tout à leur ambition, se faisant une obligation indispensable de se venger des moindres injures, caressant leurs plus mortels ennemis quand l'intérêt le veut ainsi, veillant sur toutes les occasions de les ruiner par des voies imperceptibles, abandonnant leurs meilleurs amis dans les disgraces, toujours dans des occupations éloignées de l'esprit de l'Evangile, dans le jeu, dans les galanteries criminelles, dans les extorsions, dans les festins, évitant sur toutes choses les apparences de la piété, tournant en ridicule la dévotion; en un mot, se rendant esclaves de toutes les vanités du monde. On a quelque raison de croire que ceux qui vivent ainsi, n'ont aucune Religion, & cela est vrai en un certain sens, parce qu'ils

n'ont qu'une Religion croupissante dans quelque coin de l'ame, sans être le principe d'aucun bien. Mais on se trompe lourdement, si l'on croit que tous ces Messieurs sont Athées. Tant s'en faut qu'ils le soient, qu'on peut dire qu'il n'y a guere de gens au monde qui donnent plus qu'eux dans certaines superstitions. Pour ne point parler de l'entêtement où ils ont été autrefois de consulter les Astrologues, ne sait-on pas qu'ils ont une curiosité prodigieuse de consulter les devins ? Peut-on ignorer combien ils sont infatués des présages ? Y a-t-il beaucoup de grandes maisons, où l'on ne débite pas que l'on est averti régulierement par l'apparition de quelque fantôme, ou par quelqu'autre signe particulier, que quelqu'un de la famille doit mourir ? Combien de traditions prophétiques ne fait-on pas courir touchant certaines familles de grande naissance ? mais surtout, combien de prodiges, combien d'accidents miraculeux ne raconte-t-on pas de ses ancêtres parmi le grand monde ? vous me direz, que ce n'est pas une marque que l'on en soit persuadé ; qu'on veut seulement faire accroire aux autres, que l'on est particuliere-

ment recommandé aux destinées, je le crois de quelques-uns ; mais la plus part sont si aises de s'imaginer que la providence les distingue, qu'ils se le persuadent tout de bon. Tous nos Historiens conviennent que jamais on n'a vu la magie plus en vogue, qu'à la Cour de France sous la Reine Catherine de Médicis : ce qui eut été impossible, si l'on y eût crû un Dieu, car il n'y a point de gens plus incrédules sur tout ce qu'on dit des Sorciers & des magiciens que les Athées.

Voyons un peu les grands Seigneurs au lit de la mort. C'est-là que la nature secoue le joug de la dissimulation & que les véritables sentiments de l'ame se découvrent, si jamais ils sont capables de le faire. Voyons-nous des gens plus empressés que les Princes, que les Ducs & que les Comtes, à se recommander en cet état-là à la vertu des saintes reliques, & à l'intercession des bienheureux ? Y en a-t-il qui ne souhaitassent de se faire voir au P. Marc d'Aviano, ou à quelqu'autre personne célebre par sa sainteté, & par le don de guérir les maladies ? Quels présents n'envoyoient-ils pas par tous les cloîtres, afin qu'on priât Dieu

pour leur guérison ? D'où est venue la richesse des Eglises, que de la peur que les grands Seigneurs ont eue de demeurer trop long-temps en Purgatoire ? J'avoue que l'on ne fait pas à présent des legs pieux aussi considérables qu'autrefois ; mais on en fait pourtant de considérables. Le mal est pour les gens d'Eglise, que les héritiers ne s'acquittent pas fidelement de la promesse du Testateur, ayant moins de peur que lui de la mort, parce qu'ils ne la voyent pas de si près. Tout cela fait voir manifestement, que la vie de la Cour ne fait pas abjurer le Symbole des Apôtres : on se contente de ne suivre point ses lumieres pendant qu'on se porte bien.

§. XXXVIII.

Considération particuliere des sentiments de Louis XI.

En disant que les grands Seigneurs font voir quand ils sont au lit de la mort, qu'ils croyent les mysteres de l'Evangile, je ne prétends pas leur donner un grand éloge ; car il pourroit bien être que l'envie de guérir

est la seule cause de leur recours aux prieres des bons serviteurs de Dieu. Or c'est bien peu de chose que la foi d'un homme, qui

(a) *Attend à croire en Dieu, que la fievre le presse.*

Et n'en déplaise aux Peres Minimes, le voyage de St. François de Paule du fond de la Calabre à la Cour du Roi Louis XI. ne me fait pas avoir une grande idée de la sainteté de ce Prince. Je ne laisserai pas pourtant de me prévaloir de ce voyage, parce que Louis XI. a fait profession toute sa vie d'une duplicité de cœur si opposée à l'esprit de la Religion chrétienne, qu'il n'y a guere de Rois que l'on put moins témérairement soupçonner d'irreligion, que celui-là. Un fourbe, un Prince qui se moque de la parole donnée, qui tend des pieges à son prochain, qui s'agrandit par des *voyes* obliques & par la fraude, me paroît plus criminel qu'un Conquérant qui, à l'imitation d'Alexandre, déclareroit sans aucune sorte de déguisement qu'il veut conquérir les Etats de ses voisins. Et si Louis XI. ne fut pas un aussi grand perturbateur du genre hu-

(a) Boyleau. Satyr.

matin qu'Alexandre, ce ne fut pas à cause qu'il avoit plus de conſcience que lui, mais à cauſe qu'il avoit moins de cœur & moins de génie. Les Hiſtoriens de ce Roi tombent d'accord, que ſes pélérinages & ſes dévotions les plus ardentes, ont ſouvent couvert des deſſeins très-éloignés de la juſtice & de la piété; „ qu'il y attrapoit toujours „ quelqu'un, & qu'il accommodoit „ ſa Religion à ſes deſſeins, plutôt „ que ſes deſſeins à ſa Religion. Qu'il „ faiſoit des choſes qui étoient bon- „ nes en apparence, mais à mauvaiſe „ intention, penſant que par ſa bi- „ goterie il tromperoit Dieu & le „ monde, qu'il ôtoit aux pauvres „ pour donner aux Egliſes, & qu'il „ foula plus ſon peuple de tributs & „ de tailles, que nul autre Roi de „ ſes prédéceſſeurs, & qu'auſſi ren- „ dit-il ſon peuple mal affectionné „ envers lui. Qu'il fit durant ſon re- „ gne beaucoup d'injuſtices, de maux „ & de violences, tellement qu'il avoit „ mis ſon peuple ſi au bas qu'au jour „ de ſon trépas il étoit preſque au „ déſeſpoir.“

Je ſerois trop long, ſi je rapportois en détail ce que les hiſtoires en

difent. C'eſt pourquoi j'y renvoye quiconque ne ſera point perſuadé, que ſi jamais on a pû ſoupçonner quelqu'un de ne croire pas en Dieu, c'eſt aſſûrément Louis XI. contre qui l'on peut former un préjugé ſi étrange; & je m'aſſûre que l'on m'en croira, ſi l'on examine bien les faits. Il n'y auroit pourtant rien de plus faux, que d'avancer que ce Prince n'étoit point perſuadé de ſa religion, car outre qu'on lui entendit dire un jour, qu'il croyoit faire ſes prieres, ſans être entendu de perſonne, devant le grand Autel de Notre-Dame de Cléri, „ Ah ma bonne „ Dame, ma petite Maîtreſſe, ma „ grande Amie, en qui j'ai eu tou- „ jours mon reconfort, je te prie de „ ſupplier Dieu pour moi & être mon „ avocate envers lui, qu'il me par- „ donne la mort de mon frere, que „ j'ai fait empoiſonner par ce mé- „ chant Abbé de St. Jean. Je m'en „ confeſſe à toi, comme à ma bonne „ patrone & maîtreſſe...... Fais-moi „ doncques pardonner, ma bonne „ Dame, & je ſais ce que je te don- „ nerai; " outre cette priere, dis-je, nous voyons par l'empreſſement qu'il eut durant ſa derniere maladie, de

faire venir St. François de Paule, qu'il étoit persuadé de l'efficace de la priere. Ce pauvre Prince avoit tant d'envie de ne point mourir, qu'ayant appris que ce saint Hermite se tenoit dans la Calabre, & qu'il faisoit de grands miracles : il n'oublia rien pour obtenir du Pape qu'il lui fût permis de le faire venir en France, & il étoit tellement persuadé que la présence & les prieres de cet homme prolongeroient sa vie, que la premiere chose qu'il fit en le voyant fut de le prier d'allonger ses jours. Ensuite il lui envoyoit dire à tout moment, *qu'il ne tenoit qu'à lui que sa vie ne fût prolongée.* La même envie de vivre lui fit demander au Pape divers présents, comme nous l'apprenons de Philippe de Commines : Le Pape Sixte IV. „ (dit-il) étant informé „ que par „ dévotion le Roi desiroit avoir le „ Corporal sur quoi chantoit Messe „ Monsieur St. Pierre, tantôt lui en- „ voya avec plusieurs autres Reliques, „ lesquelles lui furent envoyées. L'Historien Mathieu nous apprend qu'il étoit environné de Reliques, & qu'il s'en servoit comme de barricade, ne pensant point que la mort eût la har-

dieſſe de paſſer par-deſſus pour l'attaquer. Il fit auſſi venir la Sainte Ampoulle, „ ayant intention d'en pren„ dre pareille onction, que celle de „ ſon ſacre, " à ce que dit le même Philippe de Commines. Mais rien ne témoigne davantage l'envie qu'il avoit de vivre, que la maniere dont il corrigea l'oraiſon qui avoit été compoſée pour demander à St. Eutrope la ſanté de ſon corps & celle de ſon ame en même-temps; car il fit raïer l'endroit qui concernoit la ſanté de l'ame, diſant que c'étoit aſſez que le Saint lui fît avoir celle du corps, & qu'il ne falloit pas l'importuner de tant de choſes. On ne ſauroit s'empêcher de conclure de tous ces faits, que ce Prince étoit entiérement perſuadé de la vérité de nos dogmes. Donc nous avons en ſa perſonne l'exemple d'un parfait accord entre une ame tout-à-fait méchante, & une perſuaſion de l'exiſtence de Dieu, qui va juſqu'à la bigoterie la plus outrée.

§. XXXIX.

Que la Cour ne garantit ni de la superstition, ni des erreurs populaires.

C'eſt donc une illuſion toute pure, de s'imaginer que parce que les Princes ne ſe font pas une Religion d'obſerver les Traités de paix, ni les alliances les plus ſolemnelles jurées, ou de refuſer quelque choſe à leurs paſſions, ils croïent qu'il n'y a point de Dieu. Je le dis encore un coup, les grands du monde ſont pour l'ordinaire plus ſuperſtitieux que les autres hommes, à l'égard de certaines choſes. On s'imagine qu'il ſuffit d'être né dans une grande maiſon, & d'avoir été élevé à la Cour d'un Prince, pour avoir un eſprit grand & ſublime. Mais ceux qui s'imaginent cela, confondent l'eſprit avec le cœur. Il eſt fort vrai, que les avantages de la naiſſance & de l'éducation dans le grand monde, élevent le cœur. On voit peu de perſonnes de cet ordre, qui ne ſoient braves; on en voit un très-grand nombre qui ont une intrépidité & une ambition démeſurées. Mais il

n'en va pas de même de l'esprit. Il faut convenir qu'il se polit extrêmement à la cour; mais il n'y acquiert pas de la grandeur, je veux dire de cette force qui l'éleve au-dessus des préjugés de l'enfance, & qui le met en état de pénétrer jusqu'à la source de la vérité, au travers de mille erreurs dont elle est ou couverte, ou environnée. Je passe plus avant, & je dis qu'on n'acquiert pas même à la Cour cette fausse & prétendue force d'esprit, dont les Athées & les Déistes se glorifient; & je soûtiens que si l'on examine la chose attentivement, on reconnoîtra que cette prétendue force s'acquiert plus dans l'exercice de la dispute, & parmi ceux qui étudient, qu'à la cour, ni à l'armée. Ainsi convenons de bonne foi, que les Grands avec toute la pompe qui les environne, ne laissent pas de demeurer dans les préjugés de l'éducation, tout de même que les autres hommes, soit à l'égard des dogmes de la Religion, soit à l'égard des vérités naturelles.

En effet si l'air du grand monde guérissoit des impressions de Religion que l'on communique aux enfants,

nous ne verrions pas autant de ſuperſtition que nous en voyons dans les premiers hommes de la République Romaine. Il paroît par une infinité d'exemples que ſes Conſuls & ſes Dictateurs, & ſemblables perſonnes du premier ordre, ont été fort ſuperſtitieux. Les Rois & les Empereurs du Paganiſme l'ont été furieuſement, & l'on en pourroit donner cent exemples très-capables de convaincre que ce n'étoit pas la Politique qui agiſſoit, mais la maladie du cœur; quoique j'avoue, qu'il faut imputer ſouvent leur ſuperſtition à leur politique. Repaſſez un peu l'eſprit ſur ce que je vous ai allégué ci-deſſus touchant Tarquin le ſuperbe, Néron, Catilina, &c. & ſouffrez qu'à propos de Catilina, je remarque qu'on diſoit à Rome, (a) qu'il avoit fait prêter ſerment à ſes complices de bien garder le ſecret, & qu'afin que les malédictions, auxquelles ils vouloient bien être aſſujettis s'ils fauſſoient leur foi, fiſſent plus d'impreſſion ſur eux, il leur avoit fait boire du ſang humain mêlé avec du vin, ce qui montre que cette troupe de ſcélérats, dont ce méchant hom-

(a) Saluſt. *de bello Catil.*

me se vouloit servir pour la plus exécrable action du monde, étoit persuadée qu'il y a une justice invisible, qui punit la violation du serment. L'un des principaux complices de Catilina, savoir Lentulus, s'engagea dans cette conspiration, à cause qu'il (*b*) s'imagina que les livres des Sibilles, & les réponses des Haruspices lui promettoient l'Empire de Rome; preuve évidente, qu'il étoit bien éloigné de l'Athéisme, puisqu'il n'en étoit pas encore à reconnoître la vanité des augures.

§. X L.

De la superstition d'Alexandre.

Mais voici un exemple qui ne vaut guere moins lui seul qu'une démonstration de Géometrie. Si jamais l'esprit de la Cour a dû produire l'Athéisme dans une ame, c'est sans doute dans celle d'Alexandre le grand qu'il a dû produire cet effet, parce que c'étoit le plus ambitieux de tous les

(*b*) *Lentulum autem sibi confirmasse ex fatis Sibyllinis Haruspicumque responsis, se esse tertium illum Cornelium, ad quem regnum Urbis atque Imperium pervenire esset necesse.* Cicero. in Catil. Orat. 3.

hommes, & en méme-temps le plus hardi & le plus heureux. Auſſi peut-on dire, qu'il a fait cent choſes qui témoignent un mépris horrible des Dieux. Je ne parle point de ſes conquêtes, quoiqu'à le bien prendre, il n'y ait rien de plus injuſte, ni de plus impie, que de chaſſer de vive force de leur pays ceux qui le poſſédent de bonne foi. Je parle de la hardieſſe qu'il eut de ſe faire adorer comme un Dieu, & d'abattre les Temples d'Æſculape, pour venger la mort de ſon favori. Tout cela néanmoins n'empêche pas qu'Alexandre n'ait été l'homme du monde le plus éloigné de l'Athéiſme. J'ai dejà dit quelque part, que dans ſon enfance il fut cenſuré par ſon gouverneur, de ce qu'il étoit trop prodigue d'encens envers les Dieux; je dis à cette heure, qu'il avoit toujours à ſa ſuite ſon grand Devin Ariſtandre, pour ſavoir de lui ſi les préſages des victimes alloient bien, toutes les fois qu'il falloit entreprendre quelque choſe. A la vérité il diſcontinua de conſulter ſes Devins, quand il ſe vit au comble de ſa fortune. Mais il n'eut pas plutôt éprouvé quelques traverſes qu'il retomba

dans ſes (*a*) premieres ſuperſtitions, & qu'il ſe remit ſous le joug de ſon Ariſtandre ; de ſorte que ſur la fin de ſa vie, ayant cru reconnoître par quelques préſages, que les Dieux étoient mal ſatisfaits de lui, il prenoit les moindres choſes extraordinaires qui lui arrivoient, pour des ſignes & des avertiſſements céleſtes, & avoit toujours ſa maiſon pleine de Devins qui y ſacrifioient, ou qui la purifioient, ou qui y faiſoient quelqu'autre ſemblable tour de leur métier, comme nous l'aprend Plutarque dans la vie de ce Conquérant.

Fiez-vous après cela à ces gens qui nous aſſûrent, comme s'ils avoient le don de ſonder les reins & les cœurs, que la cour eſt pleine d'Athées. Il me ſemble que j'ai beaucoup plus de raiſon de nier, & de dire, qu'à la vérité il eſt probable qu'il s'y en trouve plus que parmi le peuple ; mais qu'à la reſerve de quelques perſonnes, le grand monde, univerſellement parlant, eſt auſſi perſuadé de l'exiſtence de Dieu

(*a*) *Qui poſt Darium victum ariolos & vatis conſulere deſierat, rurſus ad ſuperſtitionem humanarum gentium ludibria revolutus, Ariſtandrum cui credulitatem ſuam addixerat, explorare eventum rerum ſacrificiis jubet.* Quint. Curtius, l. 7. Cap. 7.

& du Paradis & de l'Enfer, que le tiers Etat. S'il y a quelque différence, elle ne consiste assûrément, qu'en ce qu'à la cour on songe moins aux affaires de la conscience que par-tout ailleurs, & qu'on y a plus de hardiesse, plus d'habitude & plus d'engagement à pécher, que par-tout ailleurs, ce qui fait que les Courtisans sont, ou plus ignorants que les autres hommes sur le chapitre de la Religion, ou moins retenus, & moins sujets aux remords de la conscience. Mais pour la persuasion des vérités générales, & des principes du Christianisme, je crois qu'universellement parlant, ils ne l'ont pas moins que les autres hommes.

Au reste le Roi Louis XI. est un exemple incontestable de ce que j'ai touché ci-dessus, qu'on peut être tout ensemble très-méchant & très-exact de rendre à la sainte Vierge mille petites marques de dévotion extérieure. Car ce Prince, tout tel que nous l'avons vû, a dépensé des sommes immenses pour l'ornement de l'Eglise de Notre-Dame, & ordonné que l'on sonneroit la clocle chaque jour à midi, pour avertir le monde de reciter

la Salutation Angélique. Claude de Seyſtel rapporte, „ que ſa dévotion „ ſembloit plus ſuperſtitieuſe que re- „ ligieuſe ; car à quelque image, ou „ Egliſe de Dieu & des Saints, & „ mêmement de Notre-Dame, qu'il „ entendît que le peuple eût dévo- „ tion, ou qu'il s'y fît quelques mi- „ racles, il y alloit faire ſes offrandes, „ ou y envoyoit un homme exprès. „ Il avoit au ſurplus ſon chapeau tout „ plein d'images, la plûpart de plomb „ ou d'étain, leſquelles à tout pro- „ pos, quand il lui venoit quelques „ nouvelles bonnes ou mauvaiſes, ou „ que ſa fantaiſie lui prenoit, il bai- „ ſoit, ſe ruant à genoux quelque „ part qu'il ſe trouvât, ſi ſoudaine- „ ment quelquefois, qu'il ſembloit „ plus bleſſé d'entendement que ſage „ homme.

§. XLI.

Déſordres & zele de la Cour de France au dernier ſiecle. (*a*)

Entre les marques par leſquelles j'ai dit que l'on pouvoit reconnoître

(*a*) Bayle écrivoit ceci en 1681.

que les plus insignes débauchés croient en Dieu, je n'ai pas oublié la haine qu'ils témoignent pour les Religions différentes de la Cour. Je pourrois appliquer cette remarque aux personnes de qualité, que je tâche de justifier ici du crime d'irreligion : mais parce que cela me meneroit trop loin, je ne parlerai que de la Cour de Catherine de Médicis.

J'ai déjà dit que cette Cour étoit adonnée à la magie ; & il est aisé dès-là de conjecturer, qu'encore qu'on y crût un Dieu, on y étoit capable de toute sorte de méchancetés. Aussi est-il certain, que l'impudicité & le luxe „ y triompherent avec une li-
„ cence effrénée, & que la trahison,
„ l'empoisonnement, & l'assassinat
„ y devinrent si communs, que ce
„ n'étoit plus qu'un jeu, que de per-
„ dre ceux de la mort desquels on
„ croioit tirer quelque avantage. A-
„ vant ce regne, c'étoient les hom-
„ mes qui par leur exemple & par
„ leurs persuasions attiroient les fem-
„ mes dans la galanterie : mais de-
„ puis que les amourettes firent la
„ plus grande partie des intrigues &
„ des mysteres d'Etat, c'étoient les

„ femmes qui alloient au devant des „ hommes. Leurs maris leur lâchoient „ la bride par complaisance & par „ intérêt : & d'ailleurs ceux qui ai- „ moient le changement, trouvoient „ leur satisfaction dans cette liberté „ qui au lieu d'une femme leur en „ donnoit cent ". Voilà d'un côté la peinture d'une Cour abandonnée à tout mal.

Mais voici de l'autre une peinture qui nous la représentera persuadée de la divinité de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. On n'a jamais persécuté les Hérétiques, plus que l'on persécuta les Calvinistes sous François I. & Henri II. Cela n'ayant pas empêché qu'ils ne se multipliassent, on ne voulut pourtant point tolérer leurs assemblées, & l'on aima mieux plonger le Royaume dans les funestes désolations d'une guerre civile, que de souffrir qu'il y eût en France une nouvelle Religion. Quoi, disoit-on, il sera dit que l'Eglise aura été déchirée impunément dans le patrimoine du Roi Très-Chrétien ? Cette Eglise, qui est sur le trône depuis Clovis ? Cette Eglise, dont les Rois de France sont les fils aînés ? Non,

il faut exterminer tous ceux qui ont eu l'audace de la combattre. En effet, on en vint aux armes, & l'on ne fit jamais aucun traité avec les Rebelles, qu'afin de se mieux préparer à les ruiner ; & quand on vit que la force ouverte ne servoit de rien, on se servit de la ruse, on attira leurs chefs & leur principale noblesse à la Cour, sous le plus beau prétexte du monde, & on l'y massacra cruellement. On continua la tuerie & les combats autant que l'on put, jusques à ce qu'enfin les deux partis plus las que rassasiés de s'entre-détruire, & désespérant chacun de la victoire, s'accorderent le mieux qu'ils purent. Si la Cour de France eût été Athée, elle n'eût jamais tenu cette conduite.

Mais peut-être que ceux qui étoient à la tête de ces grands zélateurs de la Religion Catholique n'étoient point coupables du déréglement des mœurs dont j'ai parlé. Au contraire c'étoit eux qui y avoient le plus de part, comme on le peut voir, si l'on suit à la trace Mrs. de Guise. Et pour comprendre comment il se peut faire : qu'un homme soit en même temps zelé pour sa Religion, & fort dé-

bauché, il n'y a qu'à considérer que dans la plûpart des hommes, l'amour de la Religion n'est point différent des autres passions humaines que l'on contracte. On se trompe fort si l'on s'imagine que tous les Chrétiens qui paroissent avoir de l'attachement pour le Christianisme, & tous les Catholiques qui haissent les autres sectes, ont reçu cette disposition immédiatement de Dieu; car il n'y a que les véritables serviteurs de Dieu qui se puissent vanter d'avoir du zele par une grace du St. Esprit. Les méchants Chrétiens qui témoignent du zele pour leur Religion, n'ont à proprement parler que de l'entêtement. Ils aiment leur Religion comme d'autres aiment leur noblesse, ou leur patrie; ou plutôt ils s'obstinent à persévérer dans leur Religion, comme d'autres s'obstinent à ne point changer les anciennes coutumes, qui regardent *la* maniere de s'habiller, ou de se marier. Il y a des gens qui se laisseroient aussi-tôt tuer, que de souffrir que l'on innovât leurs vieilles coutumes: ils font la même chose quand on veut les empêcher d'aller prier Dieu dans certaines Eglises, avec les cérémo-

nies usitées de tout temps. Il y a grande apparence que le Duc de Montpensier (a), qui faisoit pendre tous les Huguenots qu'il prenoit, & violer par un de ses Officiers toutes les belles Huguenotes qui tomboient en sa puissance, s'étoit entêté de cette belle passion, parce qu'il se glorifioit d'être descendu de St. Louis, & qu'il avoit oui dire que St. Louis alloit persécuter les ennemis de la Religion jusques dans l'Afrique. Les grands Seigneurs s'entêtent si fort de l'antiquité de leur race & de l'imitation de leurs ancêtres, que cela seul est capable de leur donner de l'horreur pour les Schismatiques. Ainsi, croire que la Religion dans laquelle on a été élevé, est fort bonne, & pratiquer tous les vices qu'elle défend, sont des choses extrêmement compatibles, aussi bien dans le grand monde, que parmi le peuple.

Peu de gens se taisent présentement de la vie de la Reine Marguerite, fille de Catherine de Médicis. Je puis donc dire hardiment, qu'elle est un illustre exemple de ce monstrueux as-

(a) Voyez la *Critique générale* du Calvinisme du P. Maimbourg. Let. 18.

fortiment dont j'ai parlé entre une eſpece de dévotion, & la débauche. Voici comme parle Mr. de Mézerai de la vie qu'elle menoit en ſa vieilleſſe : „ Ce fut au Fauxbourg St.
„ Germain qu'elle tint ſa petite Cour
„ le reſte de ſes jours, mêlant bizar-
„ rement les voluptés & la dévotion,
„ l'amour des Lettres & celui de la
„ vanité, la charité chrétienne, &
„ l'injuſtice ; car comme elle ſe pi-
„ quoit d'être vue ſouvent à l'Egliſe,
„ d'entretenir des hommes ſavants,
„ & de donner la dîme de ſes reve-
„ nus aux moines, elle faiſoit gloire
„ d'avoir toujours quelque galante-
„ rie, d'inventer de nouveaux di-
„ vertiſſements, & de ne payer ja-
„ mais ſes dettes.

§. XLII.

Zele des grands Seigneurs de France contre les Proteſtants.

La preuve que je tire de la haine que l'on a pour les ſectes, peut être appliquée à nos grands Seigneurs ; car ils s'employent aſſez bien à la ruine du Calviniſme, ſelon le nouveau

plan que l'on a choisi ; ils s'y employent, dis-je, assez bien, sans qu'il paroisse qu'ils ayent la moindre envie de vivre plus chrétiennement, ceux qui ont des Huguenots dans leurs terres, tâchent de les convertir ou de gré ou de force. Les Gouverneurs des places font la même chose à l'égard des bourgeois & des soldats qui sont sous leur jurisdiction. Ceux qui ont des domestiques Calvinistes, ou les chassent, ou les obligent à abjurer leur créance. D'où il s'ensuit que nos grands Seigneurs ne sont ni Athées, ni Déistes, quelle que soit quant au reste la vie qu'ils menent.

Je conclus donc encore une fois, que ceux qui doutent de la Divinité de la Religion Chrétienne, & qui traitent de fable ce que l'on dit de l'autre vie, sont en très-petit nombre. De sorte que ces grands déréglements dont le P. Rapin nous donne la description, ne tirent point leur origine de l'incrédulité de ces derniers siécles, mais de l'inclination au mal qui se trouve dans le cœur de l'homme, & pour la guerison de laquelle il faut tout autre chose qu'une simple connoissance de la vérité de l'Evangile.

§. XLIII.

Raiſon très-forte pour prouver la néceſſité de la grace.

Si vous examinez bien ceci, je m'aſſûre, que vous y trouverez un argument invincible, pour prouver que nous avons beſoin de l'opération intérieure du St. Eſprit afin d'aimer Dieu. Car toût ce que les hommes qui nous inſtruiſent peuvent faire, ſe réduit à nous perſuader la vérité. Or nous pouvons être perſuadés de la vérité ſans l'aimer. Donc ce ne ſont pas les hommes qui nous font aimer les vérités de l'Evangile; & par conſéquent c'eſt Dieu qui nous les fait aimer; en ajoûtant à l'illumination de notre eſprit une diſpoſition de cœur, qui nous fait trouver plus de joie dans l'exercice de la Vertu, que dans la pratique du vice.

§. XLIV.

VII. *Preuve, tirée des fréquentes Communions.*

Ces paroles du P. Rapin: „ il n'y „ eut jamais plus de communions,

„ & moins de changement de vie, „ me font ſouvenir du livre de la fréquente communion, dans lequel Mr. Arnauld a fait une deſcription fort éloquente de la corruption des hommes : „ qui peut ignorer, dit-il, ce que „ les Séculiers ne ſavent que trop par „ la connoiſſance qu'ils ont du mon- „ de, ce que les confeſſeurs connoiſ- „ ſent encore davantage par la néceſ- „ ſité de leur fonction, & ce que les „ prédicateurs font retentir ſi hau- „ tement dans les Chaires, pour exci- „ ter les pécheurs à la pénitence ; que „ toutes les véritables marques du Chri- „ ſtianiſme ſont preſque aujourd'hui „ éteintes dans les mœurs des Chré- „ tiens". Il entre enſuite dans le détail, & nous montre l'impureté dans les mariages, la corruption dans les familles, les débordements dans la jeuneſſe, l'ambition parmi les riches, le luxe parmi toutes ſortes de perſonnes, l'infidélité dans le commerce, l'altération dans la marchandiſe, la tromperie dans les artiſans, la débauche dans le menu peuple. Il dit que la fornication paſſe dans le monde pour une faute légere, l'adultere pour une bonne fortune, la fourberie pour la vertu

de la cour, les jurements & les blasphêmes pour des ornements de langage, la tromperie & le mensonge pour la science du trafic, la fureur du jeu continuel pour une honnête occupation des femmes, la qualité d'honnête femme pour une qualité différente de celle de femme de bien, la Simonie déguisée & la profanation du bien de l'Eglise pour un accommodement légitime, & enfin les voleries & les usures pour un revenu des charges, pour l'intérêt ordinaire de *l'argent*, & pour une invention de s'enrichir, dont il n'y a presque plus que les simples & les ignorants qui fassent aujourd'hui quelque scrupule. Il passe sous silence les crimes abominables ignorés par nos peres, & aujourd'hui étrangement débordés.

On croira peut-être que cette habile docteur se propose de déplorer l'incrédulité des hommes, & de dire *qu'ils* sont tombés dans l'Athéisme. Mais ce n'est nullement sa pensée, puisqu'il reconnoît de bonne foi, qu'on n'a jamais vu plus de confessions & de communions, qu'on se presse autour des confessionaux, que les autels sont environnés de communiants, & que les Paroisses

roisses & principalement les Monastères en sont pleins. Il paroît par toute la suite de son discours, que les mêmes personnes qui sont coupables des désordres qu'il a décrits, sont celles qui se confessent, & qui communient très-souvent, & il n'est pas le seul qui réconnoisse cette vérité.

L'Auteur du Livre de *la Morale pratique des Jésuites*, se plaignant de la facilité de ces bons Peres à remettre les péchés, remarque que les personnes les plus criminelles n'appréhendent plus la confession; qu'au contraire ils y courent avec la même facilité qu'au péché; & que les personnes qui remplissent l'Eglise des Jésuites, „ sont les „ mêmes qui après-dîner peuplent les „ cabarêts, les jeux de boule & au„ tres lieux de divertissement ". Un autre Auteur qui ne peut pas être suspect en cette matiere puisque c'est un Jésuite, nous donnant l'image & la peinture des mœurs corrompues de ce siecle, dit expressément, comme nous l'avons déja vû, qu'il n'y eût jamais plus de communions & moins de changement de vie; & il met entre les effets de la corruption générale, „ ces

„ viciſſitudes d'égarement & de re-
„ tour à Dieu, de déſordre & de dé-
„ votion, avec leſquelles on fréquen-
„ te les Sacrements, ces intervalles
„ du crime pour le jour auquel on
„ communie, ces confeſſions ſans re-
„ pentir, ces repentirs ſans amende-
„ ment, ces converſions ſans chan-
„ gement de vie", qui ſe voyent dans le monde. Il eſt donc vrai qu'il y a un très-grand nombre de perſonnes qui ſe confeſſent ſouvent, & qui vivent néanmoins très-mal. D'où il s'enſuit par une conſéquence évidemment néceſſaire, que la plupart des Chrétiens vivent d'une maniere abominable, quoique non-ſeulement ils croyent qu'il y a un Dieu, mais auſſi que tous nos myſteres ſont véritables. Car qui peut douter, que la plus grande partie de ceux qui ſe confeſſent, & qui communient ſi ſouvent, ne le faſſent afin d'expier leurs péchés; ce qui eſt une preuve évidente, qu'ils ajoûtent une entiere foi à la doctrine de l'Egliſe?

§. XLV.

Confirmation de la même chose.

En un mot, il ne faut que considérer la crédulité de nos peuples pour les miracles ; la confiance qu'ils ont en l'intercession des Saints, le soin qu'ils prennent de faire dire des Messes pour les Trépassés ; leur ardeur pour s'enrôler dans les confrairies, & pour faire toucher leurs chapelets à quelque châsse de réputation ; la prodigieuse foule qu'il y a dans les Eglises à Indulgence pleniere ; la facilité qu'ils ont à mettre en crédit les Reliques nouvellement venues de Rome, celles de St. Ovide, par exemple ; leur aversion pour les Huguenots ; il ne faut, dis-je, que considerer cent choses de cette nature, pour être convaincu que le vice des Chrétiens n'est pas de manquer de foi. „ Il est difficile, dit St. Augu-
„ stin, de trouver un homme qui di-
„ se dans le secret même de son cœur,
„ *il n'y a point de Dieu.* Cette sorte de
„ gens est assez rare ; & si ce sont
„ ceux qu'on nous commande de souf-

„ frir, à peine trouverons-nous des
„ ſujets de patience ".

Que dirons-nous de ceux qui courent après les directeurs commodes, ſinon que ce ſont des gens très-perſuadés de tous nos myſteres; mais du reſte ſi adonnés au mal, que pour s'y plonger avec plus de liberté, ils ſe ſervent de tous les expédiens que les mauvais caſuiſtes leur préſentent ?

Si l'on peut démontrer quelque choſe dans la Morale, je ne doute pas que je n'aie démontré, qu'il eſt faux que les Chrétiens qui ſe plongent dans toute ſorte de crimes ne ſont point perſuadés de la vérité de leur Religion. D'où je conclus que l'origine du déréglement des mœurs n'eſt pas l'incrédulité. C'eſt toute autre choſe.

§. XLVI.

Que ceux qui attribuent la corruption des mœurs à l'affoibliſſement de la foi, extenuent le crime; au lieu de le rendre plus atroce.

Un eſprit ſuperficiel qui m'entendroit raiſonner comme je raiſonne, croiroit infailliblement que je fais l'apolo-

gie des pécheurs : mais un esprit pénétrant jugeroit sans doute que je fais tout le contraire. Car puisque je tâche de prouver que les hommes vivent très-mal, quoiqu'ils conservent la persuasion des vérités Evangéliques, il est indubitable que je les accuse d'une plus noire méchanceté, que ne feroit la méchanceté de ceux qui manqueroient de cette persuasion. C'est un principe universellement reconnu, que plus on péche avec connoissance de cause, plus on se rend criminel. Or, selon moi, les pécheurs sont persuadés de la vérité de l'Evangile. Donc ils sont plus criminels selon moi, que selon le P. Rapin, qui s'imagine que les crimes viennent du manque de foi. Il est certain que la malice d'une action diminue, à mesure que les connoissances de celui qui la commet sont moindres; si ce n'est qu'il soit lui-même la cause de son ignorance, ayant étouffé ses lumieres de gaieté de cœur, afin de pécher plus librement. Or comme il n'y a que Dieu qui sache qui sont ceux qui se sont rendus ignorants eux mêmes par pure malice, nous serions fort téméraires, si nous disions que ceux qui péchent, parce qu'ils n'ont presque plus

de foi, font plus méchants que les autres : mais on le peut fort bien soutenir, sans faire des jugements téméraires, de ceux qui péchent dans une pleine persuasion de la vérité de l'Evangile; & par conséquent ceux qui sont dans les principes que je pose, aggravent le crime des pécheurs, bien loin de l'exténuer.

Car de dire qu'il n'y a que la malice du cœur qui soit capable d'offusquer l'évidence des vérités Evangéliques, c'est en vérité s'ériger en juge d'une chose qui n'est pas trop de notre ressort; puisqu'il n'y a que Dieu qui connoisse certainement ce qui se passe dans l'homme, & la proportion des objets avec les dispositions de l'entendement. Nous éprouvons tous les jours dans des choses purement spéculatives, que les mêmes raisons paroissent convaincantes à quelques personnes, & fort probables à quelques autres, pendant qu'un troisieme n'en fait aucun cas. Dans un plaidoyé où nous n'avons point d'intérêt, combien de fois nous arrive-t-il d'être plus frappés des objections que des réponses, que les réponses soient meilleures en elles-mêmes que les objections, & qu'il nous soit in-

différent pour notre fortune, qu'elles le soient, ou qu'elles ne le soient pas? Il seroit donc ridicule de soutenir que toutes les fois que nous préférons une raison à une autre, nous le faisons pour favoriser l'envie d'offenser Dieu. Or cela donc étant insoûtenable, on ne peut pas dire raisonnablement, que tous ceux qui doutent de nos mysteres, le font parce qu'ils souhaiteroient que l'Evangile fût faux. Il n'est pas impossible que l'éloignement où nous sommes du temps que l'Evangile s'est établi par une infinité de miracles, & l'étrange dépravation des mœurs, qui couvre depuis mille ans tout le Christianisme, & les sectes innombrables en quoi il s'est divisé, dont chacune condamne toutes les autres, & dont il y en a plusieurs qui écrivent fort savamment & fort subtilement contre les autres; il n'est pas impossible, dis-je, que tout cela ne forme des nuages dans certains esprits, qui les empêchent d'appercevoir clairement la Divinité de l'Evangile, sans qu'ils y contribuent par leur inclination au mal. Quoiqu'il en soit, j'ai lieu de croire que l'on trouvera son compte à ce que j'ai dit, soit que l'on aime à exagerer

la dépravation des hommes, soit que l'on aime à leur donner des éloges. Car en disant qu'ils conservent sain & entier le précieux dépot de la foi, en dépit de leurs passions corrompues, je leur donne quelque louange, mais cela même nous fait voir, qu'il faut que leur malignité soit bien excessive, puisque la lumiere de la foi n'est pas capable de la corriger.

Il importe plus qu'on ne pense, de faire sentir à l'homme jusqu'où va sa dépravation, & sur-tout de lui faire bien connoître le monstrueux désordre où il est plongé, qui fait qu'il agit continuellement contre ses principes, & contre les préceptes de la Religion qu'il croit avoir reçue de Dieu; cela, dis-je, importe beaucoup, parce que si l'on prend garde que tout le reste du monde est sujet à certaines loix de méchanique qui s'observent régulierement, & qui nous paroissent très-conformes à l'idée que nous avons de l'ordre, on conclura nécessairement, qu'il y a dans l'homme un principe qui n'est pas corporel. Car si l'homme n'étoit que corps, il seroit nécessairement soumis à cette sage & réguliere méchanique qui re-

gne dans tout l'univers, & il n'agiroit pas d'une maniere si contraire à l'idée que nous avons de l'ordre. Il y a donc dans l'homme une ame qui est une substance distincte du corps ; puisque c'est elle qui rend l'homme raisonnable. Or comment s'imaginer que tous les corps sont sujets à l'ordre ; & ne pas croire que les substances plus parfaites que le corps y sont sujettes aussi ; si le monde est l'ouvrage du hasard, pourquoi est-il sujet à des loix qui s'exécutent toujours? On ne peut répondre rien qui vaille. Il faut donc dire à tout le moins que la nature des choses a voulu que tout le monde se gouvernât par de belles loix. Mais si elle l'a voulu pour le corps, pourquoi n'a-t-elle pas voulu que l'ame de l'homme fût sujette à l'ordre ? On ne peut encore répondre rien qui vaille. Il faut donc dire que l'ame de l'homme a été créée dans l'ordre, aussi-bien que les autres choses ; par un Etre infiniment parfait, & que si elle n'y est plus, c'est parce qu'abusant de la liberté, elle est tombée dans le désordre. Plus on prouve la corruption de l'homme, plus on oblige la raison à croire ce que Dieu

nous a révélé de la chûte d'Adam. Si bien qu'il est plus utile qu'on ne pense à la Religion, de prouver que la malice des hommes est si prodigieuse, qu'il n'y a qu'une grace particuliere du St. Esprit qui la puisse corriger, & que sans cette grace, c'est toute la même chose à l'égard des mœurs, ou d'être Athée, ou de croire à tous les canons des Conciles. Cela est si vrai que vous ne voyez guere d'esprit fort qui veuille convenir de la corruption de l'homme.

§. XLVII.

Conjectures sur les mœurs d'une société qui seroit sans Religion.

Après toutes ces remarques je ne ferai pas difficulté de dire, si l'on veut savoir ma conjecture touchant une société d'Athées, qu'il me semble qu'à l'égard des mœurs & des actions civiles elle seroit toute semblable à une société de Païens. Il y faudroit à la vérité des loix fort séveres & fort bien exécutées pour la punition des criminels. Mais n'en faut-il pas par-tout? Et oserions-nous sor-

tir de nos maisons, si le vol, le meurtre, les autres voyes de fait étoient permises par les loix du Prince? N'est-ce pas uniquement la nouvelle vigueur que le Roi a donnée aux loix pour réprimer la hardiesse des filoux, qui nous met à couvert de leurs insultes la nuit & le jour dans les rues de Paris? Sans cela ne serions-nous pas exposés aux mêmes violences que sous les autres regnes, quoique les Prédicateurs & les Confesseurs fassent encore mieux leur devoir, qu'ils ne faisoient autrefois. Malgré les roües & le zele des Magistrats, & la diligence des Prévôts, combien se fait-il de meurtres & de brigandages, jusques dans les lieux & dans le temps où l'on exécute les criminels? On peut dire sans faire le déclamateur, que la justice humaine fait la vertu de la plus grande partie du monde; car dès qu'elle lâche la bride à quelque péché, peu de personnes s'en garantissent.

§. XLVII.

Que les Loix humaines font la vertu d'une infinité de personnes.

Cela paroît par l'exemple de l'impudicité. Tous les Chrétiens demeurent d'accord, qu'elle eſt défendue par la loi de Dieu, l'Egliſe nous le prêche inceſſamment. Avec tout cela, de cent hommes je ne ſais s'il y en a un qui ſoit ſans reproche de ce côté-là. Pourquoi? parce que la juſtice de l'Etat n'inquiéte perſonne là-deſſus. Pour les femmes, il faut leur rendre cette juſtice, qu'il y en a un plus grand nombre qui s'abſtiennent de ce mal; mais ce ne n'eſt pas qu'elles aient naturellement un plus grand fond de ſainteté que les hommes, ou que l'amour qu'elles ont pour Dieu, leur donne plus de force pour réſiſter à la tentation. Qu'eſt-ce donc? C'eſt qu'elles ſont retenues par la dure loi de l'honneur, qui les expoſe à l'infamie, quand elles ſuccombent au penchant de la nature. Il eſt certain que ſi les hommes n'euſſent point attaché l'honneur & la gloire des femmes à la

chasteté ; les femmes seroient aussi généralement plongées dans les péchés de la chair, que les hommes ; & il y a même beaucoup d'apparence qu'elles s'y porteroient avec plus d'ardeur, parce qu'il est fort apparent que cette passion est plus violente dans les femmes que dans les hommes.

§. XLIX.

Que les hommes sont plus sensibles à l'honneur que les femmes.

En effet, s'il y alloit de l'honneur d'un homme de vivre chastement, comme il y va de l'honneur des femmes, il est fort apparent que les Gentilshommes qui iroient dans les lieux de débauche, seroient aussi rares, que ceux qui abandonnent lâchement le poste que leur Général leur a confié. On voit très-peu de Gentilshommes qui fassent cela, très-peu, qui dans la vue d'acquérir de la gloire, ne méprisent la mort, & n'affrontent de grands périls. Il n'y a pas encore bien long-temps, qu'on n'en eût presque point trouvé en France, qui ne se batît en duel pour la moin-

dre injure qui eût été faite à son honneur ; en quoi il couroit non-seulement le péril manifeste d'être tué, mais aussi le péril du dernier supplice. Il est donc apparent que si la chasteté étoit le chemin de la gloire pour les hommes, & l'impudicité le chemin de l'ignominie, il seroit aussi rare de voir un gentilhomme engagé dans un commerce de galanterie scandaleux, qu'il est rare d'en voir qui se fassent dégrader des armes par leur lâcheté. Il est néanmoins certain qu'il y a incomparablement plus de femmes de noble famille, qui se perdent de réputation par leur incontinence, qu'il n'y a des gentilshommes qui se fassent dégrader de noblesse par leur lâcheté. Il y a donc beaucoup d'apparence, que si les femmes pouvoient satisfaire les desirs de la nature sans commettre leur réputation, elles porteroient la débauche plus loin que ne font les hommes, & que les hommes surmonteroient mieux la convoitise, que l'autre sexe ne la surmonte, si leur honneur dépendoit de cette victoire. Dites, si vous voulez, que cela vient de ce que les femmes n'ont pas tant de force sur leurs passions que les

hommes, & que la crainte du mépris fait des impressions plus sensibles sur les hommes que sur les femmes : prouvez cela par la raison qu'il n'y a pas tant de femmes qui surmontent l'envie de se divertir par la crainte de se diffamer, qu'il y a d'hommes qui surmontent la crainte de la mort, la plus violente de toutes les passions, par la crainte de l'infamie. Ou bien dites, que la nature a donné aux femmes un tempérament plus indomtable à cet égard-là, qu'aux hommes; peu m'importe il sera toujours vrai de dire, que la raison qui fait que les femmes s'abstiennent incomparablement plus que les hommes, du crime de l'incontinence, vient de ce que les hommes ont établi la gloire des femmes dans la chasteté; au lieu qu'ils ont si peu établi la gloire de l'homme dans cette vertu, qu'un homme qui oseroit s'en piquer dans le monde, s'exposeroit à la raillerie.

§. L.

Quelles sont pour l'ordinaire les véritables causes de la chasteté des femmes.

N'allez pas vous imaginer cependant, que selon moi, il n'y a point de femme qui n'emprunte sa vertu de la crainte de l'infamie. A Dieu ne plaise que je fasse des jugements si injurieux à la grace du St. Esprit. J'ai déja déclaré, & je déclare encore une fois, que j'excepte de la regle générale un bon nombre de personnes, qui se conduisent par le véritable esprit de la Religion Chrétienne, & que Dieu préserve de la contagion la plus universellement répandue; comme il paroît par cet Oracle: *Reliqui* (a) *mihi septem millia virorum, qui non curvaverunt genua ante Baal.* Mais après cette déclaration, je ne vois pas qu'on doive trouver étrange, que je soupçonne de fausseté la plûpart des vertus humaines, & la chasteté des femmes nommément. Si celles qui ont fait leur devoir de ce côté-là s'exa-

(a) Epist. ad Rom. C. XI. v. 14.

minent à la rigueur, elles trouveront, je m'aſſûre, que la peur du *qu'en dira-t-on*, y a plus contribué que toute autre choſe. Et combien y en a-t-il qui ſont l'original de l'Amaryllis du *Paſtor fido*, & qui diſent dans le ſecret de leur cœur, ou dans un tête-à-tête paſſionné :

Que votre bonheur eſt extrême !
Cruels lions, ſauvages ours,
Vous qui n'avez dans vos amours,
D'autre regle que l'amour même !
Que j'envie un ſemblable ſort ;
Et que nous ſommes malheureuſes,
Nous de qui les loix rigoureuſes
Puniſſent l'amour par la mort !
Ha ! que l'on aime peu, quand on craint de mourir !
Myrtille, plût au Ciel, qu'une mort inhumaine,
Fût du péché la ſeule peine !
Je ferois gloire d'y courir.
Seule regle des belles ames,
Et le premier Dieu de mon Cœur,
Honneur, voi que je fais à ta ſainte rigueur,
Un ſacrifice de mes flammes.

Vous voyez bien, que la loi qui punit l'amour par la mort, n'eſt pas celle qui fait tout murmurer les cœurs amoureux, & que c'eſt le châtiment de la renommée que l'on redoute. On ſe perſuade que Dieu pardonne tout,

mais que les hommes ne pardonnent rien ; & qu'ainsi tout consiste à bien sauver les apparences, ce qui est assez mal-aisé. Aussi dit-on, que celles qui ont des ressources assûrées pour échapper au jugement des hommes, ne font pas tant de façons. Si vous joignez à cela le *casta est quam nemo rogavit* : une certaine honte qui vient de l'éducation, & qui empêche souvent les plus amoureuses de faire toutes les avances : l'envie de faire valoir la faveur, & d'irriter la passion d'un amant par la difficulté, ce qui pourtant le rebute quelquefois : l'amour d'une belle réputation : le desir d'acquérir l'espérance de s'en faire un mari par ce moyen : un certain (*b*) noble orgueil qui ne permet pas qu'on se résolve à souffrir qu'il y ait quelqu'un au monde témoin de notre foiblesse ; les manieres peu agréables de ceux dont on est sollicité, leur contre-temps, leur indiscrétion ; si vous joignez, dis-je, tout cela ensemble, vous trouverez le véritable principe de la continence du sexe, sans qu'il

(*b*) *Esto ; ægram nulli quondam flexere mariti,*
Non Libyæ, non ante Tyro despectus Iarbas.
..... *Placitone etiam pugnabis amori ?*
Virgil. Æn. 4.

soit besoin de recourir aux impressions de la Religion.

§. LI.

Combien l'impudicité qui regne parmi les Chrétiens, fait tort à la religion Chrétienne.

La remarque que je viens de faire sur l'étendue de l'impudicité parmi les Chrétiens, me fait souvenir d'avoir lû dans la Rélation de Mr. Ricaut, „ que les Turcs se moquent présentement de ce que nous leur disons „ de la sévérité de la Religion Chrétienne, à l'égard de la défense d'épouser plus d'une femme, & de se „ satisfaire avec quelque autre que ce „ puisse être, qu'avec elle. Il est vrai, „ ajoute-t-il, qu'il faut avouer, à „ notre confusion, que le déréglement „ de nos mœurs & de notre conduite, „ donne un juste sujet à ces infideles „ de nous faire les reproches & les „ railleries qu'ils nous font là-dessus, „ & de nous dire, que notre vie détruit notre doctrine; ils sont scandalisés de voir, qu'il n'y a pas „ seulement parmi nous une infinité

„ de personnes qui violent ces saintes
„ regles du Christianisme, par une
„ vie impure & abominable, mais
„ qu'il se trouve encore des loix &
„ des priviléges qui autorisent la pail-
„ lardise. Ils prouvent cela par les
„ lieux de débauche que l'on voit
„ en Italie. Ils savent que l'impudi-
„ cité passe pour une espece de mar-
„ chandise & de trafic à Venise & à
„ Naples; que les Courtisannes à Ro-
„ me, & les *Cantoneras* en Espagne,
„ font partie du corps de l'Etat, &
„ qu'on leve sur elles des taxes & des
„ impôts. Ils ne comprennent point
„ sur quelles raisons cette Politique
„ peut être fondée, ni ce que les Ita-
„ liens peuvent dire pour défendre
„ cette pratique." L'Auteur devoit pousser un peu plus loin sa bonne foi, & reconnoître ingénûment, que les Espagnols & les Italiens ne sont pas les seuls blâmables. Car si l'on excepte *ces taxes & ces impôts*, les Courtisannes de Londres ne le cédent en rien à celles d'Espagne & d'Italie, soit qu'on regarde leur nombre, soit qu'on regarde leur effronterie, soit qu'on regarde la paisible impunité dont elles jouissent. Une Rélation de Mr. de

St. Didier seroit fort propre à nous l'apprendre, & Mr. Ricaut ne devoit pas épargner sa nation, en faisant si bon marché de l'honneur des autres aux railleries des Infideles.

Mais au reste, cette raison des Italiens qu'il dit que les Turcs ne sauroient comprendre, me fournit une forte preuve. On sait que la raison qui les oblige à tolérer les lieux de débauche, & qu'ils veulent éviter un plus grand mal, c'est-à-dire une espece d'impureté plus exécrable, & pourvoir à la sûreté des femmes d'honneur : „ Il y a deux cents cinquante
„ ans que Venise se trouvant sans
„ courtisannes, la République fut
„ obligée d'en faire venir un grand
„ nombre d'étrangeres. Le Doglioni
„ qui a écrit les choses notables de
„ Venise, loue extrêmement en cela
„ la sagesse de la République, laquelle
„ par ce moyen sçut pourvoir à la
„ sûreté des femmes d'honneur, aux-
„ quelles on faisoit tous les jours des
„ violences publiques, puisque les
„ lieux les plus saints n'étoient point
„ un azyle assûré où la chasteté n'eut
„ rien à craindre. “ Il a été un temps, où l'on permettoit aux Prêtres & aux

Moines en Allemagne de tenir des concubines, moyennant un certain tribut annuel qu'ils payoient à leur Prélat. On croit ordinairement que la seule avarice étoit la cause de cette indigne tolérance. Mais il est plus apparent, qu'on vouloit empêcher par-là, que la pudicité des honnêtes femmes ne fût trop sollicitée, & calmer les inquiétudes des maris, dont il est bon que le Clergé ne s'attire pas le ressentiment. Je dis que cela me fournit une forte preuve, parce qu'il en résulte évidemment, que j'ai eu raison de dire que la Religion n'est pas un frein capable de retenir nos passions. En effet, voilà la Religion Chrétienne si peu capable de moderer l'incontinence, qu'on s'est vu forcé de lui sacrifier une partie des femmes afin de sauver l'autre, & d'éviter un plus grand crime, qui n'a pas laissé néanmoins de devenir très-commun. Sur quoi je remarque en passant, que les hommes sont si convaincus, que les sermens les plus solemnels ne sont pas une barriere assez forte pour arrêter l'ambition des Princes, qu'encore qu'on ait un grand soin de leur faire jurer l'observation des Traités

de Paix, on ne laisse pas d'avoir des inquiétudes continuelles, dès que l'on apprend que son voisin fait marcher des troupes. Nous en voyons tous les jours plusieurs exemples. Or puisque la Religion n'est pas capable de surmonter le penchant de la nature, il faut qu'il y ait quelqu'autre principe de la chasteté des femmes, & des bonnes qualités des hommes, que celui de la conscience.

§. LII.

Marque à laquelle on peut connoître, si l'on fait quelque chose pour l'amour de Dieu.

JE vous prie de me dire, si une femme qui ne se prostitue point, & qui cependant empoisonne son mari, peut se vanter de ne se point prostituer, parce qu'elle veut obéir à Dieu? Il est clair qu'elle seroit la dupe de son propre cœur, si elle s'imaginoit faire quelque bonne action pour l'amour de Dieu, pendant qu'elle est capable d'empoisonner son mari. Car si l'amour de Dieu avoit quelque pouvoir sur elle, se pourroit-elle résou-

dre à faire un meurtre aussi exécrable que celui-là ? Et si elle s'y peut résoudre, sans néanmoins être capable de se prostituer, ne faut-il pas nécessairement qu'il y ait des considérations particulieres qui la détournent de la prostitution & qui ne servent de rien pour la détourner de l'empoisonnement de son mari ? N'est-il pas indubitable qu'elle ne se porteroit pas moins à tout autre crime qu'à celui-là, si elle y étoit poussée par de semblables passions ; & si leur exécution n'avoit pas des circonstances plus propres à l'arrêter ? Ainsi ce qu'elle fait plutôt un crime qu'un autre, vient uniquement de ce qu'elle peut faire l'un sans tomber dans l'infamie, & ne peut faire l'autre sans se deshonorer pour le reste de ses jours. Ce n'est donc point sa Religion qui est cause qu'elle ne se prostitue pas. Si les hommes s'examinent à cette regle, ils trouveront qu'ils ne font presque rien pour l'amour de Dieu, & que s'ils donnent l'aumône, pendant qu'ils entretiennent un commerce criminel avec une femme, c'est ou parce qu'ils n'ont aucune peine à donner leur bien, ou parce que leur tempérament les attendrit

drit à la vûe d'un misérable ou parce qu'ils veulent acquérir la réputation d'etre libéraux entre les pauvres, ou parce qu'ils croient acheter par-là le droit de faire des crimes impunément.

Ha! que l'on se trompe, si l'on croit faire pour l'amour de Dieu tout ce qu'on fait de louable, à moins que l'on n'ait éprouvé que l'on s'abstient des choses qui nous sont les plus cheres, dès qu'on s'apperçoit que Dieu nous les a défendues! Un homme qui aime les femmes, & qui contente sa passion le plus qu'il peut; mais qui d'ailleurs est si sobre, qu'il ne hait rien tant que de rompre son régime, & qui ne pourroit boire du vin pur sans gagner des maux de tête fort violents, qui est outre cela grand poltron, & ne sait ce que c'est ni d'épée, ni de pistolet, n'auroit-il pas bonne grace de se faire un mérite devant Dieu de ce qu'il ne s'enivre point, ni ne vole sur les grands chemins? Qu'il renonce à l'impudicité à laquelle il est si sensible, qu'il se fasse cette violence-là par la raison que Dieu le lui a commandé, & alors on prendra pour bon tout ce qui est en lui

de louable : autrement il nous permettra de croire, que ſon averſion pour l'ivrognerie & pour le vol, eſt une vertu à laquelle ſa foi n'a nulle part, & qu'il retiendroit toute entiere, quand même il renonceroit au Chriſtianiſme.

Voilà cependant l'état de la plupart des honnêtes gens. Ils ont une paſſion favorite qu'ils cultivent avec ſoin, & ſur laquelle ils ne ſe font point de violence. Le reſte eſt aſſez réglé. Ils s'en applaudiſſent, & ſe figurent qu'ils font là un grand ſacrifice à Dieu. Pauvres ignorants! Si vous étiez capables de faire un grand ſacrifice à Dieu, vous comprendriez bien que ce ſeroit votre paſſion favorite qu'il faudroit ſacrifier, & qu'on ne ſacrifie pas les paſſions auxquelles notre tempérament nous rend ſenſibles.

§. LIII.

Quel eſt la véritable raiſon pourquoi un péché eſt plus ordinaire qu'un autre.

Je ne ſais ſi tout le monde fait la réflexion, que j'ai ſouvent faite, en

voyant qu'il y a des péchés bien plus ordinaires que les autres. J'en doute fort; car selon toutes les apparences, la plupart de gens s'imaginent que cela vient de ce qu'il y a des péchés qui paroissent si véniels & si petits, qu'on ne les compte presque pour rien en comparaison des péchés criants. Mais pour moi je n'en donne pas cette raison, & je tiens au contraire que cela vient de ce qu'il y a des péchés qui causent universellement une joie plus sensible que les autres, & à moins de frais. Car enfin, la joie est le nerf de toutes les affaires humaines, & il est certain, quoiqu'on en dise, que l'homme a plus d'amour pour la joie, que de haine pour la douleur, & qu'il est plus sensible au bien qu'au mal. On ne fait pas difficulté d'aller au chagrin & à la douleur, pourvû qu'on passe par la joie; ni de passer par la douleur & par le chagrin, pourvû qu'on aille au plaisir. Cela paroît par l'exemple de tant de jeunes filles, qui emportées par le poids victorieux du plaisir présent, se laissent aller à des actions, qu'elles savent bien qui entraînent après elles une longue suite d'amertumes; & par l'exemple de

tant de gens, qui ont éprouvé mille fois, que l'usage de certaines viandes, & le trop boire leur ont causé des douleurs épouvantables, qui ne laissent pas de contenter leur appétit là-dessus, quand ils en trouvent l'occasion. Il y a des Corses, qui après une offense reçue, se sont tenus cachés quinze jours entiers dans les brossailles, pour attendre leur ennemi, trop satisfaits d'y brouter quelques racines, pourvu qu'ils eussent la joie de voir réussir l'embuscade. Il faut bien que la force du plaisir soit grande, puisqu'on a vu tant de fois à Rome, pour le peu de Vestales qu'il y avoit, le supplice de celles qui s'étoient mal gouvernées: supplice si affreux, si infame, si lugubre, si chargé d'exécration, qu'il n'y avoit rien de plus propre à refréner les saillies de l'incontinence.

Cela étant, si vous me demandez pourquoi l'impudicité est un vice incomparablement plus ordinaire que le meurtre; je vous répondrai que ce n'est pas parce que l'on sait bien que le meurtre est un crime plus atroce; mais parce qu'il y a incomparablement plus de gens dominés par les plaisirs de l'impudicité, que par le plaisir de tuer.

J'avoue que la peine temporelle établie contre les meurtriers contribue beaucoup à la différence dont nous parlons : mais on m'avouera aussi, après avoir bien examiné la chose, que la raison que j'en donne y contribue encore davantage.

§. LIV.

Réflexions sur l'habitude de mentir & de medire.

VOULEZ-vous que je vous parle d'un vice encore plus ordinaire que l'impudicité, savoir la médisance & le mensonge ? N'est-il pas vrai, que la principale cause qui rend ces vices si généraux, est parce qu'ils sont une source inépuisable de plaisirs ? Ce sont des vices qui flattent extrêmement notre vanité, notre envie, notre avarice & notre haine ; par conséquent ils nous doivent être fort agréables. Les Marchands & les Artisans à force de mentir & de protester avec serment qu'une chose est d'un tel prix, attrapent toujours quelque chose de plus ; le mensonge leur est donc un plaisir continuel, ainsi ils mentent éternellement.

Ceux qui mentent pour se vanter, y trouvent aussi de grandes joies, s'imaginant que sur leur parole, on les prendra pour des personnes d'importance. Ceux qui mentent pour flatter les autres, y trouvent aussi beaucoup de douceurs : ils se font des amis qui payent quelquefois leurs louanges argent comptant; ou bien qui leur rendent service quand l'occasion s'en présente, ou à tout le moins, qui leur rendent louanges pour louanges. Au pis aller, ils se font une secrete joie de voir la crédulité de ceux qu'ils louent, & d'éviter leur indignation; car il y a des gens qui ne pardonnent jamais à ceux qui leur épargnent l'encens. Pour ceux qui médisent, ils ont le plaisir de diminuer la gloire de leur prochain, qui leur donne de la jalousie & de se mettre au dessus de lui, autant qu'en eux est, outre qu'ils deviennent par-là très-propres à plaire aux femmes, qui est une grande affaire dans le monde.

Ils deviennent propres à leur plaire, parce que, généralement parlant, les femmes sont fort vaines & fort envieuses; si bien que pour rendre la conversation agréable à celles qu'on voit, il ne suffit pas de savoir mentir

en les louant, il faut encore ſavoir mentir en blâmant les autres femmes, & ſur-tout celles qui ſont en concurrence de beauté, ou d'eſprit, ou de crédit, ou de rang avec celles qu'on fréquente. Il ne faut donc pas leur rendre viſite, ſans ſavoir quelque hiſtoire déſavantageuſe de ces autres-là, & de ceux qui ont accoutumé de les voir. Si l'on n'en a point appriſes, qu'on en invente; car il faut ou ſavoir médire, ou renoncer à la profeſſion de galant homme. C'eſt pour cela qu'on remarque, qu'il n'y a point de lieux au monde où la médiſance regne tant que dans ceux où les deux ſexes ſont toujours enſemble, non-ſeulement parce que cette familiarité fait naître mille incidents qui donnent ſujet de cauſer, mais auſſi parce que les hommes apprennent dans cette école tous les rafinements de cet art.

Cela ſoit dit en paſſant, car ce n'eſt pas là où je veux venir. Je m'en vais vous montrer que la cauſe pour laquelle tous ces vices ſont ſi communs, c'eſt parce qu'ils nous plaiſent, & non pas parce qu'ils nous paroiſſent innocents; & puis vous verrez à quoi cela me ſervira.

§. LV.

Si les hommes ont raison de croire que l'impudicité soit un moindre crime que le meurtre.

N'EST-IL pas vrai, qu'il n'y a aucune révelation, ni aucune bonne raison Théologique, qui nous apprenne que l'impudicité soit un péché moins désagréable à Dieu, que le meurtre, ou le parjure ? Elle est à la vérité plus favorable à la société publique, que les deux autres; mais ce n'est pas à cela que l'on doit connoître la qualité des péchés, puisqu'il est constant dans la bonne Théologie que la méchanceté d'une action consiste en ce qu'elle est défendue de Dieu, mettant à part la distinction du droit naturel, d'avec le droit positif. Ensuite dequoi les circonstances qui se tirent de l'état où se trouve le pécheur, de ses connoissances & de ses fins, font varier le degré de turpitude selon le plus ou le moins. Je doute fort que le poids du plaisir qui nous emporte, soit capable de diminuer le crime, parceque si cela étoit, il faudroit dire que les pé-

chés d'habitude, beaucoup plus déte-ſtables que les autres, ſont néanmoins plus véniels, à cauſe que le poids des habitudes contractées eſt une eſpece de détermination qui diminue la liberté. Pour ce qui eſt des ſuites ruineuſes à la ſociété civile, je ne crois pas qu'à moins qu'elles aient été dans l'intention du pécheur, elles aggravent ſa faute devant Dieu. Par exemple, un bandit qui tue un homme dans le coin d'un bois, ſans ſavoir quel homme c'eſt, ſe contentant de ſavoir qu'il faut s'en défaire pour emporter ſa dépouille, n'eſt pas plus criminel, ou moins criminel devant Dieu, parce que dans la ſuite il naît mille déſordres, ou mille biens de ſon meurtre. Il a peut-être tué un homme chargé d'enfants, qui tombent dans la mendicité par la perte de leur pere; un homme qui dans tout le voiſinage étoit le ſoutien des pauvres, & de l'innocence opprimée; un homme qui accordoit tous les procès des particuliers, &c. ou bien il a tué un homme qui n'avoit ni feu, ni lieu, & qui étoit à tout faire. Tout cela n'eſt compté pour rien devant Dieu, n'étant attaché que par accident au meurtre qui a été commis. Deux

hommes, tirent un coup de pistolet chacun à son ennemi ; l'un le tue, l'autre le manque, ou bien le blesse si à propos, que lui crevant un abcès, qui lui eût causé la mort en peu de jours, il le met en état de vivre cinquante ans en pleine santé, comme l'on en (a) rapporte des exemples La justice humaine a beau faire différence entre ces deux hommes, condamnant l'un à la mort, & laissant l'autre en repos, à cause que l'action de l'un a causé du préjudice au public, & non pas celle de l'autre ; ils ne laissent pas d'être également coupables au Tribunal de la justice de Dieu. Ainsi quoique la société publique profite de l'impudicité, & soit endommagée par le meurtre, il ne s'ensuit pas que l'un de ces péchés soit moindre que l'autre devant Dieu, parce qu'il suffit de savoir, que Dieu a défendu nettement & expressément une chose pour ne la pouvoir faire sans tomber dans tout ce qui constitue le crime. Le péché d'Adam qui a été puni d'une maniere si terrible, ne tira son énormité que de la défense ; car du reste il n'y avoit

(a) Camerarius, *Medit. Histor.* vol. 1. liv. 2. chap. 19.

rien de plus innocent, que de manger d'un certain fruit. Cela ne faisoit aucun tort ni à la société humaine, ni aux bêtes, ni aux autres Créatures. Disons donc, que les Chrétiens qui s'abandonnent aux désordres de l'incontinence, qui mentent perpétuellement, ou pour tromper leur prochain, ou pour noircir sa réputation, ou pour flatter leur vanité, sont aussi criminels devant Dieu que les homicides, puisqu'ils n'ont aucune révélation, ni aucune bonne raison qui leur dise, que Dieu n'a pas défendu toutes ces choses également, ou qui leur permette l'impunité des unes, plutot que des autres : & par conséquent, que ce qui fait que certains crimes sont plus communs, n'est pas que l'on sache qu'ils sont plus petits devant Dieu.

§. LVI.

Réflexion sur la malice qui se trouve souvent dans la médisance.

QUAND les Prédicateurs se jettent sur la médisance & sur l'impudicité, ils nous y font voir tout ce qui se peut dire contre les péchés les plus in-

fames. Je n'en excepte pas même ceux qui passent pour des Casuistes commodes, car j'en ai oui qui faisoient fort les rigides là-dessus. A les en croire, c'étoit le comble de la malice. Peut-être qu'un autre jour ils mettoient quelque autre crime encore plus haut, comme font les Panégyristes des saints qui donnent toujours le haut bout à celui pour qui ils prêchent. Mais quoiqu'il en soit, nous ne pouvons pas prétexter, que nous ignorons le mal extrême qui est attaché à la médisance & à l'incontinence, car on nous le dépeint tous les jours très-vivement. Dans le fond, il y a des médisances qui sont aussi criminelles qu'un homicide, & qui partent d'un principe de haine si invétéré, que dans un sujet à busle, ce seroient de bons coups de pistolet, & non pas de simples coups de langue. Quand je vois des gens d'Eglise se venger de leurs ennemis, ou par des libelles diffamatoirès, ou par des calomnies répandues sécretement, je ne fais pas difficulté de dire, qu'il y a tel gentilhomme, qui ayant estropié à coups de bâton un paysan, a moins offensé Dieu qu'ils ne l'offensent. Cette bile noire, & ce

fiel qui se voyent dans toutes les pages de plusieurs livres, plus facilement que ni le papier, ni l'encre, supposent une disposition de cœur plus éloignée de la charité chrétienne, que ne font pas les violences d'un cavalier qui bat son hôte, & qui jette ses meubles par la fenêtre. Mais l'Auteur n'a tué personne ni cassé les bras à personne. Cela n'y fait rien, il n'est pas propre à cette sorte d'offense, il a d'autres armes offensives qu'il fait valoir. C'est comme si un (a) loup demandoit, qu'on lui tint compte de ce qu'il ne tue pas. Mais l'Auteur est poussé de zele, il ne veut pas que le vice demeure impuni. Bagatelles ! un Prélat l'a persécuté, ou se plait à susciter tous les jours quelque nouvelle affaire à son ordre; Voila le prétendu zele qui anime l'Auteur contre les débauches du Prélat, & qui lui fait tant réclamer les anciens Canons. Marque de cela, c'est qu'un autre Ordre Ecclésiastique, qui reçoit tous les jours des effets de la bonté & du crédit du Prélat, le laisse jouir paisiblement des faveurs de ses Maitresses,

(a) . . . . Mirum
Utneque calce lupus quemquam, neque dente petit bos.
Horat. Satyr. 1. Lib. 2.

& bien loin de crier contre son esprit de Cour, il le loue de son zele infatigable pour la gloire de l'Eglise, & pour le salut de ses brebis ; ce qu'il ne feroit pas, quand même cela seroit vrai, si le Prélat lui est contraire. Ces mêmes faiseurs de libelles qui font si bien la leçon aux Evêques qui les persécutent, feroient fort bien l'éloge d'un autre Prélat leur patron, quoiqu'il fut le plus galant homme du Royaume. Je vous assûre, que vous avez des confreres, qui sans autres armes que leur plume, se rendent plus coupables devant Dieu, que ceux qui se vengent de leurs ennemis avec l'épée & le pistolet ; parce que la maniere violente & pleine d'injures avec laquelle ils écrivent, fait voir qu'ils s'éloignent de l'esprit de l'Evangile, & donnent dans celui de la vengeance, autant ou plus que les gens du monde.

§. LVII.

Pourquoi la vengeance & l'avarice sont des passions si communes.

Et à propos de vengeance, examinons un peu, pourquoi elle est si

commune parmi les Chrétiens. Est-ce que nous ignorons que l'Ecriture nous la défend, comme une action des plus criminelles? Rien moins que cela; il y a peu de vérités aussi clairement couchées dans l'Evangile, que celles qui regardent la charité envers le prochain, & l'obligation que nous avons de pardonner les injures qui nous sont faites. Il n'y a point de chapitre de morale, sur lequel les Prédicateurs insistent plus vivement, & dès la sortie du berceau, on nous apprend une priere dont Jésus-Christ est l'Auteur, & que nous répétons à toute heure, pour ainsi dire, qui nous engage en propres termes, à n'espérer le pardon de nos péchés, qu'autant que nous renoncerons à la vengeance. De sorte que ceux qui savent les premiers éléments de la Religion Chrétienne, ne peuvent point être en doute, si la passion de se venger est un grand péché. Il faut donc dire, que la raison pourquoi elle est si universelle, vient de ce qu'elle a des charmes pour tout le monde. Les Italiens y en trouvent tant, qu'ils disent par une profanation horrible, que Dieu se l'est reservée, afin d'être le seul

qui goûtât d'un mets si délicieux! Les autres nations n'outrent pas tant cette matiere. Mais généralement parlant, tous les hommes sont sensibles au plaisir de se venger, parce que l'amour propre étant inséparable de leur nature, ils souhaitent naturellement d'avoir au-dessus d'eux le plus de gens qu'il leur est possible. S'ils ne peuvent pas s'élever au-dessus des autres, ils souhaitent à tout le moins de n'être leurs inférieurs que le moins qu'ils peuvent. Or comme les offenses dont nous souhaitons de nous venger, nous représentent à nous-mêmes inférieurs à celui qui nous a offensé, nous nous trouvons déchargés d'un grand chagrin, & transportés dans un vif sentiment de joie, toutes les fois qu'en nous vengeant, nous régagnons notre avantage, ou même nous acquérons quelque supériorité sur notre ennemi. Voilà sans doute le principe du plaisir que les hommes trouvent dans la vengeance, & en même temps la raison pourquoi tant de gens sont vindicatifs, & si l'on considere outre cela qu'il se trouve mille moyens de se venger qui ne coûtent pas beaucoup, & qui n'exposent point aux poursui-

tes de la justice, on aura la vraie raison pourquoi tant de gens se vengent effectivement.

Quelque obligés que nous soyons de convenir que les passions impudiques sont fort générales, il faut néanmoins avouer qu'elles le sont moins, que celle dont je viens de faire mention; car du moins y a-t-il un certain âge qui se sauve de ces passions: les enfants n'y trouvent point encore du plaisir, les vieillards n'y en trouvant plus, s'en désaccoutument peu-à-peu pour la plûpart. Mais il n'y a point d'âge qui nous délivre du desir de la vengeance: elle plait aux enfants dès le berceau, & ne déplait pas aux vieillards les plus infirmes. Avec tout cela, je ne sais pas si l'avarice n'est pas encore plus générale, que la passion de se venger. J'entends par l'avarice, non seulement la passion sordide qu'un mesquin a pour l'argent, mais en général la passion d'avoir des richesses, soit qu'on les prodigue après cela, soit qu'on les condamne à demeurer dans un coffre. On croit ordinairement qu'il y a une opposition prodigieuse entre les prodigues & les ava-

res ; & l'on se trompe ; car à le bien prendre, il n'y a point de plus grands voleurs du bien d'autrui, que ceux qui font des dépenses excessives, comme il paroît par la conduite des gens de finance & des gens de guerre. Leurs festins, leurs bâtiments, & les fêtes qu'ils donnent aux Dames, se font avec la derniere profusion : mais en récompense leurs extorsions sur le peuple se font avec la derniere avarice, & on leur peut appliquer très-justement ce qu'on a dit d'un ancien Romain, (a) *qu'ils sont avides du bien d'autrui & prodigues du leur.* Je puis donc prendre l'avarice au sens que j'ai dit. La prenant ainsi, je la trouve ou plus générale, ou aussi générale que le désir de la vengeance. Cherchant ensuite la cause pourquoi c'est une passion si universelle, je ne trouve pas que ce soit parce que l'on doute si c'est un grand péché, ou non ; car comment pourroit-on avoir des doutes là-dessus parmi les Chrétiens, après la défense qui nous est faite dans le Décalogue, de souhaiter le bien d'autrui, & après tant de prédications

(a) *Alieni appetens, sui profusus.* Sallust. de Catilina.

contre l'avarice, qui par l'autorité incontestable de St. Paul, nous la représentent comme une espece d'Idolâtrie, & comme un monstre des plus hideux ? Il faut donc dire que c'est l'amour propre, cette passion inséparable de notre nature, qui nous rend avares. Car cette maudite passion nous faisânt trouver du plaisir à tout ce qui flatte notre vanité, à tout ce qui nous distingue des autres hommes, à tout ce qui nous peut procurer l'accomplissement de nos desirs, à tout ce qui nous peut servir de rempart contre les maux que nous craignons, nous porte à désirer ardemment d'avoir du bien parce que nous espérons de trouver tous ces avantages-là dans la possession des richesses. De la maniere que les hommes sont faits, & par je ne sais quelle constitution machinale de leur nature, penser qu'ils ont du bien, est une chose qui les réjouit. On a beau nous étaler de grandes moralités sur les inquiétudes des avares : il est sûr qu'ils goûtent incomparablement plus de douceurs par la possession de leurs trésors, qu'ils ne sentent d'amertumes par la crainte de les perdre, la vue

de leurs (*b*) louis augmente la bonne opinion qu'ils avoient de leur perſonne, & fait qu'en ſe donnant eux-mêmes beaucoup d'encens, ils ſe dédommagent de l'approbation que le Public leur refuſe quelquefois. Or comme il n'y a rien qui divertiſſe plus un homme, que de ſe regarder lui-même comme un objet digne d'admiration, & que de ſe voir en état de gouter tous les plaiſirs qui ſont à vendre, il s'enſuit que la poſſeſſion des richeſſes lui eſt une ſource de joie, ou du moins qu'il eſpere qu'elle le ſera. Si l'on me demande donc, pourquoi preſque tous les hommes ſouhaitent de ſe venger & d'être riches, qui ſont deux paſſions que l'Evangile condamne, & pourquoi il n'y a qu'un petit nombre de gens qui aiment ou la chaſſe, les tableaux, les ſciences, & telles autres choſes permiſes, ou la vertu qui eſt une choſe commandée : je réponds en peu de mots, „ c'eſt parce que la „ conſtitution machinale de l'homme, „ c'eſt-à-dire l'union de ſon ame avec

(*b*) . . . . . *Populus me ſibilat ; at mihi plaudo*
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arcâ.
Horat. Satyr. 1. L. 1.

„ ſon corps, fait que preſque tous
„ les hommes trouvent du plaiſir à
„ ſe venger & à être riches, & qu'il
„ n'y en a qu'un petit nombre, qui
„ trouvent du plaiſir à la chaſſe, aux
„ tableaux, à l'étude, & à la vertu.

De toutes ces dernieres remarques, je tire cette concluſion, que c'eſt le plaiſir & la facilité d'avoir du plaiſir, qui rendent certains vices plus communs que les autres, & non pas les opinions que l'on a ſur la malice plus ou moins grande de certains vices; & par conſéquent que la Religion (car c'eſt-là où j'en voulois venir) ne ſert à cet égard qu'à faire de belles déclamations en chaire, & à nous montrer notre devoir: après quoi nous nous conduiſons abſolument par la direction de notre goût pour les plaiſirs. D'où il réſulte que les Athées qui ne font que ſuivre la même direction, ne ſont pas néceſſairement plus corrompus que les Idolâtres, pour telles ou telles opinions ſur le crime, & ſur les châtiments du crime.

§. LVIII.

Si une Société d'Athées se feroit des loix de bienséance & d'honneur.

On voit à cette heure combien il est apparent qu'une société d'Athées pratiqueroit les actions civiles & morales, aussi bien que les pratiquent les autres sociétés, pourvû qu'elle fît sévérement punir les crimes, & qu'elle attachât de l'honneur & de l'infamie à certaines choses. Comme l'ignorance d'un premier Etre créateur & conservateur du monde, n'empêcheroit pas les membres de cette société d'être sensibles à la gloire & au mépris, à la récompense & à la peine, & à toutes les passions qui se voyent dans les autres hommes, & n'étoufferoit pas toutes les lumieres de la raison, on verroit parmi eux des gens qui auroient de la bonne foi dans le commerce, qui assisteroient les pauvres, qui s'opposeroient à l'injustice, qui seroient fideles à leurs amis, qui mépriseroient les injures, qui renonceroient aux voluptés du corps, qui ne feroient tort à personne, soit parce

que le desir d'être loué les pousseroit à toutes ces belles actions, qui ne sauroient manquer d'avoir l'approbation publique, soit parce que le dessein de se ménager des amis & des protecteurs en cas de besoin, les y porteroit. Les femmes s'y piqueroient de pudicité, parce qu'infailliblement cela leur acquerroit l'amour & l'estime des hommes. Il s'y feroit des crimes de toutes les especes, je n'en doute point; mais il ne s'y en feroit pas plus que dans les sociétés Idolâtres, parce que tout ce qui fait agir les Païens, soit pour le bien, soit pour le mal, se trouveroit dans une société d'Athées, savoir les peines & les récompenses, la gloire & l'ignominie, le tempérament & l'éducation. Car pour cette grace sanctifiante, qui nous remplit de l'amour de Dieu, & qui nous fait triompher de nos mauvaises habitudes, les Païens en sont aussi dépourvûs que les Athées.

Qui voudra se convaincre pleinement, qu'un peuple destitué de la connoissance de Dieu, se feroit des regles d'honneur, & une grande délicatesse pour les observer, n'a qu'à prendre garde qu'il y a parmi les Chré-

tiens un certain honneur du monde, qui eſt directement contraire à l'eſprit de l'Evangile. Je voudrois bien ſavoir, d'après quoi on a tiré ce plan d'honneur, duquel les Chrétiens ſont ſi Idolâtres, qu'ils lui ſacrifient toutes choſes. Eſt-ce parce qu'ils ſavent qu'il y a un Dieu, un Evangile, une Réſurrection, un Paradis, un Enfer; qu'ils croyent que c'eſt déroger à ſon honneur, que de laiſſer un affront impuni, que de céder la premiere place à un autre, que d'avoir moins de fierté & moins d'ambition que ſes égaux? On m'avouera que non. Que l'on parcourre toutes les idées de bienſéance qui ont lieu parmi les Chrétiens, à peine en trouvera-t-on deux qui ayent été empruntées de la Religion; & quand les choſes deviennent honnêtes, de mal-ſéantes qu'elles étoient, ce n'eſt nullement parce que l'on a mieux conſulté la morale de l'Evangile. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quelque temps, qu'il étoit d'un plus grand air de qualité de s'habiller en public, & devant le monde, d'aller à cheval, de courir à toute bride après une bête, &c. & elles ont tant fait, qu'on ne regarde plus cela

comme

comme éloigné de la modestie. Est-ce la Religion qui a changé nos idées à cet égard? Comparez un peu les manieres de plusieurs nations qui professent le Christianisme; comparez-les, dis-je, les unes avec les autres, vous verrez que ce qui passe pour malhonnête dans un pays, ne l'est point du tout ailleurs. Il faut donc que les idées d'honnêteté qui sont parmi les Chrétiens, ne viennent pas de la Religion qu'ils professent. Il y en a quelques-unes de générales, je l'avoue; car nous n'avons point de nations Chrétiennes, où il soit honteux à une femme d'être chaste. Mais pour agir de bonne foi, il faut confesser que cette idée est plus vieille, ni que l'Evangile, ni que Moïse, c'est une certaine impression qui est aussi vieille que le monde, & je vous ferai voir tantôt, que les Payens ne l'ont pas empruntée de leur Religion. Avouons donc, qu'il y a des idées d'honneur dans le genre humain, qui sont un ouvrage de la nature, c'est-à-dire de la Providence générale. Avouons-le sur-tout de cet honneur dont nos braves sont si jaloux, & qui est si opposé à la loi de Dieu. Et comment douter

après cela, que la nature ne pût faire parmi des Athées, où la connoissance de l'Evangile ne la contrecarreroit pas, ce qu'elle fait parmi les Chétiens.

§. LIX.

Que l'opinion de la mortalité de l'ame n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom.

Peut-être s'imagine-t-on qu'un Athée étant persuadé que son ame meurt avec le corps, ne peut rien faire de louable par ce desir d'immortaliser son nom, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des autres hommes. Mais c'est une pensée très-fausse, parce qu'il est certain que ceux qui ont fait de grandes choses, pour être loués de la postérité, ne se sont point flattés de l'espérance de savoir dans l'autre monde ce qu'on diroit d'eux après leur mort. Et encore aujourd'hui nos braves qui s'exposent à tant de périls & à tant de fatigues, pour faire parler d'eux dans l'histoire, s'imaginent-ils que les monuments qui seront élevés en leur honneur, & qui apprendront à la postérité la plus

reculée tout ce qu'ils auront fait de grand & de magnifique, leur feront sentir quelque plaisir? Croyent-ils qu'on les informera dans l'autre monde de ce qui se passe dans celui-ci? Et ne savent-ils pas que soit qu'ils jouissent de la félicité du Paradis, soit qu'ils brûlent dans les Enfers, il leur seroit très-inutile d'apprendre que les hommes les admirent? Ce n'est donc point la croyance de l'immortalité de l'ame qui fait aimer la gloire, & par conséquent, les Athées sont très-capables de souhaiter une éternelle réputation. Ce qu'il y a de plus solide dans l'amour de la gloire, ce sont sans doute les agréables imaginations que l'on roule dans son esprit pendant cette vie; en se représentant une longue suite de siecles remplis de l'admiration de ce que l'on aura fait. Est-on mort? Ce n'est plus cela, on a bien d'autres choses à faire, que de songer à la réputation qu'on a laissée dans ce monde:

Id cinerem aut manes credis curare sepultos?

Vous avez oui dire sans doute, que Mr. de Castelnau ayant été honoré du bâton de Maréchal de France peu

avant sa mort, dit, „ que cela étoit „ fort beau en ce monde, mais qu'il „ s'en alloit dans un pays où cela ne „ lui serviroit de rien.

§. LX.

Exemples qui montrent que les Athées ne se sont pas distingués par l'impureté des mœurs.

Quoi qu'il en soit, me dira-t-on, ce seroit une étrange chose qu'un Athée qui vivroit vertueusement, c'est un monstre qui surpasse les forces de la Nature. Je réponds, qu'il n'est pas plus étrange qu'un Athée vive vertueusement, qu'il est étrange qu'un Chrétien se porte à toutes sortes de crimes. Si nous voyons tous les jours cette derniere espèce de monstre, pourquoi croirons-nous que l'autre soit impossible?

Mais pour dire quelque chose de plus fort, & qui ne laisse pas dans les termes d'une simple conjecture, ce que j'ai avancé concernant les mœurs d'une société d'Athées, je remarquerai que ce peu de personnes qui ont fait profession ouverte d'Athéisme

parmi les anciens; un Diagoras, un Théodore, un Evemere & quelques autres, n'ont pas vêcu d'une maniere qui ait fait crier contre le libertinage de leurs mœurs. Je ne vois pas qu'on les accuse de s'être distingués par les déréglements de leur vie : aussi bien que par les égarements épouvantables de leur raison. Je trouve au contraire, que leur bonne vie a paru si admirable à (a) Clément Alexandrin qu'il s'est cru obligé à s'inscrire en faux contre l'accusation d'Athéisme qu'on leur avoit intentée. Il prétend que la pénétration de leur esprit à découvrir les erreurs de la Théologie Païenne, a fait toute leur impiété, & qu'on ne les a appellés Athées, que parce qu'ils ne vouloient pas reconnoître les faux Dieux. Il se trompe; & j'admire qu'un homme qui avoit autant d'érudition, n'eut pas pris garde que les Païens (b) distinguoient fort exactement les uns des autres, ceux qui affirmoient l'existence des Dieux, ceux qui en doutoient, ceux qui la nioient, ceux qui leur attribuoient le gouvernement du monde, & ceux qui se contentoient

(a) *In Protreptico.*
(b) Cicero, *l.* 1. *de Natura Deorum.*

de leur accorder une béatitude qui ne se mêloit de rien. On n'a jamais confondu le sentiment de ceux qui nioient qu'il y eût des Dieux, avec les autres opinions, & l'on a toujours affecté le nom d'Athées à ceux-là, & toujours mis de ce nombre ceux que Clément Alexandrin en veut ôter. (*c*) Cicéron, (*d*) Plutarque, (*e*) Diogene Laerce, & plusieurs autres, sont si exprès là-dessus, qu'il n'y a point de chicane qui puisse tenir contre des témoignages de cette nature. Socrate a passé pour un Philosophe qui avoit reconnu l'unité de Dieu; cependant on ne le rangeoit pas parmi les Athées avec Théodore & Diagoras. Il s'est trouvé quelques autres Philosophes qui ont prétendu que toutes les Divinités du Paganisme se pouvoient réduire à une. Lactance (*f*) soûtient hautement que l'unité de Dieu a été connue à plusieurs Païens, à Orphée, à Virgile, à Thalès, à Pythagoras, à Anaxagoras, à Antisthene, à Cléante, à Anaximene, à Cicéron; & il le prouve par des passages authentiques

(*c*) Lib. 1. *De Natur. Deor.*
(*d*) *De Placit. Philosoph.*
(*e*) *In vitâ Aristippi.*
(*f*) Lib. 1. *De falsâ Relig.* c. 5.

tirés de leurs livres : jamais pourtant on n'a diffamé ces gens-là comme des Athées. Il faut donc dire, que c'est sans raison que Clément Alexandrin a douté de l'Athéisme de ceux qui en ont été accusés nommément & expressément par les Païens ; & il est étrange que (g) Muret qui avoit une si belle littérature, soit tombé dans la même faute. Il est donc vrai que Diagoras, Théodore, Nicanor, Hippon, & Evemere n'ont cru aucune Divinité : cependant ils étoient si honnêtes gens, qu'un Pere de l'Eglise les réclame, & veut faire honneur de leur vertu à la bonne Religion.

Il paroît par quelques passages de Pline, qu'il ne croyoit point de Dieu : ce n'étoit pas néanmoins un voluptueux, & jamais homme n'a été plus (h) attaché que lui à des occupations honnêtes & dignes d'un illustre Romain.

Epicure qui nioit la providence & l'immortalité de l'ame est un des anciens Philosophes qui a vécu le plus exemplairement : & quoique sa Secte ait été décriée dans la suite, il est

(g) Variar. lect. *lib.* 10. *cap.* 17.
(h) Vide Plin. Jun. *epist.* 5. *lib.* 3.

néanmoins certain qu'elle a été composée de quantité de personnes d'honneur & de probité, & que ceux qui l'ont déshonorée par leurs vices, n'étoient point devenus vicieux dans cette école. C'étoient des gens débauchés par habitude & par tempérament, qui étoient bien aises de couvrir leurs sales passions d'un aussi beau prétexte qu'étoit celui de dire, qu'ils suivoient les maximes d'un des plus grands Philosophes du monde, & qui s'imaginoient que pourvû qu'ils se cachassent sous le manteau de la *philosophie*, ils pouvoient se moquer du scandale qu'ils causeroient. Ils n'étoient donc pas devenus débauchés parce qu'ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure : mais ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure mal entendue, parce qu'ils étoient débauchés. C'est ainsi qu'en parle (*i*) Séneque, quoiqu'il fût d'une secte remplie d'animosité contre la mémoire d'Epicure, & il ne fait pas difficulté de

(*i*) *Non ab Epicuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti luxuriam suam in philosophia sinu abscondunt, & eò concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri, ita enim me hercule sentio, cum sobria & sicca sit, sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ac velamentum.* De vit. beat. c. 12.

protester, qu'il est fort persuadé que la volupté de ce Philosophe étoit fort sobre & fort seche. Saint (*k*) Jerôme parle très-avantageusement de la frugalité du même Epicure, & l'oppose aux déreglements des Chrétiens, pour leur faire plus de confusion.

Il y eut parmi les Juifs une Secte qui nioit tout ouvertement l'immortalité de l'ame; c'étoient les Saducéens. Je ne vois pas qu'avec une opinion si détestable, ils aient mené une vie plus corrompue que les autres Juifs; & il est au contraire fort vraisemblable qu'ils étoient plus honnêtes gens que les Pharisiens, qui se piquoient tant de l'observation de la loi de Dieu.

Mr. de Balzac nous apprend dans le Socrate Chrétien les dernieres paroles d'un Prince qui avoit vêcu & étoit mort Athée, & lui rend ce témoignage, „ Qu'il ne manquoit pas „ des vertus morales, qu'il ne juroit „ que certes, & ne buvoit que de la „ tisanne, & qu'il étoit extrêmement réglé en tout ce qui paroissoit de lui au dehors. “

Le détestable Vanini, qui fût brûlé à Toulouse pour son Athéisme l'an

(k) *Lib.* 2. *contra Jovian. cap.* 8.

1619. avoit toujours été, assez réglé dans ses mœurs, & quiconque eût entrepris de lui faire un procès criminel sur toute autre chose que sur ses dogmes, auroit couru grand risque d'être convaincu de calomnie.

Sous le regne de Charles IX. l'an 1573. on brûla dans Paris un homme qui avoit dogmatisé l'Athéïsme secrétement. Il soûtenoit qu'il n'y avoit point d'autre Dieu au Monde, que de conserver la pureté de son corps; aussi disoit-on, qu'il avoit encore sa virginité. Il avoit autant de chemises qu'il y a de jours en l'année, & il les envoyoit laver en Flandres à une fontaine fameuse pour la clarté de ses eaux, & pour la vertu de blanchir admirablement le linge. Il avoit de l'aversion pour toutes les impuretés, soit des actions, soit des paroles, & quoiqu'il soûtint ses blasphêmes avec une opiniâtreté qu'il garda jusques à la mort, il les prononça toujours d'un air extrêmement radouci, & d'une bouche composée à débiter des fleurettes.

La Relation de Mr. Ricaut secretaire de Mr. le Comte de Winchelsey Ambassadeur d'Angleterre à Constan-

tinople, a fait trop de bruit pour ne pas être connue, si bien que je ne m'amuse pas à vous faire l'éloge de la diligence que cet Auteur a employée pour s'instruire exactement de ce qu'il écrit : je vous dirai seulement qu'après avoir rapporté que les Athées ont formé une secte nombreuse en Turquie, qui est composée pour la plupart des *Cadis*, & des personnes savantes dans les livres Arabes, il ajoute que les Partisans de cette secte ont une amitié extraordinaire les uns pour les autres, qu'ils se rendent mutuellement toutes sortes de bons offices, qu'ils sont civils & hospitaliers, & que s'il leur arrive un hôte qui soit de leur sentiment, ils lui font la meilleure chere qu'ils peuvent. Leurs civilités vont trop loin, je ne le nie pas, puisqu'ils procurent à leur hôte pendant la nuit un divertissement très-malhonnête ; mais ils ne font rien en céla, dont les autres Turcs ne soient coupables. De sorte que si l'on compare toute la vie des autres Turcs, avec celle de ces Athées, l'on n'y verra point de différence, ou bien l'on trouvera ceux-là plus malhonnêtes gens que ceux-ci.

Je n'ai garde de mettre le Chance-

lier de l'Hopital dans le nombre des Athées, car je ne doute pas qu'il n'ait été bon Chrétien : mais je dirois seulement, qu'il a été fort soupçonné de n'avoir point de Religion, quoiqu'il n'y eut rien de plus austere, rien de plus grave, rien de plus composé que sa mine ; & qu'il vécut exemplairement. M. de Beaucaire de Peguillon, Evêque de Mets, l'accuse tout franc d'Athéisme. Son témoignage est un peu suspect, à cause de son attachement au Cardinal de Lorraine, dont il avoit été Précepteur. Mais néanmoins cela fait voir que les hommes ne s'observent pas assez, lorsqu'ils prononcent si hardiment, que l'Athéisme est inséparable de l'impureté des mœurs, puisqu'il se trouve qu'un Chancelier de France a été soupçonné d'Athéisme, quoique sa bonne vie fut connue de toute la terre. C'est une chose étrange & tout-à-fait scandaleuse, que tant lui que tous ceux qui se distinguoient par l'austerité de la morale dans le dernier siecle (*l*), ayent passé pour méchants catholiques, & qu'un homme qui auroit pû avérer son abandon à toutes sortes de débauches, eût suffi-

(*l*) Bayle écrivoit ceci en 1681.

ſamment prouvé qu'il ne donnoit point dans les nouvelles opinions, comme autrefois on abſolvoit ceux (*m*) qui étoient accuſés d'avoir conſpiré contre l'Etat, pourvu qu'ils certifiaſſent qu'ils étoient proſtitués.

§. LXI.

Que les gens voluptueux ne s'amuſent guere à dogmatiſer contre la Religion.

Je ne ſais ſi l'on ne pourroit pas appliquer à la Religion ce qui fut dit par (*a*) Jules Céſar à ceux qui le vinrent avertir, que M. Antoine & Dolabella machinoient quelque choſe contre lui : *Je ne me défie guere*, leur répondit-il, *de ces gens ſi gras & ſi bien peignés ; je redoute bien plus ces maigres & ces pâles-là*, parlant de Brutus & de Caſſius. Les ennemis de la Reli-

(*m*) *Duos ſolos è notioribus veniâ donatos conſtat, qui ſe quò faciliùs expertes culpa oſtenderent, impudicos probaverant.* Sueton. in Domit. c. 10. *Ceſonius vitiis protectus eſt, tanquam in illo fœdiſſimo cœtu paſſus muliebria.* Tacitus Annal. l. 11. *vide* Sueton. in Nerone. c. 29.

(*a*) *Plut. in Jul. Cæſar.*

gion, ces esprits qui ne croyent rien; qui se font un titre d'esprit fort, de douter de tout, qui cherchent des réponses aux arguments dont on se sert pour prouver l'existence de Dieu; qui rafinent les difficultés que l'on objecte contre la Providence, ne sont pas pour l'ordinaire des gens fort voluptueux. Quand on passe toute la journée parmi les verres & les pots, qu'on aime à courir le bal toute la nuit, qu'on en conte & à la blonde & à la brune; qu'on tend toutes sortes de pieges à la pudicité des femmes, qu'on ne cherche qu'à tuer le temps dans la débauche, & à prévenir le dégoût des plaisirs par la diversité des objets; on ne se met guere en peine de savoir si Mr. Descartes a bien démontré dans sa métaphysique, l'existence de Dieu, & la spiritualité de l'ame, & s'il a bien répondu aux objections qui lui ont été proposées. On ne s'avise point non-plus, d'examiner la Démonstration Evangélique de Mr. Huet si pleine d'éloquence & d'érudition, & de chercher de quoi éluder les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne. On ne va point se rompre la tête à étudier les prétendues Démonstra-

tions de Spinoza, pour tâcher de comprendre que l'Univers est un Etre simple, & que nous sommes des modifications de Dieu. On se moque même d'un Physicien, qui s'attache à découvrir la raison des Phénomenes.

(b) Que Rohault vainement feche pour concevoir,
Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir.

On n'a pas le temps de songer à tout cela; & quand on l'auroit, on ne l'employeroit pas à des pensées abstraites, qui n'ont rien d'agréable pour des personnes accoutumées à la sensualité. On s'en repose donc sur ce qui en est; on croit bonnement son catéchisme; on se persuade même, qu'en ne doutant de rien, on se ménage des ressources pour son salut, & que la foi n'est pas moins utile à la tranquillité de notre ame, que nécessaire à son salut, & l'on se divertit en attendant. Au contraire ceux qui ont l'esprit d'incrédulité en partage, & qui se piquent de douter avec raison, se soucient peu du cabaret, traitent la coquetterie de haut en bas, sont chagrins, maigres & pâles; rêvent même

(b) Mr. Des-Préaux, Epitre à Mr. de Guilleragues.

en mangeant, à quelque figure de Géométrie; si bien qu'au lieu de dire avec (c) Caton que de tous ceux qui avoient entrepris d'opprimer la liberté de Rome, il n'y avoit que César qui eût été sobre; il faut demeurer d'accord, qu'entre ceux qui ont conspiré contre l'unité de l'Eglise, qui ont inventé des héréfies, qui ont voulu renverser ou la Religion, ou même l'existence de Dieu, il n'y a pas eu beaucoup d'ivrognes & de débauchés (d). Ciceron ayant vû que César ne gratoit sa tête que du bout du doigt, & qu'il avoit grand soin de bien peigner, de bien friser, & de bien arranger ses cheveux, jugea qu'il n'étoit pas capable d'attenter à la liberté de la République. Il se trompa dans sa conjecture; mais il ne peut guere arriver qu'on se trompe, en jugeant qu'un homme plongé dans les plus infames débauches, ne se fera point brûler, ni pour le crime d'Héréfie ni pour celui d'Athéisme. Ce n'est pas que je croie que tous ceux qui n'ont point de Religion, soient d'une vie

(c) Sueton. in. Jul. c. 53.

(d) Plutarch. in Jul. Cæs.

bien moriginée; je crois qu'il y en a qui se portent à tous les crimes imaginables : mais je prétends seulement, qu'il y en a aussi qui ne se distinguent point par leurs vices; & l'on ne sauroit me nier cela, puisque j'ai l'expérience de mon côté. Or de ce qu'il y a des Athées, qui moralement parlant ont de bonnes inclinations, il est facile de conclure, que l'Athéisme n'est pas une cause nécessaire de méchante vie; mais seulement une cause par accident, ou bien une cause qui ne produit la corruption des mœurs qu'en ceux qui ont assez de penchant au mal pour se débaucher sans cela.

§. LXII.

Que l'homme ne regle pas sa vie sur ses opinions.

Je conçois que c'est une chose bien étrange, qu'un homme qui vit bien moralement, & qui ne croit ni paradis ni enfer. Mais j'en reviens toujours-là que l'homme est une certaine créature, qui avec toute sa raison, n'agit pas toujours conséquemment à sa créance. Les Chrétiens nous en

fournissent assez de preuves. Cicéron l'a (*a*) remarqué à l'égard de plusieurs Epicuriens, qui étoient bons amis, honnêtes gens, & d'une conduite accommodée, non pas au desir de la volupté, mais aux regles de la raison. *Ils vivent mieux*, dit-il, *qu'ils ne parlent, au lieu que les autres parlent mieux qu'ils ne vivent*. On a fait une semblable remarque sur la conduite des Stoïciens. Leurs principes étoient que toutes choses arrivent par une fatalité si inévitable, que Dieu lui-même ne peut, ni n'a pû jamais l'éviter. Naturellement cela les devoit conduire à ne s'exciter à rien, à n'user jamais ni d'exhortations, ni de menaces, ni de censures, ni de promesses. Cependant il n'y a jamais eû de Philosophes qui se soient plus servis de tout cela qu'eux; & toute leur conduite faisoit voir qu'ils se croyoient entiérement les maîtres de leur destinée. Les Turcs tiennent quelque chose de cette doctrine des Stoïciens, & outrent extrêmement la matiere de la prédestination. Cependant on les voit fuir le péril, tout comme les autres hommes le fuient, & il s'en faut bien qu'ils ne

(*a*) De finibus l. 2.

montent à l'assaut aussi hardiment que les François, qui ne croyent pas la prédestination. Tout ce qu'on nous dit de la sécurité de ces Infideles, fondée sur l'opinion qu'ils ont de l'immutabilité de leur sort, sont des contes. Ils se servent des lumieres de leur prudence tout comme nous, & châtient certaines fautes encore plus sévérement que nous. On voit des Chrétiens qui nient la prédestination : on en voit aussi qui la croyent. Quelques-uns prétendent, que l'on peut être assûré de son salut, que l'on ne perd jamais la grace, que l'on n'est point sauvé par ses œuvres, qu'il ne faut confesser ses péchés qu'à Dieu, & qu'il n'y a plus de purgatoire : d'autres nient tout cela. Mais malgré cette différence dans les dogmes, ils se gouvernent les uns & les autres de la même façon, pour ce qui regarde les mœurs. S'ils différent en quelque chose, cela vient du génie particulier de chaque nation, & non pas du génie de la secte. . . . .

Ce seroit une chose infinie que de parcourir toutes les bizarreries de l'homme, qui font voir que c'est non-seulement le plus sot de tous les animaux,

comme l'a prouvé M. Des-Préaux dans l'une de ses satyres, mais aussi un monstre plus monstrueux que les Centaures & que la chimere de la Fable; ce qui au dire de M. Paschal, est une forte preuve de la vérité qui nous est recitée dans le Livre de la Genese, touchant la chûte du premier homme. Il est certain que c'est là qu'il faut chercher le dernier dénoüement de toutes les contradictions qui se voyent dans notre espece. Mais cela n'empêche pas que le principe que j'ai posé, ne serve à débrouiller un peu ce *cahos*. Car s'il est vrai que les persuasions générales de l'esprit ne sont pas le ressort de nos actions, & que c'est *le tempérament*, *la coutume*, ou quelque passion particuliere qui nous déterminent, il peut y avoir une disproportion énorme entre ce que l'on croit & ce que l'on fait. Donc il est aussi facile qu'un Athée se prive de ses plaisirs en faveur d'un autre, qu'il est facile qu'un Idolâtre fasse un faux serment. Ainsi l'on voit que de ce qu'un homme n'a point de Religion, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il se porte à toute sorte de crimes, ou à toute sorte de plaisirs. Il s'ensuit seu-

lement qu'il se porte aux choses pour lesquelles son tempérament, & le tour de son esprit, lui donnent de la sensibilité; encore faut-il que la crainte de la justice humaine, ou de quelque dommage, ou de quelque blâme, ne viennent pas à la traverse. Par où l'on voit qu'un Païen, à l'égard des mœurs, ne vaut pas nécessairement plus qu'un Athée.

§. LXIII.

Quelle est la raison pourquoi on se représente les Athées extraordinairement méchants.

Mais d'où vient donc, me dira-t-on, que tout le monde se figure les Athées comme les plus grands scélérats de l'Univers, qui tuent, qui violent, qui ravissent tout ce qu'ils peuvent? c'est qu'on s'imagine faussement, qu'un homme agit toujours selon ses principes; c'est-à-dire, selon ce qu'il croit en matiere de Religion. C'est qu'on a vû des personnes sans Religion commettre les plus effroïables désordres qui se puissent voir, le Sultan Mahomet II. par exemple,

& qu'on ne considére pas, que ces gens-là n'en feroient pas moins, quand même ils croiroient en général qu'il y a un Dieu, comme il paroît par l'exemple de Néron que j'ai déjà rapporté, & par celui de Bajazeth, qui a été pour le moins aussi féroce, aussi cruel, & aussi vicieux que l'autre Sultan. C'est (a) qu'on ne distingue point les Athées qui commencent par douter, d'avec ceux qui finissent par douter. Ceux-là sont pour l'ordinaire de faux savants, qui se piquent de raison, & de mépriser les voluptés corporelles. Les autres sont des ames souillées de toutes sortes de vices, & capables des plus noires méchancetés, qui s'appercevant que la crainte des enfers vient quelquefois troubler leur repos, & comprenant qu'il est de leur intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, tâchent de se le persuader. Un de nos plus illustres Prélats semble croire, qu'il n'y a point d'autres personnes que celles-là qui donnent dans l'Athéisme : „ Nous pouvons dire, remarque-t-il, tout le contraire de

(a) *Nec ignorare plerosque conscientiâ meritorum, nihil se esse post mortem magis optare, quàm credere.* Minuc. Felix.

„ ce que disoit ce Philosophe impie &
„ libertin, qui assûroit plutôt par
„ le plaisir de dire un bon mot, que
„ par une véritable conviction, que
„ c'étoit la crainte qui avoit établi
„ la créance de la Divinité. Car c'est
„ au contraire la seule crainte des châ-
„ timents, qui fait que quelques-uns
„ cherchent à se persuader qu'il n'y
„ a point de Dieu ". Je ne crois pas que tous les Athées soient de cette espece; je crois seulement, qu'il y a des gens qui tâchent de se persuader l'Athéisme. Soit qu'ils en viennent à bout, soit qu'ils n'y puissent pas réussir, ce sont les plus méchants hommes du monde. Mais ils ne sont pas méchants, parce qu'ils sont Athées: ils deviennent Athées parce qu'ils ont été méchants; & s'ils ne peuvent pas devenir Athées, ils ne laissent pas de vivre comme s'ils l'étoient. Car dès qu'un homme est capable de vouloir être Athée, & de faire des efforts pour cela; il est de la plus effroyable malice qui puisse tomber dans une ame, & si Dieu ne fait des miracles pour le convertir, c'est un homme qui fera tous les crimes qui seront en son pouvoir, quoiqu'il ne puisse ve-

nir à bout de passer dans l'Athéisme. De sorte qu'un tel homme est incomparablement plus éloigné du chemin de son salut, qu'un Athée de naissance, qu'un incrédule sans dessein & de bonnes mœurs. Or parce que ceux qui étouffent, ou qui tâchent d'étouffer dans leur ame par belle malice, la connoissance de Dieu, sont les plus insignes débauchés & les plus déterminés pécheurs qui soient au monde, on se persuade que tous les Athées indifféremment sont des scélérats.

§. LXIV.

Si l'on peut avoir une idée d'honnêteté, sans croire qu'il y ait un Dieu.

Ce qui fait encore que l'on est dans cette persuasion, c'est qu'on a de la peine à comprendre qu'un homme qui ne croit point de Dieu, ait aucune idée d'honnêteté, si bien qu'on se l'imagine toujours prêt à faire tous les crimes dont la justice humaine ne le peut point châtier. On se trompe manifestement, puisqu'on a vû faire aux Epicuriens plusieurs actions louables

&

& honnêtes, dont ils pouvoient ſe diſpenſer ſans craindre aucune punition, & dans leſquelles ils ſacrifioient l'utilité & la volupté à la vertu. La raiſon a dicté aux anciens Sages, qu'il (*a*) falloit faire le bien pour l'amour du bien-même, & que la vertu ſe devoit tenir à elle-même lieu de récompenſe, & qu'il n'appartenoit qu'à un méchant homme, de s'abſtenir du mal par la crainte du châtiment.

Nos Hiſtoriens nous racontent, qu'un Ambaſſadeur de St. Louis vers le Soudan de Damas, ayant demandé à une femme qu'il trouva dans les ruës, ce qu'elle prétendoit faire avec le feu qu'elle portoit d'une main, & avec l'eau qu'elle portoit de l'autre; apprit de cette femme, qu'elle deſtinoit le feu à brûler le Paradis, & l'eau à éteindre les flammes de l'Enfer, afin que les hommes ne ſerviſſent plus la Divinité par des vûes mercenaires, mais uniquement à cauſe de l'excel-

(*a*) *Satis enim nobis (ſi modò in Philoſophiâ aliquid profecimus) perſuaſum eſſe debet; ſi omnes Deos, hominesque celare poſſemus, nihil tamen avarè, nihil injuſtè, nihil libidinosè, nihil incontinenter eſſe faciendum. Hinc ille Gyges, &c.* Cicero l. 3. de Offic. *Voyez* Horace *L. 1. Ep.* 17.

lence de ſa nature. Pour ne rien dire des Saducéens, qui faiſoient profeſſion ouverte de ſervir Dieu, quoiqu'ils n'attendiſſent de lui que les biens de cette vie, ne liſons-nous pas qu'Epicure, qui nioit la providence & l'immortalité de l'ame, ne laiſſoit pas d'honorer les Dieux? Il fit des (b) livres de dévotion, où il parla avec tant de force de la ſainteté & de la piété, qu'on eût dit que c'étoit l'ouvrage de quelque ſouverain Pontife. Quand on lui objectoit qu'il n'avoit que faire du culte des Dieux, *lui qui croyoit qu'ils ne nous faiſoient ni bien, ni mal*, il répondoit que l'excellence de leur nature étoit une aſſez grande (c) raiſon de les vénérer, & qu'on ſe trompoit fort de croire, qu'à moins que de redouter le reſſentiment des Dieux, on ne pouvoit pas leur rendre ſes adorations : (d) „ Délivrés de „ ces frayeurs, & mis en liberté par „ Epicure, nous ne redoutons point

(b) Cicero de Nat. Deor. *L.* 1.

(c) *Habet venerationem juſtam quicquid excellit.* Cicer. de Nat. Deor. *L.* 1.

(d) *His terroribus ab Epicuro ſoluti, & in libertatem vendicati, nec metuimus eos quos intelligimus, nec ſibi fingere ullam moleſtiam, nec alteri quærere, & piè ſanctèque colimus naturam excellentem atque præſtantem.* Cicer. ibid.

„ les Dieux, parce que nous savons „ qu'ils ne se chagrinent de rien, ni „ ne cherchent à faire du mal à per- „ sonne, & nous honorons pieuse- „ ment & saintement cet être plein „ de majesté & d'excellence". Qu'il y eut plus de sincérité que de politique dans tous ces beaux discours, c'est de quoi je ne voudrois pas répondre. Mais on ne sauroit nier, qu'un homme qui parle ainsi, n'ait une idée d'honnêteté, & ne conçoive qu'il est digne de l'homme d'avoir une vénération désintéressée pour les choses excellentes; & c'est la conclusion que (c) Seneque tire de cette doctrine d'Epicure. Il est donc vrai que la raison a trouvé sans le secours de la Religion l'idée de cette piété que les Peres ont tant vantée, qui fait que l'on aime Dieu, & que l'on obéit à ses loix, uniquement à cause de son infinie perfection; cela me fait croire, que la raison sans la connoissance de Dieu, peut quelquefois persuader à l'homme, qu'il y a des choses hon-

(c) *Cur colis: Propter majestatem, inquis, ejus eximiam, singularemque naturam. Ut concedam tibi, namque hoc facis nullâ spe, nullo pretio inductus. Est aliquid per se expetendum, cujus te ipsa dignitas ducit. Id est honestum.* De Benef. l. 4. c. 18.

nêtes, qu'il eſt beau & louable de faire, non pas à cauſe de l'utilité qui en revient, mais parce que cela eſt conforme à la raiſon.

Il peut y avoir des gens aſſez brutaux, pour ne voir pas qu'il eſt plus honnête de faire du bien à ſon bienfaiteur, que de le payer d'ingratitude : mais je ne vois pas que ce ſoit une néceſſité indiſpenſable, que tous ceux qui ignorent qu'il y a un Dieu, méconnoiſſent l'honnêteté qui eſt jointe avec la reconnoiſſance. Car il faut ſavoir qu'encore que Dieu ne ſe révele pas pleinement à un Athée, il ne laiſſe pas d'agir ſur ſon eſprit, & de lui conſerver cette raiſon & cette intelligence, par laquelle tous les hommes comprennent la vérité des premiers principes de Métaphyſique & de Morale.

§. LXV.

Qu'un Athée peut être avide de gloire & de louange.

Il eſt d'ailleurs fort certain, qu'un homme deſtitué de foi, peut être fort ſenſible à l'honneur du monde, fort avide de louanges & d'encens; s'il ſe trouve donc dans un pays, où l'ingrati-

tude & la fourberie exposent les hommes au mépris, & où la générosité & la vertu soient admirées, ne doutez point qu'il ne fasse profession d'être homme d'honneur, & qu'il ne soit capable de restituer un dépôt, quand même on ne pourroit l'y contraindre par les voies de la justice. La crainte de passer dans le monde pour un traître & pour un coquin, l'emportera sur l'amour de l'argent; & comme il y a des personnes, qui s'exposent à mille peines & à mille périls, pour se venger d'une offense qui leur avoit été faite devant très-peu de témoins, & qu'ils pardonneroient de bon cœur, s'ils ne craignoient d'encourir quelque infamie dans leur voisinage, je crois de même que, malgré les oppositions de son avarice, un homme qui n'a point de Religion est capable de restituer un dépôt, qu'on ne pourroit le convaincre de retenir injustement, lorsqu'il voit que sa bonne foi lui attirera les éloges de toute une ville, & qu'on pourroit un jour lui faire des reproches de son infidélité, ou le soupçonner à tout le moins d'une chose qui l'empêcheroit de passer pour honnête homme dans l'esprit des autres. Car

c'eſt à l'eſtime intérieure des autres hommes que nous aſpirons ſur-tout. Les geſtes & les paroles qui marquent cette eſtime, ne nous plaiſent qu'autant que nous nous imaginons que ce ſont des ſignes de ce qui ſe paſſe dans l'eſprit. Une machine qui nous viendroit faire la révérence, & qui formeroit des paroles flatteuſes, ne ſeroit guere propre à nous donner bonne opinion de nous-mêmes, parce que nous ſaurions que ce ne ſeroient pas des ſignes de la bonne opinion qu'un autre auroit de notre mérite. C'eſt pourquoi celui dont je parle pourroit ſacrifier ſon avarice à ſa vanité, s'il croyoit ſeulement qu'on le ſoupçonneroit d'avoir violé les loix ſacrées du dépôt. Et s'il ſe croyoit à l'abri de tout ſoupçon, encore pourroit-il bien ſe réſoudre à lâcher ſa priſe, par la crainte de tomber dans l'inconvenient qui eſt arrivé à quelques-uns, de publier eux-mêmes leurs crimes pendant qu'ils dormoient, ou pendant les tranſports d'une fievre chaude. (a) Lucrece ſe ſert de ce mo-

(a) *Quippè ubi ſe multi per ſomnia ſæpe loquentes,*
Aut morbo delirantes protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dediſſe.
Lib. 5.

tif, pour porter à la vertu les hommes sans religion.

Je passe sous silence ce qu'a dit (b) Cardan, que ceux qui soutiennent que l'ame meurt avec le corps, sont par leurs principes plus gens de bien que les autres, parce qu'ils ont un intérêt particulier à ne point s'acquérir une mauvaise réputation ; & il les compare aux usuriers, qui pour ne pas décrier le métier, sont les plus exacts de tous les hommes à tenir ce qu'ils promettent, & dans les termes qu'ils le promettent.

§. LXVI.

Que l'exemple de Lucrece & de ses semblables prouve manifestement ; que la Religion n'étoit point la cause des idées d'honnêteté qui étoient parmi les Païens.

Mais que diriez-vous, Monsieur, si je vous prouvois, que le desir de la gloire dont les Païens ont été si pénétrés, ne dépendoit bien souvent,

(b) De immort. animæ, cap. 33.

ni en tout, ni en partie, des idées qu'ils empruntoient de la Religion ? Si je le prouve il faudra que l'on m'accorde que ce desir de gloire procedoit souvent d'un principe tout-à-fait distinct de la Religion, & par conséquent qu'il eût pû se rencontrer dans le monde, encore qu'il n'y eût point eu de Religion. Examinez bien comment je prouve tout ceci.

C'est un fait incontestable, que pendant les trois ou quatre premiers siecle de l'ancienne Rome, la modestie, la frugalité, & la chasteté des femmes y ont éclaté beaucoup mieux qu'elles ne font depuis mille ans parmi les Chrétiens. On croyoit que ces vertus étoient le principal ornement du sexe, on louoit les femmes qui s'en piquoient, & l'on n'avoit que du mépris pour celles qui en étoient dépourvues. On sait que le premier (*a*) Magistrat de Rome, revêtu d'une autorité qui ne différoit pas beaucoup de la tyrannique, se servit en vain de mille promesses avantageuses, afin de satisfaire la passion qu'il avoit pour la fille d'un bourgeois. Il trouva qu'on

(*a*) *Appius claudius Decemvir*, *l'an de Rome* 304.

s'étoit rendu inacceſſible à toutes ſes tentations. Il fallut donc que par des voies indirectes, il recourût à l'autorité que ſa charge lui (*b*) donnoit : mais le pere de la jeune fille aima mieux la poignarder, que de ſouffrir qu'elle lui fût enlevée de vive force. On m'avouera qu'il faut être extrêmement ſenſible à l'honneur, pour agir de cette maniere, & que Lucrece qui ne voulut ni écouter les ſales propoſitions que lui fit le fils de ſon Roi, ni ſurvivre à l'affront qu'elle en reçut, devoit avoir une paſſion incroyable pour la réputation d'honnête femme.

Cela étant une fois poſé, je dis que cette grande ſenſibilité pour l'honneur ne pouvoit pas être inſpirée aux femmes Romaines par la Religion qu'elles profeſſoient, puiſqu'il eût fallu pour cela, que leur Religion leur eût appris que l'impudicité déplaiſoit aux Dieux. Or bien loin de le leur apprendre, elle leur enſeignoit au contraire, que les Dieux étoient exceſſivement impudiques : de ſorte que ſi les Romains de l'un & de l'autre ſexe euſſent ſui-

(*b*) *Appius amore ardens, pretio, ac ſpe pellicere adortus, poſtquam omnia pudore ſepta animadverterat, ad crudelem ſuperbamque vim animum convertit.* Liv. Dec. 1. lib. 3.

vi les instincts de leur Religion, ils eussent tous raisonné comme celui à qui (e) Terence fait dire, en voyant un tableau de Jupiter converti en pluie d'or pour jouïr de sa maitresse, „petit „ homme que je suis, je ferois diffi- „ culté de faire ce de quoi le plus „ grand des Dieux ne fait point scru- „ pule"? Qui peut douter désormais, que les hommes ne se fassent des idées d'honnêteté & de gloire, indépendamment de la Religion, puisque d'un côté nous avons vu ci-dessus qu'ils jugent honnêtes certaines choses qui ne le sont pas effectivement & que la Religion leur représente comme déshonnêtes, & que de l'autre nous voyons ici, qu'ils jugent déshonnêtes certaines choses qui le sont effectivement, & que la Religion leur devroit représenter comme fort honnêtes.

Si cette réflexion ne paroît pas assez convaincante, en voici une à laquelle il n'est pas possible de résister. Si Lucrece avoit aimé la chasteté par un principe de Religion, ou ce qui est la même chose, si elle l'eût aimée afin d'obéir à Dieu, elle n'eût jamais consenti aux desirs de Sextus, & eût

(e) Eunuch. *Art.* 3. *Sc.* 5.

mieux aimé abandonner sa réputation à la calomnie, que de se souiller dans un adultere. C'est pourtant ce qu'elle ne fit pas. Elle résista courageusement aux poursuites de ce Prince, quoiqu'il la menaçât de la tuer. Mais quand il l'eût menacée d'exposer sa réputation à une infamie éternelle, elle fit ce qu'il souhaitoit, & puis se tua. C'est une preuve évidente, qu'elle n'aimoit dans la vertu que la seule gloire qui l'accompagnoit, & qu'elle n'avoit nullement en vue de plaire à ses Dieux; car ceux qui veulent plaire à Dieu, choisissent plutot de passer pour infames devant les hommes, que de commettre le crime. Il faut donc avouer nécessairement que la Religion de Lucrece ne contribuoit pas à sa chasteté; & qu'à cet égard elle eut été toute telle qu'elle étoit, quand même elle n'eût jamais oui dire qu'il y eût des Dieux.

On me dira peut être, que je me donne bien de la peine pour rien, puisque je tâche d'établir ce que personne ne me conteste, savoir que l'Athéisme n'ôte pas à l'homme le desir d'être loué. Que veut-on donc que je fasse? Veut-on que je prouve, que l'A-

théiſme n'empêcheroit pas les hommes d'attacher l'idée d'honnêteté à ce qui eſt véritablement honnête ? Que par exemple dans une ſociété d'Athées on ne feroit jamais conſiſter la gloire des femmes dans la continence ? Si l'on ne veut que cela, je n'ai pas beſoin de nouveaux raiſonnements ; il me ſuffit de dire, que l'on faiſoit conſiſter à Rome la gloire des femmes dans la chaſteté, quoique la Religion les conduisît naturellement à regarder les inceſtes & les adulteres comme des actions divines. Si contre tous les inſtincts de la Religion on a *établi* pour maximes parmi les Païens, que la chaſteté étoit louable & glorieuſe aux femmes ; à plus forte raiſon établiroit-on cette maxime parmi les Athées. Et comme il eſt auſſi naturel à l'homme, de faire cas des choſes à proportion de ce qu'elles coutent, que d'aimer à être diſtingués ; la nature ſeule auroit bientôt appris aux habitants d'une même Ville, qu'il eſt glorieux à une femme de ne prodiguer pas ſes faveurs ; ce qui conduit naturellement & inſenſiblement les choſes au point où on les a vues preſque dans toutes les Républiques.

§. LXVII.

Nouvelle remarque qui fait voir que les hommes ne vivent pas selon leurs principes.

De quelque côté que l'on se tourne, l'on ne me sauroit nier que les hommes agissent contre leurs principes. Car si l'on me dit, que les anciens Idolâtres avoient certaines notions de leurs Dieux, qui leur apprenoient qu'ils recompensoient la vertu, & qu'ils punissoient le vice ; je demande d'où vient donc que les Idolâtres étoient si méchants ? Et si l'on me dit qu'ils étoient méchants, parce que leur détestable Théologie leur représentoit les Dieux comme coupables de mille crimes ; je demande d'où vient donc qu'il y a eu tant d'honnêtes gens parmi les Païens, & qu'il y a tant de scélérats parmi les Chrétiens, où cette raison n'a point de lieu ? Jamais on ne me répondra, qu'en reconnoissant que le véritable mobile des actions de l'homme, est fort différent de sa Religion. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire,

que la Religion se mêle souvent dans ce ressort, & qu'elle lui donne de grandes forces pour les choses, où le tempérament nous incline : par exemple, un homme bilieux est bientôt armé de zele contre ceux qui ne sont pas de sa secte. C'est la foi, dit-on, qui est cause de cela. Dites plutôt, que c'est l'envie naturelle, & le plaisir que nous avons tous de surpasser nos rivaux, & de nous venger de ceux qui condamnent notre conduite.

L'Auteur du *Traité de Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens*, imprimé l'an 1677. a dit mille belles choses & avec beaucoup d'éloquence. Entr'autres pensées, il n'a pas oublié celle-ci, „ que si l'Athéisme ou le Déisme eussent regné „ dans les premiers siecles, il y a „ long-temps que le monde seroit détruit, bien loin d'avoir pu durer „ une éternité dans cette opinion ". Pour le prouver il rapporte un entretien supposé entre deux impies, où l'on voit que dans leurs principes, la raison, & les loix naturelles & civiles, la justice & la vertu sont des mots vuides de tout sens. Il le prouve fort judicieusement ; mais parce qu'il

n'a pas pris garde à une chose que je crois avoir démontrée, savoir que les hommes ne suivent pas leurs principes, on lui peut objecter avec raison, qu'il n'a rien prouvé dans cet endroit-là. Ce qu'il fait dire à l'un de ses personnages supposés, ne peut être révoqué en doute dans la bonne Théologie : „ Que les Païens ont tous „ consacré, pour le dire ainsi, l'inclination prédominante de leur nature, & qu'ils se sont taillé sur ce „ pied des vertus & des félicités : „ Que dans les actions difficiles, le „ phantôme de la gloire les soutenoit, & leur faisoit faire des efforts, qui portoient l'exemple au-„ delà de toute imitation : Que le „ désespoir où ils jettoient tous leurs „ spectateurs, leur étoit un plaisir „ délicieux, qui les payoit bien de „ toutes leurs peines : Que Manlius „ Torquatus, qui étoit Idolâtre de „ la gloire & de la patrie, immola „ son fils à cette Idole :

L'amour de la patrie, & l'amour de la gloire,
Sur la nature même emportent la victoire :

„ Qu'Alexandre avoit le sang bouillant, le cœur haut, l'ame grande

„ & ambitieuse ; que tout cela mêlé
„ ensemble, lui a servi à former ce
„ qu'on appelle générosité : Que Tite
„ au contraire avoit naturellement
„ horreur du sang & du carnage,
„ qu'il trouvoit des charmes à être
„ aimé du peuple, qu'il s'est fait un
„ mérite de cet amour propre :
„ Qu'Epicure aimoit les plaisirs des
„ sens, qu'il en a fait sa félicité : Que
„ Seneque y étoit peut-être moins
„ sensible, qu'il a fait sa vertu de
„ tout ce qui rebutoit la nature : Que
„ Caton étoit froid & flegmatique,
„ qu'il a changé son flegme en sa-
„ gesse ". N'est-ce pas ce que j'ai dit tant de fois, que les Païens n'ont suivi que la pente de leur tempérament, & du goût qu'ils s'étoient fait pour une certaine sorte de gloire? *Or* puisqu'en ne suivant que cette route, ils ont rencontré quelquefois l'exercice de la vertu, quelle raison a-t-on de nier que les Athées y puissent *venir?*

C'est peut-être qu'ils ne desirent la louange que foiblement ? Mais que peut-on faire de plus que ce qui fut fait par Spinoza, un peu avant que de mourir ? La chose est de fraîche date, & je la tiens d'un grand hom-

me, qui la ſait de bonne part. C'étoit le plus grand Athée qui ait jamais été, & qui s'étoit tellement infatué de certains principes de Philoſophie, que pour les mieux méditer, il ſe mit comme en retraite, renonçant à tout ce que l'on appelle plaiſirs & vanités du monde, & ne s'occupant que de ces abſtruſes méditations. Se ſentant près de ſa fin, il fit venir ſon hôteſſe & la pria d'empêcher qu'aucun Miniſtre ne le vînt voir en cet état. Sa raiſon étoit comme on l'a ſçu de ſes amis, qu'il vouloit mourir ſans diſpute, & qu'il craignoit de tomber dans quelque foibleſſe de ſens, qui lui fît dire quelque choſe dont on tirât avantage contre ce principe. C'eſt-à-dire, qu'il craignoit que l'on ne débitât dans le monde, qu'à la vue de la mort ſa conſcience s'étant réveillée, l'avoit fait démentir de ſa bravoure & renoncer à ſes ſentiments. Peut-on voir une vanité plus ridicule & plus outrée que celle-là, & une plus fauſſe paſſion pour la fauſſe idée qu'on s'eſt faite de la conſtance ? Nous verrons bientôt quelques exemples de même nature.

§. LXVIII.

L'Athéisme ayant eu des Martyrs, c'est une marque indubitable, qui n'exclut pas les idées de la gloire & de l'honnêteté. Réflexion sur la conduite de Vanini.

Quand je considere que l'Athéisme a eu des martyrs, je ne doute plus que les Athées ne se fassent une idée d'honnêteté, qui a plus de force sur leur esprit, que l'utile & l'agréable. Car d'où vient que Vanini s'est indiscretement amusé à dogmatiser devant des personnes, qui le pouvoient déferer à la justice? S'il ne cherchoit que son utilité particuliere, il devoit se contenter de jouir tranquillement d'une parfaite sécurité de conscience, sans se soucier d'avoir des disciples. Il faut donc qu'il ait eu envie d'en *avoir*, & cela ou afin de se rendre chef de parti, ou afin de délivrer les hommes d'un joug, qui, à son avis, les empêchoit de se divertir tout à leur aise. S'il a voulu se rendre chef de parti, c'est une marque qu'il ne regardoit pas les plaisirs du corps, ni les richef-

ses, comme sa derniere fin, mais qu'il travailloit pour la gloire. S'il a voulu délivrer les hommes de la crainte des Enfers, dont il croyoit qu'ils étoient importunés mal-à-propos, c'est un signe qu'il s'est crû obligé à rendre service à son prochain, & qu'il a jugé qu'il est honnête de travailler pour nos semblables, non-seulement à notre préjudice, mais aussi au péril de notre vie. Car Vanini ne pouvoit pas ignorer, qu'un Athée qui ne chercheroit que son utilité, trouveroit mieux son compte parmi de bons dévots, que parmi des scélérats, parce qu'un bon dévot ne vous supplante point par ses cabales & par ses intrigues, & a si peu de disposition à tromper ou à s'emparer du bien d'autrui qu'il aime mieux céder son droit, que de contester contre un homme qu'il voit résolu à faire de faux serments; au lieu qu'un scélérat est le premier à se servir de la fraude & du parjure, & à faire échouer les desseins de ses concurrents par toute sorte de méchancetés. De façon qu'il est de l'intérêt d'un Athée qui veut faire fortune, qu'il n'y ait que des bonnes ames sur la terre; & Vanini n'y en-

tendoit rien, s'il vouloit pêcher en eau trouble, de vouloir établir l'Athéisme. Il falloit plutôt travailler à rendre le monde dévot. Il savoit d'ailleurs qu'il y a peine de mort contre ceux qui enseignent l'Athéisme : si bien qu'en travaillant à répandre ses impiétés il risquoit & les occasions de profiter de la bonne conscience des autres hommes, & sa propre vie en même-temps. Il faut donc qu'une fausse idée de générosité lui ait fait accroire, qu'il devoit sacrifier ses intérêts à ceux du prochain.

Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses juges, & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes tourments, *que* de donner une rétractation, qui dans ses principes ne pouvoit lui faire aucun tort dans l'autre monde? Pourquoi ne pas faire semblant d'être désabusé de ses impiétés, puisqu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie ait *été* défendue de Dieu? Il faut reconnoître en cela, ou qu'il se proposoit de faire parler de lui, comme ce faquin qui brûla le temple de Diane, ou qu'il s'étoit fait une idée d'honnêteté, qui lui faisoit juger que c'est une bassesse indigne d'un homme, que de dégui-

ser ses sentiments, de peur de souffrir la mort. On ne sauroit donc nier, que la raison sans une connoissance expresse de Dieu, ne puisse tourner les hommes du côté de l'honnête, tantôt bien comme tantôt mal ; & en tout cas l'exemple de Vanini est une preuve incontestable de ce que j'ai dit tant de fois, savoir que les hommes n'agissent pas conformément à leur créance. Car si ce feu-là eût agi de cette sorte, il eut laissé chacun dans son opinion, ou plutôt il eût souhaité de trouver par-tout de bons dévôts, qui se laissassent duper facilement par un hypocrite. Que lui importoit qu'un véritable Chrétien, se privât des plaisirs du monde? Si cela lui faisoit pitié, il sortoit de son systême, qui ne l'engage à rien en faveur d'autrui : outre qu'il s'abusoit grossiérement; car il n'y a point de douceurs dans le péché, qui égalent les douceurs dont une ame dévote jouit dès cette vie. Pour les autres Chrétiens il n'avoit que faire de les plaindre, ils ne se divertissent guere moins que s'ils étoient sans Religion. Aprés avoir dogmatisé mal-à-propos, il eut à tout le moins juré qu'il étoit

revenu de ses erreurs, & qu'il signeroit de son sang tous les articles de notre créance. Au lieu de cela il se fit un ridicule point d'honneur de se roidir contre les tourments. Ce qui fait voir, qu'avec une opiniâtreté de cette nature il étoit capable de mourir pour l'Athéisme, quoiqu'il eût été très-persuadé de l'existence de Dieu. On peut joindre à l'exemple de Vanini celui d'un certain Mahomet Efendi, qui fut exécuté à Constantinople il n'y a pas fort long-temps, pour avoir dogmatisé contre l'existence de Dieu. *Il pouvoit sauver sa vie en confessant son erreur, & en promettant d'y renoncer à l'avenir : mais il aima mieux persister dans ses Blasphêmes, disant,* „ qu'encore qu'il n'eût aucune ré„ compense à attendre, l'amour de „ la vérité l'obligeoit à souffrir le mar„ tyre, pour la soûtenir." Un homme qui parle ainsi a nécessairement une idée d'honnêteté; & s'il pousse son obstination jusqu'à mourir pour l'Athéisme, il faut qu'il ait une si furieuse envie d'en être le martyr, qu'il seroit capable de s'exposer aux mêmes tourments, quand même il ne seroit pas Athée.

§. LXIX.

Examen de l'objection que l'on tire de la difficulté qu'il y a à convertir un Athée.

Je ne veux point d'autre réponse pour ceux qui disent, que l'Athéisme étant la plus incorrigible de toutes les dispositions de l'esprit, est nécessairement pire que l'Idolâtrie. Un Idolâtre, ajoutent-ils, qu'on veut faire entrer dans la bonne Religion, convient avec vous d'une infinité de choses. Il ne faut point perdre de temps à lui prouver qu'il y a un Dieu, & c'est justement par où il faut commencer avec un Athée, dont l'opiniâtreté va si loin, qu'on vieillit en disputant avec lui, avant que de vuider cet article. C'est pour cela qu'Origene, travaillant à la conversion de deux jeunes gentils-hommes Païens, dont l'un a été depuis St. Grégoire Thaumaturge, „ leur permit de lire tous les Phi-„ losophes & les Poëtes, excepté ceux „ qui portoient à l'Athéisme; jugeant „ qu'il étoit infiniment plus dange-„ reux de s'accoûtumer à entendre „ qu'il n'y avoit point de Dieu, que

„ non pas à voir les différentes idées
„ des Philoſophes touchant leurs
„ Dieux, dont le culte paroiſſoit d'au-
„ tant plus capable de rendre les hom-
„ mes ſuſceptibles de la véritable Re-
„ ligion, qu'il étoit plus extrava-
„ gant. "

Je prie ceux qui raiſonnent ainſi, de conſiderer, I. Que pour un Athée qui s'eſt opiniâtré dans ſes impiétés, juſques à vouloir mourir plutôt que de s'en dédire, il y a des millions d'Idolâtres d'une ſemblable obſtination. II. Que l'opiniâtreté de ce petit nombre d'Athées , ne venoit pas de leur Athéiſme; car ſelon la remarque que j'ai déja faite, ils devoient par leurs principes s'accommoder à la Religion du Pays: de ſorte que ne l'ayant point fait, il faut conclure qu'ils étoient opiniâtres par tempérament, & poſſédés d'une furieuſe ambition de ſe diſtinguer par des voyes extraordinaires, ce qui eſt un tour d'eſprit capable d'obliger un homme, perſuadé en général d'une Religion, à ſe faire brûler comme Athée. Et cela étant, il s'enſuit que ſi Vanini eût été ou Idolâtre, ou Juif, ou Mahométan, il eût été pour le moins auſſi mal diſ-
poſé

posé à une véritable conversion, que les plus opiniâtres de tous les Athées.

§. LXX.

D'où viennent les difficultés de croire.

III. Outre cela, je voudrois que l'on considerât attentivement, d'où vient la difficulté de convertir les hommes à l'Evangile. La plupart de ceux qui ont raisonné sur cette matiere semblent être persuadés que cette difficulté ne vient pas de ce qu'on demande aux hommes qu'ils croyent des mysteres incompréhensibles; mais de ce qu'on leur demande qu'ils renoncent à leurs passions. Voici à-peu-près ce qu'on a coutume de dire sur cette pensée.

S'il n'y avoit pour être Chrétien, qu'à dire dans son ame : „ Je crois „ tout ce que l'on dit du mystere de „ la Trinité, de celui de l'Incarna„ tion, & de tous les autres que l'on „ veut que je croye, sans m'obliger „ à les comprendre, " la profession de l'Evangile ne rebuteroit personne : Chacun se feroit fort de croire tout ce qu'on voudroit, pourvû qu'on ne lui

demandât ni qu'il le comprît, ni qu'il vécût autrement qu'à sa fantaisie. Ce n'est pas que croire soit une chose aussi aisée que l'on diroit bien; mais c'est que l'on s'imagine qu'il n'y a rien de plus aisé, & que l'on n'examine pas ce que c'est. „ Les uns font
„ accroire au monde qu'ils croyent
„ ce qu'ils ne croyent pas : les au-
„ tres en plus grand nombre se le
„ font accroire à eux-mêmes, ne sa-
„ chant pas pénétrer ce que c'est que
„ croire. " Quoiqu'il en soit, chacun se juge capable de la profession de Christianisme, quand il pense que pour être fidele, il suffit de dire froidement que l'on est persuadé d'avoir,
„ & cette loi spéculative, qui croit
„ les mysteres, parce qu'il n'en coûte
„ rien, & cette foi superficielle, qui
„ est dans la pointe de l'esprit sans
„ action. " Mais quand il voit qu'on lui déclare, que pour croire à l'Evangile comme il faut, il est nécessaire de se mortifier, de souffrir avec joie le mépris & les injures, d'aimer ses ennemis; en un mot, d'aller contre le torrent de ses inclinations sensuelles, alors la raison & la nature se révoltent de concert, on ne veut plus ouïr parler de la Religion Chrétienne.

La Raiſon qui étoit prête auparavant à s'envelopper dans les nuages d'une foi implicite accoutumée qu'elle étoit à ne rien dire contre la crédulité d'un Idolâtre, qui acquieſçoit à des dogmes non-ſeulement plus incompréhenſibles que nos myſteres, mais encore remplis d'abſurdités, de baſſeſſes, & de contradictions qui ſautoient aux yeux; la Raiſon, dis-je, ne veut plus ſouffrir, qu'on croye des choſes qu'elle ne comprend pas. C'eſt une illuſion toute pure que l'on ſe fait, ou un prétexte que l'on cherche pour couvrir la véritable cauſe de ſon incrédulité. On n'oſe pas avouer, que la raiſon pour laquelle l'Evangile ne nous accommode pas, eſt qu'il nous ordonne de vivre vertueuſement; on n'oſe, dis-je, l'avouer; quoique ce ſoit là le grand grief. On cherche donc une excuſe, & l'on ſe met à diſputer contre les dogmes de ſpéculation. Le cœur ne ſe voulant point rendre, fait que l'eſprit qui eſt ordinairement ſa dupe, cherche des armes pour ſe maintenir. St. (*a*) Chriſoſtome eſt incomparable ſur cette penſée, & c'eſt de lui que nous tenons cette maxime:

(*a*) In I. ad Corinth. c. 3.

„ Ce qui fait qu'on n'a pas de foi pour
„ les commandements de Dieu, eſt
„ qu'on ſe ſent trop lâche pour les
„ accomplir.“

Si ce ſentiment eſt véritable, il s'enſuit que les Idolâtres, tout accoutumés qu'ils ſont à croire des choſes incompréhenſibles, ne ſont pas pourtant plus diſpoſés à ſe convertir que les Athées, parce que ſelon ce ſentiment l'unique ſource de la réſiſtance que le cœur de l'homme fait au St. Eſprit, réſide dans la corruption du tempérament, dans le déſordre des paſſions, dans l'inclination à la ſenſualité; toutes choſes qui ne ſe trouvent pas moins dans les Idolâtres, que dans les Athées. On ſe trompe donc, de croire que le plus difficile eſt fait, quand les perſonnes que l'on veut convertir à l'Evangile, ſont dejà perſuadées qu'il y a un Dieu, car tous les grands obſtacles reſtent encore.

Quant à l'autorité d'Origene que l'on nous objecte, il faut répondre que ſon raiſonnement ne doit paſſer tout au plus que pour probable. On ne ſauroit nier, qu'il n'ait quelque choſe de fort plauſible, lorſqu'on le regarde d'un certain ſens: mais con-

fiderez-le d'un autre biais, vous verrez qu'il n'a plus la même force. Et en effet, Mr. de Condom qui a tant de justesse d'esprit, & tant de netteté de jugement, n'a pas fait difficulté de raisonner d'une maniere toute contraire à Origene, puisqu'il a conclu que Idolâtrie étoit mal-aisée à renverser, de ce qu'elle étoit extravagante : „ L'Idolâtrie, dit-il, nous „ paroît la foiblesse même, & nous „ avons peine à comprendre qu'il ait „ fallu tant de force pour la détruire. „ Mais au contraire, son extrava- „ gance fait voir la difficulté qu'il y „ avoit à la vaincre, & un si grand „ renversement du bon sens, montre „ assez combien le principe étoit gâ- té". Je ne prétends point que ce Prélat ait voulu comparer l'Idolâtrie à l'Athéisme : mais il est sûr, qu'en prouvant que l'Idolâtrie étoit difficile à ruiner, il a prouvé qu'elle l'étoit plus que l'Athéisme. „ Tous les sens, „ dit-il, toutes les passions tous „ les intérêts combattoient pour „ l'Idolâtrie. Elle étoit faite pour „ le plaisir : les divertissements, „ les spectacles, & enfin la licen- „ ce même y faisoient une partie

„ du culte divin. Les fêtes n'étoient
„ que des jeux & il n'y avoit nul en-
„ droit de la vie humaine, d'où la
„ pudeur fût bannie avec plus de soin,
„ qu'elle l'étoit des mysteres de la
„ Religion. Comment accoutumer
„ des esprits si corrompus à la régu-
„ larité de la Religion véritable, cha-
„ ste, severe, ennemie des sens, &
„ uniquement attachée aux biens in-
„ visibles" ? Il fait voir ensuite que l'intérêt, c'est-à-dire, le gain & la pompe que les cultes de la Religion procuroient à plusieurs villes, & la prodigieuse préoccupation que l'on a pour l'antiquité en matiere de culte divin, & les maximes d'Etat, consspiroient fortement au maintien de l'Idolâtrie. Or qui ne voit, que ces grands ressorts n'eussent eu aucune force parmi des Athées.

Nous verrons un plus plus bas, s'il y a quelque autre cause de la difficulté de convertir les hommes à Dieu, que celle dont nous avons parlé au commencement de cet article.

§. LXXI.

Réflexion sur la conduite de Jésus-Christ envers les Saducéens & les Pharisiens.

Il semble que notre Seigneur Jésus-Christ nous ait voulu enseigner par sa conduite envers les Saducéens & les Pharisiens, que le principal obstacle de notre conversion consiste dans le mauvais état du cœur. Les Pharisiens étoient beaucoup plus orthodoxes que les Saducéens. Ils avoient de la foi pour toute l'Ecriture du Vieux Testament. Ils se piquoient d'un grand zele pour la loi de Dieu, & ne croyoient pas même que ce fût assez que de l'observer, si l'on n'observoit aussi quantité d'explications & de préceptes, & de cérémonies qu'ils y avoient ajoutées. Les Saducéens étoient bien plus accommodants, ils retranchoient mille choses qui leur paroissoient superflues, toute leur foi n'alloit qu'à recevoir les cinq livres de Moïse, & à croire que Dieu est un Etre souverainement parfait. Mais quant au reste, ils ne croyoient point qu'il y eût des esprits, & que l'ame

subsistât après notre mort, & que les corps dussent ressusciter un jour. Ce sont des dogmes de la derniere impiété. Cependant le souverain Sacrificateur des Juifs, ni le grand Sanhédrin, n'ont jamais procédé contre les Saducéens, & jamais on ne les a retranchés de la communion de l'Eglise Judaïque ; ce qu'on eût fait infailliblement, s'ils fussent devenus Idolâtres.

§. LXXII.

De l'aversion des Juifs pour l'Idolâtrie.

En effet, les horribles punitions que Dieu avoit envoyées aux Juifs à cause de leurs Idolâtries, avoient tellement imprimé dans leur esprit l'horreur qu'il faut avoir de ce crime, qu'à peine se purent-ils empêcher de se soulever contre leur redoutable Tyran Hérode, quand il eut fait bâtir un temple à Auguste dans la Judée. Ce même Tyran ayant fait poser un aigle d'or sur la grande porte du temple, vit avant sa mort qu'un grand nombre de jeunes hommes s'étant attroupés, à la sollicitation de

quelques Docteurs de la loi, l'abattirent en plein jour à coups de hache. Quelque temps après, Pilate ayant fait porter de nuit dans Jérusalem les images de l'Empereur, les Juifs s'en émurent si fort, qu'ils accoururent sur le champ à Césarée, pour supplier très-humblement Pilate, de les en faire ôter, ce qu'ils n'obtinrent qu'après avoir demeuré cinq jours & cinq nuits de suite à l'entour de son palais, en la posture de suppliants, & qu'après avoir tendu le col à l'épée nuë des soldats, à laquelle Pilate les menaçoit de les livrer, s'ils ne se résolvoient à recevoir dans leur ville les images de l'Empereur. Ils réitérerent la même conduite peu après, protestant au Gouverneur Petronius avec une constance incroyable, qu'ils se laisseroient plutôt tailler en pieces, que de souffrir que l'on mît dans le temple de Jérusalem la statue de Caligula. Avant cela, ils avoient obtenu par leurs prieres, non pas comme le rapporte un Prélat illustre, que les troupes de Vitellius traverseroient la Judée sans enseigne, mais qu'elles prendroient un autre chemin, pour ne pas choquer la Religion Judaïque,

qui ne pouvoit souffrir dans l'étendue de la terre sainte aucun objet d'Idolâtrie.

Ils croyoient que la présence d'un Idolâtre profanoit la sainteté de leurs mysteres, & ils n'avoient garde d'endurer qu'un Païen se mêlât avec eux pendant le service divin. Leurs scrupules alloient si avant qu'ils défendoient de s'asseoir à l'ombre du tronc d'un arbre, sous lequel il y avoit eu quelque Idole, ou de passer par dessous cet arbre, lorsqu'on pouvoit trouver un autre chemin ; & si l'on n'en pouvoit pas trouver un autre, ils vouloient qu'on ne passât sous cet arbre qu'en courant. C'est le savant (a) Maimonides qui nous apprend cela, avec plusieurs autres choses encore plus fortes. Il est facile de comprendre, après ce que je viens de remarquer, que les Juifs qui ont été autrefois dans la véritable Religion, & les dépositaires de la volonté de Dieu, prenoient l'Idolâtrie pour un crime plus abominable que l'hérésie de ceux qui nient le Paradis. Mais ce n'est pas ce que je voulois dire principalement. Je voulois dire que Notre Seigneur a

(a) Lib. de Idolol. c. 7. sect. 16.

témoigné plus de mépris contre les Pharisiens, que contre les Saducéens. C'est aux Pharisiens qu'il en veut en tout & par-tout ; c'est contre eux qu'il lance ses plus severes censures ; c'est eux qu'il tâche de décrier. Pourquoi cela ? C'est qu'encore qu'ils fussent plus orthodoxes, ils avoient le cœur plus gâté d'hypocrisie & d'orgueil, ce qui les rendoit plus incapables de se convertir à l'Evangile.

§. LXXIII.

S'il y a quelque autre cause de l'incrédulité, que l'inclination au mal.

Mais tous ceux qui raisonnent sur les causes de la difficulté de convertir les hommes à l'Evangile, ne disent pas si universellement qu'elles consistent dans la malice du cœur. Ils ne trouvent pas impossible qu'elles viennent quelquefois d'une obscurité involontaire de l'ame ; & que comme il y a des objets que nous ne saurions appercevoir, quelqu'envie que nous en ayons, il y ait aussi des vérités, qui ne nous paroissent jamais être des vérités, quelque effort & quelque envie que

nous ayions de le connoître. Qu'on en dise ce qu'on voudra, nos facultés n'agissent jamais, si les objets n'ont une juste proportion avec elles. Si les objets de la vue sont trop petits, ou trop éloignés, ou dans les ténébres, nous avons beau faire des vœux pour les voir, il faut nous résoudre à ne les pas voir, quelque bons yeux que nous ayions. D'autre côté, si nous avons la vue foible, on a beau nous mettre les objets à portée d'une bonne vue, nous ne les voyons pourtant point. Et qui nous a dit, que les objets de l'entendement ne demandent pas une semblable proportion, afin què nous les appercevions ? Qui nous a dit, qu'il ne faut pas souhaiter de les croire véritables, afin qu'ils nous paroissent véritables ? Qui nous a dit, que la lumiere intérieure de notre ame est toujours assez distincte, pour connoître les objets qu'on lui présente, dans quelque éloignement qu'on les mette, & de quelques voiles qu'on les enveloppe ? Pour moi, sans nier qu'il y ait une infinité de personnes, qui s'aveuglent volontairement, je m'en tiens à ce que j'ai dit ailleurs, qu'il n'y a que Dieu qui connoisse qui sont ceux

qui ignorent malicieusement les mysteres de sa parole, & que puisqu'il y a des gens qui voyent mieux la force d'une objection, que celle de la réponse, quoique la réponse soit meilleure, & quoiqu'ils n'ayent aucun intérêt ni à l'objection, ni à la réponse, il peut y avoir des gens aussi qui se rendent aux plus foibles raisons, sans suivre la pente de quelque passion déréglée. La bonne Philosophie nous apprend aujourd'hui d'une maniere très-convaincante, que notre ame est distincte du corps, & par conséquent qu'elle est immortelle. Mais combien y a-t-il de gens qui ne comprennent pas la force de toutes ces démonstrations ? Et qu'on ne me dise pas, que ce sont des gens qui souhaitent son éternité. J'en prends à témoin (a) Cicéron qui nous assûre qu'il souhaite en premier lieu, que l'ame soit immortelle; & secondement que si cela n'est pas vrai, on le lui persuade néanmoins. Il ajoute qu'en lisant le Traité que Platon a fait de l'ame, il acquiesce à ses raisons; mais qu'aussi-tôt qu'il laisse le livre, & qu'il

(a) *Me vero delectat, idque primum ita esse, deinde etiamsi non sit, mihi tamen persuaderi velim.* Tuscul. 1.

médite là-dessus, sa persuasion s'évanouit. J'en prends aussi à témoin (*b*) Séneque, qui nous donne à entendre qu'il se plaît à philosopher sur l'éternité de l'ame, ou plutôt à la croire, & qu'il se range aisément à l'opinion de plusieurs grands hommes, qui prouvent moins une doctrine si agréable, qu'ils ne la promettent; je m'abandonnois, poursuit-il, à cette douce espérance. Voilà deux des plus beaux esprits de l'antiquité, qui font tout ce qu'ils peuvent pour se persuader l'immortalité de l'ame, & qui néanmoins ne peuvent en être parfaitement convaincus. Il y en a d'autres, qui selon la remarque de Minucius Felix que j'ai cité en un autre endroit, souhaitent que l'ame périsse avec le corps, & ne peuvent néanmoins le croire. Tous les jours mille personnes enragent de ne pouvoir douter de cent choses, qu'ils voudroient ne pas connoître, & tâchent en vain de s'aveugler sur le mérite de leurs ennemis. Il n'est donc pas vrai, que nos passions soient toujours la regle de nos senti-

(*b*) *Juvabat de æternitate animarum quærere, imò me hercule credere. Credebam enim facilè opinionibus magnorum virorum rem gratissimam promittentium magis quàm probantium. Dabam me spei tantæ.* Epist. 102.

ments. C'est donc à tort que l'on s'imagine, que quand nous ne voyons pas une vérité importante dans la Religion, nous avons quelque passion secrete, qui a intérêt que nous demeurions dans l'ignorance.

Mais peu m'importe pour ce que j'ai à prouver, que les hommes résistent à l'Evangile, ou parce que leur entendement est rempli de ténébres excitées par la corruption du cœur, ou parce qu'ils sont involontairement ensevelis dans un abîme de préjugés; cela, dis-je, m'importe fort peu; car de quelque façon qu'on l'explique, j'ai toujours droit de soûtenir, que les Athées ne sont pas plus mal-aisés à convertir que les Idolâtres. Veut-on que les hommes résistent à l'Evangile, parce qu'il nous commande de faire la guerre à nos passions? Je soûtiens, & je l'ai prouvé, que les Idolâtres n'ont pas plus de forces pour résister à leurs passions, que les Athées. Veut-on que les hommes résistent à l'Evangile, parce qu'il commande de croire des choses incompréhensibles? Je soûtiens, & je l'ai prouvé, que les Idolâtres ont leur entendement aussi rempli de ténébres & de préju-

gés ridicules & extravagants que les Athées.

§. LXXIV.

Combien la Religion Païenne étoit propre à faire des Athées.

Quand j'y songe avec application, il me semble qu'à la vérité les Athées n'étoient pas des sujets fort propres à en faire des Bigots du Paganisme ; mais je ne trouve point qu'ils doivent être plus difficiles à convertir au vrai Dieu, que les Idolâtres. La Religion Païenne enseignoit des choses si ridicules touchant la Divinité, qu'il n'y a point d'homme de bon sens qui se voyant Athée n'eût mieux aimé continuer dans sa créance, que de reconnoître des Dieux faits comme ceux des Païens. C'étoit d'ailleurs une Religion qui autorisoit les crimes les plus abominables, & c'est ce qui la faisoit mépriser & détester par les Athées, comme l'invention d'une politique également violente & frauduleuse (a): c'est

(a) *Humana ante oculos fœdè cum vita jaceret*
In terris oppressa gravi sub Relligione, &c.
Relligio peperit scelerosa atque impia facta
Aulide quo pacto, &c.
Tantum Relligio potuit suadere malorum.
Lucret. L. 1.

ce qui leur faisoit dire, que si la Religion eût été donnée à l'homme par les Dieux, elle auroit été plutôt un effet de leur colere, que de leur bienveillance : c'est enfin ce qui obligeoit quelques personnes à se jetter dans l'Athéisme. Ecoutons parler Plutarque.

„ C'est la superstition, dit-il, qui a „ donné naissance à l'Athéisme, & „ qui lui donne tous les jours de quoi se „ justifier & se défendre, sinon juste- „ ment, au moins avec beaucoup de „ prétexte & d'apparence. Car les pre- „ miers qui ont embrassé l'Athéisme, „ ne l'ont pas fait pour trouver quel- „ que chose à redire ni au ciel, ni „ aux astres, ni aux saisons, ni aux „ révolutions du soleil, qui fait par „ son mouvement les jours & les nuits. „ Ce n'a pas été non plus, pour avoir „ remarqué quelque désordre ou quel- „ que défaut dans la nourriture des „ animaux ou dans la production des „ fruits. Rien de tout cela. C'est la „ superstition qui en a été la cause : „ ses actions étranges, ses passions „ ridicules, ses paroles, ses mouve- „ ments, ses sorcelleries, ses enchan- „ tements, ses tours & retours, ses

„ purifications impures & abomina-
„ bles, ses tambours, sa vilaine &
„ sale continence, ses mortifications
„ barbares, & les outrages qu'elle se
„ fait elle-même dans les Temples;
„ ce sont toutes ces belles choses qui
„ ont donné sujet à quelques-uns de
„ dire, qu'il vaudroit mieux que les
„ hommes n'eussent aucuns Dieux,
„ que d'en avoir qui approuvassent
„ telles choses, qui prissent plaisir à
„ un service si étrange, qui maltrai-
„ tassent leurs dévots, qui se chagri-
„ nassent pour rien, & qui se missent
„ en peine des bagatelles. En effet,
„ les Gaulois & les Scythes n'eussent-
„ ils pas été plus heureux de n'avoir
„ jamais oui parler des Dieux, de
„ n'en avoir jamais eu la moindre
„ pensée, ou la moindre idée, *que*
„ de croire qu'il y en eût; mais qui
„ prenoient plaisir à l'effusion du sang
„ humain dont on arrosoit leurs au-
„ tels, & qui recevoient ces *sacrifi-*
„ ces pleins de barbarie & d'inhuma-
„ nité, comme la chose du monde
„ qui leur étoit la plus agréable & la
„ plus digne de leur grandeur? Et
„ combien encore eût-il été meilleur
„ pour ceux de Cartage, d'avoir

„ eu pour leurs premiers législateurs
„ un Critias & un Diagore, qui ne
„ croyoient ni Dieux ni esprits, que
„ de faire à Saturne les sacrifices qu'ils
„ lui faisoient ?

Telle étant la religion des Idolâtres, il n'y a point d'apparence qu'un Athée voulût changer de parti, pour participer à ces cultes ridicules & criminels. Mais si on lui annonce la Religion chrétienne, qui ne nous apprend de Dieu que toutes choses grandes, saintes & sublimes, qui nous commande la pratique des vertus les plus pures & les plus conformes aux lumieres de la droite raison ; il n'aura plus les mêmes difficultés à objecter : de sorte que si la passion dominante qui est en l'homme, de vivre selon les desirs de son cœur, ou quelque stupidité prodigieuse, ne détournent point cet Athée d'embrasser la profession de l'Evangile, il verra que c'est un parti incomparablement plus raisonnable, que celui qu'il tient.

§. LXXV.

Quoique l'homme soit très corrompu, il ne veut pas que la Religion commande le crime.

Je ne saurois m'empêcher de faire ici une petite Réflexion sur la bizarrerie de l'esprit humain; c'est qu'encore qu'il aime le vice, il n'approuve pas néanmoins qu'il soit autorisé par les loix de la Religion. Les mêmes personnes qui rejettent l'Evangile à cause de l'austerité de sa Morale, rejetteroient encore avec plus d'horreur une Religion qui leur commanderoit de se foüiller dans les plus infames déréglements, si on la leur présentoit, lorsqu'ils sont en état de raisonner, & avant que d'être ensevelis dans les préjugés de l'éducation. Il n'y a point de débauché, ni de débauchée dans Paris qui ne jettât des pierres à un Prédicateur, qui auroit l'effronterie de prêcher que Dieu approuve les voluptés criminelles. Quelque vicieuse que soit la vie de la plupart des Chrétiens, il y a de l'apparence que s'il s'élevoit un Hérétique qui dogmatisât ouvertement & sans façon, que l'E-

vangile nous permet tout ce que notre cœur desire, il ne feroit aucun progrès, ou qu'il en feroit beaucoup moins, que s'il affectoit des manieres austeres, criant avec une extrême liberté contre les mœurs des personnes les plus éminentes. Il n'est pas jusques aux Gentils que l'on n'ait craint de scandaliser, en publiant une doctrine qui semblât ouvrir la porte à la licence; & c'est pour cela que Lucrece ayant exposé dès le commencement de son livre, qu'il vouloit philosopher selon les idées d'Epicure, le glorieux dompteur de la Religion, ajoute fort adroitement, pour ne pas effaroucher le monde,(*a*) „ qu'on ne doit pas s'i„ maginer, qu'il a dessein de favori„ ser le crime, puisqu'au contraire c'est „ la Religion qui a fait souvent com„ mettre les plus noires méchancetés.

Il paroît étrange qu'il faille tenir cette conduite avec les hommes; & c'est encore une de ces contradictions qui défigurent notre espece. Vû le penchant que nous avons à satisfaire la nature, nous devrions courir après

(*a*) . . . . . . *Vereor ne forte rearis Impia te rationis inire elementa viamque Indugredi sceleris, &c.*

Lucret. Lib. I.

ceux qui nous prêcheroient que tout est permis : cependant nous les détesterions, puis qu'une morale relâchée nous paroît abominable, nous devrions nous attacher à la morale la plus rigide : cependant nous la fuïons, c'est donc que nous voulons un juste milieu, qui nous permette quelque chose, & qui ne nous permette pas tout. Mais si l'on y prend garde, l'on trouvera que ce milieu même ne nous accommode pas ; car ou bien nous faisons tout, quoi que nous ne voulions pas qu'on nous le permette, ou du moins nous en faisons plus qu'il ne nous est permis par ceux que nous voulons qui nous permettent quelque chose.

Les Politiques ont remarqué une semblable contradiction dans l'esprit de l'homme, à l'égard du desir de la liberté. Les hommes en sont fort avides, & cependant ils ne la peuvent souffrir. Ils souffrent donc l'esclavage ? Ni cela non plus. (*b*) „Ils ne peu„ vent souffrir ni d'être tout-à-fait „ esclaves, ni d'être tout-à-fait li„ bres.“

(*b*) *Nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.* Tacit. hist. l. 1.

Pour (c) avoir du public ce qu'on peut souhaiter
Il ne faut le trop bien ni le trop maltraiter.

A tout le moins s'accommodent-ils d'un mêlange de liberté & d'esclavage. Ils ne sauroient le rencontrer, ni s'y tenir. „ C'est (*d*) le propre de la „ multitude, ou de servir lâchement, „ ou de dominer fierement. Pour cette „ liberté qui tient le milieu, on ne „ sait ni s'en passer, ni la garder. "

§. LXXVI.

Quelle est la raison de cela.

Si vous me demandez pourquoi *les* hommes ne veulent ni d'une Religion qui ne permet rien, ni d'une Religion qui permet tout; je vous dirai, que c'est parce que d'un côté leur attachement aux voluptés corporelles leur fait souhaiter une Religion commode, & que de l'autre le bon sens leur dicte, qu'une Religion pour être bonne & digne de notre obéissance doit venir de Dieu, & que Dieu ne commande jamais à l'homme de faire du mal. C'est pourquoi un homme qui

(*c*) Solon apud Plutarch. in Parall. Solon. & Publicolæ.

(*d*) *Hac natura multitudinis est, aut servit humiliter, aut superbè dominatur. Libertatemque media est nec spernere modicè nec habere sciunt.* Tit. Livius Dec. 3. l. 1.

veut faire choix d'une Religion, & qui va rondement & de bonne foi dans cette recherche, ne prendra jamais une Religion qui enseigne la pratique du péché, parce qu'il est manifeste dès-là qu'elle ne vient point de Dieu, & que c'est un pur ouvrage de l'homme, auquel on n'est pas obligé de soûmettre sa conscience. Mais s'il rencontre une Religion qui ordonne la pratique de toutes les vertus de la maniere la plus épurée, que dira-t-il? Il y reconnoîtra des caracteres de Divinité en l'examinant comme il faut, & si l'amour du vice ne le décourage point, il se préparera à l'embrasser. Ce qui montre, qu'encore que les Athées ayent témoigné du mépris & de l'horreur pour les fausses Religions, on ne doit pas conclure qu'ils en doivent avoir pour la véritable, plus que les Idolâtres. Au contraire ils semblent être plus en état de reconnoître sa divinité, qu'un Païen, parce qu'un Païen ne songe pas à se choisir une Religion. On lui en a donné une, avant qu'il fût capable de faire usage de son jugement; il s'en contente, & ne veut pas seulement examiner, s'il est possible qu'il y ait quelque défaut.

Quoi

Quoi qu'il en soit, on peut soutenir que les Athées, & les Idolâtres sont également difficiles à réduire, si l'on regarde la disposition de leur cœur, qui est également mauvaise dans les uns & dans les autres, & capable également de s'empirer ou de s'améliorer par les impressions de la coutume, de l'éducation, des habitudes ou du goût que l'on contracte. Or comme il est certain d'ailleurs, qu'un esprit prévenu & entêté d'une Religion est plus difficile à désabuser qu'un esprit qui n'en a aucune, on ne peut nier que tout bien compté, l'Athée ne soit plus facile à convertir au vrai Dieu que l'Idolâtre.

§. LXXVII.

Si la profession extérieure de Religion que font les Athées, leur peut faire quelque bien.

On pourroit ajoûter qu'un Athée ne faisant point scrupule de professer extérieurement le Christianisme, est plus en état de le goûter, qu'un Idolâtre qui en abhorre la profession par les faux principes dont il est imbu. Mais cette raison peut être combattue par l'expérience des Inquisiteurs Es-

pagnols & Portugais, qui découvrent tous les jours plusieurs familles entieres Juives à brûler, quoique de temps immémorial elles fassent profession d'être Chrétiennes, & que pour mieux tromper leurs voisins, elles s'acquittent fort régulierement des exercices extérieurs de la Religion Catholique. Outre que les Athées suivent, pour l'ordinaire, la profession extérieure de la Religion dominante; d'où il s'ensuit, que pour un qui a les dehors d'un Chrétien; il y en a cent qui ne les ont pas, j'ai dit, pour l'ordinaire; car il est sûr qu'il y a des personnes sans Religion, qui demeurent, quant à la profession extérieure, dans la société où ils ont été nourris, encore qu'elle n'ait pas les avantages du monde de son côté; soit qu'ils n'aient point d'ambition, soit que les apparences de la Religion où ils se trouvent, soient plus aisées à garder, soit qu'ils se fassent un honneur de leur constance & de leur mépris pour la fortune; soit qu'ils ne veuillent pas chagriner leurs parents ou leurs amis, soit qu'ils craignent qu'on ne les accuse d'avoir changé de Religion par intérêt; soit pour quelque autre chose.

§. LXXVIII.

Pourquoi on s'est tant étendu sur cette matiere.

C'est-là une partie des raisons, par lesquelles j'ai oui prouver il n'y a pas long-temps, à une personne aussi illustre par sa piété, que par sa science, que l'Idolâtrie est pire que l'Athéisme. Je crains de les avoir trop amplifiées, & j'avoue même que je me suis trop étendu sur une chose, qui m'écartoit souvent de mon sujet. Mais comme cette morale me toucha vivement, & me fit rentrer en moi-même plus que n'auroit fait un sermon, pour me convaincre que le peu de bien qui peut être en moi, est très-imparfait, à cause des motifs humains qui ne s'y mêlent que trop souvent; j'ai voulu savoir ce que vous pensez de cette doctrine, & c'est pour cela que je vous l'ai exposée si au long. Outre qu'elle est très-favorable à l'histoire de la Chûte d'Adam, & fort contraire aux Pélagiens. Elle paroît d'abord exténuer l'atrocité de l'Athéisme: mais pour peu que vous pénétriez le but de l'Auteur, vous verrez qu'il convient que l'Athéisme est en soi l'état d'une

malédiction & d'un abandon qui fait frémir, quoiqu'il ne le croie pas le dernier degré de l'abandonnement, quand il le compare avec les infamies du Paganisme.

§. LXXIX.

Réflexion sur un Traité de Plutarque, de la superstition.

Si vous comparez ce Discours avec celui que Plutarque a composé sur un semblable sujet, vous trouverez, je m'assûre, que le plus âgé ne mérite pas la préférence, soit que vous regardiez la matiere même, soit que vous regardiez la maniere dont elle a été traitée. Qu'il me soit permis de louer ce à quoi je n'ai pas beaucoup de part, & de montrer en quoi il l'emporte sur un des premiers hommes de l'Antiquité.

Le but de Plutarque est de faire voir, que la superstition est pire que l'Athéisme. Or, comme l'Idolâtrie est incomparablement plus exécrable que la superstition, il est hors de doute que cet Auteur a travaillé sur une matiere plus odieuse, plus choquante & plus incroyable que celle de la Disser-

tation que je vous envoie. Pour la maniere de traiter, il est visible qu'il y a ici & plus d'étendue & plus de force dans les raisons que dans le Traité de Plutarque, & une infinité d'idées, dont il n'y a pas la moindre apparence qu'il se soit jamais apperçu. La raison qu'il presse le plus, & dont il semble faire son fort, est la plus foible du monde. Il compare les inquiétudes d'un superstitieux avec la sécurité d'un Athée, & il prétend que parce que l'Athéïsme laisse jouir l'homme d'une profonde paix, au lieu que la superstition le jette dans de continuelles allarmes, la superstition est pire que l'Athéïsme. N'en déplaise à ce grand homme, il n'a ni bien entendu la question, ni bien raisonné; car il ne s'agit pas de comparer le bien physique de l'Athéïsme avec le bien physique de la superstition, il s'agit de les comparer l'un avec l'autre par rapport à la Morale. Or il est sûr qu'il y a des choses moralement meilleures que d'autres, qui n'apportent pas néanmoins autant d'indolence & de sécurité charnelle, que ces autres-là. Qui doute qu'il n'y ait des gens, qui à force d'avoir médité sur

l'importance du salut, ne peuvent pas s'endormir, pendant que des personnes ivres dorment très-profondément ? Faudra-t-il dire pour cela, qu'il vaut mieux boire jusqu'à s'enivrer, que faire de profondes réflexions sur les quatre fins dernieres ? On prouveroit par le raisonnement de Plutarque, qu'il vaut mieux vivre dans le sein de la volupté sans aucun souci, que de travailler nuit & jour, comme fait un Avocat honnête homme, en faveur de l'innocence. On prouveroit aussi, que la vertu persécutée est pire que le crime qu'on laisse en repos. Il a donc raisonné fort mal en cet endroit-là.

J'avoue néanmoins que ce Traité de Plutarque n'est pas indigne de tous les éloges qui lui ont été donnés par Mr. Le Fevre, pere de l'illustre Mademoiselle le Fevre qui a enrichi le public de tant de savants Ouvrages : (permettez-moi de la louer, quoiqu'elle soit Huguenotte, & n'ayez pas le chagrin de ces Catholiques bourrus & farouches, qui font un crime aux plus gens de bien, aux Pasquiers, aux de Thou, & aux Servins, de l'estime qu'ils ont témoignée pour quel-

ques Hérétiques de grand renom.) J'avoue encore, que dans les endroits où Plutarque considere les principales abominations de l'ancienne Idolâtrie, il prouve très-solidement, qu'elle est pire que l'irréligion; & c'est de quoi l'Auteur du sommaire qui a été mis au devant de cet Ouvrage, dans la version d'Amiot, demeure d'accord. Il soutient hautement Plutarque contre ceux qui ont voulu condamner cette doctrine. Il est en cela du même sentiment qu'Arnobe, dont voici un passage qui m'a paru extrêmement judicieux. „ (*a*) Il y a long-temps (dit-„ il aux Païens) qu'en faisant réfle„ xion sur votre monstrueuse Théolo„ gie je m'étonne que vous osiez ap„ peller Athées, impies & sacrileges „ ceux qui nient absolument qu'il y ait

(*a*) *Jam dudum me fatecr reputantem mecum in animo rerum hujuscemodi monstra, solitum esse mirari, audere vos dicere quemquam ex his Atheum irreligiosum, sacrilegum qui Deos esse omninò, aut negent, aut dubitent, aut qui eos homines fuisse contendant, & potestatis alicujus, & meriti causâ Deorum in numerum relatos, cùm si verum fiat atque habeatur examen, nullos quam vos magis ejusmodi par sit appellationibus nuncupari, qui sub specie cultionis plus in eos ingeratis maledictionum & criminum, quam si apertè hac facere confessis maledictionibus combibissetis. Deos esse qui dubitat, aut esse omninò qui negat, quamvis sequi sententias immanes opinionum videatur audacia, sine illius tamen insectatione persona fidem rebus non accommodat involutis* [illegible] *vero, &c.* Arnob. lib. 5. advers. Gentes

„ des Dieux, ou ceux qui en doutent, „ ou ceux qui soûtiennent que les „ Dieux ont été des hommes. Car si „ on examine bien la chose, il n'y a „ personne qui soit plus digne que vous „ de ces noms-là, puisque sous prétexte „ de les honorer, vous leur dites „ plus d'injures que vous ne feriez en „ faisant ouverte profession de les dif„ famer. Celui qui doute de l'éxisten„ ce des Dieux, ou qui la nie tout net, „ semble à la vérité se jetter dans des „ sentiments d'une hardiesse & d'une „ énormité prodigieuse, mais il ne „ déchire qui que ce soit personnelle„ ment; il réfuse seulement de croire „ ce qu'il ne comprend pas.... Mais „ pour vous," &c. Faites réflexion, je vous prie, que vous ne sauriez condamner mon Docteur, sans condamner un des Peres de l'Eglise.

Si cet habile homme a raison, il n'y a plus rien à dire, il faut nécessairement nier que les cometes soient des signes de la colere de Dieu, formés miraculeusement, puisqu'elles sont si propres à retenir les hommes dans l'état le plus criminel où ils puissent jamais être.

Fin du huitieme & dernier Tome.

